O SOLEILS DISPARUS...

PREMIÈRE PARTIE

I

Ce fut presque en tremblant que Raymond Valtier noua sa cravate; presque en tremblant qu'il donna un dernier coup de brosse à cette chevelure rebelle, qui bouclait trop et comblait presque aussitôt le chenal creusé par le peigne. Jamais il ne s'était regardé ainsi dans une glace, et plus il s'examinait, plus il se jugeait déplaisant. Il y avait en lui quelque chose de déshérité; cette gaucherie, ce long corps maladroit, ces épaules étroites, ce visage osseux, trop vieux pour son âge, déjà ridé, oui, comme tout cela sentait son pédant de village! Il en devenait injuste pour ses yeux, pourtant assez beaux, et dont la tristesse était émouvante.

Le Temps remua dans sa cage de bronze, comme il le fait avant de pousser son grand éclat de rire narquois de l'heure qui sonne. Raymond se tourna vers le cadran : dix minutes encore d'attente. Il agonisait de timidité. Chaque seconde augmentait les battements de son cœur : des terreurs ridicules l'assaillaient; il avait peur de s'évanouir, au moment de la présentation, ou d'éternuer ou d'être pris de douleurs d'entrailles. « Pourquoi ai-je accepté? » se répétait-il avec angoisse. Des gouttes de sueur lui perçaient le front; il les sentait passer à travers sa peau comme des courants d'air glacés. Il se bassina le visage avec de l'eau de Cologne, puis, craignant d'être trop parfumé, il se

lava à l'eau froide et se frotta tellement l'épiderme qu'il en devint cramoisi.

— Ah! je suis joli, pensa-t-il, au comble de la honte, j'ai l'air astiqué et luisant d'un cuivre hollandais!

On frappa à la porte de sa chambre; il fut si effrayé qu'il ne répondit qu'au second coup : c'était un valet de chambre, qui, très ému, lui dit dans un mauvais français :

— C'est la voiture de la cour qui vient prendre monsieur le *professor*.

Raymond se leva et se dirigea vers le seuil; ses jambes flageolaient.

— Je vais sûrement m'évanouir quand j'arriverai devant elle.

Il ne vit pas le valet de pied qui refermait sur lui une portière; sa détresse augmentait, il fouilla dans toutes ses poches pour y trouver un mouchoir. Il avait oublié d'en prendre un! Qu'arriverait-il, s'il éternuait? Il n'osa pas demander à l'imposant cocher à perruque blanche de retourner à l'hôtel.

— Tant pis, pensait Raymond, ou tant mieux! J'éternuerai, je sens que j'éternuerai, je serai sans mouchoir, mon nez coulera, je serai ridicule, complètement ridicule, et demain je rentrerai à Paris, abandonnant ces pénibles fonctions à quelqu'un de plus dégourdi que moi. Mais pourquoi diable ai-je accepté?

La voiture s'arrêtait devant le palais royal : vaste construction baroque de trois étages, couronnée par un balustre : au centre, une porte monumentale, sous un fronton à trois arches, l'arche centrale étant deux fois haute comme les autres et surmontée de la couronne et des armes illyriennes. Au-dessus, un dôme papelonné d'écailles vertes. Aux deux extrémités de la façade, séparées de la porte principale par la longueur de dix fenêtres, des colonnades de marbre à quadruple fût encadraient de larges baies à petits carreaux. Dans l'axe de chaque colonne, s'élevait une statue pensive. Le tout était d'un gris à peine rosé; les croisées avaient encore leurs vitres du dix-huitième siècle, verdâtres et légèrement gondolées.

Raymond pénétra dans le palais par une des portes latérales qui s'ouvraient sous les deux colonnades. Des huissiers à livrée framboise et or et à bas blancs se levaient à son passage. Chacun le menait à un autre à travers des escaliers, tantôt larges et tantôt étroits, de longs corridors, des antichambres glaciales à meubles dorés; aucun bruit; une camériste, de loin en loin,

ouvrait sournoisement une porte, disparaissait; il croisa une vieille dame à l'air courroucé, couverte de falbalas à fleurs et qui lui jeta un regard méchant. Des gardes, raidis sous leurs plumes d'autruche, surveillaient des portières.

Comme il arrive toujours en pareil cas, l'action engagée refrénant la timidité, Raymond n'avait plus peur de s'évanouir, ni d'éternuer. Cependant, il traversait des parties du palais à demi polaires, bien qu'on fût à peine aux premiers jours d'octobre et qu'au dehors le jour coulât comme du miel, transformant en abeilles les passants agités. On le laissa enfin dans un salon de style officiel, laid comme une préfecture de province; des vases de Chine, convertis en lampes, précipitaient leurs dragons bleus sur une cheminée sans caractère. Une portière se souleva. Un valet de chambre en habit noir dit à voix basse à Valtier:

— Sa Majesté vous attend.

Il s'enfonça dans un nouveau corridor, tout en marbre si clair qu'il s'avançait sur un miroir; une ombre incertaine le suivait dans la transparence du mur; le silence augmentait comme si l'on entrait dans un autre monde. Il semblait à Raymond que la chute d'un dé à coudre eût suffi à faire évanouir l'énorme construction enchantée. Il n'en finissait pas de marcher; il avait l'impression que des heures s'étaient écoulées depuis son départ de l'hôtel Métropole. Quelque chose de solennel s'était emparé de lui; il n'était déjà plus ce ridicule Valtier qui, naguère encore, s'épongeait le front et tremblait d'avoir oublié son mouchoir. Comme dans un rêve, il avait des ailes aux talons.

— Hermès, se surprit-il à murmurer, et je suis un messager!

Une porte à deux battants s'ouvrit enfin devant lui.

II

Une femme de grande taille, vêtue de blanc, se tenait debout au milieu d'un salon de proportions démesurées; elle était seule, l'air tranquille et mélancolique, et plus belle que sur ses portraits. Elle frappait par un mélange de grandeur et d'ingénuité, par un visage parfait où la gravité du Nord tempérait l'éclat du Sud (sa mère était une infante d'Espagne). Ses paupières largement ouvertes et baignées d'ombre

découvraient des yeux d'or, dont le regard était presque insoutenable à force d'intensité et où chaque émotion, même la plus faible, amenait une onde mystérieuse, tantôt déchirante et tantôt enjouée, mais singulièrement pure. Les mains d'un sculpteur divin semblaient avoir longuement caressé l'ovale des joues et du menton. Sa peau mate avait un rayonnement chaud. Des cheveux bruns, presque massifs, où traînaient des courants plus clairs, et de-ci, de-là, presque fauves, s'appuyaient sur un front bombé, dont un heureux dessin soulignait le double hémisphère.

Raymond Valtier la vit; et une sorte de trouble intérieur s'empara de lui, dispersant et bouleversant ses émotions; l'enthousiasme, la souffrance, le désir, l'admiration, l'effroi s'échappaient par éclairs de son âme. Il était conquis au premier regard, comme Tolstoï raconte que le prince André fut conquis par Alexandre Ier : une de ces passions religieuses et chevaleresques qui font soudain table rase de tous les sentiments anciens et inaugurent un ordre moral nouveau, l'envahissait. Tout homme a besoin pour vivre d'une divinité. Heureux qui la rencontrent dès cette terre! Les grognards de Napoléon furent aussi comblés que les saints.

Raymond était soudain heureux et fier qu'un tel être existât; un peu de sa magnificence retombait sur lui. Cela légitimait la création de l'homme. Il pardonnait au monde la mort prématurée de Mozart, l'assassinat de la princesse de Lamballe. L'univers n'était pas inutile. Raymond distinguait un équilibre général. Les optimistes avaient raison; il y avait eu Racine, Gœthe, Baudelaire; il y avait la reine d'Illyrie. Les ténèbres donnaient leurs roses. Ces émotions trop fortes le brisaient; elles s'accompagnaient d'une douleur confuse. La distance qui le séparait de Sa Majesté était telle qu'il ne pourrait jamais lui dire qu'il mourrait pour elle avec joie. Il enviait ce M. de Miomandre qui, afin de défendre Marie-Antoinette, se fit clouer d'un coup d'épée à une porte de Versailles par un apôtre du progrès. Mais il s'étonnait d'avoir acquis, en si peu de secondes, des sentiments aussi conventionnels; il ne savait pas que les circonstances extérieures limitent chez l'homme le pouvoir de se différencier. Les émotions que suscite l'ascension du Cervin sont les mêmes chez les intellectuels et chez les guides. C'est quand il est seul dans sa chambre, totalement inoccupé et méditant sur soi-même, que l'homme est le plus original; de là

vient qu'il y a si peu d'hommes originaux. Tout être sensible et qui ne fût pas né envieux aurait éprouvé devant la reine d'Illyrie des sentiments analogues à ceux de Raymond Valtier, mais leur qualité poétique était plus ou moins intense, selon la table de résonnance de celui qui l'approchait.

La Reine avait incliné très légèrement la tête :

— Vous êtes, monsieur, d'après ce que m'a dit M. le marquis de Puyricard, le meilleur des jeunes hellénistes français.

— M. l'ambassadeur est trop bon ; je ne suis qu'un élève qui serait heureux un jour d'égaler des maîtres admirables.

— On m'a assuré que vous prépariez une thèse sur les origines de la tragédie. Peut-être vous a-t-on parlé aussi de mon culte pour les tragiques grecs, surtout pour Sophocle, le plus tendre à mon gré. Je voudrais les lire dans le texte, ou du moins, avoir un professeur qui me fît goûter les beautés de ce texte, dont les traductions me séparent par trop : j'ai bien essayé déjà d'apprendre le grec, mais je pense, avec un mauvais professeur, puisque je ne sais rien. Vous aurez le pénible devoir, acheva la Reine en riant, de me faire connaître si je suis vraiment une détestable élève.

Elle avait une voix de contralto, pleine, riche, étoffée, souvent sourde, et puis soudain, riante et claire ou contractée par une ironie presque sarcastique.

— Je suis sûr que Votre Majesté apprendra bien vite, dit Valtier, qui s'enhardissait devant la simplicité et le naturel de son interlocutrice ; on n'apprend les choses que lorsqu'on les aime.

— D'ailleurs, si vous le voulez bien, je vous demanderai aussi de me faire des lectures. Vous savez, n'est-ce pas, l'anglais, l'italien et l'allemand. Si cela vous convient, vous habiterez au palais même, où un appartement vous sera réservé ; tous les matins, une personne de mon service vous indiquera les heures où j'aurai besoin de vous. Le reste du temps, vous serez libre. Je ne vous demande d'ailleurs aucun engagement ; je suis capricieuse et puis rapidement me décourager ; d'autre part, peut-être cette vie presque claustrale vous lassera-t-elle vite et désirerez-vous rentrer à Paris.

Elle se tenait toujours debout au milieu du salon, puis elle fit quelques pas et Raymond la suivit, regardant alternativement cette femme étrange et la pièce où elle glissait d'un pas presque

insaisissable, en personne habituée à n'avancer que sur le parquet lisse et miroitant des cours.

Une lumière à la fois grise et couleur d'ambre inondait la pièce. Aux murs, dans les tapisseries blondes, à peine soutenues par des bleus des arbres, des personnages de jeu de cartes combattaient pour des royaumes chimériques ou en discutaient la possession dans des prairies pâlissantes, sous un ciel plus sombre qu'elles. Les miroirs étaient innombrables ; à chaque geste de la Reine, cent gestes répondaient, soulevant avec lenteur une buée de glace. Des meubles de laque noire, de laque d'or, de laque rouge, de laque verte, de laque couleur cuir, agrémentés de bronzes européens ou fermés par des serrures chinoises en forme de cible, créaient tout un monde divin et puéril, qui avait ses monstres, ses montagnes, ses astres, ses fleuves, ses femmes imparfaites, ses cerfs-volants, ses magnolias en fleurs, ses ponts sur des nénuphars. Et les plus belles serres de l'Illyrie contribuaient à entretenir autour de leur souveraine ces chrysanthèmes, ces bruyères roses, et malgré la saison, ces hortensias et ces azalées, partout prodigués. L'atmosphère était si lourde que Valtier avait l'impression de déplacer en marchant des nuages.

— Est-il vrai, monsieur, dit soudain la Reine, que l'on n'ait conservé aucun fragment d'Épigène, ni de Thespis ?

Le jeune homme la regarda avec une telle surprise qu'il faillit s'écrier : « Aucun, madame. » Il se ravisa, bafouilla légèrement et finit par répondre :

— Cela est malheureusement vrai, et nous n'avons rien non plus de Chœrilos. Si Votre Majesté le désire, je lui ferai connaître les rares fragments que nous possédions de Pratinas, de Phlionte et de Phrynicos, qui semble avoir été déjà un grand poète. Et c'est tout jusqu'à Eschyle.

— Je pense souvent, continua-t-elle, en errant toujours dans le salon, comme dans un jardin, de son pas élastique, et surtout la nuit, quand je ne dors pas, à ces tragédies perdues. Je connais le titre de quelques-unes, vous m'apprendrez les autres ; je m'efforce de reconstruire leur sujet, d'imaginer des épisodes analogues à ceux que les poètes auraient pu inventer, d'en voir surgir les grands mythes. Dites, monsieur Valtier, que pouvaient être, d'après vous, *la Pesée des Ames*, ou *Hypsipyle*, ou *les Nourrices de Dionysos* ? Je connais leurs titres par les ouvrages

de Welcker et de Spirmann, mais je n'en sais pas davantage.

— Hélas! Majesté, nous non plus! A l'École normale, un de mes amis et moi, nous nous sommes amusés à écrire le plan de quelques-unes de ces tragédies, selon qu'elles eussent été conçues par Eschyle, par Sophocle ou par Euripide. Mais ce n'est là qu'un jeu stérile de pédant dont j'ai honte de parler à Votre Majesté.

Le visage de la Reine s'anima soudain et une sorte de gaieté parut dans ses yeux pathétiques :

— Mais vous me montrerez cela. Je serai ravie de connaître vos hypothèses et d'en discuter avec vous. Ah! monsieur, j'étais bien sûre que je m'entendrais avec vous! Je remercierai M. le marquis de Puyricard de vous avoir désigné. Allons, monsieur, conclut-elle, en lui donnant congé, je vous souhaite de ne pas être trop malheureux dans votre cage.

Elle inclina de nouveau la tête. La porte s'ouvrit à deux battants. Le même valet en habit noir reparut et la même promenade commença de corridor en corridor et d'huissier en huissier, à travers le même silence.

Quand il fut sorti du palais royal, Raymond Valtier s'arrêta au bord du trottoir, regardant avec stupeur la grande place d'Adelsgratz. Il s'étonnait de voir des maisons, des voitures, des automobiles, des soldats, des passants ; il lui semblait avoir franchi un seuil d'où l'on ne revient pas vers ces choses. Des nuages, en forme d'outres grises, se traînaient au-dessus des toits ; les timbres des tramways perçaient avec fracas les touffes de silence au milieu desquelles se glissait encore Raymond, dont l'être spirituel restait imprégné d'une atmosphère d'outre-vie. Il s'était senti un moment plus près de l'Athènes du v[e] siècle que de l'Europe du xx[e]. Mais jamais non plus, il ne lui avait paru se rapprocher à ce point de soi-même. Les obscures puissances poétiques qui le tourmentaient depuis l'adolescence, ces pressentiments d'une grande destinée, cette quête inconsciente d'une source perdue, tout cela soudain prenait corps et s'animait. Il y avait donc ainsi de merveilleuses retraites où des esprits, frères du sien, se consacraient à ces ivresses qu'il soupçonnait jusqu'ici sans les connaître? Évoquer l'invisible! Entrer en communication intime, à travers l'espace et le temps, avec ces figures devenues idéales qui ont pétri un monde presque impérissable à côté du nôtre! Trouver en soi la clef de tous les

paradis cachés, de toutes les cavernes interdites! Donner toute licence à son imagination et lui laisser vous offrir un empire! Petit bourgeois pauvre et timide, il s'était interdit de s'écarter du réel : brusquement, il allait prendre du champ.

Mais quoi! s'est-il passé là-haut quelque chose de si extraordinaire? Dans un palais assez quelconque, une femme, il est vrai, fort belle, lui a parlé du problème qui le passionne le plus au monde : les origines de la tragédie grecque. Y a-t-il lieu de voir là-dedans un tel miracle ?

Vaines critiques de l'esprit de négation! Raymond Valtier sait bien que l'acte essentiel de sa vie vient de se jouer et que ces obscures puissances qu'il a devinées autrefois et qui sont réelles et terribles ne le lâcheront plus maintenant que, nouveau Thésée, il a osé les affronter jusque dans leur labyrinthe de roses.

III

Le lendemain, une voiture de la cour vint chercher Raymond et son modeste équipage et le conduire au palais royal. On le mena à son appartement qui se trouvait au second étage, dans la même aile que la Reine. Il se composait d'une grande chambre, d'un cabinet de toilette et d'une très petite salle à manger. La chambre était basse, tendue de pourpre, meublée d'un canapé et de fauteuils dorés, en velours de Gênes à grosses fleurs saillantes et découpées ; quatre colonnes torses, également dorées, soutenaient un baldaquin au-dessus d'un lit recouvert d'un vieux damas; une commode du XVIII[e] siècle avait ses bronzes intacts, brillants dans sa marqueterie blonde et brune, des bronzes élégants et contournés comme des chimères. Tout cela formait un ensemble à la fois vieillot et prétentieux qui charma Raymond, peu dressé à discerner les nuances du luxe et d'ailleurs indifférent à ces détails.

Les deux fenêtres ouvraient sur la grande place; le bruit des voitures et des tramways s'élevait jusqu'à elles. En bas, un soldat montait la garde. Deux ou trois agents en civils, aussi reconnaissables que le serait Polichinelle, s'il mettait un veston pour se promener dans la foule, surveillaient le coin d'une rue. Des paysans en costume national, debout sur le trottoir, regardaient le palais.

Raymond éprouvait une singulière sensation de repos et de sécurité, comme s'il aboutissait ici après de longues fatigues.

Un homme, harcelé par ses ennemis, pourchassé à travers champs et qui a réussi à les dépister en se cachant dans une grotte introuvable, n'est pas autrement ému. N'avait-il donc vécu qu'au milieu de gens hostiles, de choses hostiles?

— C'est le bonheur même de l'évasion, pensait-il, mais de quoi me suis-je évadé? Étais-je malheureux là-bas? Si je n'avais pas été désigné comme lecteur et professeur de la reine d'Illyrie, aurais-je jamais pris conscience de cette secrète nostalgie? J'ai fui quelque chose, c'est bien certain, mais si je retournais à Paris, la cause de ma fuite m'apparaîtrait-elle?

On frappa; un huissier apporta de la part de Sa Majesté un rosier en fleurs, tout pavoisé de ses guipures blanches, qui sentaient à la fois la pluie, le thé et le citron; il dit aussi que la Reine priait M. Valtier de se tenir à sa disposition à partir de deux heures.

Raymond tomba en contemplation devant le rosier; il recevait des fleurs pour la première fois de sa vie et c'était la souveraine la plus belle et la plus intelligente du monde qui les lui envoyait! Il avait envie de rire, de pleurer, de danser, il passait une main sur ses yeux et se répétait :

— Ce n'est pas vrai! Ce n'est sûrement pas vrai...

Il mit en ordre ses livres et ses vêtements et attendit l'heure de rejoindre la Reine.

Il se plaisait à ramener à la surface de sa mémoire les moindres détails de l'entrevue au cours de laquelle le directeur de l'École normale, M. Gerbert, lui avait transmis les propositions de la cour d'Illyrie.

— Quand le ministère des Affaires étrangères a spécifié qu'il s'agissait d'un helléniste, j'ai tout de suite pensé à vous. Non seulement parce que vous excellez dans cette branche et que vous ferez honneur là-bas à nos méthodes françaises, mais aussi parce que vous aurez ainsi le droit en quelque sorte et la possibilité de préparer tranquillement votre thèse. De plus, mon cher Raymond, je vous trouve mauvaise mine depuis cette bronchite, vous êtes pâle, vous toussez. Le changement d'air vous fera du bien. Ayant, somme toute, peu d'occupations, il vous restera un certain temps pour vous reposer.

M. Gerbert était le meilleur ami de M. Valtier, actuellement proviseur d'un lycée de Caen. Le jeune homme devait déjà beaucoup à son affection vigilante. Cependant il hésitait encore.

Une reine, une cour, tout cela l'effrayait. Il serait sûrement au-dessous de sa tâche. D'autre part, l'idée d'approcher Erica de Œrtling, reine d'Illyrie, avait à ses yeux un attrait invinciblement romanesque.

Cette personne était alors célèbre dans l'Europe entière par sa beauté, sa culture, non moins que par certaines originalités auxquelles elle se complaisait. De plus, les malheurs s'étaient groupés autour d'elle, comme si une Erinnye eût veillé sur son destin. Son père, Léopold V, roi de Styrie, avait été assassiné par un dément, au moment où il sortait de son palais. Toute jeune encore, elle s'était fiancée au grand-duc Fédor, futur empereur de Livonie, qu'elle aimait, et le monde s'était attendri devant le spectacle de ces fiançailles princières, dues à un véritable sentiment et non pas à des combinaisons diplomatiques. Mais huit jours avant la cérémonie, au cours d'une chasse au sanglier, le grand-duc, chargé par un solitaire furieux et s'étant pris le pied dans une racine fourchue, avait été éventré. Quelques années après, et toujours inconsolable, disait-on, Erica de Œrtling avait dû épouser Charles-Albert d'Illyrie. Le Roi était brutal et débauché; il trompait sa femme sans ménagement; elle avait perdu son fils, l'archiduc Paul, alors qu'il était âgé de dix ans; sa fille était simple d'esprit; de ses deux sœurs, l'une, mariée au prince de Gaëte, avait dû partager sa mauvaise fortune et traînait dans l'exil une vie incomplète; l'autre, duchesse de Blois, agonisait dans un sanatorium de Leysin. Ainsi, autour de cette reine, il n'y avait que ruines et que deuil.

Les journaux racontaient aussi qu'elle n'aimait que la solitude et la mer et qu'elle vivait entourée d'animaux extraordinaires. N'y avait-il pas dans tout cela de quoi séduire un petit étudiant, élevé en province, dans une famille sévère et quinteuse, surtout, si, dès l'adolescence, il a voué un culte à ces esprits qui donnent leur plein sens aux destinées humaines et qui, du morne engrenage de la vie de chaque jour, dégagent le rythme éternel, le symbole, le mythe?

— Mais je n'ai guère d'argent pour partir, pour renouveler ma garde-robe, objectait cependant Raymond.

— Tout cela a été prévu; une somme vous sera versée à l'avance pour parer à ces premières difficultés... Allons, acceptez, mon enfant, je suis bien sûr que vous ne le regretterez pas...

Le sage, le prudent M. Gerbert lui-même poussait Raymond

à cette entreprise folle! Comment résister? D'ailleurs, l'autre perspective proposée n'avait rien de très engageant; s'il renonçait à l'Illyrie, il serait envoyé comme professeur en province, dans un coin quelconque, où il ne trouverait même pas les éléments de travail nécessaires à sa thèse. Du moins, à Adelsgratz, il aurait à sa disposition une bibliothèque célèbre.

Le valet de chambre, placé au service de Raymond, vint annoncer que M. le professeur était servi; il passa dans la salle à manger. Ce repas fut un supplice; il mangeait pour la première fois en présence d'un domestique. L'abondance des cuillers et des fourchettes de taille différente le gênait. Il avait été fort bien élevé par une mère attentive, mais très simplement. Et comme toutes les personnes qui ont reçu une éducation raffinée, le fait de commettre une erreur de savoir-vivre, même sous l'œil glacé d'un larbin, lui paraissait une catastrophe. Il mangea à peine, du bout des dents, et but quelques gouttes d'un Hochheimer, pourtant vénérable, mais dont il ne sut guère apprécier le bouquet, ni le corps. Le valet de chambre lui présenta une boîte de cigares; il refusa et passa dans sa chambre où il essaya de lire en attendant l'heure. Sa timidité et son angoisse le reprenaient; ses doutes sur sa valeur, sur ses manières, sur sa présence d'esprit le tourmentèrent de nouveau. Il aurait voulu être à Paris, à la rue d'Ulm, ou à Caen, dans sa famille, mais pas ici, dans cette cage, comme avait dit la Reine, où son existence serait à la fois si solitaire et si anxieuse.

Cependant les roses lui envoyaient généreusement des messages auxquels il ne prêtait aucune attention. Un pigeon au col améthyste roucoula sur sa fenêtre. Il se leva et vint jusqu'à elle. Il vit le ciel rouler au-dessus de la place comme un globe d'argent; le soleil diffus voyageait incognito, sous la cagoule d'un pénitent blanc; des transparences laiteuses se posaient sur les maisons, sur les enseignes des magasins, sur les trottoirs propres comme le parquet d'un salon. C'était un de ces jours d'automne, éclatants et voilés, où chaque chose a encore son duvet de pêche, où les promesses du printemps se tournent en regrets, plus doux qu'elles, où la mélancolie est plus riche que la joie, où vivre devient une partie d'échecs engagée avec le destin.

Un huissier parut et prononça la phrase désormais sacramentelle :

— Sa Majesté attend M. le professeur.

IV

Chaque jour, la Reine faisait une longue promenade dans un parc situé à cinq kilomètres de la ville; aucun visiteur n'y était admis. Il y avait ailleurs un autre jardin royal, celui-ci officiel, où les souverains donnaient des réceptions et qui était ouvert aux curieux un après-midi par semaine. Mais le château de Lauriena demeurait clos comme un fruit.

C'était une suite de terrasses, scandées par de grands escaliers blancs; en haut, un petit palais rococo, rose et jaune, tordait ses volutes de coquillage terrestre, au fond duquel, en écoutant bien, on eût entendu peut-être aussi une mystérieuse lamentation; en bas, un étang, écaillé de feuilles de nénuphar, accueillait les ombres d'un bosquet, où des hêtres pourpres paraissaient aussi démodés, au milieu des arbres d'automne qui les entouraient, que des prophètes au sein des catastrophes qu'ils ont annoncées. De place en place, on rencontrait une fontaine; ou bien, hors des cèdres, pointait la cime d'une pagode de porcelaine qui surgissait comme la pointe d'un télescope. Partout poussaient des statues chargées de sens mythologiques.

Si Raymond Valtier avait eu une éducation artistique moins rudimentaire, il les eût jugées d'une exécution théâtrale et médiocre, mais, les musées lui étant moins familiers que les bibliothèques, il se laissait naïvement éblouir par leur emphatique présence. L'aventure qui lui arrivait eût troublé d'ailleurs de moins novices que lui. Le sort, comme un fabuleux oiseau Roc, l'emportait si loin du champ ordinaire de ses expériences que son sens critique, même s'il avait eu l'habitude de l'appliquer à autre chose que des textes, en eût été oblitéré; nous ne comprenons bien que ce qui nous est déjà familier; il faut une certaine usure de la surprise pour pénétrer la vraie nature d'un phénomène quelconque. L'intelligence ne prend possession d'un domaine que lorsque les fourriers des sens l'ont habité pendant longtemps. Livré aux plus magiques influences, le jeune professeur se laissait porter d'enchantement en enchantement. Lauriena n'était rien cependant si on le comparait à Versailles, mais dans le coin le moins beau de Versailles, on ne se promène pas avec une reine au visage d'Athéna pathétique, de qui la grâce nous est connue depuis l'adolescence et

qui nous entraîne avec elle dans une solitude presque miraculeuse. Valtier était de ceux à qui la foule gâte toute chose et qui ont la pudeur de leurs enthousiasmes. Il goûtait ici la surprise de trouver satisfaites ses plus obscures préférences et souvent avant d'avoir eu le temps de les formuler.

— Monsieur le professeur, dit la Reine, n'avez-vous jamais réfléchi que, de toutes nos existences, la plus visible soit justement la moins vraie? La destinée qui se déroule au-dedans de moi, personne ne la soupçonne; j'ai des pensées, des émotions, des rêves qui se suivent et qui forment une longue série d'événements intimes. En quoi sont-ils moins réels que ces circonstances extérieures, où l'on croit me voir agir et où je ne suis entraînée par aucun de mes penchants véritables? Cette vie-là m'a pourtant consolée de toutes les autres. Peut-être cette vérité est-elle plus sensible pour nous autres, souverains, à qui le protocole forge une existence si uniforme et si peu personnelle, mais je crois la chose exacte pour tous les êtres humains.

— Il peut arriver cependant, Majesté, que la vie de tous les jours réalise plus complètement nos songes secrets que notre imagination n'aurait osé le faire. Votre Majesté me permettra-t-elle de lui dire que c'est ce qui m'arrive aujourd'hui?

— Pauvre enfant! Ainsi, cette horrible vie de captive que je mène, vous paraît à vous un conte de fées quand vous vous associez à elle. Tout est relatif, en effet. Mais, alors, monsieur le professeur, mon imagination est plus belle que la vôtre, car tout ceci me paraît une amère dérision, si je le compare à ce que mon esprit me représente.

— Je ne suis pas un poète, mais un helléniste modeste, et qui, si la Providence ne lui fût venue en aide, serait aujourd'hui professeur dans un lycée de province, sans souvenir et sans espérance.

La Reine se retourna et regarda son lecteur; elle n'ignorait pas que les destinées les plus humbles, les plus tristes, étaient le lot habituel des hommes, mais elle croyait obscurément, sans y arrêter son esprit, que ceux qui ont en partage une certaine imagination poétique, de la culture et de la sensibilité, échappent à cet enfer bourgeois. Elle voyait qu'il n'en était rien, et cela lui donnait un profond sentiment de commisération à l'égard du faible jeune homme qui la suivait au bord de l'eau.

— Je vous demande pardon, dit-elle, nous autres, nous

connaissons si mal la vie! Nous ne savons rien de ce qui se passe vraiment en dehors de nos cours, et les êtres que nous fréquentons se font si pareils à nous pour nous plaire, que nous avons l'impression de marcher dans un monde de miroirs où nous ne verrions que notre image... du moins, l'image extérieure qu'ils se font de nous, car aucun ne s'avise de ressembler à ce que je suis... Et comment quelqu'un le pourrait-il, ajouta-t-elle avec un éclat de rire strident, puisqu'il ne me connaît pas et ne me me connaîtra jamais? Et vous-même, monsieur, ne vous imaginez pas, parce que j'ai l'air de vous parler avec une certaine liberté, que vous en saurez plus que les autres. Non, il y a tout de même quelque chose sur la terre qui m'appartient en propre, à moi qui n'ai rien, et ce quelque chose, c'est cette destinée invisible !

— Comment Votre Majesté peut-elle dire qu'elle ne possède rien ?

— Rien, rien! répéta la Reine avec colère. Pas même le droit d'être seule, ce droit que possède le plus humble ouvrier! Il m'arrive, quand je traverse un jardin public, dans une voiture, entre mes gardes, d'envier telle pauvre servante qui erre sous les arbres. L'être humain n'a pas seulement faim de viande ou de pain; il a faim et soif de liberté, de solitude, de silence. Tout cela m'est défendu, ou presque. Mais songez donc, monsieur, que mes heures les plus solitaires sont celles où je suis avec vous! Je ne dis pas cela pour m'en plaindre : vous êtes, à ma connaissance, le seul être avec qui je puisse parler des choses qui sont devenues toute ma vie et sur lesquelles je me tais toujours. Alors, j'ai dû m'organiser une vie secrète au sein de cet ordre infernal qui règle mes heures. Mais celle-là est bien défendue. Que de fois il m'arrive, dans un bal de la cour, de m'isoler avec mes dames d'honneur : je me tais quelques minutes, on croit que c'est de fatigue, non; je me dis ces terribles paroles, par lesquelles Clytemnestre salue le retour d'Agamemnon.

Et la reine récita :

εὐθὺς γενέσθω πορφυρόστρωτος πόρος,
ἐς δῶμ' ἄελπτον ὡς ἂν ἡγῆται Δίκη.

Puis elle reprit avec une soudaine exaltation :

— Que sur ses pas naisse un chemin de pourpre, par où la Justice le mène en un lieu qui passera son attente!

« Ou bien, reprit-elle, après un silence, je songe à la pauvre vie de votre Villon ou de votre Baudelaire. Je me dis souvent qu'il y a peut-être, ici-même, à Adelsgratz, quelque grand poète qui se débat contre la misère et l'injustice. Et si je le savais, je pourrais le sauver. Et je ne le sais pas, et personne ne le sait. Il faut la collaboration du temps pour former un grand poète; les contemporains se trompent presque toujours, soit dans leur enthousiasme, soit dans leur dénigrement.

— Gœthe, cependant...

— Oui, il y a eu Gœthe. Mais ses contemporains ont-ils vu sa vraie grandeur? Je crois que l'art suprême de Gœthe a été de se poser lui-même dans l'attitude où il voulait être contemplé; il a joué au chambellan de génie et on l'a cru, parce que si le génie était seulement deviné, le chambellan, lui, du moins, était présent. Aujourd'hui encore, Gœthe est à peine compris : pouvez-vous admettre que ses contemporains aient été plus intelligents que nous? Non, non, allez, on ne voit la grandeur des êtres que lorsqu'ils s'éloignent. La mort est la première personne qui prenne notre mesure véritable; tout le reste est désordre et caprice. Et nous qui, par notre fonction, devrions vivre au-dessus du désordre et du caprice, nous les subissons plus que n'importe qui, puisque la vérité nous est toujours cachée. Savez-vous que mon cousin, l'empereur d'Esthonie, lit un *Figaro* apocryphe, qu'une imprimerie secrète, organisée par la police, lui fabrique chaque nuit, et où les nouvelles sont rédigées par des employés du ministère de l'Intérieur? Ce pauvre Constantin n'a jamais eu entre les mains un *Figaro* authentique!

Ils marchaient entre des arbres qui changeaient de couleur d'heure en heure; de petites coquilles de tous les ors s'en échappaient, malgré l'immobilité de l'air, et jouaient à transformer en grèves les pelouses et les allées. Il se passait dans un groupe d'érables je ne sais quel drame sanglant qui se cachait derrière une panoplie d'éventails. Le long d'un épais bassin, des cyprès chauves laissaient pleuvoir des aiguilles rousses, qui, tirant un fil invisible, attachaient fortement les branches à leurs reflets. De temps en temps, on croisait un jet d'eau, dont la colonne flexible jetait en l'air une grosse bulle irisée, toujours la même. Il faisait déjà froid. On sentait une odeur générale de fumée suspendue, de fruitier et de putréfaction

végétale. Au-dessus, le ciel bleu était parsemé de petits nuages nacrés, arrondis, eux aussi, en forme de coquilles.

— J'aime plus que tout les jets d'eau et les feux d'artifices, dit la Reine en riant. Au fond, j'ai des goûts d'enfant; et plus ou moins, dans nos familles, nous sommes tous pareils. Nous vieillissons sans mûrir ; on mûrit par les épreuves et les expériences, et nous n'avons ni expériences, ni épreuves, mais seulement de grandes douleurs inertes. J'aime les jets d'eau, reprit-elle avec vivacité, parce qu'ils semblent toujours poursuivre quelque chose qu'ils n'atteignent jamais. Quelque effort qu'ils fassent, il leur est défendu de dépasser une certaine hauteur ; ils le savent et cependant rien ne les décourage, ils s'épuisent dans un élan sans fin. C'est notre image.

Tandis que la Reine parlait, Raymond Valtier se disait que sans doute il y avait eu, à une certaine époque, beaucoup d'esprits pareils au sien, se complaisant dans les mêmes considérations et les mêmes états de conscience ; puis une nouvelle race était venue qui apportait d'autres préoccupations et un sens différent de la vie. Par quel mystère lui-même appartenait-il à la famille spirituelle de cette souveraine au lieu de ressembler à tous ceux qu'il avait connus ? Mais étaient-ils tous deux en retard ou en avance sur leur époque ? Le temps est une éternelle redite, et l'on est toujours à la fois un retardataire et un précurseur.

Les paroles d'Erica de Œrtling lui apportaient un secret soulagement, comme la subtile délivrance d'un mal profond. Il avait pensé ce qu'elle pensait et senti ce qu'elle sentait, sans avoir osé jusqu'ici en prendre conscience. Différent des autres, il s'était efforcé de leur ressembler, d'avoir leurs goûts, leurs opinions et leurs plaisirs, ne comprenant pas que le malaise persistant dont il souffrait avait pour cause cette contrainte. Dans la société de la Reine, il se délivrait peu à peu ; et cette présence, qui oppressait et étouffait ceux qui approchaient d'elle, contenait pour lui un élément libérateur.

Il le lui dit.

Elle se mit à rire et répondit qu'il était la première personne qui lui fît une semblable déclaration ; elle ajouta aussitôt qu'elle avait toujours soupçonné les Français d'être les plus hardis et les plus intelligents des hommes.

Un goûter était préparé dans la pagode ; c'était une petite

pièce circulaire entièrement revêtue de panneaux de porcelaine de Chine ; sur ces parois lisses et brillantes, des personnages verts et roses se livraient à des occupations familières, dans un encadrement général de branches de pêcher. Les tables étaient de porcelaine, et les fauteuils, de ce marbre chinois qui reproduit les dessins d'un paysage. L'endroit était glacial. On servait des pâtisseries innombrables, dont la Reine ne prenait jamais, des jattes de fruits, du thé, du vin et de l'eau glacée qu'elle préférait à tout.

— Mes dames d'honneur sont gourmandes et n'aiment rien tant que les sucreries. Il faut bien penser à elles. Pour moi, je préfère les pêches ou le vin du Rhin, parce que j'y trouve la même joie qu'à me rapprocher de la nature. Il n'y a rien de plus mystérieux que le travail de la terre, que cette concentration de sucs qui aboutit au vin ou au fruit. Mais l'eau est plus pure encore. Votre Pascal a dit que tous nos malheurs venaient de ce que nous ne savions pas rester dans notre chambre : c'est quand même une parole française. Je dirais plutôt que tous nos malheurs ont pour cause qu'une forêt ne nous suffit pas. A moi elle suffirait, à condition d'y vivre sans dames d'honneur, bien entendu...

Ils quittèrent la pagode et se dirigèrent à pas lents vers la grille d'entrée. Le soir venait; il se faisait un doux effacement des choses; on entrait dans l'intimité de tout; un courant chaud comme le sang s'établissait entre les arbres et les eaux, les lumières et les ombres; rien ne vivait plus dans la division et l'orgueilleux morcellement de midi, mais dans une communion pieuse, dans un mutuel retour aux origines.

A l'horizon, arrivait un groupe d'énormes nuages fait de plusieurs étages d'écume diversement battue, ici, crémeuse et gonflée, toute légère ; là, aplatie et feuilletée ou montée en volutes. Ils étaient couleur d'aurore ; jamais Raymond n'avait vu l'orange et le rose vif se mêler et se combattre sur une aussi vaste étendue. Cela était solennel comme une entrée triomphale des esprits de l'air. La masse entière se mouvait assez vite, mais se dirigeait vers un point du ciel déjà lourd et plombé.

La Reine pressa le pas :

— Allons-nous-en tout de suite, dit-elle. Je ne veux pas assister à la défaite de ces nuages. Dans dix minutes, ils seront éteints, noircis, morfondus. Voyez-vous, monsieur le professeur,

dès qu'une chose est belle, il faut se hâter de fuir, avant que la décadence ne commence.

Valtier suivait la reine Erica, le cœur serré d'une intolérable angoisse.

V

Les mois suivants augmentèrent l'intimité de Raymond Valtier et de la reine d'Illyrie. L'hiver arriva; si mauvais que fût le temps, chaque jour, elle se promenait une heure ou deux dans son domaine de Lauriena; ni la pluie, ni la neige, ni les furieuses bourrasques d'un vent tourbillonnant et glacé n'obtenaient qu'elle renonçât à son plaisir favori. Le malheureux professeur, dont la santé n'était pas vigoureuse, crut d'abord qu'il ne résisterait pas à ce traitement; mais, bien au contraire, il s'aguerrit et souffrit moins du froid et de l'humidité. Pendant ces promenades, la Reine montrait l'humeur la plus capricieuse; souvent elle s'abandonnait à une sorte de confiance exaltée dans laquelle elle laissait s'épanouir les sentiments si longtemps contenus en elle; sentiments d'une merveilleuse jeunesse et qu'aucune expérience ne semblait avoir déflorés. La foi dans un monde plus beau et surtout doué de plus de signification que celui-ci, un monde de symboles et de visions, parfaitement cohérent, mais dont la logique était moins cruellement autoritaire que dans le nôtre, apparaissait à travers toutes ses paroles et avait sur l'esprit docile de Raymond une influence d'autant plus grande que tout son caractère était prédestiné à recevoir cet enseignement. Tandis qu'il entendait Erica de Œrtling, il lui semblait que les bandelettes qui avaient jusque-là enserré son âme, se défaisaient l'une après l'autre; il découvrait en lui, dans sa propre imagination, un trésor jusqu'ici insoupçonné. Oui, il y avait déjà un immense bonheur pour l'homme, dans le fait de pouvoir s'abandonner à ses émotions pures et surtout aux images qui envahissent l'esprit, quand on ne leur oppose pas une digue défensive. Mais la Reine elle-même payait chèrement ses heures de liberté lyrique; elle devenait froide, hautaine, méprisante, ou tombait dans des états violents de dépression où elle marchait longtemps en silence, sans pouvoir prononcer un mot, l'œil rivé au sol. Il lui arrivait aussi de tourner à la misanthropie, de se

croire entourée de l'hostilité de tous. Elle fit même sans raison, un jour, une scène assez vive à son lecteur :

— J'ai eu la faiblesse de me laisser aller, lui dit-elle, à vous parler assez ouvertement; je le regrette. Que sais-je de vous? N'êtes-vous pas un espion que le Roi, qui me hait, a placé auprès de moi pour me faire surveiller? N'êtes-vous pas mon ennemi le plus intime?

Raymond Valtier répondit en tremblant :

— Votre Majesté me permettra, dès ce soir, de reprendre ma liberté et de rentrer à Paris.

En même temps, des larmes coulèrent sur ses joues, si vives, que la Reine lui prit tout à coup la main et s'écria :

— Je vous demande pardon, monsieur Valtier, oubliez mes paroles. Je ne vous ai jamais personnellement soupçonné, mais il y a des heures où je souffre tant que je ne peux m'empêcher de voir mon ennemi le plus acharné chez chacun de ceux qui m'entourent, même les plus dévoués. D'ailleurs, ajouta-t-elle, le Roi ne me déteste pas plus que vous ne m'espionnez; du moins, ajouta-t-elle, je ne le suppose pas.

Une heure par jour, il donnait à la Reine une leçon de grec; elle faisait des progrès assez rapides et battait des mains de plaisir, comme une enfant, quand elle avait résolu un problème difficile. Souvent aussi, le soir, Erica de Œrtling, qui dormait fort mal, envoyait chercher Valtier et il lui faisait la lecture. Certains écrivains étaient ses favoris; et il y avait des parties de *Comme il vous plaira*, ou de *Roméo et Juliette*, des pages de Pascal et des *Reisebilder*, des pièces des *Fleurs du mal* qu'elle ne se lassait jamais d'entendre.

— Le bonheur, disait-elle alors, je crois que c'est d'avoir le génie de parler au nom de tous. L'humanité sera éternellement tributaire de ces noms-là et de quelques autres, — à la vérité de beaucoup, car le nombre des belles choses écrites ou peintes par les hommes est presque infini. Que sont nos royautés de métal doré à côté de celles-là?

Raymond révéla à la Reine les jeunes écrivains français dont elle ne savait rien; elle écoutait cette lecture avec plaisir.

— Rien ne s'arrête, disait-elle. Il y a certainement autour de nous des hommes aussi grands que ceux qui nous ont précédés. Mais n'êtes-vous pas frappé de constater que vos écri-

vains soient aussi voisins des nôtres, — je veux dire de ceux d'autrefois? On dirait qu'il y a divers génies qui traversent l'humanité, ils disparaissent, puis réapparaissent. Le souffle de Sophocle a ressuscité chez Racine : la fantaisie de Novalis et de Jean-Paul prend en ce moment chez vous des lettres de naturalisation. Quel mystère!

Au printemps, la Reine apprit à son lecteur qu'elle allait faire avec son beau-frère et sa belle-sœur, l'archiduc Joachim et l'archiduchesse Incarnacioñ, une croisière d'un mois et demi sur son yacht, en Méditerranée. Elle lui demanda s'il préférait l'attendre à Adelsgratz ou retourner passer ces quelques semaines à Paris.

Il choisit cette seconde solution : il voulait profiter de cette période de liberté pour travailler à sa thèse. La Bibliothèque nationale était indispensable à certaines de ses recherches. Il en profiterait pour demander quelques conseils à ses maîtres.

Il se sépara de la Reine avec un déchirement secret. Au moment de la quitter, il réalisait soudain la place qu'elle avait prise dans sa vie. Le sentiment qu'il éprouvait pour elle était si vaste et si complexe qu'il n'avait pas de nom possible; ou plutôt, il en avait un; mais celui-là, Raymond Valtier ne pouvait pas le lui donner. Et comme une eau, détournée de son courant, se répand mystérieusement dans les terres et les divise en les imbibant, cette force secrète, isolée de sa destination, se mêlait à tous ses sentiments, augmentait à la fois leur intensité et leur mystère et leur créait ces zones d'émotion lyrique dans lesquelles il retrouvait avec joie l'écho des paroles de la reine Erica.

VI

Raymond arriva à la fin du jour chez Mme Balmette.

C'était la veuve d'un professeur qui tenait rue de Tournon une pension de famille. L'appui de M. Valtier, de M. Gerbert, qui avaient été les condisciples de son mari, et de plusieurs autres universitaires, l'avait aidée à réussir. Elle leur en témoignait beaucoup de reconnaissance. Aussi se réjouissait-elle particulièrement que le fils d'un de ses protecteurs, pour la première fois, passât un mois chez elle.

Elle vint à sa rencontre, sous la voûte de la porte qui conduisait à une sorte de préau où poussaient deux ou trois arbres

grêles comme des araignées. La pension occupait deux corps de logis; l'un situé sur la rue de Tournon, l'autre, au fond du jardin où se trouvaient la salle à manger commune et une pièce, plus petite, dans laquelle on servait à part les habitués quand ils traitaient leurs parents ou des amis.

Mme Balmette tint à mener elle-même Raymond à sa chambre, au second étage du bâtiment principal. La maison était encore éclairée au gaz; un papillon aux bords tremblants fusait dans une tulipe de verre dépoli, au-dessus d'une table étroite. Le lit d'acajou, la toilette, l'armoire à glace, les rideaux de reps vert, le mauvais tapis rouge et semé de grosses fleurs, tout offrait le même caractère de misère décente et triste. Chacun des meubles disait : « Nous aussi, nous avons eu des malheurs, mais notre distinction est telle que cela se voit à peine! » Dans le tissu des fausses guipures qui tombaient devant les vitres, on voyait même un chevalier!

Une grosse domestique, couleur de brique, et un garçon, qui tenait à la fois du clerc d'huissier et du cambrioleur voué à l'honnêteté par suite d'une santé trop mauvaise, aidèrent Raymond à installer sa malle et sa valise, puis s'éclipsèrent. Le gaz sifflait. Il s'assit dans un fauteuil de velours rouge, et tout à coup, un grand frisson le pénétra jusqu'aux moelles. Il lui sembla qu'il avait quitté pour toujours la reine d'Illyrie et le palais d'Adelsgratz et que sa vie serait désormais une longue série de jours aveugles dans ce réduit.

Il sortait des murs, de l'escalier, cette odeur fade qui monte des tuyaux de baignoires encrassés de savon. Sur la cheminée, entre deux coupes funéraires, une pendule de marbre noir, dernier reste des grandeurs passées de Mme Balmette, déplaçait hâtivement son balancier; son tic-tac sonnait joyeusement comme si elle était fière de moudre avec bruit cette fine farine de souvenirs qui s'accumule au fond des mémoires. Raymond avait l'impression d'être tombé dans une grande toile d'araignée dont il ne s'échapperait plus.

Une cloche sonna; c'était le dîner.

Raymond se leva, changea de vêtement et descendit en hâte. Un brouhaha venait de la salle à manger. « Le voilà! » s'écria Mme Balmette, quand il parut.

Il comprit qu'elle l'avait représenté à ses hôtes comme un personnage d'importance. Sa simplicité s'en offusqua.

— Venez, mon cher enfant, que je vous présente.

On le regardait avec curiosité.

Il s'inclina devant une vieille dame maigre, qui avait des yeux candides d'enfant dans un visage osseux et menu aux pommettes saillantes; devant une femme d'une quarantaine d'années, blafarde et laide, d'une prétention extravagante, et devant une jeune fille, assez masculine d'aspect, trop fardée et trop parfumée, très brune, mais assez belle. Les hommes étaient un prêtre corse, jovial et mal rasé; un jeune homme d'une taille minuscule, mais au front gigantesque, et le mari de la dame affectée : un grand gaillard blond et timide, haut en couleurs, avec une barbe en éventail, si démodé de visage et d'allure qu'il semblait émerger d'un film rétrospectif.

Quand il se fut mis à table, Raymond s'aperçut que Mme Balmette avait oublié, — ou négligé, — de le présenter à une personne effacée, de tournure jeune, mais de visage extrêmement fané, mise simplement, et qui avait pris place au bout de la table. Personne d'ailleurs ne lui adressait la parole. Deux ou trois fois, il la regarda, et chaque fois, elle rougit de ce regard et baissa ses paupières sur des yeux dont il ne put distinguer la couleur.

Comme presque toujours en France, la conversation était politique. Raymond comprit que le jeune homme au front génial, Robert Igier, était secrétaire d'un député méridional, qui passait alors pour devoir être prochainement ministre.

— Nous sommes à un moment critique de notre histoire, disait le jeune homme. Se renouveler ou mourir, tout est là. La France demeure un pays à demi féodal, ayant les usages, les principes, les préjugés des temps féodaux. Les plus avancés des radicaux chez nous passeraient partout ailleurs pour des réactionnaires. Quant aux réactionnaires, l'Allemagne elle-même ne possède pas de pareils fossiles. Quand Touques sera au pouvoir...

Il fit une description idyllique de ce que ferait un pays assez heureux pour avoir un Touques président du Conseil : impôts décuplés, obligation pour tout testateur de léguer à l'État la moitié de sa fortune, liberté de la presse limitée à Touques et à son parti, surveillance des capitalistes par une police spéciale, ayant le droit de vérifier les comptes en banque, etc. Les projets mirifiques sortaient, comme des fleurs, de ses lèvres rasées.

— Permettez, permettez, disait de loin en loin la vieille

dame aux yeux pers, qui s'appelait la comtesse de Giroux.

Mais M. Igier ne permettait rien et surtout pas d'être interrompu. Il étendait vers la pauvre femme une main noueuse et s'écriait :

— Non, non, madame, vous développerez vos contre-projets quand j'aurai fini de parler.

Mais il ne finissait pas. Il en venait maintenant aux idées philosophiques de M. Touques, c'est-à-dire à un vaste plan d'éducation destiné à en finir avec les abus des cléricaux.

— Je peux dire tout cela devant vous, monsieur l'abbé, déclarait M. Igier en se tournant vers l'abbé Garampazzi, parce que vous êtes un des rares prêtres intelligents que je connaisse, — si intelligent que je me demande souvent si vous croyez encore en Dieu.

— C'est abominable, s'écria Mme de Giroux, qui pensa étouffer de colère.

L'abbé Garampazzi, qui était très fin, répondit avec un fort accent corse qui donnait l'impression, quand on l'écoutait sans le voir, qu'on entendait parler un agent de police de café-concert :

— Comment douterais-je de lui quand vous parlez? Qui donc, sinon lui, aurait intérêt à créer des hommes de l'espèce de ce bon M. Touques, — et de la vôtre, — pour mieux établir son triomphe sur ses ennemis?

M. Igier se tut, embarrassé. L'abbé Garampazzi était la seule personne qui le désarçonnât. Mais son désir de pérorer était tel et si ingénue sa vanité, qu'il oubliait vite ses échecs passés et qu'au repas suivant il s'abandonnait de nouveau aux délices si répandues de l'éloquence sans portée.

Mme Cuisance, en tordant avec affectation une bouche déjà sinueuse, s'adressa directement à Valtier.

— Il paraît, monsieur, que vous êtes le secrétaire de la reine d'Illyrie. Je l'ai aperçue une fois sur le bateau, à Genève; elle m'a parue très jolie, bien qu'un peu fagotée. Est-elle aussi excentrique qu'on le raconte?

Raymond Valtier rougit; il eut le sentiment d'une profanation, l'horreur qu'on éprouverait si quelqu'un lisait devant vous, en s'en moquant, une lettre d'amour particulièrement triste et tendre qui vous eût été adressée. Il eût voulu qu'aucune des personnes présentes ne connût le nom d'Erica d'Illyrie,

n'eût regardé son portrait. Il souffrait qu'elle existât pour d'autres que pour lui. Qui donc au monde était capable de comprendre, de respecter et d'adorer autant que lui ce trésor de souffrance, de poésie et de pureté qu'était la souveraine? Pour la première fois, il se rendit compte de l'influence qu'elle avait prise sur lui et de la façon dont elle avait modifié son caractère, et il eut peur de l'avenir. Que deviendrait-il, quand, tôt ou tard, il serait privé d'elle?

— Je ne pense pas, madame, dit-il d'une voix vibrante d'indignation, que Sa Majesté ait jamais commis la moindre excentricité.

— Ah!... Les journaux disaient qu'elle s'amusait à dresser des panthères, des chats sauvages, que sais-je moi?

— Elle a en effet un guépard apprivoisé qui est doux et obéissant comme un chien. Est-ce plus extraordinaire que d'avoir un chat?

— C'est déjà assez absurde d'avoir un chat. Quel plaisir y a-t-il à garder chez soi ces vilains animaux qui salissent partout, qui sont traîtres et qui vous donnent des coups de griffe au moment où vous vous y attendez le moins?

La conversation dévia; il ne fut plus question que d'animaux familiers; chacun raconta les plus absurdes histoires. Raymond put de nouveau s'enfoncer dans sa coquille et se faire oublier. Il se demandait avec angoisse où il prendrait la force, chaque jour, d'entendre ces propos et mille autres qu'il entrevoyait. Le silence est un des luxes les plus beaux, mais les plus chers qui soient donnés à l'homme. Raymond s'apercevait qu'il n'avait pas les moyens de se l'offrir.

Cependant, les jours suivants, il s'accommoda assez bien de sa nouvelle existence; ses voisins de table, pour ennuyeux qu'ils fussent, n'étaient pas de méchantes gens. Il finit même par entrer en société avec M[me] de Giroux, vieille dame de province, qui avait fréquenté des cercles mondains curieux et disparus, et qui les peignait non sans malice. Les boutades de l'abbé Garampazzi l'amusaient; il apprit que ce vieil original était un astronome de mérite qui collaborait à de nombreux journaux. Il est vrai que, en revanche, les propos des autres convives étaient assez cruels à entendre.

Un jour où il revint de la Nationale plus tôt que de coutume, Raymond ouït jouer du piano dans le salon de la pension. Il

reconnut un des *Moments musicaux*, de Schubert, mais si parfaitement interprété qu'il ne put croire que l'exécutant lui fût déjà connu. Il ouvrit doucement la porte et reconnut dans la pianiste cette jeune fille au visage fané à laquelle personne ne prêtait attention. Elle ne l'avait pas entendu entrer; le plaisir de la solitude et l'amour de la musique la transfiguraient; moins pâle, elle était presque jolie. Raymond fut frappé de la délicatesse de ses traits, de la forme pure de sa bouche. Au repos, un certain air maladif effaçait tout cela, ne mettait en évidence que la disgrâce d'une jeunesse étiolée.

Raymond s'assit et écouta; son plaisir était d'autant plus vif que la reine Erica lui avait dit un jour que Schubert était un de ses musiciens préférés; il se sentait moins éloigné d'elle. Ce choix d'un tel maître rendait la jeune fille déjà plus sympathique à Raymond. Il s'en voulait de lui avoir, imitant, sans y réfléchir, le ton général, montré tant de dédaigneuse indifférence.

Quand elle eut fini, elle tourna sur son tabouret, vit qu'elle avait un auditeur et poussa un léger cri.

Valtier se leva et s'excusa; il espérait n'avoir pas été indiscret en écoutant; la surprise de cette musique avait été un si grand bonheur pour lui dans sa vie studieuse et maussade!

Et il ajouta naïvement :

— Et puis, Sa Majesté a un tel culte pour Schubert!

Pour la première fois, il sentait qu'il pouvait parler librement à quelqu'un d'Erica d'Illyrie. Cette jeune fille était digne de l'entendre.

La pianiste leva son regard sur Valtier, non sans un certain amusement ironique qu'il ne remarqua pas. Mais il n'avait jamais vu ses yeux jusqu'ici; il fut ému de leur douceur, de leur tendresse : ils étaient d'un brun qui tournait au vert, dans des paupières trop bistrées.

Il s'intéressa à la jeune fille; elle s'appelait Valentine Guerrée; elle avait eu le premier prix du Conservatoire et donnait des leçons de piano; petite cousine de Mme Balmette, elle payait chez elle une pension extrêmement modique à condition de l'aider dans son entreprise hôtelière. D'où le vague dédain que chacun lui témoignait.

La présence de Mlle Guerrée apporta un grand réconfort à l'esprit tourmenté de Raymond. Il lui demandait souvent de

jouer du piano pour lui et cela contribuait à lui rendre l'atmosphère qu'il goûtait auprès de la Reine, comme si elle-même eût conservé dans l'esprit un écho des grands musiciens qu'elle avait tant aimés. Certaines phrases de Mozart, de Beethoven, de Schumann rappelaient à Raymond des pensées qu'elle avait exprimées devant lui et qui leur devaient peut-être une partie de leur contenu psychologique. Aussi, quand Valentine Guerrée quittait le piano, lui faisait-il mille récits sur la cour d'Illyrie, persuadé qu'il n'y avait pas un trait du caractère de la Reine qui ne méritât de passionner l'univers. La jeune fille l'écoutait avec patience, sans doute flattée qu'il l'eût jugée digne de l'entendre.

Au bout de deux mois, arriva de la Cour la lettre qui rappelait Raymond Valtier à son poste. Ces huit semaines lui avaient donné l'impression d'un exil interminable dans un pays hostile à tout ce qu'il aimait. Il refit ses valises avec une véritable frénésie de bonheur. Quand il prit congé de ses voisins, il ne vit que des sourires pincés. Mme de Giroux et l'abbé Garampazzi seuls lui souhaitèrent de revenir.

Il rencontra Mlle Guerrée dans l'escalier; il eut l'impression qu'elle avait voulu être seule avec lui pour lui dire adieu. Elle était émue ; Raymond remarqua à peine son trouble.

— Je vous remercie, lui dit-elle, de m'avoir témoigné tant de bonté.

— Vous voulez plaisanter, mademoiselle?

— Non, non, je sais ce que je dis. Ne m'oubliez pas tout à fait quand vous serez de nouveau dans les grandeurs. Moi...

Elle n'osa pas achever sa phrase et il ne lui demanda pas de le faire. Il pensait bien à elle ! Cependant il vit briller dans ses yeux verts une lumière si douce qu'il en fut remué.

— Je vous écrirai, déclara-t-il. Si vous m'y autorisez, toutefois...

Elle joignit les mains.

— Cela me rendrait si heureuse ! Mais vous oublierez de le faire, une fois arrivé à Adelsgratz...

— Je vous jure bien que non !

Son taxi était devant la porte; il y courut. Il jeta un dernier geste d'adieu à Mlle Guerrée. Bien entendu, le lendemain même, il ne pensait plus à elle; elle ne reçut jamais le moindre mot de lui.

VII

— Eh bien ! qu'avez-vous à me dire du monde des humains?

La reine Erica reçut Valtier par ces mots; comme au jour de leur première rencontre, elle était d bout au milieu du grand salon plein de fleurs. Le soleil et la Méditerranée avaient assombri et doré sa peau ; il y avait dans ses yeux moins de réticences et plus d'éclat. Habituée au silence parmi les hommes, elle avait fait ses confidences à la nature, aux monuments : ces confidences l'avaient soulagée. Elle avait pris Pœstum pour son confessionnal, le labyrinthe de Crète pour un laboratoire de psychanalyse : pas un cyprès qui ne l'eût délivrée d'un secret; pas un olivier, d'un remords. Elle revenait jeune de sa croisière.

— Rien que Votre Majesté ne sache, dit Valtier.

La Reine riait :

— Vous avez vu ces dupeurs, qui donneraient leur honneur pour une feuille de papier multicolore, laquelle ne vaudra rien dans six mois; ces hypocrites, qui se croient courageux parce qu'ils imitent les façons de voir des gens dont ils ont peur; ces avares, qui entassent des choses qu'ils ne regardent jamais; ces voluptueux, qui ont peur d'une femme; ces ambitieux, que l'on apaise en leur donnant un emploi de plus ; ces envieux, qui ne sauraient pas se servir des biens qu'ils convoitent et pour lesquels ils périssent de désir; ces victimes, qui se réjouissent de leur martyre; ces vaniteux, qui ont toujours honte d'eux-mêmes; ces sceptiques, qui portent des mains de Fatma contre le mauvais œil ; ces pessimistes, qui se croiraient perdus s'ils laissaient chaque soir un peu de travail inachevé; toutes les espèces enfin de ces incohérents qui nous entourent. Cela vous a-t-il rendu plus sage? Mais j'ai l'air de vous railler, monsieur. Ai-je vu autre chose sur l'*Antigone*? Si j'étais le Roi, je m'amuserais un jour à jeter en tas dans un marais toutes les décorations, tous les titres, toutes les fonctions officielles dont je dispose, et je dirais à mes courtisans que chacun aura droit à tout ce qu'il pêchera dans la vase. Ce serait une belle curée, plus fantasque encore qu'un bal masqué.

— Il me semble que Votre Majesté rapporte un peu d'amertume de son voyage.

— Non, je suis gaie, je ris. Mais le contraste est si violent,

quand on rentre, entre la paix des choses et la misère humaine, que j'en subis le contre-coup. J'ai vu de trop belles œuvres.

— Votre Majesté me permettra-t-elle de lui dire que ces œuvres, des hommes les ont créées, aussi ridicules sans doute que ceux auxquels elle pense en ce moment?

— Je le sais, monsieur Valtier. C'est pourquoi, si je raille l'humanité en général, je ne me moque jamais d'un homme en particulier : je ne sais pas s'il n'a pas en lui une grandeur secrète. Je respecte même certaines de mes dames d'honneur dont j'ai tout lieu cependant de croire qu'elles ne nourrissent pas une exceptionnelle ferveur pour la sainteté, ni pour le désintéressement. N'êtes-vous pas triste d'être rentré dans votre cage, monsieur Valtier? Ne regrettez-vous rien? N'avez-vous pas laissé là-bas quelqu'un dont l'éloignement vous sera pénible?

— Je n'ai rencontré à Paris personne dont je puisse me souvenir.

Si Mlle Guerrée avait entendu Raymond Valtier, en ce moment, la petite lumière verte qui tremblait dans ses yeux eût vacillé davantage, mais il y avait bien des kilomètres de l'Illyrie à la rue de Tournon!

— Quand je vois de nouveau Votre Majesté, il ne me semble pas croyable que je puisse avoir un passé fait d'un temps où je n'avais pas l'honneur de la servir ou connaître loin d'elle une existence qui ait la moindre réalité. Quand je quitte Votre Majesté, plus rien ne me semble authentique, hormis les créations de ces poètes grecs qui m'ont permis de venir jusqu'à elle.

La reine Erica ne répondit pas tout de suite; selon son habitude, elle marcha à pas lents, sur les grands tapis, entre les vases de Chine et les armoires de laque. Jamais Raymond ne lui avait parlé avec une telle liberté; il tremblait déjà de lui avoir déplu et se voyait avec épouvante congédié par elle.

— Prenez garde à l'avenir, monsieur Valtier, dit-elle enfin avec douceur. Ne vous attachez pas trop à moi, ni à vos chaînes. L'atmosphère des cours endort ceux qui ne sont pas créés pour la chasse aux honneurs. Vous aurez un jour à faire votre vie loin d'ici. Ne vous hasardez pas trop sur nos parquets glissants. Tout y est soumis à l'incertitude et au caprice. Rappelez-vous le conte de *la Petite sirène*, morte d'avoir voulu sortir de son élément. J'ai parfois des remords de vous avoir arraché à l'existence studieuse et combative : ne les augmentez pas.

— Votre Majesté voudra bien me pardonner mes paroles imprudentes.

— Je ne vous en veux de rien, mon ami ; votre dévouement, bien au contraire, me touche beaucoup. Mais il y a duperie à le donner justement à ceux qui ne peuvent vous rien rendre en échange. Je crains que vous ne perdiez ici le vrai sens de votre destinée... Allons, à tout à l'heure, monsieur le professeur. Je vous ferai dire avant le dîner si j'ai besoin de vous, ce soir.

Elle lui tendit sa main à baiser, ce qu'elle ne faisait presque jamais. Il se dirigea vers son appartement ; il était rouge de bonheur, ses oreilles bourdonnaient. La rencontre inopinée, mais heureuse, d'un chambellan, l'empêcha d'exécuter un entrechat dans un des couloirs miroitants et glacés.

VIII

Raymond Valtier reprit donc avec bonheur son existence auprès de la Reine. Comme elle se levait de grand matin, il lui donnait sa leçon quotidienne de grec entre dix et onze heures ; après quoi, il travaillait à sa thèse ou se promenait dans Adelsgratz. L'après-midi, il faisait avec elle une grande promenade à Lauriena ou dans le parc royal, les jours où les jardins étaient fermés à la foule. Le soir, quand il n'y avait pas réception à la cour, elle le faisait appeler vers onze heures ; il lui lisait alors des écrivains français et anglais fort avant dans la nuit. C'était peut-être l'heure préférée de sa journée ; la Reine le recevait couchée. A côté du lit, une des dames d'honneur, la princesse Della Porta ou la comtesse Vadamich, écoutait en silence. Une petite lampe rose éclairait le beau visage pâle et las d'Erica d'Illyrie, appuyé sur de nombreux petits coussins, entassés autour de sa tête ; ses magnifiques cheveux, arrangés pour la nuit, laissaient serpenter de longues nattes à éclairs d'or. Ses bras, à demi nus, sortaient d'un ample déshabillé de dentelles, qui enfermaient ses épaules dans ces dessins réguliers que le givre, avec des fleurs et des cristaux, grave sur les vitres. L'heure sonnait à une vieille pendule de Saxe, faite de volutes et de chèvres. Un grand silence enveloppait le palais.

Alors, les imaginations des poètes entraient sur la pointe du pied dans la chambre vaste et secrète ; chacune apportait ses

tourments, ses rêves de bonheur, ses paysages, les échos de ses joies imaginaires, de ses chagrins réels. Raymond oubliait sa personnalité propre; il incarnait tour à tour ceux dont la Reine aimait entendre les accents, et il lui semblait que, par sa voix, ils venaient dire leur adoration à celle qui était pour lui le sel de la terre. L'un avouait les regrets de sa jeunesse perdue, songeait à sa mère, raillait ses débiteurs et ses ennemis, — et l'on voyait, à travers l'ombre légère de ses vers trop humains, le balancement régulier des pendus au gibet de Montfaucon; l'autre évoquait les paysages de Paris, les soirs de nostalgie sur les tristes balcons des capitales, les insomnies, la sueur d'angoisse, et tant de souvenirs enchantés qui se levaient d'une escale ancienne, faite dans un port tropical. Il y avait ce géant, qui déplaçait les avalanches et qui, tour à tour, moqueur ou inspiré, montrait des hommes, vivant ou mourant des fantômes qu'ils inventaient; il y avait ce philosophe qui avait cru éperdument dans la sainteté humaine et avait vu dans chaque individu, si minime fût-il, un écho de Shakspeare, un héros et un saint; il y avait cet esprit sauvage qu'aucune formule n'avait pu enfermer, aucune vie assoupir, et qui, poète, explorateur, marchand, attiré à la fois par le paradis et par l'enfer, avait laissé en sautant dans l'abîme quelques sanglots d'archange foudroyé. Une plainte venait d'un jardin de Chelsea, plein de paons et de kanguroos; une autre, de la *puzta*; celle-ci avait pris naissance dans la plus modeste chambre d'une humble lingerie de Londres; celle-là, dans un appartement de la rue d'Amsterdam, à Paris, où la paralysie scellait vivant dans sa pierre morte un invité de la reine Mab. Et puis, on en revenait toujours aux grandes allégories : Prométhée souffrait pour la Justice; Antigone revendiquait l'honneur de mourir pour son frère; la Pia s'élevait en gémissant des marécages de la Maremme; Ophélie préférait l'eau bruyante à un insaisissable amant; une étoile dansait au-dessus du berceau de Béatrice; Faust disait à l'instant qui passe : « Demeure! tu es si beau! »

A ces mots, Valtier s'arrêtait lui-même et regardait la Reine; sa voix avait tremblé soudain.

— Avez-vous jamais dit cette parole-là, M. Valtier? demandait-elle.

— Oui, Majesté.

Elle ne lui demandait pas à quelle époque ; elle était trop fine pour ne pas l'avoir compris

— Je vous envie; moi, je ne l'ai jamais prononcée, jamais, à aucun des moments de ma vie.

Et elle dit cela, avec une voix si âpre que la princesse Della Porta, qui l'adorait, en eut les larmes aux yeux et se pencha sur sa maîtresse pour lui baiser la main.

— Allons, M. Valtier, laissons-là *Faust* et retirez-vous. Votre voix tremble; vous mourez de sommeil. Et quant à ma pauvre Sophie, — c'était la princesse Della Porta, — elle a les yeux rouges d'insomnie. D'ailleurs, je me sens fatiguée, ce soir. Ne vous plaignez pas, M. le professeur. Quand un instant a été si beau qu'on l'a supplié de demeurer, soyez tranquille, il ne s'en va plus. Oui, j'entends bien; les circonstances l'emportent comme elles l'ont apporté, mais son souvenir est indestructible : où que l'on se trouve et si pénibles que soient alors les événements qui nous assaillent, on peut toujours l'évoquer au fond de soi-même; oh ! comme il revient alors agiter dans notre âme ses guirlandes de fleurs et nous étourdir du bruit de ses tambourins ! La vie redevient légère, le soleil danse avec les vagues, les palais de cristal reparaissent à l'horizon avec les demi-déesses qui les ont habités autrefois et qui ne les ont jamais quittés pour vous. Vous emporterez cela jusqu'à la mort, M. Valtier : moi, je n'emporte rien. Bonsoir, Sophie.

La princesse Della Porta et Valtier se retirèrent. Une femme de chambre entra pour enlever les fleurs, ouvrir les fenêtres sur la grande nuit d'acier de l'hiver et éteindre les lampes.

Mais quand Raymond rentrait ensuite dans son appartement, toutes les émotions de sa journée lui revenaient par bouffées : c'était telle parole significative de la Reine, ou tel geste, ou tel moment de silence où son regard avait brusquement changé d'expression : ces images passaient et reparaissaient devant son esprit, inachevées comme des rêves, mais, comme des rêves, elles abondaient en suggestions de toute sorte. État singulier où ses idées devenaient des émotions, où une impression de bonheur diffus s'insinuait dans chacun de ses états de conscience et s'y développait au point de lui donner une couleur extraordinaire. Comme s'il fût devenu la victime d'une opération magique, il voyait les meubles de sa chambre s'animer et jouer dans sa vie un rôle de protecteurs ; ils se réunissaient les

uns aux autres pour forger une épaisse cloison entre Raymond et le monde extérieur. Alors entraient en scène les médiateurs qu'il avait tout à l'heure invoqués; les esprits spéciaux qui avaient animé tel ou tel écrivain, mort depuis longtemps, répandaient dans l'air leur action stimulante : une poussière de songes se posait sur tout, qui peu à peu s'échauffait et reprenait vie. Des aventures imaginaires emportaient Raymond, non point amoureuses, mais à demi féeriques; sans repos, il errait à travers le monde, cherchant dans chaque paysage, dans chaque rencontre, quelqu'un qu'il disait ne pas connaître. Ce quelqu'un, c'était en réalité la reine d'Illyrie; mais il ne la nommait jamais, même au plus secret de sa conscience. Et ni la cité impériale de Pékin, ni Agra, ni Memphis, ni les grottes d'Ellora, ni le palais de la Reine des Neiges, situé au pôle, comme l'on sait, ne voulaient révéler le chemin par lequel venait de fuir cette Erica qui n'était pas Erica...

Une corde bleue pendait soudain à la fenêtre, comme pour donner à la nuit désespérée de sa fin prochaine le désir de s'y pendre. On entendait les premiers balayeurs marcher sur les trottoirs, devant le palais. Raymond ouvrait au hasard un dernier livre. Épuisé de fatigue et d'insomnie, il voulait jouir jusqu'à la courbature de cette merveilleuse lucidité nocturne qui transforme l'impossible en présent et décuple les facultés de l'attention à soi-même. Le bruit mou d'un pétale de rose consommant sa ruine le faisait tressaillir. Comme l'aube allait être pure, et fraîche, et forte, belle fille des champs, qui attelle les chevaux du jour! Soudain, un vers au hasard le frappait au cœur : « *Je m'appelle aussi : Ce qui aurait pu être... Trop tard... Jamais plus...* »

Un grand éclat de rire montait de la place. Des bottes de soldats sonnaient. Vaincu, Raymond s'abandonnait au sommeil.

EDMOND JALOUX.

(La deuxième partie au prochain numéro.)

NOS GRANDES ÉCOLES

X [1]

L'ÉCOLE CENTRALE

L'École centrale, par son organisation militaire spéciale, a constitué une véritable pépinière d'officiers d'artillerie de complément, dont la science et l'héroïsme au cours de la grande guerre ont grandement contribué à assurer la victoire.

Ne croirait-on pas que cette citation (2) s'adresse à une École militaire et non à une École où l'on apprend à construire ?

Du premier point de vue, il peut paraître paradoxal qu'un tel établissement consacré à la vie dans la paix ait tellement contribué à défendre la vie dans la guerre, cependant que la réflexion trouve de profondes raisons à ce qui semble une antinomie.

Deux systèmes d'instruction, et, si j'ose dire, d'éducation, viennent se heurter sans cesse, l'un d'inspiration latine, l'autre d'empreinte germanique, au sujet desquels bien des controverses ont été soulevées de toutes parts, car il s'agit d'une grave question dans la vie des peuples, concernant non seulement la formation d'hommes aptes à en conduire d'autres, mais capables de dompter la nature. Il faut développer les qualités intellectuelles, cultiver les qualités morales, et en même temps préparer les cerveaux à la prompte utilisation pratique et rationnelle

(1) Voyez la *Revue*, 1er février 1926 — 15 janvier 1927.
(2) Citation à l'ordre de l'armée. *Journal officiel*, 21 juillet 1925.

des connaissances acquises. Dans le domaine de la science appliquée, il est évident que, pour former de telles individualités, on ne peut pas se borner à quelques théories particulières, à des recettes spéciales, mais qu'il faut imbiber les esprits de connaissances générales; cela demande des intelligences particulièrement ouvertes et fort bien préparées. Toutefois, la limite est délicate à établir entre le domaine des connaissances générales et celui des connaissances spéciales, et c'est dans l'estimation de cette limite que réside la différence essentielle des deux systèmes dont nous parlons. En hommes pratiques pour lesquels *time is money*, la culture générale chez les peuples d'éducation germanique ou anglo-saxonne s'arrête aussitôt terminées les études qui correspondent à peu près à notre enseignement secondaire. C'est alors que commence pour les étudiants la spécialisation qui, dans l'enseignement technique, est poussée, estimons-nous, à l'exagération, la culture générale étant singulièrement sacrifiée.

Sans limitation tous les étudiants munis de leur certificat de maturité peuvent alors suivre les cours des Universités qui, dans ces pays, ont concentré toute l'instruction technique. Il est certain qu'il en sort des élèves rendant des services immédiats, susceptibles d'être utilisés dès leur entrée à l'usine; mais le domaine de leur emploi est rigoureusement borné à leur spécialité, en dehors de laquelle ils restent paralysés. C'est ainsi qu'un électricien ignorera complètement ce qui concerne la chimie dont le moindre problème constituera pour lui un obstacle insurmontable. Ainsi limité dans ses connaissances générales, il est rare que l'homme moyen puisse développer ses facultés de logique et de jugement dans une grande affaire. Sa spécialisation, sans compter la restriction qu'elle apporte dans l'étendue des connaissances, donne à l'esprit une tournure générale qui l'entraîne à attribuer aux détails une importance exagérée au détriment de l'idée principale.

On saisit par là combien en principe le système germanique est éloigné du système latin. S'il est ainsi difficile de former des hommes capables de grandes idées, il est un écueil d'ordre pratique qui mérite d'être signalé : la spécialisation technique exagérée par les universités verse dans la société un nombre d'ingénieurs qui ne correspond pas aux besoins économiques; il y a une surproduction qui n'est pas sans inconvénients

sérieux, et dont la conséquence est l'abaissement des salaires de l'ingénieur, comme c'est le cas en Angleterre et en Allemagne; mais ceci est plus grave : les jeunes gens ainsi spécialisés, ne trouvant pas de situation, ne peuvent devenir que des déclassés, car leur instruction générale est trop faible pour leur permettre d'aborder une branche industrielle autre que celle sur laquelle ils ont concentré leurs études.

Les deux grands reproches qu'on peut faire au système germanique sont donc importants : cerveaux insuffisamment préparés, surproduction ayant pour résultats l'avilissement de la profession.

Tout autre est le système latin qui évite ces deux inconvénients. Tout d'abord une instruction générale très solide donnée dans nos établissements d'instruction secondaire, puis une sévère sélection limitant à un petit nombre ceux des étudiants qui peuvent aborder l'étude des applications de la science à l'industrie, cela par l'emploi du concours caractéristique de nos grandes écoles techniques. On peut ainsi par des mesures propices adapter la production des ingénieurs aux besoins du pays, éviter une pléthore, un avilissement des prix et de la profession. Le niveau intellectuel et moral peut ainsi être porté à un point élevé, et la sélection groupe les meilleurs éléments, capables par conséquent d'atteindre un degré d'instruction et d'éducation nettement supérieur. C'est, on peut le dire, une sorte de nivellement par le haut, tandis que la méthode précédente peut être plutôt considérée comme un nivellement par le bas. C'est certainement un excellent mode de recrutement et qui a donné ses fruits dans notre pays, depuis que, sous l'impulsion de la révolution, il a été institué : la France peut à juste titre s'enorgueillir de ses grandes Écoles. Mais une telle sélection ne suffirait pas si, dès le début de leurs études, les futurs ingénieurs étaient renfermés dans la zone étroite d'un enseignement spécialisé. On perdrait le bénéfice d'avoir choisi une élite intellectuelle capable d'autre chose que d'emmagasiner une série de règles et de recettes; aussi les idées générales, qui sont la base de notre enseignement secondaire, sont-elles le fondement de l'instruction technique, et tout particulièrement dans notre École.

Le grand savant J.-B. Dumas, qui fut un profond pédagogue, a, dès la création de l'École centrale, indiqué la base solide sur

laquelle devait reposer l'enseignement : « La science de l'ingénieur est une, » a-t-il dit, et il entendait par là qu'un véritable ingénieur devait avoir une idée d'ensemble sur sa profession, lui permettant non pas des vues particulières sur chaque question qui peut se présenter à un professionnel, mais tout au moins les connaissances essentielles lui permettant une assimilation rapide et une adaptation pour ainsi dire immédiate à de nouvelles conditions.

C'est d'ailleurs là que se trouve la différence qui sépare le domaine de l'ingénieur proprement dit de celui du chef d'atelier et du contremaître. Cependant, il ne faudrait pas trop exagérer la généralisation dans les études, car on tomberait bien vite dans le défaut du vague, de l'inconsistant, du superficiel ; aussi l'organisation d'un tel enseignement est bien plus difficile que celui d'une spécialité. Il faut tout d'abord déterminer, suivant l'évolution de l'industrie, l'ensemble des connaissances qui doivent former le cadre de l'enseignement. Puis, dans chacune des branches, il faut savoir doser la quantité, ce qui est fort difficile, car on a toujours tendance à gonfler les programmes, à augmenter le nombre des questions traitées. Les cours doivent être d'ordre général, mais ne peuvent être traités que par des spécialistes; ceux-ci, malgré tout, par un sentiment d'ailleurs très humain, considèrent toujours leur spécialité comme la plus importante de toutes. Il y a là une question d'équilibre extrêmement délicate qui, l'expérience de nombreuses années l'a montré, a été spécialement étudiée et est constamment mise au point dans notre École centrale des Arts et Manufactures.

De même que, dans l'enseignement secondaire, les exercices et problèmes viennent donner de la précision et rendre concrètes les idées abstraites, de même dans l'enseignement technique, les travaux pratiques, les épures, les dessins, les projets, les manipulations matérialisent les connaissances générales enseignées dans les cours, leur donnent la vie, habituent les élèves à l'application des théories et au contrôle et leur montrent le vaste champ des techniques particulières prenant chaque jour plus d'importance. Ces travaux leur montrent aussi quel enchaînement prodigieux lie toutes les connaissances techniques et combien il est nécessaire, pour bien saisir une question et en analyser les détails, de posséder une base scientifique extrêmement étendue. Ils comprennent alors combien la culture générale

doit dépasser les limites des métiers qu'ils exerceront plus tard.

Ce système d'instruction et d'éducation latine imposé à nos élèves a souvent fait l'objet de reproches parfois amers, de critiques souvent acerbes. Un jeune homme ainsi formé, a-t-on dit, rend peu de services à sa sortie de l'École, et ne peut rien produire immédiatement; nous, industriels, nous cherchons des collaborateurs qui, suivant la formule américaine, « payent immédiatement ». Ce sont là bien courtes vues, inspirées le plus souvent par une méconnaissance de la capacité et de la valeur de l'individu.

C'est surtout de l'étranger que sont venues les critiques, et à notre système, on a toujours opposé celui dont l'exemple le plus précis est donné par l'organisation des pays de langue allemande, et cependant dans le corps enseignant de ces pays, un revirement s'est déjà produit qui a pris naissance après la grande guerre lorsque l'on a vu, avec le plus prodigieux étonnement, la France, presque sans artillerie, sans fabrications de guerre, s'adapter avec une stupéfiante rapidité à cette industrie de la guerre, apanage jusqu'alors et orgueil de l'Allemagne. C'est que nos ingénieurs, et en particulier ceux sortis de notre École, étaient par leur culture générale admirablement préparés à s'adapter à toute besogne revêtant un caractère industriel. En 1918, plus des deux tiers des batteries actives du front étaient commandées par des centraux, devenus des ingénieurs militaires de premier ordre. Les Allemands l'ont bien vu, l'ont retenu et médité et se demandent actuellement si leur système est vraiment d'une incomparable supériorité. Il en résulte que les pays de langue germanique commencent à trouver qu'ils sont allés trop loin dans la spécialisation et que la culture générale, s'adressât-elle à la science appliquée, a tout de même du bon. C'est ce qu'indique clairement le discours du professeur Wysling, recteur du Polytechnicum de Zurich, prononcé le 9 octobre 1922 et confirmé par celui de son successeur, le professeur Rohn, le 22 décembre 1923 à la rentrée des cours. La culture générale y est chaudement recommandée, et « si celle-ci doit surtout s'acquérir dans l'enseignement secondaire, de sérieuses raisons militent en faveur d'une continuation et d'un approfondissement pour les matières qui sont en rapport avec les connaissances spécialisées. C'est le meilleur moyen d'éviter la déformation professionnelle et de s'intéresser aux questions qui, plus

tard, permettront aux ingénieurs de diriger et de guider ».

De telles paroles montrent avec une surprenante netteté la justesse de vue des fondateurs de l'École centrale, et la supériorité d'une instruction générale. N'ont-ils pas écrit dès 1829 :

« Le but spécial de l'École est de former des directeurs d'usines, des chefs de manufactures, des ingénieurs civils, des constructeurs, et en outre de donner à tous ceux qui voudraient prendre part aux spéculations industrielles, l'instruction qui leur est nécessaire, soit pour en apprécier la valeur, soit pour en surveiller la marche. »

LE PASSÉ DE L'ÉCOLE

La ligne de conduite que s'étaient tracée les quatre illustres fondateurs de l'École centrale, Lavallée, J.-B. Dumas, Peclet, Olivier, n'a jamais varié depuis l'origine, et c'est toujours ce principe : « la Science de l'Ingénieur est une », qui accompagna son évolution.

Bientôt centenaire, l'École a derrière elle un long passé de travail dans la paix. Ses anciens élèves se sont peu à peu répandus dans les branches les plus diverses de l'industrie, et j'ajouterai des connaissances humaines, car son organisation se prête merveilleusement au développement des qualités natives des individus.

Créée par l'initiative privée, peu après la chute du premier Empire, elle offrit à l'industrie sa première promotion en 1832. Ce fut un succès et à la fois une révélation. Des lacunes, des imperfections se constatèrent, aussitôt comblées. Mais la mise au point d'une telle entreprise, livrée à ses propres moyens, est une chose si difficile, lorsqu'aucun exemple ne peut servir de guide, lorsqu'on est livré à soi-même sans expérience avec le jugement et la seule raison pour armes, « qu'il a fallu trente ans, a dit Lavallée, pour arriver à fonder l'École », paroles prononcées lorsqu'en 1857, il en fit présent à son pays.

Lavallée, avec son grand bon sens, ressentait certaines craintes lorsque, lui disparu, l'École n'aurait plus son initiateur, son premier guide. Il craignait peut-être que le sort de l'École centrale des Travaux publics, depuis École polytechnique, ne lui fût réservé; car cette École, créée par la Révolution pour former des ingénieurs destinés aussi bien au service de l'État

qu'à celui de l'industrie civile, fut promptement militarisée et réservée exclusivement aux besoins de l'État. Rester en contact permanent et intime avec l'industrie privée, constituait pour lui un dogme. Aussi, en offrant l'École à l'État, eut-il le soin de stipuler qu'elle resterait autonome.

Cependant la personnalité civile n'a été accordée à l'École qu'en 1916. Installée, à sa fondation en 1829, dans l'ancien hôtel de Juigné, rue de Thorigny, au Marais, elle fut bientôt à l'étroit, et sa transformation devint une des préoccupations de Lavallée. Si actif et entreprenant que fût l'éminent fondateur de l'École, il trouvait sans doute la charge trop lourde, n'étant plus d'âge à se lancer dans une telle entreprise. La guerre de 1870-1871 vint retarder singulièrement la réalisation du programme d'installation d'une nouvelle École. Cependant le Gouvernement et la Ville de Paris s'intéressaient à la question. Celle-ci vendit à l'État le terrain, sur lequel était situé le marché Saint-Martin, ancien jardin des moines de l'Abbaye, en consentant un rabais de plus d'un million sur le prix estimatif, étant entendu que ce terrain serait absolument réservé et destiné à la construction de la nouvelle École, et que celle-ci garderait son autonomie financière. C'était en somme un cadeau de plus d'un million que la Ville faisait à l'École. De son côté, l'École qui avait, par une sage administration, constitué une importante réserve, prit une large part dans les frais de construction.

Bâtie sur les plans de Demimuid et Denfert, l'École occupe un vaste rectangle limité par les rues Montgolfier, Conté, Vaucanson et Berthoud près du Conservatoire national des Arts et Métiers. De vastes bâtiments abritent tous les services, chaque étage correspondant à une année d'études. Inaugurée en 1884, la nouvelle École y a pris son entier développement. Après avoir traversé la grande guerre dont elle est sortie avec gloire, mais aussi avec tant de deuils, puisque 541 noms sont gravés sur le marbre du souvenir, elle a repris sa vie toute de labeur, prête comme toujours à fournir des cerveaux à l'industrie et aussi des soldats au pays.

LES TENDANCES ACTUELLES

L'École fonctionne ainsi qu'une industrie privée, comme une grande usine, ayant un véritable conseil d'administration

qui a nom « Conseil de l'École ». La seule différence avec un conseil d'administration, c'est que ses décisions concernant l'engagement de dépenses, les nominations dans le personnel et autres questions importantes sont soumises à l'approbation du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. Grâce à son autonomie, l'évolution de l'École a suivi une marche régulière et, si les élèves y séjournent toujours trois années, les programmes et matières d'enseignement ont bien changé. La vie de l'École s'est elle-même peu à peu modifiée.

La quantité de travail que doivent fournir les élèves est considérable. Outre les cours et les travaux pratiques, ils ont à subir de nombreux examens, un par semaine, et à rédiger les mémoires techniques qui accompagnent leurs projets. A un tel enseignement doit correspondre une organisation spéciale, qui est d'autant plus délicate que le nombre des matières enseignées est lui-même plus considérable. Le plan d'enseignement présente une grande souplesse lui permettant de s'adapter d'une manière continue à l'évolution de l'industrie. Pendant longtemps en France, il y a eu un fossé entre les sciences pures et leurs applications, car c'est dans ces deux catégories que se classaient autrefois les connaissances scientifiques. Aujourd'hui, cette démarcation n'existe plus; l'interpénétration de toutes les connaissances est telle qu'il n'est plus possible de faire cette distinction. Il en est résulté une répercussion profonde sur l'enseignement technique ; on n'assiste plus maintenant à ce douloureux spectacle de voir les savants de science pure dédaigner et parfois même mépriser l'application pratique. On n'est plus étonné de constater d'autre part la disparition du sourire sceptique avec lequel les industriels accueillaient les recherches purement scientifiques. Cette alliance des sciences pures et de leurs applications, prévue par les fondateurs de l'École polytechnique et de l'École centrale, est aujourd'hui en voie de réalisation : la guerre a précipité la solution, et c'est avec orgueil que nous constatons la justesse de vue des parrains de l'École, Dumas, Peclet, Olivier, Brongniart, Chaptal, Arago, Payen, Poisson, Laffitte, Thénard, Casimir Périer, qui ont guidé ses premiers pas, soit comme professeurs, soit comme membres du conseil de perfectionnement. Cette ligne toujours suivie, cette manière de voir pratiquée d'une façon constante, ont conduit l'École à son organisation technique actuelle.

Le régime de l'École n'a jamais changé depuis sa fondation : c'est l'externat, et cela malgré l'orientation toute récente qui doit faciliter la vie matérielle des élèves-ingénieurs. Les fondateurs ont essentiellement tenu à ne pas éloigner les jeunes gens de la vie civile et, tout au contraire, à leur permettre de se familiariser avec elle au cours de leurs études. C'est là une question de grande importance. Lancés dans la vie, la plupart du temps éloignés et isolés les uns des autres, ils doivent trouver en eux la confiance qu'ils ne pourraient conserver, s'ils se sentaient dépaysés dans les milieux où ils sont amenés à vivre. Quelque bon résultat que puisse donner le régime d'internat, lorsqu'il s'agit de former des militaires et même des fonctionnaires, il serait à craindre qu'en isolant l'élève du contact extérieur on amoindrisse son esprit d'initiative, qu'on affaiblisse ses qualités de lutteur qui seront plus tard ses meilleures armes industrielles : il faut éviter dans la vie de l'École toute atmosphère artificielle dans laquelle, trop souvent, les cerveaux ont tendance à se cristalliser, ce qui peut provoquer une sorte de déformation professionnelle.

La vie à l'École est nettement divisée en deux parties: les cours et conférences qui ont lieu dans la matinée, l'après-midi les travaux pratiques qui comprennent l'exécution de dessins, d'épures, l'étude des projets et les travaux de laboratoire.

L'enseignement *ex cathedra* peut être divisé en trois catégories de cours et conférences :

1° L'enseignement théorique, forte prolongation des classes de mathématiques spéciales, orienté vers les applications, ouvrant déjà des horizons sur la technique ; ce sont notamment : les cours d'analyse mathématique, de mécanique générale, de cinématique et géométrie descriptive, de physique générale, de thermodynamique et mécanique des fluides, de chimie générale, de géologie et minéralogie ;

2° L'enseignement de technique générale, que doivent posséder tous les ingénieurs à bonne culture ; il comprend spécialement les cours de résistance des matériaux, machines thermiques, physique industrielle, construction de machines, électricité industrielle, constructions civiles, constructions métalliques et béton armé, les leçons sur l'industrie automobile, les essais des matériaux, les usines électriques, les levées de plans, etc. ;

3° L'enseignement de technique spécialisée, dont la plus grande partie (environ 80 p. 100) est professée à tous les élèves ingénieurs et l'autre par spécialité. Ici, se trouvent notamment les cours de métallurgie, de mines, les cours des applications de la chimie, les cours de chemins de fer et de tramways; les leçons relatives à l'hydraulique, aux constructions navales, aux industries textiles, à l'industrie du papier, etc.

A ces chaires s'ajoutent quelques enseignements généraux dont certains, de création très récente, envisagent plus spécialement le côté économique et administratif des affaires : législation industrielle, économie politique, organisation des usines, comptabilité, salubrité et hygiène, etc.

Depuis quelques années, les travaux pratiques ont pris un grand développement : ils absorbent plus de la moitié des heures de travail et se rapportent à tous les cours professés à l'École.

Les laboratoires présentent actuellement l'une des plus belles et plus vastes organisations qui soient au monde. Les plus anciens sont ceux de chimie qui permettent à plus de deux cents élèves de travailler à la fois. Puis, viennent les laboratoires de géologie et de minéralogie, de mesures électriques, de physique industrielle (chaleur et froid), l'atelier des traitements thermiques, le laboratoire de physicochimie des alliages métalliques, le laboratoire d'essais des matériaux, l'atelier d'hydraulique, celui de machines thermiques, les laboratoires de chimie industrielle. Il faut citer tout particulièrement la vaste salle souterraine inaugurée le 23 mai 1925 par M. le Président de la République, qui comprend l'atelier de machines-outils et de machines à mouler, ainsi que le laboratoire d'électrotechnique avec station de transformation de courant. Cette salle a une longueur de 50 mètres sur 35 mètres de large et une hauteur de 7 m. 50.

Tous ces laboratoires ont pu être installés et richement dotés grâce à la souscription ouverte dans toute l'industrie.

Mais, à peine terminés, ils se trouvent à l'étroit dans les bâtiments actuels de l'École et de nouveaux besoins se font sentir. Grâce à la générosité de la fille d'un ancien élève dont l'École est légataire, un grand terrain se trouve disponible près de la gare de Lyon où s'élèvent déjà de nouvelles et importantes constructions. Les laboratoires de machines ther-

miques et hydrauliques y seront transférés et trouveront une place répondant à leur importance, tout en laissant une large réserve pour de futurs développements : laboratoire des huiles, hall de métallurgie, etc.

Les études et travaux des élèves sont sévèrement contrôlés par des examens hebdomadaires et des examens généraux. Tous les travaux concourent à l'établissement de la note finale qui donne droit au diplôme d'ingénieur des arts et manufactures ou au certificat d'études.

Ce programme, on le constate, est considérable, et laisse bien peu de loisir. Dès huit heures et quart, les élèves sont à l'amphithéâtre : toute la matinée est consacrée aux cours, à peine interrompus par quelques minutes de repos, afin d'éviter une trop grande tension d'esprit. A midi l'École ouvre ses portes et les élèves sont libres. Les uns vont prendre leur repas à l'extérieur; d'autres, très nombreux, préfèrent déjeuner à l'École même.

Les après-midi sont employés aux travaux pratiques. En dehors de l'École, et pendant les vacances, les élèves font des stages dans l'industrie pour prendre l'ambiance de l'usine et saisir le côté pratique de l'enseignement reçu à l'École. Tel est le point de vue intellectuel.

Mais il y a aussi le côté moral et par conséquent social. La sélection rigoureuse résultant des examens d'admission, la régularité dans le travail à l'École, les rapports permanents et intimes avec le corps enseignant, la camaraderie qui peu à peu prend naissance du contact des élèves entre eux, cette sorte d'auto-surveillance qu'ils exercent mutuellement et une discipline librement consentie constituent des facteurs fondamentaux. L'esprit de camaraderie, à l'exclusion de son sens péjoratif, se développe de plus en plus, et les institutions de solidarité prennent une grande importance sous une impulsion hautement morale.

La caisse de prêts des élèves en est la première et la plus intime manifestation. Elle vient en aide d'une manière délicate et discrète aux élèves peu fortunés qui ont besoin de soutien, en leur consentant des prêts d'honneur. Elle est pour eux une constante préoccupation. Aucune occasion n'est perdue pour l'enrichir, et tout sujet de rire ou de s'amuser constitue une source intéressante. Rire ? il le faut bien chez des jeunes gens

et qui sont Français. Fronder, plaisanter les maîtres, quel plaisir pour cette jeunesse lorsque, dans la revue annuelle, elle met sur la scène tous ses professeurs qu'elle respecte d'ailleurs profondément. La revue jouée sur une scène, dans un vrai théâtre qui constituera un des chapitres de l'histoire humoristique de l'École, est toujours un succès, je ne voudrais pas dire de littérature, mais d'humour, de gaieté et d'argent pour cette précieuse caisse de prêts. Il n'est pas jusqu'aux croquis d'amphis où s'exerce souvent la verve de quelques-uns d'entre eux, qui ne viennent contribuer à l'œuvre, croquis que plus tard retrouvent les anciens, avec combien de joie! La direction elle-même a toujours à cœur de favoriser un semblable état d'esprit, et elle prête généreusement son aide en organisant chaque année une kermesse ouverte à tous.

D'autre part, il y a très longtemps que, sur les indications de Lavallée, les centraux ont fondé l'Association amicale des anciens élèves destinée à aider et à rapprocher les membres de la grande famille centralienne. Depuis la guerre, la vie de notre association est devenue plus intense encore et d'autres organes ont été créés.

Par ce temps de cherté de vie, la direction s'est montrée très désireuse de faciliter aux élèves repas et logement. Pour ce qui concerne les repas, une organisation bien étudiée parvient à des résultats surprenants de bon marché et, pour ce qui est du logement, l'École même abrite actuellement soixante-dix élèves dans d'excellentes conditions, en attendant que soit terminée la construction de la maison des élèves qui s'élève boulevard Diderot.

L'École se fait ainsi aimer de ses élèves, et c'est toujours avec entrain qu'ils se dévouent pour elle.

A-t-elle besoin de laboratoires? La Société des Amis de l'École se fonde, et la direction de l'École obtient de l'industrie les millions nécessaires pour édifier de nouveaux et magnifiques laboratoires.

S'agit-il de la vie des élèves, si difficile dans les conditions économiques actuelles, deux millions et demi de francs nécessaires seront rapidement trouvés pour construire la maison où ils pourront se loger dans d'heureuses conditions.

La vie morale aussi a ses besoins matériels, et il est indispensable pour maintenir un bon équilibre mental d'exercer

aussi bien le corps que l'esprit. Dans une école comme la nôtre où le travail intellectuel est intense, où la fatigue cérébrale est à craindre, les plus heureuses dispositions ont été prises pour y faire diversion.

Le club des sports, sous la haute et bienveillante direction d'un de nos plus jeunes et actifs professeurs, a su attirer l'attention par les succès obtenus dans les concours les plus divers, tir, natation, etc. En plus des sports qui peuvent rebuter certains élèves, la culture physique a été organisée à l'École : elle est obligatoire pour tous sans exception et graduée suivant leur aptitude physique. C'est non seulement un délassement pour eux, mais encore un véritable exercice de discipline et une occasion de réunir les élèves entre eux, de les rapprocher et de consolider cette camaraderie qui constituera plus tard un lien social et une force.

Et ce n'est pas là seulement, dans leur monde privé, que les centraux montrent leurs qualités morales et sociales. Ils ont su, il y a longtemps déjà, créer de toutes pièces la Société des ingénieurs civils de France, corps dont on connaît l'importance et l'influence dans notre pays. C'est à eux aussi qu'on doit la fondation du journal technique, *le Génie civil*, organe portant au loin la pensée française.

La diversité des professions exercées par les anciens élèves est le miroir de la culture générale qu'ils ont reçue. Dans toutes les branches de l'activité industrielle ainsi que dans toutes les parties du monde, on rencontre des centraux. L'on peut affirmer que, dans le passé, l'École a bien rempli sa fonction et répondu au but que s'étaient donné les fondateurs. Il serait fastidieux d'énumérer tous les services rendus par les centraux, et citer des noms, ce serait commettre forcément des oublis.

L'École a montré sa vitalité dans toutes les branches; elle a fourni un grand nombre d'ingénieurs de premier ordre ainsi que de très nombreux chefs d'industrie et, pour ne citer que quelques morts, nous rappellerons :

— Dans les chemins de fer, Mathias et Petiet, qui comptent au nombre des créateurs du réseau du Nord; Coffinet et Hallopeau, qui ont laissé des noms connus au P.-L.-M.

— Dans la métallurgie et les mines, Osmond, l'illustre créateur de cette science moderne, si fertile en applications, la physicochimie métallurgique; de Wendel et Jordan, auxquels

l'industrie métallurgique doit tant de progrès ; Wurgler et Couriot, dont les travaux dans les mines sont si connus.

— Dans l'industrie mécanique, Canet, l'un des fondateurs de l'artillerie moderne ; Sautter, dont les phares éclairent nos côtes; Cail, l'un de ceux qui ont le plus fait pour l'industrie sucrière ; les Japy, les Farcot, les Kœchlin ; Mallet, dont le nom est lié au plus grand progrès de la locomotion.

— Dans l'industrie de la construction métallique, Polonceau, qui tout jeune s'est illustré par la hardiesse de ses nouveautés ; de Dion, Eiffel, dont la tour, les ponts et bien d'autres œuvres ont porté le nom dans toutes les parties du monde ; Contamin, qui a construit la Galerie des machines; Moisant, Bodin, le créateur du viaduc de Viaur.

— Dans l'industrie de la chaleur, Thomas et Laurens, les premiers, établissent les bases de la construction des chaudières et sont suivis par Smet de Nayer, l'inventeur des chaudières à tubes, par Richemond, par Weyher. Les noms de Ser, Michel Perret, Grouvelle, s'attachent à l'industrie du chauffage.

— Dans l'industrie chimique, les grandes fabriques de papier ont été entre les mains des Montgolfier à Annonay, des Darblay à Essonnes, des Laroche-Joubert à Angoulême ; Lebon et Ellissen, qui ont joué un si grand rôle dans l'industrie du gaz; Vogt, qui a été le directeur de la manufacture de Sèvres ; Poitevin, qui est l'inventeur du procédé de photographie à la gélatine.

— En électricité, Leclanché, le créateur de la pile universellement connue ; Monnier et Hospitalier, les initiateurs de la technique électrique.

— En architecture, Bourdais, qui construisit le Trocadéro ; Muller qui, notamment par ses études sur les produits réfractaires, concourut singulièrement à la création du procédé sidérurgique Thomas ; Demimuid et Denfert, à qui l'on doit la construction de l'École centrale.

— Dans la finance, Bischoffheim, le généreux donateur de l'observatoire de Nice.

— Dans la direction des grandes affaires : les Pereire, Honoré.

— Des professeurs tels que Comberousse, Callon, Gaudard, fondateur de l'École d'ingénieurs de Lausanne.

— Des victimes de la science comme Crocé Spinelli.

— Des publicistes comme Max de Nansouty.

***

L'École centrale a aussi apporté son contingent dans d'autres branches des connaissances humaines, tels dans les sciences pures l'astronome Yvon Villarceau et Hautefeuille, initiateur de la reconstitution des gemmes, tous deux membres de l'Institut; dans les arts, Gruyer et de Geymuller, membres de l'Institut ; en agriculture, Chevandier de Valdrôme et Marès, dont les travaux en viticulture font encore autorité.

Nous ne voudrions pas ne point citer deux de nos anciens, membres de l'Académie française : Maurice Donnay et François de Curel. Enfin si, comme l'a dit un illustre prédicateur, un peu de science éloigne de Dieu, beaucoup de science y ramène souvent, il ne faut marquer nul étonnement en trouvant parmi les centraux des prêtres et même des évêques : le Supérieur actuel de la Chartreuse de Tarragone est un central. La carrière politique aussi, dans les opinions les plus diverses, a compté des centraux. Hier encore, l'un d'eux, que la mort nous a enlevé prématurément, était ministre de l'Intérieur.

Dans toutes ces fonctions, les centraux ont su montrer ce que vaut la culture générale et quelle base solide elle constitue, quelle que soit la carrière embrassée.

L'AVENIR

Ainsi cette culture générale a fait des hommes qui ont largement contribué à la gloire et à la richesse de notre pays.

Dès sa fondation, J.-B. Dumas en prévoyait l'évolution lorsqu'il disait : « *En harmonie avec l'esprit de nos institutions, on en sentira de plus en plus l'importance, à mesure que l'industrie française prendra de nouveaux développements et que son influence politique (économique) sera mieux exercée.* »

Ce qui était vrai, il y a près d'un siècle, l'est encore aujourd'hui. L'École doit tenir compte de toutes les nouveautés, de tous les plus récents progrès des fabrications, et s'adapter aux besoins. Elle est donc en voie d'évolution constante et c'est un sujet d'étonnement pour les anciens de ne pas retrouver, lorsqu'ils reviennent à l'École, l'organisation qu'ils y avaient laissée, car, dans l'intervalle, elle s'est modifiée. S'il n'en était pas ainsi, il serait impossible de comprendre la rapidité

avec laquelle les centraux sont devenus pendant la guerre, les uns fabricants de moyens puissants de destruction que d'autres centraux ont merveilleusement utilisés. La facilité d'adaptation rapide à des connaissances spéciales constitue la plus remarquable faculté résultant des procédés d'instruction de l'École.

Chaque jour la direction soutenue par son Conseil recruté non seulement dans le corps enseignant et parmi les anciens élèves, mais encore dans les grands corps de l'État et dans l'industrie privée, exacte représentation du monde industriel, veille au développement et apporte sans cesse des améliorations et des perfectionnements.

C'est ainsi que bientôt, comme nous l'avons déjà dit, de nouveaux laboratoires vont fonctionner boulevard Diderot, que la bibliothèque agrandie, modernisée, servira de centre de documentation pour les anciens élèves.

Des bourses de voyage permettront aux élèves, sortis de l'École, d'aller à l'étranger étudier ce qui s'y passe et y porter l'esprit français. Il y a là une question de la plus haute importance pour notre pays, et cette seule fonction d'échanges intellectuels suffirait à assurer la pérennité de l'École centrale.

Par suite du développement de plus en plus intense de la science de l'ingénieur, des demandes de plus en plus exigeantes de l'industrie, des cours post-scolaires, se rapportant à des questions spéciales, vont être créés. L'École poursuivra donc son enseignement bien au delà de la durée des études, et les anciens élèves trouveront à leur disposition un complément d'instruction, des laboratoires, une bibliothèque, une documentation. Les anciens élèves auront ainsi la possibilité, à certains moments, de se retremper dans le milieu qui les a formés, et d'y puiser de nouveaux et modernes enseignements.

D'ailleurs, nos laboratoires sont ouverts à tous les savants, à tous les industriels, quelle que soit leur origine, estimant que l'enseignement technique n'est pas limité par le mur de l'École et que le contact le plus intime doit être maintenu avec tous ceux qui le cultivent, le font progresser, en préparent l'évolution.

Ce souci d'adaptation aux tâches industrielles, le besoin d'hommes formés aux disciplines des méthodes pratiques, soustraits aux pensées abstraites sans portée ni utilisation immédiate, sont les guides sûrs de l'instruction à l'École.

Aussi le recrutement ne subit-il que d'insignifiantes fluc-

tuations, et le nombre des candidats au concours d'admission est toujours en légère, mais continuelle progression. Le rendement se tient aujourd'hui autour de 25 pour 100, c'est-à-dire que, sur quatre candidats, un seul voit s'ouvrir les portes de l'École.

Tous les milieux sociaux contribuent à la peupler, et ce serait une erreur de croire que cet établissement soit réservé aux privilégiés de la fortune. Certes, bien des élèves sont fils d'industriels, preuve manifeste des bénéfices que l'industrie retire de cette institution, mais bien plus nombreux ceux dont les pères sont de modestes fonctionnaires, des instituteurs, des ouvriers.

De grandes facilités sont, en effet, données aux jeunes gens pour rendre l'École accessible à tous : un tiers des élèves présents participent aux bourses et prêts d'honneur. L'une des plus grandes préoccupations de la direction actuelle est d'attirer l'élite capable d'utiliser l'enseignement donné, de manière à le monnayer plus tard au plus grand profit de notre pays. Elle s'inquiète aussi de faire rayonner l'esprit de l'École à l'étranger et, comme, par suite du niveau élevé des études, 5 pour 100 seulement des élèves sont de nationalité étrangère, elle a depuis peu facilité l'accès en acceptant des auditeurs libres.

En quel sens s'orientera l'École dans l'avenir, il est bien difficile de le dire; mais ce qui est certain, c'est qu'avec sa souplesse d'adaptation, elle se modèlera toujours sur l'économie de l'industrie, sur ses besoins, ses progrès, n'envisageant qu'un but, celui de former l'homme pratique armé d'une très forte culture générale.

Ainsi l'École, tout en conservant son caractère fondamental, évolue continuellement, cherchant à participer de la façon la plus intime à la vie économique du pays, continuant à concourir de toutes ses forces au développement scientifique et industriel de la France.

LÉON GUILLET.

L'INQUIÉTUDE DE L'ORIENT

X [1]

DEUX EXPÉRIENCES : L'IRAK ET LA SYRIE

AUTOUR DU GOLFE PERSIQUE

Pour descendre de Chiraz à la mer, j'ai suivi la piste de caravane qui court à travers les fameux *Kotals*, et que Gobineau et Loti ont décrite tour à tour. Un peu meilleure sans doute qu'elle n'était de leur temps, elle reste encore assez effrayante; mais quels admirables spectacles elle offre au voyageur! Amoncellements de rocs, qu'on dirait avoir été transportés par des géants; vastes plateaux étendant leur nudité entre deux énormes gradins de montagnes; rivières précipitant en cascade leurs eaux bleues dans des gorges profondes. Seul accident fâcheux : la rencontre d'une caravane. Car l'espace est si étroit entre le mur de roc et le précipice, qu'il faut toute l'adresse des caravaniers et leur longue habitude, pour livrer passage à la voiture, tout en évitant à leurs bêtes une chute mortelle. Les pauvres carcasses de chevaux et d'ânes qui jalonnent la route, et que les vautours ont nettoyées, démontrent que cette adresse même ne suffit pas toujours.

Lorsque les passes difficiles sont à proximité des villages, on trouve des équipes de paysans toutes prêtes à vous venir en aide. Dans le cas contraire, le chauffeur vous invite, d'abord à descendre, puis à pousser la voiture. Moyennant un peu de

(1) Voyez la *Revue* des 15 juin — 1er octobre 1926 et des 15 janvier-15 février 1927.

patience et de bonne volonté, on parvient ainsi, avec une auto légère et suffisamment élastique, à effectuer le trajet en deux jours : là-dessus, il faut compter huit heures pour franchir les *Kotals*. Au sortir de chaque passe, on trouve le réconfort d'un verre de thé brûlant, aromatisé d'un citron si vert, que le souvenir seul m'en fait grincer les dents. Lorsqu'on arrive au sommet du dernier *Kotal*, on aperçoit, barrant la plaine, la longue et magnifique palmeraie de Daliki. Il n'est plus alors, pour arriver à Bouchir, que de traverser un vaste marécage sulfureux, infernal, dont les émanations provoquent tout ensemble la soif et la nausée.

On arrive à Bouchir la tête et les yeux remplis des images émouvantes et des magnifiques évocations du passé. Dès qu'on s'engage dans la ville, avant même de déboucher sur le port, on se trouve brutalement ramené à l'histoire la plus moderne. Les Anglais règnent ici en maîtres, politiquement et commercialement. Les rues sont pleines de Cipayes. Les magasins de la Douane regorgent de marchandises non britanniques, qui n'en sortiront que lorsque les stocks anglais seront épuisés. Le Consul-Résident, qui représente Sa Majesté le roi d'Angleterre et empereur des Indes, fait à peu près, dans le Golfe Persique, figure de vice-roi. C'est lui qui concentre tous les renseignements relatifs au monde arabe, car le va-et-vient est constant entre la rive persane et la rive arabique.

Cependant Bouchir est un mauvais port ; par temps calme, paquebots et cargos s'arrêtent à sept milles de la côte. Mais c'est de là que partent les caravanes pour remonter dans l'intérieur de la Perse. Lorsqu'on a vu, le long de la route, tant de caisses défoncées et de sacs en lambeaux, on hésite un peu à envoyer des marrons glacés aux amis qu'on a laissés en Perse, et l'on comprend que les Persans veuillent à tout prix établir entre le nord et le sud de leur pays une voie commerciale plus commode et plus sûre.

Un bateau anglais de la *British India S. N. Company* assure une fois par semaine le service postal entre Bombay, Bouchir et Bassorah. Le paysage qui se déroule au long des rives du Golfe et du Chat-el-Arab, fait apparaître d'une manière saisissante l'effort accompli dans cette région par les Anglais pendant et depuis la grande guerre. Mer grise et houleuse sous la mousson, qui bientôt se change en un immense

fleuve jaune et vert, tout cela, c'est la route de l'Inde, ce sont des eaux britanniques. Comme les fonds sont bas, on navigue à la sonde, et chaque deux minutes retentit à l'avant du bateau le cri rauque de l'Indien annonçant en anglais le nombre de pieds que la corde révèle...

Voici Abadan, le port de l'*Anglo-Persian Oil Co.* Il y a quelques années, c'était à peine un village : c'est une grande ville aujourd'hui. Pour y aborder, il faut passer au travers de toute une flotte de cargos, de dragueurs et de bateaux-citernes. De larges appontements supportent les réservoirs, auxquels aboutit directement la *pipe-line*, et d'où le pétrole invisible se déverse dans les bateaux. Des centaines de *tanks* peints en gris allongent leurs files régulières jusqu'aux limites de l'horizon. On peut leur préférer la merveilleuse palmeraie, qui naguère bordait ce rivage et qu'il a fallu détruire; pourtant ce paysage industriel ne manque ni de grandeur ni de puissance. Les autres bâtiments qu'on aperçoit sont des cités ouvrières, des écoles, des hôpitaux. La Compagnie a multiplié à Abadan les institutions philanthropiques, comme pour faire excuser les gains fabuleux qu'elle réalise, en laissant au bord du fleuve quelques bribes des richesses qu'elle arrache, un peu plus haut, à la terre persane.

Et voici Mohamarrah : c'est, pour les Anglais, la menace, et pour les Persans la grande espérance. Le port, ouvert sur un vaste canal, est d'un abord facile et se prête à tous les travaux. Le jour où la voie ferrée le reliera directement à Ispahan, à Téhéran et à la Caspienne, Bassorah et Bagdad ne seront plus, pour le transit entre l'Europe et la Perse, les relais inévitables En attendant, c'est le grand calme. Le bateau anglais s'arrête au milieu du fleuve; une petite chaloupe persane vient cueillir les passagers, les sacs de la poste et quelques ballots de marchandise. Le bâtiment qui nous croise est le premier sur lequel je n'aie pas vu flotter l'*Union Jack :* c'est un cargo de la compagnie allemande *Hansa Line*, qui vient de créer un service mensuel entre Brême et Bassorah; d'ici quelques mois, cette ligne sera ouverte aux voyageurs, et les paquebots allemands, avant d'arriver au Golfe, feront escale à Anvers, à Malte et à Port-Saïd. Quant à nous, bien qu'une maison française ait encore de gros intérêts dans les pêcheries de perles de Bahrein, il semble que nous ayons abandonné complètement cette

région. Désormais le Golfe Persique, — avec son prolongement, le Chat-el-Arab, — est devenu, en fait, un golfe britannique. Toutes les îles du golfe sont aux mains des Anglais ou de leurs créatures. Le sultan de Bahreïn, qui montrait quelque velléité de résistance, a été déporté aux Indes et remplacé par le plus imbécile et le plus docile de ses fils. Je songe avec un peu de mélancolie aux temps, qui ne sont pas si lointains, où des bateaux français parcouraient le golfe et remontaient le fleuve, promenant nos couleurs de la côte arabique à la côte persane, et jusqu'aux rivages indiens...

Enfin voici Bassorah, que j'ai peine à reconnaître. Un port outillé comme celui de Karachi : des quais interminables, d'immenses magasins, que desservent plusieurs voies ferrées. Mais tout cela est aussi mort qu'Abadan est vivant. On avait équipé Bassorah pour les besoins de l'armée en campagne. La guerre terminée en Mésopotamie, cette place connut encore quelques années d'activité : elle traverse aujourd'hui une crise assez grave, et qui risque fort de se prolonger. Je quitte le bord et monte en auto pour essayer de retrouver la ville d'autrefois. D'excellentes routes bitumées courent entre deux files de bâtiments militaires. « Tout ce que vous voyez ici date de la guerre, me dit mon guide. Ces routes ont coûté jusqu'à 17 000 livres sterling le mille. Pour aménager ces deux vastes cimetières, où dorment séparément des Anglais et des Indiens, on a acheté nos terrains, arraché nos dattiers. On a fait venir d'Europe le marbre de ces tombes. Pendant cinq ans, l'argent a coulé à flots sur ce coin de terre. Aujourd'hui il n'en reste plus. »

Bassorah a des magasins et des casernes à foison, mais n'a pas de gare. Quelques wagons indiens de vieux modèle stationnent au milieu du rail, en face d'une cabane de bois où un employé arabe distribue les billets. On roule à travers le désert, très lentement, pendant vingt-deux heures. Il advient qu'une tempête de sable retarde encore le convoi. Et l'on arrive à Bagdad aux premières heures du matin.

LES ANGLAIS A BAGDAD

Je n'avais pas revu Bagdad depuis 1912. Quel changement! J'avais laissé une ville arabe, je retrouve une ville anglo-indienne, ou peu s'en faut. Ce n'est plus Bagdad, mais « Baigh-

daid », comme prononcent les nouveaux occupants. La vieille cité des Califes a perdu son caractère singulier pour prendre une figure internationale. Les grands propriétaires, les gros marchands ne vous invitent plus à descendre le Tigre, un peu avant le lever du soleil, pour aller s'asseoir dans leurs beaux jardins de palmes, devant une petite tasse de café ou un sorbet à la neige. On ne croise plus le soir, sur le fleuve, ces *bélems* élégants chargés de musiciens et de dames, dont les *abas* multicolores mêlaient dans l'eau leurs reflets à ceux du soleil couchant. Aujourd'hui, le fleuve est sillonné matin et soir par des bateaux à moteur, dont les claxons déchirent l'air. Évanouie pour jamais, la belle silhouette de Bagdad silencieuse, s'endormant dans les voiles roses et verts d'un crépuscule sans fumée. Les usines, la lumière électrique et les flonflons des *dancings* ont détruit l'inoubliable féerie. Il reste un beau ciel, un beau fleuve, quelques jardins; mais Bagdad n'est plus la ville des Mille et Une Nuits.

En revanche, on circule plus aisément qu'autrefois dans des rues plus larges et moins encombrées d'immondices. La grande voie parallèle au fleuve, dont il n'existait que des tronçons, a été percée de bout en bout. Un nouveau pont, le *Maude Bridge*, a remplacé l'ancien, que les Turcs ont détruit. Çà et là, les traces de la guerre apparaissent encore, édifices écroulés, murailles noircies par l'incendie. Après quelques détours, j'arrive au Grand Sérail. Je reconnais la cour entourée d'arcades, où j'avais vu jadis Djemal Bey, le futur complice d'Enver et de Talaat, recevoir en grande pompe l'hommage problématique des chefs du désert. Il y a foule dans la cour et sous les portiques : le Sérail abrite aujourd'hui plusieurs ministères. Y trouverai-je celui de l'Instruction publique, où j'ai rendez-vous? C'est ce que je demande en anglais au premier passant. Et le premier passant me répond en français que les bureaux de l'Instruction sont assez loin d'ici, mais qu'il m'y conduira dans sa voiture. J'exprime mes remerciements et mon désir de connaître le nom d'un homme si obligeant. « Yassim Pacha, dit-il en me tendant la main. — J'ai donc l'honneur de parler au Premier ministre de l'Irak? — Non, je l'étais tout à l'heure, je ne le suis plus. Car je reviens du Palais, où j'ai prié Sa Majesté d'accepter ma démission. »

Ainsi j'arrivais à Bagdad en pleine crise ministérielle. Ce

n'était pas la première depuis que les Anglais y ont installé le souverain de leur choix, Faïçal, fils de Hussein, ancien Chérif de la Mecque et ancien roi du Hedjaz. On sait que le choix de Londres s'était porté d'abord sur un autre fils de Hussein, l'émir Abdallah, Faïçal étant appelé à gouverner le royaume syrien de Damas (mars 1920). La trahison de Faïçal obligeait bientôt les Français à occuper Damas et Alep, et à chasser le souverain (juin 1920). Sir Percy Cox, chargé d'organiser l'Irak, eut pour premier soin d'inviter le Nakib de Bagdad à former un Conseil d'État provisoire; il s'occupa ensuite de préparer la rentrée de Faïçal, que l'Angleterre ne voulait pas abandonner. Le *referendum* ouvert par sir Percy et habilement conduit par les agents britanniques ne pouvait manquer d'être favorable au candidat de Londres. C'est ainsi que l'ex-roi de Syrie devint roi d'Irak. Le 23 août 1921, à Bagdad, l'émir Faïçal ceignait solennellement sa nouvelle couronne.

Les débuts de son règne devaient être difficiles. Au nord du royaume, les irréguliers turcs multipliaient les attaques autour de Suleïmanié : à l'est, le sultan du Nedj, Ibn Séoud, menaçait une frontière mal définie et plus mal défendue. Une intrigue de palais, dirigée contre la domination anglaise, obligea le Roi à renvoyer cinq de ses ministres (mars 1922). Lorsque sir Percy Cox vit les chefs religieux sunnites, sur lesquels il s'appuyait, aller rejoindre les chefs chiites à Kerbela, et préparer d'accord avec eux la révolte des tribus, il n'hésita point à déclarer le Roi malade et à prendre lui-même le pouvoir. Jusqu'à la fin de septembre 1922, le commissaire anglais gouverna sans ministres. Après quoi, le Nakib de Bagdad fut invité encore une fois à former un cabinet. C'est avec lui que, le 10 octobre suivant, sir Percy Cox signa le traité d'alliance entre la Grande-Bretagne et l'Irak. Il fallait que cet acte fût ratifié par un Parlement. On fit des élections (décembre 1923 à février 1924). Le 26 mars 1924, Djafar Pacha, nommé premier ministre, apposa le sceau royal au bas d'un traité d'alliance un peu modifié et augmenté de quelques annexes. Le lendemain, le Roi ouvrit l'Assemblée. Le texte des accords, envoyé à Genève, y fut approuvé sans délai. Le 10 novembre 1924, il était ratifié par le Parlement de Londres; et, le 12 décembre suivant, par celui de Bagdad.

Dans l'intervalle, on avait rendu ses pouvoirs au roi Faïçal

et remplacé sir Percy Cox par sir Henry Dobbs (mai 1923). Des négociations plus ou moins heureuses étaient engagées avec les Turcs, avec les Kurdes, avec Ibn Séoud, avec les roitelets du Golfe Persique. A chaque instant des révoltes, des incidents de frontière arrêtaient ces pourparlers. A l'intérieur, la comédie parlementaire ne couvrait qu'à demi les mesures arbitraires, parfois violentes, auxquelles le gouvernement était obligé de recourir.

Dès que la grande révolte kurde du printemps de 1925 eut un peu diminué la pression turque sur la frontière du nord, les Anglais s'empressèrent de mettre un peu d'ordre dans les affaires intérieures de l'Irak, et dans les leurs. La Constitution, ou loi organique, fut approuvée par l'Assemblée et proclamée (mars 1925). Un accord fut conclu entre le gouvernement de l'*Anglo-Persian Oil Co.*, en vue d'assurer le dragage régulier des sables qui barrent le Chat-el-Arab et de permettre aux bateaux de remonter jusqu'à Abadan et Bassorah. Une convention de bon voisinage fut passée avec la Syrie. Enfin la société chargée d'exploiter les pétroles de Mossoul, la *Turkish Petroleum*, se fit accorder par l'Irak une garantie de concession.

Dans toutes ces négociations, Yassim Pacha, qui avait pris le pouvoir au début de 1925, s'était montré, sinon l'instrument docile du gouvernement anglais, du moins son collaborateur loyal et conciliant. Il venait de présider à des élections nouvelles, lorsqu'un différend éclata entre lui et ses collègues, au sujet du budget de l'armée. Le Roi et la Résidence s'employèrent vainement à retenir un homme dont les services leur avaient été précieux. Le hasard me le fit rencontrer au Grand Sérail, une heure après sa démission. Trois jours après, l'ancien ministre de l'Intérieur, Abdul Mouchir Bey, formait un nouveau cabinet.

MISS GERTRUDE BELL, OU LA FIN D'UN RÊVE

Pour exercer le mandat que lui avait confié la Société des nations, le gouvernement britannique recourait à un système imprévu : le système de l'alliance. Le traité qui l'avait consacré réservait à la Grande-Bretagne et à ses représentants, avec un droit de contrôle permanent et général, un certain nombre de prérogatives, mais laissait à l'Irak et à son gouvernement l'ini-

tiative et la responsabilité. Chaque ministre est assisté d'un conseiller anglais, ou *adviser*, dont il lui est assez difficile de ne pas suivre les suggestions. Le Haut-Commissaire britannique est muni d'un droit de *veto*, qu'il peut exercer, soit contre le choix d'un ministre, soit contre l'adoption d'un projet de loi. En fait, il exerce ce droit préventivement, et d'une manière assez discrète pour que l'amour-propre du peuple allié et de son gouvernement n'ait pas trop à souffrir. Les élections de mai-juin 1925 ont amené au Parlement une majorité favorable au régime établi : le contraire eût été plus surprenant.

Depuis le début de l'occupation, le nombre des fonctionnaires anglais est allé diminuant d'année en année. Mais celui des fonctionnaires proprement iraquiens n'a pas augmenté d'autant. En faisant la tournée des ministères et des administrations, je m'étonnai d'y rencontrer une aussi forte proportion d'Arabes d'Égypte et surtout de Syrie. Les Anglais m'expliquèrent que c'était la faute du gouvernement turc, qui, ayant trop longtemps négligé d'ouvrir des écoles en Mésopotamie, et surtout d'y faire enseigner l'arabe, avait laissé ce pays dans un état d'ignorance invraisemblable. Faute d'Iraquiens suffisamment instruits, on employait des Syriens et des Égyptiens. On avait eu aussi recours aux Indiens; mais les Arabes, qui les méprisent, leur rendirent la vie si dure, qu'il fallut bientôt renoncer à leurs services.

Un royaume d'Irak, un gouvernement de Bagdad, un traité d'alliance, était-ce bien cela qu'avaient voulu les politiciens de l'*India Office* et du *Colonial Office*, ceux dont l'influence avait suggéré ou imposé aux Alliés le démembrement de l'Empire ottoman et le partage fort inégal de ses provinces entre les vainqueurs ? N'avaient-ils pas fait un rêve plus grandiose et plus ambitieux, ces pionniers de l'idée anglaise qui, pendant de longues années, parcourant les pays arabes, vivant de la vie des tribus, suscitant, entre les grands maîtres du désert, tantôt l'accord désirable, tantôt la querelle opportune, se flattaient d'offrir bientôt à la couronne britannique un nouvel empire : l'empire arabe, en face de l'empire des Indes ? Les Arabes remplaceraient les Turcs, deviendraient la nation prépondérante dans le monde de l'Islam ; au calife ottoman de Stamboul succéderait le calife hachimite de la Mecque. Le grand chérif Hussein, acquis à la cause britannique, retiendrait, avec le

suprême pouvoir spirituel, la couronne du Hedjaz; les autres régions de l'empire seraient divisées entre ses trois fils; et l'Angleterre, maîtresse de plus d'une moitié de l'ancienne Asie turque, régnerait sans conteste sur les deux bords de la mer Rouge, comme sur les deux rives du golfe Persique.

Les auteurs de ce plan magnifique essuyèrent un premier échec à la Conférence de la Paix. Pour le colonel Lawrence, la déception fut si amère, qu'on le vit quitter brusquement l'hôtel de l'avenue du Bois, où il s'était installé aux côtés de Faïçal, son candidat, et rentrer en Angleterre, où il ne voulut plus être que l'historien désabusé de son rêve évanoui (1). Sa fidèle collaboratrice, miss Gertrude Bell, devait montrer plus de constance. Elle offrit ses services à sir Percy Cox, qui, dès son arrivée à Bagdad, lui attribua les fonctions de « secrétaire oriental ». Avec sir Henry Dobbs, sans exercer la même influence souveraine, elle occupait le même poste. Sur le champ de manœuvre, à la revue du nouveau corps des Cadets iraquiens, que passait le roi Faïçal, j'avais reconnu sa haute silhouette et son visage énergique, sous la petite ombrelle kaki. Le lendemain matin, j'allais frapper à la porte de son bureau.

La pièce était encombrée de paperasses, de fragments d'inscriptions et de débris d'architecture : car la secrétaire orientale du Haut-Commissaire était en même temps directeur du Musée arabe. Miss Bell était assise à sa table, entre un grand verre de lait et une boîte de cigarettes. Elle m'accueillit avec un empressement courtois. Nous parlâmes d'abord du passé et de quelques amis communs; puis des événements de Syrie et des communes difficultés que rencontraient l'Angleterre et la France dans l'exercice du mandat. Un long silence, qu'elle rompt tout à coup en s'écriant :

— Au fond, les Arabes avaient raison. Nous leur avions promis l'indépendance. Vous faites semblant de la donner aux Syriens, pour la leur reprendre bientôt après... Laissez-moi dire. C'est de Syrie qu'est parti le mouvement de révolte. Sir Percy Cox était alors en Perse. Il a fallu réprimer durement. Cependant cette révolution de 1920 n'a pas été tout à fait inutile. D'abord, les grands chefs religieux, surtout les chiites, ont perdu la confiance du peuple et une bonne part de leur

(1) Cf. l'ouvrage publié à Londres, en novembre 1926, par Lawrence: *les Sept Piliers de Sagesse.*

prestige ; puis l'Irak a obtenu une autonomie que nous ne lui aurions peut-être accordée que plus tard.

« Mais quelles fautes nous avons commises, nous et vous ! Faire de la surenchère, presque de la démagogie, dans ces pays d'Orient ; agir en concurrents, en adversaires, au lieu de nous mettre d'accord et de concerter nos actions ! Lors de mon passage à Beyrouth, en 1922, j'ai longuement causé avec vos fonctionnaires. Leurs embarras sont à peu près les nôtres ; mais nous avons adopté, pour en venir à bout, des méthodes différentes. Nous avons marché vite en Irak, peut-être trop vite. Quand un système semble réussir, on est tenté d'en rendre l'application plus large et plus rapide. Vous observerez même quelques progrès. Avant la guerre, l'Irak me paraissait en retard de cent ans sur la Syrie. Aujourd'hui, la distance est déjà moindre. Nous avons multiplié les établissements d'instruction, ouvert des écoles de filles. La polygamie devient plus rare dans les classes aisées ; la femme jouit d'une condition meilleure et d'une plus grande influence sur l'éducation des enfants.

— Et la politique ?

— Vous devinez, répondit miss Bell, ce que peut être la politique chez un peuple comme celui-ci. Nulle préparation, pas de programme, pas de partis. Des noms, oui : nous avons le parti de l'Indépendance, le parti du Peuple, le parti de l'Événement. Mais cela ne veut rien dire. Lors des élections, le gouvernement choisit les candidats, après avoir consulté les *moutessarifs* (préfets). Ces candidats sont presque toujours élus, et ne représentent pas leur pays plus mal que d'autres. A la rigueur, on pourrait diviser l'Assemblée en deux fractions : les *modérés* soutiennent le régime actuel et approuvent le traité avec l'Angleterre, les *intransigeants* combattent l'un et rejettent l'autre.

— Les divisions religieuses, demandai-je, vous ont-elles causé beaucoup d'embarras ?

— Oui et non, répondit miss Gertrude. Vous savez qu'en Irak, Sunnites et Chiites sont à peu près égaux par le nombre. Les premiers ont la majorité dans le vilayet de Mossoul, les seconds sont prépondérants dans ceux de Bagdad et de Bassorah. Mais les Chiites qui, sous le régime turc, n'avaient pas d'écoles à eux et refusaient d'envoyer leurs enfants aux écoles sunnites,

manquent généralement d'instruction. Force a bien été pour le gouvernement de ne leur attribuer qu'une faible part des fonctions publiques. Ils ont protesté contre l'inégalité de traitement, ont suscité quelques désordres lors des dernières élections, puis se sont calmés.

— Le choix que vous avez fait de la maison d'Hussein n'était-il pas de nature à soulever certains mécontentements ?

— Je sais ce que vous voulez dire, répliqua l'Anglaise. Assurément, la personne d'Hussein n'était pas sympathique. Mais l'espoir de restaurer, grâce à lui, le Califat arabe avait suscité un véritable enthousiasme. Là-dessus les Turcs ont supprimé le Calife, personne n'y a plus pensé. C'est fini, ce qui est fait est fait.

Quelques jours après cet entretien, miss Bell m'invitait à dîner dans sa petite maison arabe; elle avait aussi convié un haut fonctionnaire britannique, Mr C..., et le commandant en chef de l'armée, Nouri Pacha. On parla Irak et Syrie; l'Anglais énumérait sans indulgence les fautes que nous avions commises et se taisait sur celles qu'il eût été facile de reprocher à son gouvernement. Après dîner, l'ayant pris à part, je me permis de lui en rappeler quelques-unes, celles du moins qui me semblaient communes à nos deux pays.

— Avant tout, interrompit sèchement Mr C., il faut voir le but. Or, étant donné le but, nous n'avions guère le choix des moyens. Si nous n'avions pas accepté le mandat sur l'Irak, ce qui est, j'en conviens, un pis-aller, il nous eût fallu occuper ce pays, y maintenir une armée formidable. Nous ne le pouvions pas. L'Irak nous coûte cher ; mais, puisqu'il faut que nous l'ayons! La méthode choisie n'est peut-être pas la meilleure, mais c'est encore la moins coûteuse.

Lorsque j'allai prendre congé de miss Bell, je compris que cette conversation lui avait été rapportée et l'avait un peu émue. Elle m'expliqua longuement qu'il ne fallait juger de l'opinion iraquienne, ni par celle de Bagdad, où il y avait un parti violemment anti-anglais, ni par celle de Mossoul, où dominait encore l'influence turque ; et qu'en somme la majorité éclairée du pays était favorable au régime actuel, qui d'ailleurs, à son avis, deviendrait de plus en plus libéral. La population aspirait surtout à la paix ; les Anglais étaient en mesure de la lui garantir. Elle trouvait un encouragement et

comme une récompense à ses efforts, dans la confiance que lui témoignaient un certain nombre de familles iraquiennes.

Et voici quels furent ses derniers mots : « Voyez-vous, cher monsieur, l'attitude que j'ai prise dans la question arabe m'a été inspirée, non par un sentiment, mais par un raisonnement. J'ai cru, je crois encore qu'il n'y avait pas d'autre moyen de donner à ce pays l'ordre et la paix, que celui-ci : un contrôle britannique qui tiendrait compte très largement des aspirations nationales arabes. » En était-elle vraiment persuadée? essayait-elle, en gardant son illusion, de garder sa foi? Quelques mois plus tard, miss Gertrude mourait à la tâche, dans sa petite maison de Bagdad. Elle avait vécu assez longtemps pour voir détrôner l'un après l'autre le roi Hussein et son fils Ali : la famille hachimite, principal instrument de l'influence anglaise, pivot du grand système que Lawrence et elle avaient patiemment élaboré, était bannie du Hedjaz; et sur le vaste horizon arabique se profilait l'ombre puissante d'un nouvel acteur, dont les deux Anglais, dans leurs calculs, n'avaient tenu que peu de compte : Ibn Séoud, sultan du Nedj, roi du Hedjaz et protecteur des Lieux saints de l'Islam.

L'AUDIENCE DU ROI FAÏÇAL

Deux fils d'Hussein règnent encore en pays arabe, sous le contrôle britannique : Abdallah, en Transjordanie, Faïçal en Irak. On sait comment ce dernier, tout en acceptant les subsides du gouvernement français, avait, sournoisement d'abord, puis avec un cynisme insolent, séparé sa cause de la nôtre. Depuis qu'il s'était installé au palais de Bagdad, il s'efforçait de rentrer dans les bonnes grâces de la France, qui ne mettait nul empressement à le reconnaître. Invité à m'entretenir avec lui, j'eus bientôt fait de comprendre qu'il était aussi résolu que moi à éviter certains sujets de conversation, mais en même temps fort désireux de donner à un Français quelques marques de bonne grâce et d'intérêt. Les multiples ressources d'une grande séduction naturelle, d'une admirable souplesse d'esprit et d'une culture étendue lui rendaient la tâche assez facile.

Nous parlâmes longuement de la question du Califat. Le roi Faïçal inclinait vers une solution qui ne séparât point, dans le

Calife, l'autorité spirituelle du pouvoir politique : comme le roi Fouad, il était partisan du calife-monarque, et apparemment pour les mêmes raisons.

— Un calife, me dit-il, n'est pas un Pape. Il y a dans ce pays, depuis des siècles, un représentant du pontife romain : c'est le délégué apostolique. Son rôle, tout spirituel, consiste à maintenir l'union entre les communautés chrétiennes et le Saint-Siège. Tout le monde l'aide, nul ne le soupçonne de mauvais calcul ou d'arrière-pensée. Croyez-vous que le représentant du calife auprès de telle nation musulmane inspirerait une confiance égale? Ne serait-il point tenté d'user de son pouvoir et de son influence pour exercer une action politique, peut-être même pour favoriser les desseins de quelque puissance étrangère? Si prudent qu'il fût, il n'échapperait pas aux soupçons.

A son tour, le Roi m'interrogea sur les musulmans de l'Inde et en particulier sur Mohammed Ali, qu'il avait rencontré naguère en Italie, puis à Londres.

— Mohammed Ali nous a reproché très amèrement, à mon père et à moi-même, de nous être rangés du côté des Anglais. Je lui ai répondu : et vous? N'est-ce pas avec des musulmans indiens que les Anglais ont conquis la Mésopotamie et la Syrie? Encore avions-nous une excuse que vous n'aviez point : il s'agissait pour nous de secouer le joug ottoman, supporté depuis des siècles, et de reconquérir notre indépendance. Au lieu de recueillir des fonds pour la restauration du Califat, les musulmans indiens feraient beaucoup mieux d'ouvrir des écoles et d'assurer à leurs enfants l'instruction, sans laquelle ils ne peuvent tenir aucune place dans la vie publique de leur pays.

« La religion, chez nous, doit être à la base de tout enseignement. C'est pourquoi j'ai commencé par réorganiser à Bagdad la faculté de théologie. Mais nous voulons une religion éclairée, large, tolérante, conforme à l'esprit moderne, comme d'ailleurs à la tradition arabe. L'intransigeance et le fanatisme religieux sont en Irak des importations persanes, qui ont perverti nos Chiites. Je lutte de mon mieux contre cette influence : je veux que Kazmein, Kerbela, Nedjef (1) cessent d'être des centres de fanatisme, pour devenir des foyers de culture et de piété. Je sais que vous avez longuement visité nos

(1) Les villes saintes des Chiites en Irak.

écoles, causé avec nos professeurs et avec nos cheiks. Vous avez pu constater vous-mêmes certains progrès. Vous en trouverez de nouveaux à votre prochain voyage..., pour peu que quelques voisins trop remuants, au nord et à l'est, nous laissent la liberté de les accomplir.

L'IRAK ET LA PERSE

La menace turque, l'hostilité persane, c'était, pour le roi Faïçal et pour ses protecteurs anglais, un double sujet d'inquiétude. Le gouvernement de Londres tenait alors la Turquie en respect, d'une part, grâce à des séditions kurdes qui éclataient périodiquement avec une opportunité merveilleuse, de l'autre par la vague menace d'un débarquement italien sur la côte d'Adalia. Mais la Perse !...

Le jour où l'Angleterre a mis la main sur la Mésopotamie, un nouveau sujet de querelle a surgi entre l'Orient et l'Occident : la question des Lieux Saints chiites. Nedjef et Kerbela représentent pour les sectateurs d'Ali à peu près ce que sont pour les musulmans sunnites Médine et la Mecque. Chaque année, des milliers de Persans se rendaient en pèlerinage aux tombeaux d'Ali et d'Hussein; les plus riches d'entre eux transportaient à grands frais jusqu'à ces lieux sacrés les ossements de leurs morts, qu'ils enterraient tout près des Imans. La caravane funèbre traversait Bagdad au petit jour : longues files de chameaux, que guidaient des hommes vêtus de blanc, et au flanc desquels ballottaient les cadavres, ficelés dans des tapis. On ne voyait plus aujourd'hui ces processions dans Bagdad.

Dès que fut constitué le royaume d'Irak, sous mandat britannique et au profit d'une famille vendue à l'infidèle, le gouvernement persan s'était empressé d'interdire le passage de la frontière aux pèlerins et à leurs morts. Premier acte d'un boycottage qui devait bientôt s'étendre à d'autres articles plus commerciaux. Dans le même temps, les moullahs chiites de Mésopotamie prêchaient la guerre sainte contre l'Angleterre et son suppôt le roi Faïçal. Il fallut expulser les plus turbulents qui, bien entendu, allèrent chercher refuge en Perse, où on les accueillit avec les plus grands honneurs et d'où ils continuèrent leur propagande.

Peu à peu, ce mouvement s'apaisa : les moullahs séditieux

rentrèrent en Irak et la frontière s'entr'ouvrit aux pèlerins (mai-juin 1924). Mais entre les deux pays, les relations sont demeurées fort tendues. On peut dire qu'avant la grande guerre, la Mésopotamie vivait en grande partie de la Perse. La principale ressource de cette vaste contrée, ce n'était, ni les céréales de Mossoul, ni les dattes de Bassorah, mais le transit des marchandises qui allaient vers la Perse ou en provenaient. C'est ce transit qui faisait de Bagdad une des villes les plus riches de l'empire ottoman, et l'une des grandes places commerciales de l'Orient.

Or, les Persans ont résolu de supprimer cet intermédiaire parasite. Déjà, dans la mesure où ils le peuvent, ils acheminent leurs marchandises vers Bouchir, et l'activité de Bassorah s'en trouve diminuée d'autant. Mais Bouchir est mal outillé, et d'accès difficile. Mohamarrah, sur la rive persane du Chat-el-Arab, offre à la navigation et au commerce des conditions plus favorables. A demi abandonnée depuis la décadence de Chuster et de Dizfoul, cette petite ville est en train de renaître : elle sera demain le point terminus d'une grande voie ferrée.

En attendant, le boycottage de l'Irak profite surtout au commerce russe. La Russie bénéficiait déjà, pour l'importation des sucres, d'une situation privilégiée. Alors que les autres puissances ont accepté, à la suite de l'Angleterre, le tarif douanier de 1920, l'Union soviétique continue à jouir du tarif de 1903, dont les agents russes, au temps de leur toute-puissance, dictèrent les conditions. La différence entre les deux tarifs est à peu près d'un *kran* par *batman* (1). Lorsque le gouvernement persan voulut établir de nouveaux impôts sur le sucre et le thé, il rencontra de la part de Moscou une vive résistance. Les impôts furent votés; mais les Russes n'avaient pas attendu leur entrée en vigueur pour introduire la marchandise, et les magasins d'Enzeli et de Recht continuèrent d'approvisionner la Perse à des prix défiant toute concurrence. L'importation des sucres français et belges qui atteignait en moyenne 50 000 sacs par mois, fut brusquement interrompue. Les commerçants de Bagdad, qui servaient d'intermédiaires, subirent le contre-coup de ce changement.

Le sort de Bagdad et de Bassorah est, pour une grande part,

(1) Le *kran* vaut de 7 à 8 pence; le *batman* équivaut à 3 kilogrammes environ.

entre les mains de la Perse. Il en a toujours été, il en sera toujours ainsi. D'où l'effort des Anglais pour mettre fin à une guerre économique dont l'Irak fait les frais, et pour obtenir du gouvernement persan qu'il reconnaisse officiellement l'existence du nouveau royaume et la souveraineté de Faïçal.

LES CONDITIONS ACTUELLES DE L'IRAK

Contrairement à ce qu'elle a fait en Égypte, l'administration britannique, en Irak, a consacré tous ses soins et une grande partie de ses ressources à l'instruction publique et à l'armée. Les sommes inscrites officiellement au budget de la guerre représentent 50 pour 100 du total des recettes : il semble qu'en fait cette proportion ait été souvent dépassée. Il a fallu défendre l'État iraquien contre les incursions turques, protéger du côté de la Perse une frontière étendue et difficile à défendre, surveiller le désert, réprimer un peu partout de furieuses révoltes. Les opérations de police se sont parfois développées en véritables expéditions militaires, et les avions de bombardement ont laissé, dans le nord du pays, des traces si sanglantes et des souvenirs si terribles, qu'un siècle ne suffira point à les effacer. Mais le pays, dans son ensemble, connaît aujourd'hui un ordre et une sécurité dont jamais il n'avait joui.

Le progrès est encore plus sensible en ce qui concerne l'instruction. Les statistiques de l'empire ottoman révèlent l'abandon dans lequel les Turcs avaient, à ce point de vue, laissé la Mésopotamie : le vilayet de Bassorah était plus pauvre en écoles que les vilayets orientaux de Van et de Bitlis; celui de Bagdad n'était guère mieux doté. D'autre part, les institutions étrangères étaient bien moins nombreuses en Irak qu'en Syrie. Le nouveau gouvernement a commencé par ouvrir des écoles primaires : en quatre ans, la population scolaire a plus que doublé. On m'a montré quelques collèges secondaires et une bonne école d'arts et métiers. L'Université, lors de mon passage à Bagdad, ne comprenait encore qu'une Faculté de théologie, une école d'ingénieurs et une école de droit médiocre. L'école de médecine a été inaugurée à la fin de 1926. Les sujets les plus brillants sont envoyés, soit au Collège américain de Beyrouth, soit dans les universités d'Europe et d'Amérique, pour y achever leurs études. Bref, l'Angleterre a fait un grand

effort pour améliorer l'état intellectuel et moral des populations confiées à ses soins.

On n'en saurait dire autant des conditions matérielles. Elles m'ont paru, un peu partout, et surtout dans les villes, très inférieures à celles que j'avais observées il y a quinze ans. J'ai déjà dit dans quel état de désarroi j'avais trouvé Bassorah. A Bagdad, c'était le calme plat, sinon le marasme. Il suffit de rappeler que 85 pour 100 des marchandises qui passaient par cette place étaient destinées à la Perse ou en provenaient. Ces marchandises prenaient désormais une autre voie : aussi voyait-on se multiplier les faillites et les ruines. A Mossoul, deux années de sécheresse avaient durement éprouvé la population agricole : le vilayet, qui d'ordinaire exportait des céréales, avait dû, pour nourrir ses habitants, acheter du blé aux Indes. L'incertitude de la situation politique arrêtait toute transaction. Partout on maudissait la Perse, quelquefois la Turquie, plus souvent l'Angleterre.

A ces causes visibles de malaise s'en ajoutaient d'autres, moins apparentes, qui me furent révélées par un grand commerçant de Bagdad.

— Avant l'arrivée des Anglais, m'expliqua M. C., la spéculation était ici totalement ignorée. Elle ne s'exerçait pas sur les marchandises, puisque nous n'avons pas de Bourse de commerce; encore moins sur les valeurs. Au début de l'occupation, les variations des changes nous ont fait spéculer, pour ainsi dire, à notre insu. Après quoi, le goût est venu : on a joué ici sur le mark, puis sur la roupie et sur la livre, enfin sur le franc français. Les banques se sont largement prêtées à ce jeu dangereux. Avant la guerre, il n'y avait ici que la Banque ottomane : nous avons vu s'ouvrir des succursales de la Banque impériale de Perse, de l'*Eastern Bank*, et voici qu'on annonce l'ouverture d'un quatrième établissement. Nous aurons quatre banques, et nous n'aurons plus d'affaires.

« Un monopole de fait, sinon de droit, est établi sur toutes les entreprises, au profit des Anglais. Or de quoi veut-on que nous vivions ? Puisque le commerce ne va plus, il faut que nous cherchions d'autres moyens de vivre : on nous les enlève. L'introduction de la roupie indienne avait déjà bouleversé notre marché ; la stabilisation de cette monnaie à 1 sh. 6 va le mettre

complètement à la merci des importateurs britanniques. Cependant nous avons plus que jamais besoin de capitaux étrangers. Comment viendraient-ils s'employer dans un pays dont la monnaie est soumise à tous les hasards de la spéculation, à toutes les fluctuations de la politique? Les Anglais ont permis à l'Égypte de créer une monnaie autonome, la livre égyptienne : pourquoi ne le permettent-ils pas à l'Irak? Officiellement, on nous a imposé la roupie, le papier indien ; en fait, dans le pays, les trois quarts des petites transactions se font sur la base de l'or, en livres turques. Pour éliminer le papier turc, qui était ici en abondance, le Haut-Commissaire a dû confier à la Banque ottomane le soin de le recueillir, en lui permettant de l'échanger, pour ses clients, contre des valeurs d'arbitrage cotées à Londres et à Paris.

« Une monnaie étrangère et instable, une circulation insuffisante, un marché en désarroi, des entreprises monopolisées : voilà les conditions dans lesquelles nous travaillons aujourd'hui. Avouez qu'elles nous sont nettement défavorables.

Les entreprises auxquelles avait fait allusion le marchand de Bagdad ne me semblèrent point très nombreuses : exploitation des pétroles, plantations de coton, irrigation, et quelques travaux publics. Au moment de quitter Bagdad, j'y vis débarquer M. de Bock et ses ingénieurs, chargés par la *Turkish Petroleum* de reconnaître le terrain. On évaluait alors à trois ans la durée des travaux préparatoires; dans la région de Mossoul, il fallait attendre, pour commencer la prospection, que la frontière eût été définitivement tracée. La culture du coton avait à peu près pour limites celles de la *Concession Asfar*, dont le barrage de la Dyiala assurait l'arrosage. La concession est exploitée par une société anglo-iraquienne, dont les actions, peu recherchées à Londres en 1925, m'ont paru l'être moins encore à Bagdad. Quant aux irrigations, j'eus la surprise, en parcourant le pays, de trouver complètement suspendus les travaux entrepris jadis par sir William Wilcox pour le compte du gouvernement turc, et qu'en 1912, j'avais vus fort avancés. Quand je demandai les raisons de cet abandon, on me répondit que le pays n'était ni assez peuplé, ni assez riche pour tirer de l'opération un parti suffisant. On remettait donc à des temps meilleurs la poursuite d'une entreprise qui, dans la pensée de son créateur, devait bientôt rendre à la Mésopotamie sa fertilité et sa richesse d'autrefois.

Peut-être faut-il chercher à la réserve des Anglais une cause plus profonde. Selon le plan gigantesque conçu par lord Curzon, la Grande-Bretagne devait s'assurer les sources du Tigre et de l'Euphrate, comme celles du Nil et de l'Indus. En lançant les armées de Constantin à la conquête de l'Anatolie, les Anglais n'eurent-ils pas pour but principal la réalisation de ce dessein? L'entreprise échoua : la politique anglaise des « grands fleuves » s'en trouva compromise. Il fallut se rabattre sur les « grands affluents », formule plus modeste, et pourtant incertaine : car précisément cette partie de la vallée du Tigre, où le Grand Zab et le Petit Zab viennent grossir les eaux du fleuve, était comprise dans la zone contestée du vilayet de Mossoul. Avant que ne fût réglé le litige entre l'Irak et la Turquie, il ne pouvait pas plus être question d'un vaste plan d'irrigation que d'un aménagement des régions pétrolières aux fins d'exploitation.

L'accord d'Angora (5 juin 1926) a résolu le problème de Mossoul conformément aux vœux britanniques : la zone du pétrole et le carrefour des routes de Perse sont compris dans les limites de l'Irak. Le territoire de Mossoul, abandonné sans raison par les Français, cédé par les Turcs sous la double menace d'un débarquement italien et d'un boycottage financier, est tombé aux mains des Anglais. Cependant les sources des deux grands fleuves leur échappent encore, et c'est pourquoi, sans doute, ils n'envisagent point, pour le moment, en Mésopotamie, un système de travaux hydrauliques comparable à celui qu'ils ont établi en Égypte. Installés à Bagdad, les Anglais ont déclaré qu'ils ne pouvaient y rester sans occuper Mossoul; nantis de Mossoul, ils jugeront peut-être que Diarbékir leur est indispensable. Les verrons-nous remonter ainsi le cours du Tigre jusqu'au point que lord Curzon voulait atteindre? L'avenir nous l'apprendra, mais le présent est assez édifiant pour faire éclater aux yeux les moins avertis l'erreur des hommes politiques français qui, ayant résolu de planter notre drapeau en Syrie, ont laissé Mossoul leur échapper, sans voir qu'aujourd'hui comme aux temps anciens, la possession ou la libre disposition de la côte syrienne tire en grande partie sa valeur de la route millénaire, de la grande transversale qui réunit les plateaux d'Iran à la Méditerranée.

La Route Royale, construite par Darius le Grand entre Sardes

et Suse, passait le Tigre à Ninive, c'est-à-dire à Mossoul; et c'est encore à Ninive qu'aboutissait la grande voie gréco-romaine qui, partant d'Éphèse et descendant sur la Cilicie par le défilé du Taurus, desservait Édesse (Ourfa) et Nisibine. La route commerciale décrite par Ptolémée, dite route de la Soie, débouchant des plateaux de l'Asie centrale sur Bactres, traversait le nord de la Perse, et franchissait le Tigre à la hauteur de Mossoul pour aboutir à Antioche. Voilà ce qui fit de tous temps la fortune de la Syrie. Avec quel soin les Romains avaient garanti la continuité de cette route précieuse, les ruines grandioses des forteresses qui protégeaient les ponts de Hassan-Kef et de Pir-i-Bafit sont encore là pour l'attester. Possesseurs de Mossoul et de Bagdad, les Anglais exploiteront la route du sud et empêcheront celle du nord de se rouvrir. Or la route du nord, passant par Alep, arriverait à Alexandrette, à Tripoli, à Beyrouth; celle du sud aboutit presque nécessairement à Caïffa. C'est vers ce port, dont l'équipement va grand train, qu'afflueront demain, avec les marchandises destinées à l'Asie moyenne ou en provenant, les pétroles du nord de la Perse et de la Mésopotamie. Dans tout cela, il est, à la vérité, beaucoup moins question de la prospérité de l'Irak et de ses progrès, que des convenances politiques, militaires et économiques de la puissance qui l'occupe...

DE BAGDAD A BEYROUTH

Déjà à Bouchir, puis à Bagdad, les Anglais m'avaient répété sur tous les tons : « Vous ne pourrez pas atteindre Beyrouth par la route du désert : les révoltes de Syrie l'ont rendue impraticable et dangereuse. » Je ne m'embarquai pas moins, le 5 octobre 1925, dans une des confortables limousines qui assurent aujourd'hui le service des voyageurs entre les deux capitales. A peine sortie de Bagdad, la piste s'engage franchement dans le désert. On roule à bonne allure sur le sable durci, et j'ai tout juste le temps de reconnaître au passage les étapes où, il y a quinze ans, voyageant à cheval, j'avais passé des nuits peu confortables, mais qui, dans mon souvenir, restent délicieuses. Aussitôt passé l'Euphrate, je retrouve le pauvre caravansérail de Feloudja, puis les murs blancs de Rhamadi, et bientôt les beaux jardins de Hit, offusqués par les fumées

épaisses qui s'échappent des fours à bitume. Les voitures ne s'arrêtent que plus loin, à Koubeïça, pour la nuit.

Le lendemain matin, à quatre heures, on repart. Aurore maussade, qui rougit à peine un ciel bas et chargé de nuages. Courte halte à la frontière, au sud-ouest d'Abou-kemal, devant le dernier poste iraquien. Des Bédouins maigres et affamés s'approchent des voitures et recueillent avidement les reliefs de notre déjeuner. Une femme entr'ouvre son manteau noir, et nous montre en souriant tristement son bébé mort, un squelette! Vers midi, notre convoi croise celui qui vient de Beyrouth. Chauffeurs et passagers s'interrogent : rien à signaler; leur traversée fut aussi calme que la nôtre. Cependant, par précaution, les deux auto-mitrailleuses qui ont escorté les voitures parties de Beyrouth, accompagneront les nôtres, ce soir jusqu'à Palmyre, et demain jusqu'à l'entrée de Damas.

Je songe avec amertume à ma petite caravane d'autrefois, traversant tranquillement ce désert sous la protection très aléatoire de deux *zaptiés* turcs, dont le moindre souci était de veiller sur elle. En vingt-quatre jours de route, nous avions eu deux alertes, impressionnantes, mais inoffensives. Un jour, des cavaliers bédouins, arrivant au grand galop comme pour nous couper la route, avaient réclamé un modeste droit de passage; un autre jour, à la traversée d'un campement de nomades, on nous avait confisqué une caisse de sucre, destinée, paraît-il, à la femme d'un cheikh, gravement malade. Et c'est tout. En revanche, quel accueil sous les tentes bédouines, à côté desquelles nous installions bonnement la nôtre, surmontée d'un pavillon français! France, Napoléon, ces deux mots, plus ou moins écorchés, revenaient à chaque instant sur les lèvres de nos hôtes. Récits interminables autour des feux allumés pour la nuit, chansons et danses guerrières; au départ, échange de cadeaux, promesses d'éternelle amitié; et pour nous faire honneur, quelques cavaliers nous accompagnaient jusqu'aux limites du territoire de leur tribu.

Fini, tout cela! Aujourd'hui on roulait entre deux autos-mitrailleuses, sur une piste dont le Bédouin n'approchait plus qu'avec de mauvais desseins. De temps en temps, nous croisions une patrouille de spahis. A la première halte, le jeune capitaine qui commandait notre convoi, — un beau soldat français, — me raconte tristement l'assassinat d'un camarade, survenu, il y

a quelques jours, au lieu même où nous étions arrêtés. Entre la frontière iraquienne et Palmyre, entre Palmyre et Damas, une surveillance rigoureuse de la route était devenue nécessaire ; et, si bien qu'on l'assurât, elle ne suffisait pas toujours à prévenir le pillage et le meurtre. Est-ce que les tribus avaient faim, la sécheresse ayant décimé leurs troupeaux ? Ou se vengeaient-elles sur ceux qui, bousculant des habitudes éternelles, osaient leur disputer l'empire du désert ?

On approche de Damas, l'escorte fait demi-tour. Nous entrons dans la ville au moment où le soleil disparaît derrière la montagne de Salyhié. Damas est morte, ses rues sont muettes, ses grands cafés déserts. Le temps de dîner et nous repartons. Il n'y a pas de lune ; nous parcourons dans la nuit, à grande allure, la belle route de montagne qui joint Damas à Beyrouth. Les innombrables villages accrochés aux pentes du Liban se révèlent par mille lumières scintillantes. Un léger accident nous arrête à Choumra, villégiature assez réputée. L'hôtelier se plaint : les étrangers ont eu peur, ils ont abandonné le Liban. Même refrain à Aïn Sofar, d'où s'aperçoivent déjà les feux de la ville et du port. Après deux jours et demi de voyage, nous arrivons sans encombre à Beyrouth.

LA SYRIE ET LA FRANCE

Faut-il rappeler ici des événements qui sont encore dans la mémoire de tous les Français ? Au mois d'octobre 1918, les Anglais occupaient provisoirement la Syrie et installaient l'émir Faïçal à Damas et à Alep. En dépit de l'accord Sykes-Picot, on poursuivait encore à Londres l'idée d'un empire arabe. Les comités syriens d'Égypte et d'Amérique protestèrent avec véhémence, dénonçant l'injustice et le danger d'une équivoque qui, malheureusement, devait être longue à dissiper : les Syriens n'étaient pas des Arabes ; s'ils parlaient la langue de ceux qui jadis les avaient soumis, si même une partie d'entre eux avaient adopté la religion des conquérants, ils ne s'étaient jamais confondus avec eux, et ne voulaient pas voir aujourd'hui la Syrie devenir une province de quelque grande Arabie (1). Ému

(1) « Les Syriens sont les descendants des anciens Araméens. Les peuples des conquérants de la Syrie se sont fusionnés avec la population indigène, mais ne l'ont point absorbée : ainsi les Macédoniens les Séleucides, les Romains, et en

de ces clameurs, le président Wilson envoie une commission d'enquête qui poursuit ses travaux, plutôt mal que bien, sous l'œil des autorités d'occupation. Enfin, au mois de novembre 1919, Paris obtient de Londres que les troupes britanniques évacuent la région qui doit ressortir à notre mandat.

Le 22 novembre, le général Gouraud arrive à Beyrouth, en qualité de Haut-Commissaire. Le 7 mars suivant, Faïçal, à Damas, se fait proclamer roi de Syrie. Nos troupes occupent la côte et le Liban : de l'autre côté de la montagne, de la Békaa jusqu'à Alep, tout le pays est au pouvoir du souverain arabe que protègent les Anglais. Des incidents surgissent, on négocie; Faïçal prend des engagements, les renie. Enfin, le 14 juillet, le général Gouraud envoie un *ultimatum* au roi de Damas; Faïçal résiste, les troupes françaises bousculent son armée, entrent à Damas, d'où elles remontent, sans rencontrer grande résistance, jusqu'à Alep (juillet 1920).

A la formule britannique de l'unité syrienne, — ou plus exactement de l'unité syro-arabe, — la France crut devoir opposer un système plus conforme aux vœux des diverses populations. Les Libanais chrétiens ne voulaient à aucun prix être englobés dans un État musulman; les Alaouites et les Druses, invoquant leur autonomie religieuse et leurs traditions particulières, réclamaient pour leurs territoires un régime spécial. On donna satisfaction à tout le monde en créant quatre États. Beyrouth devint la capitale de l'État du Grand-Liban; les Alaouites formèrent une province autonome; le reste de la Syrie fut réparti entre l'État d'Alep et celui de Damas. Le morcellement, sans doute, n'était pas arbitraire, il répondait aux exigences de certains particularismes religieux ou féodaux, mais il allait à l'encontre d'une aspiration plus raisonnable et plus féconde : l'aspiration du peuple syrien à l'unité. Démesurément amplifié, le Grand-Liban coupait de la mer les États de l'inté-

dernier lieu les Arabes et les Turcs. On sait qu'une partie de la population indigène, pour des motifs qu'il n'est guère besoin d'indiquer, a embrassé la religion du peuple conquérant. Mais la diversité de religion n'implique pas la diversité de race, et la physionomie des Syriens, à quelque religion qu'ils appartiennent, indique *certainement* l'identité de leur race. » *Documents d'Orient*, février 1926, p. 7. — Ces lignes ont été écrites par un grand savant et un grand ami de la France, Sa Béatitude Ignace Ephrem II Rahmani, patriarche syrien-catholique d'Antioche. Que ne les a-t-on fait apprendre par cœur à tous les fonctionnaires français destinés à la Syrie !

rieur, où se trouvent les principaux centres du commerce et de la production. Bientôt après, le Grand-Liban devait être isolé lui-même, par la création d'une *Fédération Syrienne* qui, unissant les trois autres États, laissait le quatrième en dehors de la combinaison (28 juin 1922).

Les Syriens eurent des parlements, des ministères, des administrations locales et fédérales, autant et plus qu'ils en voulurent. Ils se lancèrent à corps perdu dans la politique, dont ils ont le goût, sans en avoir ni l'aptitude, ni l'usage. Les premières élections aux conseils représentatifs eurent lieu dans le Liban en mai 1922 dans les États d'Alep et de Damas, et au pays alaouite en novembre 1923. Dans l'intervalle, le général Weygand avait succédé au général Gouraud (avril 1923). Le nouveau Haut-Commissaire ne tarda guère à mettre à l'étude un projet d'union entre les deux États de Damas et d'Alep, dont il entendait former l'État de Syrie : c'était un progrès vers l'unité. Le programme qu'il avait élaboré tendait tout ensemble à la simplification administrative et à l'organisation économique. On ne devait pas lui laisser le temps de le réaliser. A la fin de 1924, le général Weygand était rappelé, et cédait la place au général Sarrail.

Nouveau changement de méthode : on annonce à grand fracas que la puissance mandataire allait désormais s'appuyer sur les musulmans. C'était un singulier moyen de maintenir l'ordre et l'union dans un pays où vivent côte à côte des communautés religieuses nombreuses et diverses. Des troubles éclatèrent. Puis ce fut la révolte druse, qui devait entraîner de si cruels désastres. Bientôt après, les Bédouins se soulevaient à leur tour et coupaient les routes du désert. Lorsque j'arrivai à Beyrouth, le 8 octobre, venant de Damas bombardé, le désordre était complet en Syrie; sur plusieurs points du territoire, l'insurrection triomphait, comme un peu partout le brigandage. Et la capitale avait, pour toute défense, un bataillon d'infanterie.

SIMPLES RÉFLEXIONS D'UN FRANÇAIS

Je n'ai passé que douze jours en Syrie, et dans des circonstances si troublées, si douloureuses, que je serais mal venu à fonder un jugement sur des impressions trop vives et sur des

témoignages trop passionnés. Aussi m'abstiendrai-je de juger. J'aurais même volontiers renoncé à toute démarche tendant à me renseigner sur les événements récents et sur la situation lamentable qu'ils avaient créée. Mais j'avais séjourné trop longuement en Syrie, quelques années avant la guerre, pour n'être pas exposé à recevoir plus de confidences et surtout plus de doléances que je n'eusse souhaité. Des entretiens, que je n'avais point recherchés, m'ont fait mieux comprendre les raisons de certains mécomptes et le caractère de certaines catastrophes. Les observations faites sur place, et au jour le jour, par des Syriens raisonnables, compétents, et depuis longtemps favorables aux idées et à l'influence françaises, m'ont confirmé, sur plus d'un point, dans les opinions que je m'étais formées touchant le rôle de la France en Syrie, m'ont induit, sur quelques autres, à les modifier. Laissant résolument de côté les querelles de partis et les questions de personnes, je me bornerai donc à marquer ici les résultats de cette confrontation, ou, si l'on veut, de cette sorte d'examen critique.

Le peuple syrien, dans son ensemble, a un goût fâcheux pour la politique et des dispositions exceptionnellement heureuses pour l'activité économique, sous toutes ses formes. La politique, il est porté à la concevoir sous la forme d'une concurrence et d'une lutte acharnée entre les religions, entre les clientèles et leurs chefs. Autrefois, quand cette concurrence et cette lutte se traduisaient par des troubles et des violences, le gendarme turc ne s'embarrassait point de démêler les raisons des uns ou les torts des autres : il faisait justice sommaire, prompte et cruelle; et, pour quelque temps, tout rentrait dans l'ordre. Si brutale qu'elle fût, cette répression immédiate avait un avantage : en coupant court aux velléités de révolte, elle épargnait à la population les désastres que la révolte ouverte eût entraînés.

Nous ne sommes pas venus en Syrie pour succéder au gendarme turc, mais pour aider les Syriens à s'organiser et à vivre en peuple libre. Un des meilleurs services que nous puissions leur rendre, c'est de les détourner d'un penchant qui leur fut toujours funeste et de fournir aussi peu d'aliment que possible aux divisions et aux querelles. Plus on multipliera les manifestations et les organes de la vie politique en Syrie, — plébiscites, élections, conseils, assemblées, etc., — plus on s'éloignera du

but à atteindre. Un gouvernement central fort, cohérent et bienveillant, contrôlé, dans une mesure de plus en plus large, par une représentation nationale restreinte et élue pour une longue période, voilà, sommairement, la formule que suggère une étude attentive des conditions du pays et du caractère des habitants.

On fera toujours trop de politique en Syrie; on n'y fera jamais assez d'économie. Le Syrien a, depuis toujours, le goût et le génie des affaires : l'industrie et le négoce n'ont pas de secret pour lui. J'en appelle à l'expérience de ces grands Lyonnais qui, au cours du siècle dernier, en dépit des obstacles semés sur leur chemin par une administration turque assez malveillante, peuplèrent la Syrie de fabriques prospères et de comptoirs florissants. Les maîtres successifs de cette contrée ont tantôt compris et tantôt méconnu le rôle que sa position géographique et le caractère de son peuple la prédestinaient à jouer dans le monde. Les Romains firent la Syrie heureuse et riche ; les Arabes et les Turcs la ruinèrent ou ne lui permirent qu'à regret de se relever. Reste à savoir ce qu'en feront les Français.

L'administration doit avoir pour principal objet en Syrie, d'abord de ne pas mettre obstacle à l'activité économique de la population, puis, après étude, de la favoriser par tous les moyens possibles. Vous voulez que les Syriens soient tranquilles : laissez-les gagner de l'argent, puis faites-leur gagner plus d'argent encore. Cela vaudra beaucoup mieux que de leur donner des parlements et des ministres, et de les faire voter : ils vous en seront plus reconnaissants. Donnez-leur des routes et des chemins de fer, des canaux d'irrigation et des installations hydro-électriques, des ateliers modèles et des écoles professionnelles. Faites moins d'avocats, plus d'ingénieurs ; et puis contentez-vous de ne point gêner les commerçants : ils n'en demandent pas davantage.

Or on avouera que ni les perpétuels changements de méthode, ni les troubles politiques qu'ils engendrent ne sont particulièrement favorables au développement des affaires. On conviendra d'autre part que l'introduction arbitraire en Syrie d'une nouvelle monnaie, inutilement liée au franc français par un rapport constant, ne pouvait être considérée comme un bienfait par des gens qui, de ce seul fait, ont vu leurs avoirs réduits parfois des sept huitièmes. On reconnaîtra enfin que, pour les

Syriens qui naguère pouvaient circuler eux-mêmes et faire circuler leurs marchandises, sans changement de monnaie, sans passeport et sans douane, de Constantinople à Bagdad et de Caïffa à Diarbékir, la division de l'ancien Empire en un grand nombre d'États souverains, ayant chacun ses lois, sa devise, ses tarifs et ses mesures de protection, ne pouvait pas être accueillie avec une joie sans mélange.

Lorsqu'ils sont arrivés en Syrie, nos administrateurs se sont trouvés en face d'exigences et de tendances contradictoires. Les Anglais, qui venaient d'évacuer, s'étaient faits les champions de l'unité. L'unité économique et politique était souhaitée par une élite raisonnable, tandis que les politiciens et les agitateurs enflaient démesurément l'importance des aspirations particularistes, sur lesquelles ils appuyaient leur fortune. Les Français divisèrent la Syrie en plusieurs États, un peu pour opposer au système anglais de l'unification une formule absolument différente, beaucoup pour « se conformer aux vœux des populations ».

Se conformer aux vœux des populations en pareille matière, et en Orient, c'est une entreprise désespérée. Ce n'est pas quatre États, c'est une bonne douzaine d'États qu'il eût fallu créer, pour donner satisfaction à tous les particularismes religieux, régionaux ou paroissiaux qui existent en Syrie : encore eût-on été obligé de prévoir, dans chacun de ces États, des « minorités » dont le régime commun n'eût point fait l'affaire. Ajoutez que chaque État, incapable de vivre par lui-même, eût cherché aide et protection, non pas chez les fédérés voisins, mais par delà les frontières de Syrie. Les habitants de ces vieux pays ont contracté certaines habitudes d'esprit qu'il faut combattre, mais dont on ne peut pas faire abstraction. Pendant de longs siècles, c'est hors de chez eux qu'ils ont trouvé des protecteurs. Avant la guerre, allant à cheval de Damas à Beyrouth à travers la montagne, je fis halte dans un petit village du Liban. Le propriétaire chez qui je logeais me fit un long exposé de la querelle qu'il avait avec un de ses voisins; il conclut textuellement par ces mots : « J'ai la France pour moi, mais l'Angleterre est pour lui. Enfin nous verrons bien ce qu'on en pensera en Europe! » Il était question de deux douzaines d'arbres et d'un mur.

L'unification dont les Anglais poursuivaient le dessein devait se faire du *dehors*, c'est-à-dire par l'introduction d'un élément

étranger à la Syrie. C'était bien moins l'unité syrienne, que l'incorporation du pays syrien à un grand État arabe. Une contrée profondément distincte, une population où, malgré les différences de religion, domine l'unité de race, eussent été arbitrairement rattachées à l'empire arabique et soumises au pouvoir d'une famille de Bédouins. J'ai toujours pensé, et je crois encore aujourd'hui, que le meilleur moyen d'opposer au système anglais, que l'événement a condamné, un système français raisonnable et bienfaisant, ce n'est pas de morceler la Syrie, mais de l'unifier, cette fois-ci, *par le dedans*. Le général Weygand disait un jour à quelques notables syriens : « Vous avez toujours les yeux fixés hors de chez vous, comme si le salut pouvait venir d'ailleurs que d'ici. C'est chez vous qu'il faut regarder. » Le conseil est excellent.

Tant que vous n'aurez pas unifié la Syrie, réuni étroitement en un seul tout des populations et des territoires qui, au point de vue économique, ont absolument besoin les uns des autres, vous n'empêcherez pas les gens d'Alexandrette et d'Antioche de regarder vers la Turquie, ceux d'Alep de tourner les yeux vers Mossoul, ceux de Damas vers la Palestine ou la Transjordanie. Il existe une Syrie, que les Romains ont respectée, que les musulmans ont méconnue, sans pouvoir l'anéantir. A la France de la refaire.

J'entends bien que la question n'est plus entière. Privée de la Cilicie, amputée de Mossoul, maladroitement coupée au sud de territoires qui devraient lui appartenir, la Syrie n'offre plus aujourd'hui le magnifique ensemble de ressources et de possibilités sur lequel elle croyait pouvoir compter. Le deuxième accord d'Angora (février 1926) a encore raccourci de deux kilomètres la distance, déjà très faible, qui sépare de la frontière turque le port d'Alexandrette; il n'a libéré qu'en partie la grande place commerciale d'Alep des servitudes qui l'entravent; il a compliqué le régime des chemins de fer du nord et du nord-est sans le rendre plus avantageux, ni pour nous, ni pour nos administrés. Un vigoureux effort a commencé de rétablir les communications entre la Syrie et la Perse et de rendre ainsi aux ports syriens leur fonction naturelle et leur importance historique. Malheureusement, les routes passent, l'une par Mossoul, l'autre par Bagdad; la première peut être coupée, la seconde passe trop près du Golfe Persique pour n'être pas

exposée à perdre une partie de son trafic. En un mot, la configuration et les limites de la Syrie se ressentent d'avoir été tracées par des concurrents un peu avides et très prévoyants.

Néanmoins, tel qu'il est, ce vieux pays a encore un beau rôle à jouer et une grande carrière à remplir. Ouvrons la carrière avec prudence et décision, prenons conscience du rôle, et guidons sans défaillance les Syriens vers leur fortune. Déjà l'on aperçoit un peu partout en Syrie l'ébauche d'une œuvre importante. Le port de Beyrouth s'est notablement agrandi et amélioré; de bonnes routes, bien entretenues, traversent la montagne et s'enfoncent dans le pays au delà des monts; un reboisement méthodique a déjà donné quelques résultats; l'irrigation en a procuré d'autres. A la culture du coton, qui devient rémunératrice, on ajoute aujourd'hui celle du lin, qui promet de l'être. Je ne parle pas de ce qui existait avant notre arrivée en Syrie : culture des céréales, du tabac, de la vigne et des arbres fruitiers; filatures de soie du Liban, huileries et savonneries d'Antioche, tissages de Damas, etc... Qu'une administration énergique et bienveillante assure à ce pays quelques années d'ordre et de tranquillité : les Syriens feront le reste.

Un homme politique qui m'interrogeait à mon retour de Syrie, et à qui je n'avais pas cru devoir cacher les ombres du tableau, pensa résumer et conclure l'entretien par ces mots : « Alors il faut abandonner la Syrie. — C'est précisément, répondis-je, le seul parti qu'il nous soit interdit même d'envisager : car il est aussi contraire à nos intérêts qu'à notre devoir. » Depuis au moins trois siècles, les Syriens ont ressenti notre influence, adopté en partie notre esprit, fondé sur notre amitié des espoirs fervents et continus. Si, dans ces quatre dernières années, leurs espoirs ont été déçus, la faute en est, pour une part, à leur impatience et à leur manque de discipline, pour une autre, que je ferais très large, à notre imprévoyance et à une certaine générosité maladroite, qui, si elle est plus sympathique, peut être aussi désastreuse que l'autorité arbitraire. La leçon des événements fut cruelle, mais elle doit être profitable aux Syriens comme à nous. Il n'est qu'une bonne politique : reconnaître les erreurs commises, et les corriger. Nous trahirions tout ensemble la cause syrienne et la nôtre si, pour n'avoir pas du premier coup rencontré le succès, nous renoncions à une

entreprise où sont engagés à la fois la fortune de la Syrie, le prestige et l'autorité même de la France. Une France qui aurait abandonné la Syrie ne garderait plus bien longtemps ni l'Afrique du Nord ni les possessions d'Extrême-Orient. Pour résoudre la question syrienne, on ne doit pas la poser isolément, mais la replacer dans le cadre général de l'action politique, économique, morale, que la nation française exerce dans le monde.

Il faut avoir le courage, ou simplement l'honnêteté de le reconnaître : les deux expériences instituées récemment par la Grande-Bretagne en Irak et par la France en Syrie n'ont pas été, du moins jusqu'à présent, tout à fait de nature à justifier la confiance de l'Europe et les espoirs légitimes de l'Asie. Il serait assez vain de comparer entre elles des méthodes très différentes. Une méthode est avant tout l'expression d'un tempérament, d'un génie, d'une tradition nationale. Il y a plusieurs manières d'atteindre le même résultat : ce qui seul importe, c'est de l'atteindre. Et la tradition et le génie français sont assez riches et assez souples pour s'appliquer, avec honneur et profit, à la nouvelle tâche que nous propose, après tant d'autres heureusement accomplies, la confiance du monde civilisé.

MAURICE PERNOT.

(A suivre.)

LES MASQUES ET LES VISAGES

LE VERTUEUX CONDOTTIÈRE

MONTEFELTRO, DUC D'URBINO

1422-1482

V[1]

LE MÉCÈNE

Un beau matin d'été, le duc d'Urbino accompagnait le Pape se rendant de Rome à Tivoli pour y passer la canicule ; la route n'était pas sûre, à cette époque, pour le Souverain Pontife, dès qu'il lui fallait s'écarter quelque peu de sa capitale. L'escorte qu'il avait tenu à commander en personne, ne comptait pas moins de dix escadres. Le soleil incendiait les armures. Pie II, ébloui par le spectacle de ce long serpent d'acier qui déroulait ses écailles métalliques à travers la campagne romaine, poussait des cris d'admiration. Aussitôt le duc profita de ce qu'il avait, là, en la personne du Pontife, un antiquaire fort érudit, pour éclaircir ce problème : les armes qui défilaient sous leurs yeux avaient-elles été toutes connues des Anciens, ou avait-on fait de grands progrès dans l'art militaire ? Peut-être pensait-il à cette collection figurée des engins de guerre anciens et modernes qu'il devait faire exécuter dans son palais d'Urbino en soixante-douze bas-reliefs de marbre et qu'on peut y voir encore aujourd'hui.

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 décembre 1923, 15 janvier 1924 et 15 mars 1927.

« Mais oui, répondit Pie II, on trouve dans Homère et dans Virgile la description de toutes les armes en usage, aujourd'hui, sans compter beaucoup d'autres désormais surannées, car quoi qu'il puisse bien arriver aux poètes d'inventer, leur habitude est de décrire assez exactement les choses de leur époque. » Et il développa ce thème. Comme il rappelait le siège de Troie, Montefeltro avoua au Souverain Pontife qu'il avait des doutes sur l'importance de cette action militaire. Il se demandait parfois si elle n'avait pas été fort exagérée par les poètes. Mais, de plus belle, Sylvius-Æneas prit feu pour les Anciens et soutint, avec force citations à l'appui, qu'Agamemnon, Achille et Hector n'avaient nullement usurpé leur réputation. Tout en chevauchant, ils approfondirent si avant la matière qu'ils étaient déjà au Ponte Lucano, où l'escorte devait quitter le Pape et faire demi-tour, leur savant devis durait encore. Et une fois installé à Tivoli, où il avait une bibliothèque, Pie II, tout ému par les objections de son condottière, se plongea dans Ptolémée, Strabon, Pline, Quinte-Curce, Solin, Méla et autres auteurs de l'antiquité, afin de vérifier certains points touchant l'Asie mineure et les frontières qui pouvaient y avoir été indiquées.

C'est que le duc d'Urbino ne se payait pas de mots, non plus en arts ou en sciences, qu'en armes ou en philosophie. Il lui fallait des choses. Aux lettrés sous ses ordres, il demandait de chercher dans la langue vulgaire italienne, des équivalents exacts aux termes d'architecture qu'on trouve dans les nomenclatures grecques et latines. On ne saurait, disait-il, apporter trop de précision dans les termes des sciences et des arts. Et en toute matière, il s'entourait des autorités, des techniciens, des praticiens. Un mouleur ou un fondeur de bombardes, comme un docteur en théologie, un géomètre et un mathématicien, un tapissier comme un helléniste, un architecte ou un portraitiste, qu'il vînt de Trébizonde ou de l'Esclavonie, de la Zélande ou des Flandres, étaient accueillis avec joie, logés à ses frais, mis à contribution, vidés de tout leur savoir, comblés de cadeaux et munis de recommandations à leur départ pour les autres cours ou républiques d'Italie.

De cette curiosité universelle est née la collection fameuse de livres, assemblée par ses soins pièce à pièce, d'abord inspirée par celle du vieux Cosme de Médicis, dite « de San Marco » et qui finit par les éclipser toutes. On y trouvait tout ce qu'à

cette époque, en Occident, il était possible d'avoir. Ce n'était nullement une parure de plus dans son palais : c'était une arme de plus dans son arsenal et il voyait autant d'utilité aux apostilles de Nicolas de Lyre qu'à son guépard. De là, aussi, la composition de cette docte assemblée. La poésie, la Fable, la mythologie, l'éloquence y avaient leur place comme toute expression de l'esprit humain, mais on y trouvait surtout ce qui peut servir à la vie active ou morale : l'histoire qui explique les hommes, la science qui explique les choses, la théologie qui explique Dieu, — le duc étant respectueux de la dernière, curieux de la seconde, mais attaché surtout à la première, c'est-à-dire à la connaissance des âmes et au maniement des volontés. Il ne se lassait pas d'y revenir, comme à l'aliment essentiel du politique et du soldat. Puis l'architecture ou l'art d'assembler les pierres, qui est presque toujours la passion des grands assembleurs d'hommes, enfin la jurisprudence, les rapports des hommes entre eux, avaient sa préférence.

Il y avait là, outre quatre Pères de l'Église : saint Grégoire, saint Jérôme, saint Ambroise et saint Augustin, tous les théologiens anciens et modernes depuis Tertullien et saint Denys l'Aréopagite jusqu'à Duns Scot et Albert le Grand et les vies des saints, jusqu'à celles des saints d'Égypte et de Barlaam et Josaphat. Tous les commentateurs de la Bible, y compris Nicolas de Lyre, celui-là même que Raphaël a mis dans sa *Dispute du Saint Sacrement*, et un psautier en trois langues : hébreu, grec et latin. Dans les sciences profanes, tous les ouvrages de médecine qu'on avait pu lui signaler en quelque langue que ce fût et non pas seulement Hippocrate, Galien, Avicenne, Averroës et Pietro d'Abano, ces maîtres de l'art. Des traités de géométrie, d'arithmétique, d'architecture, de tactique militaire, parmi lesquels un volume d'images reproduisant toutes les machines de guerre anciennes et modernes. Tous les philosophes grecs, tous les traités de jurisprudence connus, tous les historiens, notamment Xénophon, Plutarque, Tite-Live. Jusqu'à des traités d'astrologie, — à laquelle tout naturellement croyait le duc, étant un esprit scientifique, les esprits scientifiques à cette époque étant aristotéliciens et les aristotéliciens étant presque inévitablement conduits à l'astrologie par le système du Stagyrite. Enfin les auteurs frivoles, les poètes latins avec leurs meilleurs commentateurs, les orateurs grecs et latins comme

Cicéron et les grammairiens latins, et en toutes les langues arrivées à leur perfection : le grec, le latin, l'hébreu, l'arabe. Il ne dédaignait même pas la langue vulgaire, ni la littérature moderne : Dante, Pétrarque, Boccace, maint autre plus futile encore venaient se ranger près du *Speculum innocentiæ*. On y voyait jusqu'aux dernières nouveautés : les œuvres de *Sylvius Æneas*, par exemple, c'est-à-dire du Pape Pie II.

Pour cela, sans arrêt pendant quarante-quatre ans, trente copistes à Florence, à Urbino même, et dans les principales villes d'Italie grattèrent le vélin, reproduisant les meilleurs textes grecs, latins, hébreux qu'on avait pu découvrir et aussi minutieusement que possible, de façon à ne faire aucune faute. La distribution du travail était si bien réglée qu'aucun copiste ne perdait son temps à transcrire un texte déjà copié ou sans valeur, et que tous avaient pour objet un ouvrage unique et nécessaire. De plus, quand il apprenait qu'il y avait, quelque part dans le vaste monde, un bon livre à vendre, le duc donnait un ordre d'achat sans regarder au prix. Son pourvoyeur était surtout Vespasiano da Bisticci, qui devait être plus tard son bibliothécaire et enfin son biographe. Au bout de son règne, la collection ainsi formée contenait près de huit cents ouvrages, tous choisis avec un ordre si exact qu'il n'y avait ni double, ni manque. Comparée aux autres bibliothèques d'Italie et même à celle d'Oxford, dont le duc possédait les catalogues, c'était la plus complète. Depuis plus de mille ans, dans la Chrétienté du moins et en Occident, on n'avait pas vu sa pareille. Et toute de manuscrits, cela va sans dire. Le duc aurait rougi de laisser pénétrer dans ce trésor de paroles figurées, où chaque trait avait été conduit sur un beau vélin par une main adroite au service d'un cerveau docte, une seule de ces contrefaçons grossières que des barbares commençaient à machiner au fond des forêts de la Germanie, et même çà et là en Italie, hélas, *absque calami ulla exaratione!*

Sans être positivement un bibliophile, il avait la coquetterie de sa collection et dans un temps où l'on ornait tout, y compris les outils de mort, il ne dédaignait pas quelques agréments à ses livres, fussent-ils pour lui des armes, comme on grave d'une nielle une épée. Beaucoup contenaient des miniatures, la plupart des lettres ornées, relevées d'or ou d'argent, tous étaient reliés de velours cramoisi avec fermoirs d'argent. Il y avait même

des raretés : une Bible énorme, en deux volumes, richement illustrée en dedans, vêtue au dehors de brocart d'or et ceinturée d'argent. C'était, disait-on, sa part de prise dans le sac de Volterra et peut-être n'est-ce pas là tout à fait une calomnie. Le Condottière avait souvent dédaigné les rançons, le collectionneur n'avait pu se tenir de butiner une pièce rare. L'ensemble valait 30 000 ducats d'or, somme impossible à évaluer exactement aujourd'hui, mais comparable à 258 000 francs du XIX[e] siècle ou, en puissance d'achat, au XX[e] siècle, à un million et demi. Les amateurs restaient, là, bouche bée. La renommée s'en répandit loin et longtemps, puisqu'encore au temps de Montaigne, celui-ci, passant par Urbino, voulut en voir « la bele librairie ». Malheureusement, dit-il, « la clef ne se treuva pas ».

Elle se fût trouvée du temps de Federigo et aussi le bibliothécaire à son poste et tout le monde sur le pont pour faire honneur au docte étranger. Le règlement de la bibliothèque, en usage chez son fils Guidobaldo, mais certainement établi par lui-même, le dit expressément : « Le bibliothécaire doit être un homme de bonne mine, de bonnes manières et de bonne humeur, s'exprimant avec correction et facilité. Il doit tenir un répertoire des livres et les conserver en ordre et faciles à trouver, qu'il s'agisse de livres latins, grecs ou hébreux, ou d'autres, et tenir aussi les salles en bon état. Il doit garder les livres de l'humidité et des vers, aussi bien que des gens ignorants, malpropres ou frivoles ou sans goût. Aux personnes de science et de poids, il doit, lui-même, les montrer, sans difficulté aucune, leur en expliquer la beauté et les particularités remarquables tant du manuscrit que des miniatures, mais en prenant bien garde que ces personnages n'en soustraient des feuillets. Lorsqu'un ignorant ou un simple curieux désire les voir, un coup d'œil suffit ; à moins qu'il s'agisse d'un visiteur de grande considération. Lorsqu'il est besoin de quelque fermoir ou autre objet utile, le bibliothécaire doit faire en sorte de se le procurer rapidement. Il ne doit laisser sortir aucun livre sans un ordre du Duc et, s'il en prête, ce doit être contre reçu écrit et en veillant à ce qu'il soit rendu. Lorsque les visiteurs viennent en nombre, il doit spécialement veiller à ce que rien ne soit dérobé. Toutes conditions que remplit parfaitement notre Agapit. »

Cette précieuse collection aujourd'hui à la Vaticane, fonds Urbinate, était installée au rez-de-chaussée près de la porte

d'entrée, c'est-à-dire très accessible aux visiteurs, dans une grande salle aménagée pour elle, pourvue de hautes fenêtres exposées au nord, jouissant d'un air tempéré en hiver, frais en été. Au centre de la salle des manuscrits, s'élevait un magnifique aigle de bronze doré servant de lectrin. Tout autour, gravés sur les corniches, des vers célébraient les trésors du palais et, après les avoir énumérés, ajoutaient :

Sed Bibliotheca *parata est,*
Jussa loqui, facunda nimis, vel jussa tacere,
Et prodesse potens, et delectare legentem.
Tempora lapsa docet, venturaque plurima pandit,
Explicat et cunctos cœli terræque labores (1).

Une autre salle contiguë et toute semblable recevait le surplus des livres nouveau venus et contenait aussi les sept allégories peintes par Melozzo da Forli ou par Juste de Gand en l'honneur des sept arts libéraux, qu'on voit maintenant à la *National Gallery* de Londres et au musée de Berlin.

* * *

Il nous est très difficile, à nous pour qui tout progrès est dans l'avenir, de nous figurer ce que représentait l'Antiquité à ces hommes pour qui toute vérité, toute perfection, matérielle, morale, sociale, politique, militaire, avait été atteinte dans le passé. Le coup d'œil que Renan aurait voulu jeter dans un simple manuel primaire cent ans après lui, les gens du xve siècle eussent tout donné pour en fouiller les bibliothèques alexandrine ou de Ptolémée, non pas du tout comme nous par curiosité de dilettantes, mais dans des vues tout utilitaires, pour y retrouver les secrets des machines, des méthodes, des formules qu'avaient connues les anciens, — secrets de force, secrets de luxe, secrets de vie, secrets de grandeur. Même dans les petits métiers et les arts mineurs, on attribuait aux anciens maint prestige dont le secret avait été perdu.

Pour les besoins de l'âme et de l'intelligence combien plus encore ! C'est dans le passé que résidait toute vérité révélée, toute connaissance des lois et des phénomènes de la nature, toute

(1) La Bibliothèque obéit à l'ordre de parler ou, trop prolixe, de se taire. Capable également d'être utile au lecteur ou de le charmer, elle raconte les temps écoulés, dévoile nombre de choses futures et explique les phénomènes de la terre et du ciel.

explication des origines du monde. Plus donc on s'enfonçait dans le passé, plus on se rapprochait des sources mêmes du savoir, puisqu'on retournait vers l'originelle lumière. L'observation directe des faits, l'expérimentation sur l'homme, sur l'animal, sur les minéraux, sur la plante, comptaient fort peu et, loin d'avoir gagné du terrain depuis le moyen-âge, en avait plutôt perdu. Mieux l'humaniste réussissait à déchiffrer les auteurs anciens, plus il s'attachait aux textes et plus il s'éloignait de la nature. Les gens de la Renaissance lisaient le dos à la fenêtre. Aristote, Hipparque, Ptolémée, Euclide, Archimède, voire quelques modernes comme Alpetragius et Averroës, tels sont les oracles qu'il fallait consulter sans cesse. Les livres où ceux-ci avaient déposé leur acquit étaient donc des manuels de vie pratique ou pouvaient le devenir, si on les entendait bien.

Mais il fallait les bien entendre et aussi, comme ils étaient contradictoires, les concilier. De là, l'extrême faveur accordée par le duc aux déchiffreurs, aux hellénistes, par exemple à ce Demetrio et à cet Angelo, réfugiés de Byzance, professeurs à Urbino, capables de tirer des manuscrits grecs les secrets des sciences d'autrefois et de commenter Aristote. Encore au-dessus d'eux, mettait-il les praticiens qui appliquaient ces leçons à l'ouvrage présent. « De tels hommes, nous jugeons devoir être honorés et recommandés, lesquels se trouvent être ornés de génie et de vertu et principalement de ces vertus qui ont toujours été en honneur auprès des anciens et des modernes, comme est la vertu de l'architecture, fondée sur l'arithmétique et la géométrie, qui sont parmi les sept arts libéraux et parmi les principaux, *parce qu'ils sont au premier degré de la certitude* », dit le duc d'Urbino en donnant à son architecte Dellaurana commission de bâtir.

Même pensée a dicté le choix qu'il a fait des patrons de sa bibliothèque, dont les images étaient autrefois suspendues au-dessus des livres. Ce sont les sept Arts libéraux du moyen-âge, le trivium : grammaire, rhétorique et dialectique; et le quadrivium : arithmétique, géométrie, astronomie, musique. De la peinture, naturellement pas question. Les princes de la Renaissance employaient la peinture, mais ne l'estimaient nullement à l'égard des arts véritables, c'est-à-dire utiles, et même parmi les superflus ils lui préféraient grandement la musique.

Heureux s'ils ne la mettaient pas au-dessous de la vénerie (1). Elle servait seulement à glorifier les saints, les héros ou autres arts et nous en voyons ici le plus bel exemple.

Certes, l'idée de figurer les Sciences par des femmes accompagnées de leurs représentants les plus célèbres, c'est-à-dire par des hommes, n'était pas tout à fait neuve. On l'avait vue réalisée au Cloître vert, dans la Chapelle des Espagnols, jouxtant l'église Santa Maria Novella. L'apothéose du savoir y est déployée sur une immense échelle. Mais, à Florence, c'est un peu hiératique. Les savants tournent le dos à leurs idéales maîtresses qui se souviennent un peu trop qu'elles sont des Sciences et en restent toutes guindées. Ici, ils ne leur tournent pas le dos, ils leur font la cour agenouillés devant elles et elles l'acceptent, avenantes et gracieuses, tout comme si elles n'avaient jamais rien appris que la beauté! Et savants adorateurs et ignorantes adorées sont des portraits et presque tous de très jeunes figures.

De qui? Des six filles du duc? Peut-être. On penche pour que ce soit là, en effet, ses filles révérées par leurs maris respectifs ou par leurs frères, ou même au besoin par leur père, ou quelque autre quidam qu'on aura recruté pour faire nombre. La *Grammaire*, aujourd'hui perdue, aurait représenté, dit-on, sa dernière fille, Chiara, celle qui se fit religieuse, et le jeune homme agenouillé devant elle, son jeune frère Guidobaldo. La *Rhétorique*, aujourd'hui à la *National Gallery*, serait sa quatrième fille, Costanza, avec son demi-frère, Antonio de Montefeltro, celui qui ne se couvrit pas de gloire à Fornoue; la *Dialectique*, au musée de Berlin, serait sa troisième fille, Agnesina, avec son père, le duc lui-même, à genoux devant elle; la *Géométrie*, aujourd'hui perdue, serait Elisabetta, c'est-à-dire sa fille aînée, avec son mari Roberto Malatesta; l'*Arithmétique*, également perdue, Giovanna, sa seconde fille, avec son mari Giovanni della Rovere; la *Musique*, aujourd'hui à la *National Gallery*, et qui est bien le chef-d'œuvre de cette série, serait sa cinquième fille, Violante, avec son mari, lequel était déjà son oncle, Costanzo Sforza. Et comme il restait une septième science, l'*Astronomie*, non encore pourvue d'une ressemblance humaine et d'un adorateur, on lui aurait donné celle de la gouvernante des princesses,

(1) Sur la façon dont Isabelle d'Este traitait ses peintres, les plus grands maîtres de son temps, voyez la *Revue* des 15 novembre et 1er décembre 1911 ou *les Masques et les visages à Florence et au Louvre*; Paris, 1913.

Pantalisea Baglioni, de Pérouse, et pour vis-à-vis le mentor du jeune Guidobaldo, c'est-à-dire Ottaviano Ubaldini.

Ces Sciences sont des reines aux diadèmes emperlés, aux cheveux répandus sur les épaules en belles ondes caressantes, aux longues robes de brocart éclatant froissé en plis harmonieux, assises sur des trônes. Leur couleur a des somptuosités de vitrail. Leur geste est discret, leur maintien est modeste et, tout en se penchant vers leurs adorateurs, elles ont soin de ne pas déranger l'économie de leurs atours, — point très différentes, au total, des madones ou des saintes qu'on voit en des conversations sacrées avec des donateurs. Mais ici c'est elles qui font des dons. Elles tiennent des livres qu'elles vont remettre en récompense aux hommes agenouillés devant elles. On dirait une distribution de prix. Elles leur donnent aussi des jouets. L'index de la *Musique* plonge vers les tuyaux d'un petit orgue portatif déposé à ses pieds. Il faut croire qu'elle en fera cadeau (de même que du volume qu'elle tient haut levé, dominant un profil nigaud de jouvenceau) à son époux transi et en récompense de sa sagesse. Derrière sa jolie tête ronde, se recourbe le dossier de son trône, orné d'une inscription mystérieuse en caractères coufiques, et tout en haut le long du mur s'aligne en hautes lettres, un des titres de son père : *Ieclesie Gonfalonierus.*

Ici, comme dans tous les thèmes idéologiques imposés par l'Église ou par les princes à des artistes, nous voyons la grâce des figures et l'harmonie des gestes, — qui sont de l'artiste même, — trahir tout ensemble et sauver la conception, — qui est de ses patrons. Cela ne va pas sans quelque gaucherie. On sent l'embarras de l'interprète devant une pensée que sa langue ne peut rendre, et aussi son triomphe quand il y a renoncé et n'en fait plus qu'à sa tête. Il devient alors inintelligible et charmant. Il rend la vie à une conception abstraite. Si, aujourd'hui, après cinq siècles, nous nous arrêtons à la *National Gallery* devant la *Musique* de Melozzo da Forli, ce n'est assurément point en l'honneur du *Quadrivium*, ni pour y trouver la pensée du duc d'Urbino. Et nous l'y trouvons tout de même.

Pour la connaître mieux encore, revenons au palais ducal. Montons au premier étage, et pénétrons dans le *studiolo*. C'est une des dernières pièces que le duc ait terminées, et c'est la seule peut-être demeurée tout à fait intacte. Ayant jeté dans

l'espace les lignes maîtresses de la salle du trône, longue de trente-cinq mètres, suspendu le cortile sur vingt-quatre arceaux, courbé une voûte à sept mètres au-dessus d'une bibliothèque de treize mètres de long, enroulé deux escaliers dans l'étui effilé des tourelles, ménagé quarante ou cinquante vastes pièces, deux cent cinquante plus petites, avec six cents fenêtres, pour loger grandement sa femme, ses enfants, les six princesses et le jeune prince, ses pages, ses hôtes, le bon Condottière songea, en dernier lieu, à se ménager à lui-même, au-dessus de tout cela, une retraite pour faire oraison.

Alors, comme il avait dispensé l'espace, la matière et le jour qui lui étaient départis, il s'est creusé, tout en haut, et presque au bord de la falaise formée par la façade occidentale, entre les deux fûts des tourelles, une alvéole, haute, étroite, percée de deux niches carrées plus basses prises dans l'épaisseur du mur et sans fenêtres, éclairée seulement par une coulée de lumière oblique, laquelle est captée, non pas même en pleine source céleste, mais dans le demi-jour d'une loggia. C'est la plus petite pièce du palais, la plus sombre, la plus secrète et masquée de telle sorte qu'on pourrait habiter toute sa vie le palais et la côtoyer tous les jours sans la découvrir. On dirait une cachette. C'est le *studiolo*.

Dans cette maison immense où presque toutes les pièces d'une même aile se commandent, en enfilade, seul il possède trois échappatoires différents, dont l'une au moins permet de gagner un des escaliers de dégagement dans la tourelle. C'est aussi la pièce la plus ornée. On croit entrer dans un coffret de corail ou d'amarante, dont le couvercle serait plafonné à l'intérieur de cabochons taillés et fait pour contenir des bijoux, des fleurs en poussière ou une dentelle tissée par des libellules. Tapissée de marqueterie, jusqu'à plus de deux mètres en hauteur, cette boîte, où il n'y a pas de percées véritables, offre partout des perspectives en trompe-l'œil : des armoires et une porte, des quadrillages feints, des stalles tantôt relevées, tantôt abaissées, des vantaux s'ouvrant sur des livres entassés pêle-mêle et des objets hétéroclites : une clepsydre, un bougeoir, un clavier, un orgue avec la signature de l'intarsiateur *Juhani Castelano*, des flûtes, des figures de géométrie, des épées, des engins d'astronomie, une autruche empêtrée de grands phylactères, une hermine tout allongée

sur le sol, l'ordre de la Jarretière, une cage avec deux perroquets, un mécanisme d'horlogerie reproduit avec une minutie diabolique, un lutrin, des partitions musicales, des pièces d'orfèvrerie, un estoc, une armure avec toutes ses pièces comme posées là par le chevalier qui vient de les quitter, — le tout empilé, pressé, jointoyé, sans un atome de vide, dans le désordre d'un bric à brac, la boutique d'un revendeur d'antiquités, et coloré de tons chauds à la façon d'un vieux violon de Crémone, ponctué çà et là d'accents gris ou noirs.

Dans des niches coquillées, quelques figures féminines font des gestes imprécis et nobles. L'une d'elles est étrange : elle porte dans ses bras un avorton fort laid, et de la main droite tient en l'air une sorte de cœur débordant de flammes : c'est la *Charité*. Si on la poussait, le panneau céderait et l'on se trouverait en plein ciel sur la loggia : c'est donc une porte, tandis qu'en face; un panneau à figure de portique ouvert est un mur plein; dans la lunette de ce portique, une belle perspective de paysage urbinate, arbres et rochers, et sur le devant, sur les dalles luisantes un tas de grenades entr'ouvertes et un écureuil à cropetons, la queue en point d'interrogation, grignote quelque chose. Ainsi, jusqu'aux moindres recoins et cavités, tout est plein de tableaux marquetés par l'intarsiateur subtil.

Restait le plafond... On y a suspendu des caissons en nids d'abeilles hexagones; dans ces hexagones, on voyait encore des vides : voici des couronnes de lauriers; dans ces couronnes, des trous, vite des devises et des emblèmes : FE.DUX, ou l'hermine de Naples, ou la devise *Non mai*, ou une cigogne qui tient dans son bec un fer à cheval, ou une ventouse, peut-être une bombe renversée, qui éclate, ou encore trois flammes torses. Et comme les pans des hexagones ainsi juxtaposés laissaient entre eux des vides quadrangulaires, on en a profité pour y accrocher des stalactites dûment fouillées et sculptées. La joie du trompe-l'œil, l'ivresse de la perspective, la débauche du décor riche éclatent, ici, en même temps que le culte des idées figurées et l'appel aux vertus, aux sciences, aux talents.

Enfin, lorsqu'on a épuisé les allégories de ces vertus, on se met à figurer les hommes supérieurs, ceux qui depuis les temps les plus reculés ont tiré l'humanité hors de la barbarie et l'âme hors des terreurs paniques, ou qui ont cherché à entrer en communication avec le ciel. Justement, il y a encore

un peu de place. Au-dessus des boiseries farcies de marquetage et sous le plafond gaufré de caissons, règne tout autour du cabinet un vide mesurant plus de deux mètres de hauteur. Voilà où assembler ce Concile idéal. On fera venir quelque peintre habile à mélanger les couleurs à l'huile, plus habile que les Italiens, et s'il le faut, du fond des Flandres, de la gilde d'Anvers ou de Gand et on lui dictera les portraits des hommes qui ont honoré l'humanité. Qui donc? Des conquérants, des chefs d'armée? Pas un, non plus que des politiques, des souverains, des rois. Pas de saints non plus qui ne seraient que saints. Ils sont dans les églises, qu'ils y restent!

Ce que le grand Condottière mettra dans ce Panthéon secret, ce seront les maîtres de sa pensée, les éducateurs de sa jeunesse, les conseillers de son âge mûr : les docteurs, les savants, les sages. Il les voudra voir dans l'action d'enseigner, en train de lire leur leçon ou de montrer leur théorème, ou d'argumenter en se pinçant du pouce et de l'index droits, celui des doigts de la main gauche qui numérote le point du débat, ou bien encore, toquant du doigt le livre fermé où toute vérité est enclose, ou enfin désignant l'appareil de physique imaginé pour expliquer le système du monde : — Aristote, Ptolémée, Platon, Boèce, Cicéron, Sénèque, Homère, Virgile, Dante, Pétrarque, Euclide, saint Grégoire, saint Ambroise, saint Augustin, saint Thomas, Duns Scot, Albert le Grand et les amis personnels du duc : Vittorino da Feltre, Bessarion, Pie II, Sixte IV, — c'est-à-dire quatre pères de l'Église et quatre philosophes de l'antiquité, quatre poètes et quatre législateurs, trois théologiens et trois hommes de lettres, d'autres encore. Cette foule dense et loquace se retrouvera un jour mais répartie en groupes harmonieux et animée par le génie d'un artiste qui l'aura vue ici, dans ce cabinet obscur, qui en aura même copié quelques têtes et qui la déploiera dans le palais le plus célèbre du monde. Et cela s'appellera l'*École d'Athènes* et la *Dispute du Saint-Sacrement*.

Ils sont nombreux à honorer et il ne faut faire tort à personne. On peut en mettre vingt-huit en les serrant bien et en les étageant sur deux rangs. Après quoi, le cabinet sera comble. A peine si dans un angle, le plus obscur, on trouvera encore la place de découper, en filets de bois, la silhouette du duc lui-même. Le voici : il entre, le bâton de commandement à la

main, et vêtu de la longue robe talaire. Devant lui un rideau est soulevé par des mains invisibles. Ou bien il s'en va, laissant son studio vide, plein seulement de sa pensée...

* * *

Nous l'y retrouvons, aujourd'hui, cette pensée, et non pas flottante ou émoussée par les siècles, mais durement et solidement fixée sur ces parois par l'art de l'intarsiateur, l'art qui tranche, découpe, insère et joint, frère du syllogisme, de la division sévère et du remplissage exact, lequel ne laisse pas la moindre fente par où la contradiction puisse passer. De l'esprit qui l'a voulu, qui l'a bâti à sa taille, coupé à sa mesure, il conserve, après cinq cents ans, la forme et l'empreinte comme l'argile ou le schiste préhistoriques gardent, jusque dans leurs plus délicates dentelles, les membranes du coléoptère disparu.

D'abord, l'idée même de ce réduit. Elle est très personnelle. Les autres studiolos célèbres d'Italie, celui d'Isabelle d'Este par exemple, sont venus après et plus ou moins sortis de celui-ci. C'est la partie la plus inexpugnable de la forteresse intime, le « réduit », fait pour soi tout seul, où rien ne pénètre du dehors, pas même directement la lumière, où l'on tente de réaliser la plus difficile de toutes les possessions, la possession de soi-même. Elle répond à ce brusque appétit de solitude, qui saisit tout Italien à certaines heures et qui fait du peuple le plus policé du monde, celui où l'individualisme est le plus farouche. Pour se reposer des grandes salles ouvertes d'apparat et de réception, la niche close. On l'a crue une nécessité : c'est un goût. Il l'a hérité des Romains qui faisaient deux parts dans leur vie : l'heure agoréenne et l'heure claustrale. Le palais, il le bâtit pour tout le monde, même pour les morts, « digne des ancêtres », dit-il, et pour ses hôtes ; mais pour lui-même, c'est une cellule qu'il veut et qu'il fait.

Ensuite, le goût de la décoration intégrale qu'on ne peut rassasier pleinement dans les grandes pièces, et qui, en fait, n'a pu l'être dans aucun des vastes appartements de ce palais, sinon dans la salle *degli Angeli*, conjugué avec ce besoin propre aux peuples méridionaux de donner des formes sensibles à leurs pensées. L'imagination du Latin, étant légère et fugace, a besoin de se fixer sur des objets ou sur des images les plus matériels possible. Figuration de la divinité et de ses inter-

prêtes, anthropomorphisme des éléments et des puissances de la nature, personnification des vertus et des vices, souvenir des êtres aimés, apparitions de jadis, fantômes de la jeunesse, ou bien, au contraire, idéal de vie ascétique : — à tout ce qu'il conçoit il souhaite une forme plastique, définie, jamais assez matérialisée à son gré. Si l'artiste lui a toujours été précieux, c'est qu'il l'aide à se mettre en présence de son rêve fait chair. Il le débarrasse de ce qui est une souffrance pour lui : le vague et l'indéfini dans la pensée. Il n'est en repos que lorsqu'il la voit arrêtée et fixée, le Français par le « mot », l'Italien par « l'image ». L'image le libère de la pensée.

Enfin, la manie du trompe-l'œil. Le Latin est si familier avec le Beau comme avec sa religion, si à son aise avec l'Art, qu'il ne croit pas lui manquer de respect en le ravalant à des supercheries esthétiques. Ici, tout n'est que supercherie et trompe-l'œil. Ce clavecin n'est pas véritable : les touches sont marquetées à plat dans la boiserie. Vous poussez ce vantail : il résiste, il n'était pas ouvert; vous voulez relever cette miséricorde : elle n'était pas baissée; aveindre ce livre : il n'existe pas. Les vrais livres de la bibliothèque sont, ou plutôt étaient, ailleurs, au-dessous, au rez-de-chaussée, près de la porte d'entrée, à la disposition du passant, de celui, du moins, qui en était digne. Ici, ce sont leurs simulacres que le condottière a voulu avoir. Et au-dessus d'eux, ce sont les simulacres des hommes qui ont fait ces livres. Il sait bien que ce ne sont pas leurs traits : l'artiste qu'il emploie, — Juste de Gand ou tout autre, car ce n'est pas la même main qui a peint ces vingt-huit portraits, — n'a nullement tenté de faire œuvre de restitution historique.

Quand ce sont des vivants, Pie II, Bessarion, Sixte IV, il a pu les apercevoir passant sur leur *sedia*, ou dans leur litière. Quand ce sont des contemporains, comme Vittorino da Feltre, il a pu consulter quelque médaille de Pisanello et alors il y a une ombre de ressemblance. Mais quand ce sont des anciens, il les a tout bonnement tirés d'un quidam qui passait. On dit, par exemple, sans que ce soit bien évident, que le *Moïse* est le portrait de Caterino Zeno, l'ambassadeur du shah de Perse. Ce Virgile, qui s'en va ayant terminé sa conférence, son livre sous le bras, aujourd'hui au Louvre, c'est sûrement un Toscan ou un Ombrien du XVe siècle. On trouve seulement, çà et là, quelque intention signalétique. Ainsi les poètes et

les philosophes grecs sont pourvus d'un abondant système pileux, tandis que les latins sont glabres. On voit aussi aux grecs un déguisement oriental : tel, au Louvre, ce Ptolémée qualifié « d'Alexandrie » (1).

Quant aux gestes, aux expressions, aux accessoires, il est rare qu'ils s'ajustent à ce qu'on sait des personnages. Il n'y a même aucun rapport entre eux et le texte des *elogia* inscrits au-dessous. On dirait que l'artiste a peint, d'abord, ces figures, puis qu'il a secoué leurs noms dans un sac et tiré au sort. Cicéron, vêtu d'un camail, est en train de lire, les lèvres cousues, *acqua in bocca*, dans une cellule close : c'est l'image du silence. Sénèque est encapuchonné comme un moine et le visage empreint d'une profonde tristesse, tandis que l'*elogium* rédigé pour lui, le loue d'avoir « libéré l'esprit humain de ses angoisses ». Platon, mélancolique, accablé, paraît déplorer la perte d'un feuillet du livre qu'il tend à ses auditeurs et Ptolémée bénir la sphère armillaire qu'il tient comme un ciboire avant de donner la communion. Boèce cueille une pincée de tabac d'une tabatière absente. Aristote arrête de la main une objection prête à naître. Homère, les paupières closes, joue du piano sur un gros volume, à moins qu'il ne tâte l'espace à la façon des aveugles avant de s'aventurer.

A peine si, dans ce dernier geste, on soupçonne un désir d'identifier. Tous les autres sont inopérants. Or le détail de cette figuration appartient manifestement à l'artiste. Comme à l'auteur des sept arts libéraux, on lui a dicté un thème. Il tâche d'abord de

(1) Au Louvre, dans la *Galerie de sept mètres*, sur la paroi de gauche en entrant, au second rang, *Ptolémée* faisant pendant à *Vittorino da Feltre*, le premier avec l'inscription ou *elogium : Cl. Ptolemæo Alex*(*andrino*) *ob certam astrorum dimensionem inductasque orbi Terrarum lineas vigiliis laborique æterno Fed*(*ericus*) *dedit*, le second avec l'inscription : *Vitorino Feltren*(*si*) *ob humanitatem literis exemploque traditam Fed*(*ericus*) *Præceptori sanctiss*(*imo*) *pos*(*uit*), puis un peu plus loin *Dante* faisant pendant à *saint Augustin*. En revenant sur ses pas et en sortant de la galerie de sept mètres, en face de la porte, sur la paroi de la galerie du Bord de l'Eau, au second rang, on trouve *saint Thomas d'Aquin* et *Virgile*, ce dernier avec l'inscription *P. Verg*(*ilio*) *Maroni Mantuano ob illustrata numeris heroicis Rom. incunabula imperiique poeseos divinitate Fed*(*ericus*) *dedit furori sublimi*.

Les quatre premiers sont bien mis en lumière et on les voit mieux sans doute qu'on ne ferait à Urbino, dans le studiolo. Mais rien, ni pour l'historien, ni pour l'historien d'Art, ne justifie leur présence ici parmi des scènes de piété et en pleine école ombrienne ou toscane, d'autant qu'on les attribue, officiellement, à Juste de Gand. Sujets, conception, dessin, style, couleur, facture, avec ce qui les

le suivre, puis ce thème l'ennuie : il l'oublie, et fait ce qui lui chante. A ce moment-là, il fait bien. La figuration qu'il imagine n'est pas très adéquate, mais elle est vivante et cela suffit. Nous ne savons pas si elle fut très goûtée du Condottière. Nous ignorons même s'il l'a connue tout entière, c'est-à-dire si elle était achevée quand il est mort. Elle nous révèle seulement sa conception philosophique du monde.

* * *

C'était la plus éclectique possible, tous les systèmes en vrac, pêle-mêle, les plus divers et les plus contradictoires : Ptolémée avec son épicycle auprès d'Aristote, — honorés il est vrai pour deux branches différentes de la connaissance : Aristote pour sa logique et la philosophie en général et Ptolémée pour son explication du mouvement des astres. On devine, à voir ce concile où Pietro d'Albano voisine avec Homère, un esprit respectueux de toutes les autorités, curieux de toutes les théories, affamé de toutes les nourritures. On comprend qu'il se fît lire en dînant et qu'il entretînt des astrologues. Aussi, les pourvoyeurs ne chômaient pas : Pontano lui dédiait ses traductions et commentaires des cent sentences de Ptolémée, Alamanno Rinuccini ses traductions d'Aristote, Pirro Perotti sa *Cornucopia*, Cristoforo Landino son livre *Delle disputazioni Camaldolesi*, et Prendilacqua sa vie de Vittorino da Feltre. Il protégeait aussi les poètes, notamment le napolitain Porcellio, Cantalicio et Cornazzano de Plaisance, quoique, à vrai dire, il ne les mît pas à un aussi haut rang que les savants.

entoure, le contraste est complet. Les gestes sont inexplicables. La certaine parenté, qu'on remarque entre eux et qui tient au thème imposé à l'artiste et au fond peint derrière les figures, ne sert de rien pour les comprendre. Ils ne peuvent intéresser le visiteur du Louvre qu'au point de vue purement esthétique.

A ce point de vue et aussi pour les amateurs d'identification et les dénicheurs de signatures, leur examen révèle combien les attributions sont faites à la légère. Il est manifeste que ces six portraits ne sont pas du même artiste et que le nom de Juste de Gand est une raison sociale. Si l'on regarde, par exemple, les mains des deux portraits de la galerie du Bord de l'Eau, chez *saint Thomas d'Aquin* et *Virgile*, on voit que leurs pouces renversés sont les mêmes que tous les pouces de la *Communion des Apôtres*, d'Urbino, y compris celui du duc d'Urbino, seule œuvre tout à fait authentique de Van Vassenhove, ou Juste de Gand. Cela conduit à croire que c'est bien, en effet, Juste de Gand qui les a dessinés. Mais ce trait signalétique de l'artiste ne se retrouve pas dans les quatre autres et nous ne savons à qui les attribuer. Au point de vue esthétique, le seul portrait tout à fait supérieur et qui nous mette réellement en présence d'un être vivant est celui de Vittorino da Feltre, exécuté d'après la médaille de Pisanello.

Son éclectisme en art n'est pas moindre. Pour la décoration de son palais, avec l'architecte en chef le dalmate Dellaurana, il va chercher à Venise Ambrogio da Milano, architecte lui-même et « lapicide », chef d'atelier, auquel on doit, sans doute, les *mirabil fogliami* de ses cheminées. Il prend à Urbino même un certain Diotallevi, qui est peut-être le ciseleur véritable des marbres que l'autre a ordonnés. De Venise, encore, il fait venir un Girolamo, *tagliapietre*, puis, de Florence, Baccio Pontelli, *lignaiolo* de son métier, pour marqueter ses portes et ses lambris, et aussi Domenico Rosselli, auteur, croit-on, des cheminées de la salle du Trône, de la cheminée *degli Angeli* et des deux portes cintrées à coquilles qu'on voit au coin de la même salle. En passant sous leur arche, il semble, en effet, qu'on va déboucher sur l'Arno.

On devine ainsi, tout le long des salles du palais, comme le passage de deux troupes d'enchanteurs égaux en sortilèges, troupes invisibles aujourd'hui, mais agissantes sur nous dans leurs œuvres : la troupe florentine de Domenico Rosselli, qui fait mouvoir les enfants, les déesses et les dieux, — et la troupe d'Ambrogio da Milano, plus habile encore, qui fait vivre les plantes et les oiseaux. Après cela, le duc fait appel à des gens de Sienne, Francesco di Giorgio Martini et Roberto Valturio, pour dicter à Ambrogio da Milano les sujets des soixante-douze bas-reliefs de marbre, représentant les machines de guerre anciennes et modernes. Nous retrouvons ainsi dans le mécène, l'archéologue et le soldat. Là-bas, à Rimini, Malatesta faisait ceindre sa cathédrale tout entière d'un long bandeau portant le chiffre sans cesse répété de sa maîtresse, Isotta. Ici, la ceinture de marbre, imaginée par Montefeltro pour son palais de briques, rappelle non sa maîtresse, mais la guerre, qui fut bien sa plus grande passion (1).

Pareillement, pour faire son propre portrait il appelle des artistes bien différents et ne s'en tient pas aux Italiens ; il s'est fait peindre au moins trois fois par un Flamand, peut-être plus souvent encore. Ses deux portraits par Piero della Francesca sont célèbres. Le premier, celui que tout le monde a vu aux *Uffizi* : un profil brun et crochu, sous un mortier rouge, découpé sur un horizon de taupinières noires et d'eaux claires ; le second, que

(1) Aujourd'hui, ces curieux bas-reliefs ne sont plus à l'extérieur du palais, mais à l'intérieur et au premier étage, rangés le long des galeries vitrées.

beaucoup ont vu à la Brera : le chevalier nu-tête couvert de fer, à genoux devant la Vierge, entouré de saints, — offrent les plus parfaits exemples de la peinture toscane du XVe siècle. Ils en ont la sécheresse, la finesse, la définition, la poésie intime et peu à peu pénétrante à la façon d'une lame froide et aiguë.

Les autres portraits d'une peinture plus épaisse et chaude sont moins connus. Trois sont dus à Juste de Gand. Ils furent peints après ceux de Piero della Francesca. Le premier un peu par hasard. Ce Juste de Gand, qui ne s'appelait pas Juste et n'était pas de Gand, mais d'Anvers et pour les siens se nommait Joos van Wassenhove, se trouvait à Urbino pour tout autre chose. Il était venu en Italie l'année d'avant, c'est-à-dire en 1469, attiré par le soleil, par les chefs-d'œuvre des maîtres toscans, par le mirage des cours italiennes et, qui sait? peut-être aussi par la vanité de montrer à ces seigneurs de la peinture en détrempe ou à l'œuf comment les *Barbares* du nord savaient peindre à l'huile. Il n'était pas le premier : un de ses compatriotes, affublé par les Italiens du nom de *Rogierus Gallicus*, et que nous appelons Roger van der Weyden, y était venu aussi. Et avant Roger van der Weyden, Jean van Eyck y était déjà connu, sinon en personne, du moins par ses œuvres.

A Brugia fu fra gli altri piu lodati
El gran Iannes el discepul Rugiero

disait alors, dans sa chronique rimée, le bon peintre et poète, Giovanni Santi, le père de Raphaël.

C'était donc plein d'espoir que Juste de Gand avait entrepris son voyage d'Italie. Mais, après avoir touché barre à Rome, n'y trouvant peut-être rien à faire, il était venu échouer à Urbino. Il faut croire qu'il s'y trouva bien, ou qu'il craignait d'être plus mal ailleurs, car il y resta plus de dix ans. On le mit à toutes sauces. Il avait été mandé par le duc pour faire les portraits des vingt-huit philosophes, mais il ne les fit pas, tout d'abord. Il lui fallut peindre auparavant un grand tableau de piété, une composition édifiante comportant une vingtaine de personnages. Le sujet était la *Communion des Apôtres*. C'était pour le maître autel de la Confrérie du *Corpus Domini* et cela pressait, paraît-il, car il y avait longtemps que les fidèles attendaient. On avait l'argent recueilli par souscription chez les fidèles, on avait le panneau, on avait ce qu'il fallait pour le

peindre, mais on n'avait pas le peintre. Tour à tour, deux fournisseurs habituels de la cour d'Urbino, le vieux Paolo Uccello et Piero della Francesca, avaient été déclarés forfaits. Un sort semblait peser sur cette entreprise.

Le duc voulut bien prêter aux frères du *Corpus Domini* sa nouvelle recrue, mais à condition que le tableau servirait à deux fins, l'une pie, l'autre profane. On était en train de fêter, à Urbino, une ambassade du shah de Perse. Cet exotique souverain, voulant partir en guerre contre le grand Turc, avait envoyé une mission en Italie afin de lui recruter des alliances. C'était là un événement trop rare pour qu'on ne cherchât pas à le commémorer. Mais comment? En figurant l'ambassadeur là où l'on figurait à cette époque tous les étrangers de marque, orientaux, levantins, turcs, nègres, chameaux, lions ou guépards, rois, bêtes et gens, c'est-à-dire près du Bon Dieu, dans quelque tableau de piété, comme déjà Giotto avait figuré des ambassadeurs chinois ou tartares dans une Nativité. C'est à quoi d'ailleurs servaient souvent les *Adorations des Mages*.

Mais c'est une *Communion des Apôtres* qu'on est en train de peindre... Qu'à cela ne tienne! On ne mettra pas le Persan au premier plan, comme s'il offrait une cassette ou une monstrance à l'Enfant Jésus, on le poussera un peu derrière, mais en bonne place, bien visible et, afin d'expliquer sa présence, on le fera converser avec le duc lui-même suivi de deux de ses conseillers. Voilà pourquoi, sur le vaste panneau de Juste de Gand, recueilli aujourd'hui au palais ducal, tandis que le Christ fait à grandes enjambées le tour de ses apôtres, agenouillés sur les dalles d'une église, pour poser sur les lèvres de chacun d'eux l'hostie sainte, qui reconnaissons-nous dans un coin? Federigo, de profil, en mortier et en manteau rouges, par-dessus un costume de brocart magnifique, en train de discuter avec un somptueux personnage amplement barbu, vêtu de brocart ramagé, lequel joue à merveille son rôle de Persan.

On n'est pas trop surpris de rencontrer ces deux contemporains dans une scène de l'Évangile, car l'entourage, — le chœur de l'église latine plantée de colonnettes aux chapiteaux composites, la table dressée, la nappe mise, les deux anges qui flottent au-dessus grâce à leurs ailes d'hirondelles et dans ce bouillonnement de plis que les Flamands aiment à savonner au bout des tuniques, et un troisième ange, sans ailes, et à

pied, saint Jean, paraît-il, qui saisit la carafe pleine de vin pour remplir le calice, — tout est fantaisiste à plaisir et pittoresque à souhait. Pour comble d'invraisemblance, la duchesse qui est morte l'an passé, tenant dans ses bras son fils qu'elle n'a quasi pas connu, apparaît rencognée dans le cadre d'une fausse fenêtre, triste, pensive, et coiffée du voile des veuves. D'un bout à l'autre, ce panneau est plein d'intentions, dont la moindre, à coup sûr, est l'intention religieuse.

Si c'est vraiment le même Juste de Gand qui a peint le duc agenouillé devant la *Dialectique*, aujourd'hui au musée de Berlin et longtemps attribué à Melozzo da Forli, sa manière a bien changé. A Berlin, le duc n'a plus ni le même nez, ni la même bouche, ni le même menton, ni les mêmes cheveux, ni les mêmes mains et la facture est toute différente. Ces contingences n'embarrassent, d'ailleurs, nullement les historiens d'Art. Ils déclarent que le Flamand s'était, à force d'habiter Urbino, « italianisé », phénomène de mimétisme qui serait intéressant à constater en effet, mais qui ne peut se préjuger (1).

En toute hypothèse, l'intention du modèle ainsi représenté est la même et elle est claire. Dans aucun des cinq grands portraits en pied qui sont venus jusqu'à nous, il ne s'est mis en posture de combat, ni de règne, rien qui rappelle Hawkwood, Gattamelata ou le Colleone, ni qui préfigure le Francesco Maria della Rovere, de Titien. En lui, le condottière apparaît bien parfois avec ses attributs ou son armure, mais que fait-il ? Il prie, il lit, il écrit, il parle. Il est aux pieds de la Madone ou de la *Dialectique*, les mains jointes ou bien studieusement refermées sur un livre. Il est assis lisant dans un énorme missel, évangéliaire ou psautier. Il suit la leçon d'un professeur. Il endoctrine un ambassadeur.

Sans doute, c'est assez l'habitude, à cette époque, de s'agenouiller devant la Madone pour se faire peindre, mais non de s'installer dans un fauteuil pour lire ou pour écouter une

(1) Il serait très curieux, en effet, qu'un maître artiste, en pleine possession de ses moyens, peignant la même figure, du même côté, sensiblement au même âge, l'ait trois fois dessinée de la même façon et puis, une quatrième fois, en ait modifié le contour jusqu'à tracer un angle obtus là où il en avait fait un aigu, ramener un menton quasi fuyant là où il avait projeté un menton en galoche, creuser une ligne concave là où il en avait fait une convexe et ne plus mettre la même distance entre les différents traits, notamment entre la narine et la lèvre supérieure. Ce serait la première fois qu'un tel phénomène serait constaté.

conférence. On voit encore assez souvent, au plat des miniatures, un prince sur son trône ou dans le nonchaloir des coussins, qui daigne accepter un livre des mains de l'auteur agenouillé devant lui. Ce qu'on voit moins, c'est ce prince s'agenouiller lui-même pour recevoir ce livre des mains d'une Science, eût-elle pris la forme d'une jolie femme. Et il est plus rare encore de le voir revêtir son armure et tous ses ordres et mettre son épée au côté et son casque à terre pour déchiffrer un psautier.

Or, le duc le déchiffre réellement, ou tout autre livre d'église, dans le portrait qu'il a commandé à Juste de Gand pour le mettre, ici-même, dans son *studiolo*, et qui est maintenant à Rome, à la galerie Barberini. On pourrait l'appeler « le liseur ». C'est l'image d'un acte aussi bien que d'un être. Si appliqué qu'ait pu être l'artiste à fourbir les aciers et à tisser les brocarts, à étaler le camail d'hermine qui couvre la cuirasse et la chaîne d'or qui couvre le camail, à polir l'armure de plates qui luit par endroits et filtre à travers le vaste manteau de brocart cramoisi, filigrané d'or et rebroussé pour laisser voir le bras de fer et la cubitière pointue et la genouillère articulée en queue d'écrevisse et la jarretière pendante avec la devise *honni soit qui...*, ce n'est pas là que va le regard. Ni ces affiquets somptueux et ostentatoires, ni d'autres plus précieux encore : la lentille qui brille dans le disque d'acier aux bords talutés, la poignée de la grande épée à garde simple, en croix, aux quillons à rubans plats, qui pend au côté du condottière, ni le bonnet ducal en pain de sucre, tout liséré de perles, qu'on a juché au-dessus du lectrin, à joues ajourées en rosaces gothiques, ni les reflets soigneusement allumés sur l'acier poli du casque, rien ne peut distraire notre attention de ce qui est le morceau capital : le Duc.

Ce profil buriné, raviné, couturé de rides, le globe du crâne miroitant sous le jour, l'arc des sourcils haut levés, la capote de la paupière baissée sur le livre, les rudes cheveux brossant l'oreille, l'épaisse ganache bien rasée d'un poil dur et dru, les lèvres allongées en une moue attentive et satisfaite valent toute une physiologie. Il y a, ici, une intention manifeste : le chef de guerre puise au livre monumental, tenu dans ses griffes puissantes, les préceptes ou les exemples dont il croit avoir besoin pour manier la grande épée que voilà pendue à son côté, ou le petit sceptre que voici, droit comme un cierge, dans la

menotte d'un enfant debout à son genou et qui sera le pâle et infortuné Guidobaldo.

La facture et la technique échappaient naturellement à ses prises. Elles valent ce que vaut le peintre et le patron n'y est pour rien. Pourtant, il y a un détail qui est peut-être dû à son insistance : les reflets sur le miroir poli du casque. Nous l'avons déjà vu, très appuyé aussi, dans son portrait de la Brera, et le portrait de la Brera est d'un tout autre artiste : Piero della Francesca. Ce n'est donc pas dû à l'artiste ; c'est dû au modèle. Et quand même, comme on le suppose quelquefois, l'artiste qui a peint ce détail dans les deux tableaux serait le même, quand ce serait Juste de Gand qui serait intervenu dans le tableau de Piero della Francesca pour en fourbir le casque, qu'est-ce que cela prouverait? Combien le modèle tenait à cette imitation, puisqu'il a fallu à son peintre principal un coadjuteur pour la lui assurer, d'autres indices le confirment. Il y avait, au palais d'Urbino, un tableau de Van Eyck représentant une scène de bain et ce que le duc faisait admirer à ses visiteurs, c'était le reflet d'un miroir où l'on voyait le dos des gens qui se baignaient, tandis qu'ils se présentaient de face au regardant.

Ainsi son idéal en art était celui de tous les grands mécènes de son temps : le fini minutieux dans la facture, et que la tapisserie ressemblât le plus possible à de la peinture. Ce n'est pas arrivé, heureusement, mais ce n'est pas leur faute. Avec cela, il leur fallait le plus de luxe possible dans la décoration et de surcharge dans les ornements. Là où il y a un vide, c'est qu'ils n'ont pas eu le temps ou l'argent, ou la main d'œuvre suffisante pour le remplir. Rien ne prouve que le duc ait obligé à quelque hérésie esthétique les artistes qu'il employait, — et l'on ne saurait demander plus à un protecteur des Arts, — mais rien ne prouve qu'entre deux partis ou deux artistes il ait choisi le meilleur.

Le seul goût très perceptible en lui, c'est le goût de la grandeur. Ce sage aime le faste. Sa posture est modeste, mais son vestiaire est somptueux. Pour adorer la Vierge ou la Science, il se met en grande tenue. Étant respectueux des pouvoirs établis et des usages plus puissants que les pouvoirs, il ne fait pas profession de mépriser les honneurs. L'Hermine de Naples et la Jarretière d'Angleterre, le bâton de lieutenant général de la Ligue et le *Baldacchino* de l'Église, la rose d'or, enfin au bout

de sa carrière le bonnet ducal, dès qu'il en est revêtu, il les porte, il se hâte de les dicter dans ses portraits ou dans les retouches apportées aux tympans de ses fenêtres, aux écussons de ses plafonds, aux bandeaux de ses portes ou de ses cheminées. Son palais est criblé d'insignes honorifiques. On ne les remarque pas toujours, parce qu'ils sont si adroitement mêlés aux motifs purement décoratifs, qu'on peut les croire le plus souvent nés d'une fantaisie de l'artiste. C'est ainsi que l'aigle des Montefeltro, sur la cheminée de la salle *del Magnifico*, semble un gardien des épis prêt à fondre sur les oiseaux pillards, et que la Jarretière d'Angleterre marquetée dans les parois du *studiolo* paraît un bibelot de plus suspendu dans un décrochez-moi ça de revendeur.

Il les revêt même, ces insignes, pour ouïr une leçon ou plus précisément une « lecture » que fait dans une grande pièce froide et nue, plantée de colonnes et faiblement éclairée par un lanterneau, un professeur triste et longuement barbu, tout semblable à un rabbin. C'est, dit-on, un prêtre zélandais, Paul de Middelbourg, mathématicien et auteur d'un projet pour réformer le calendrier. Il est attaché à la cour d'Urbino. Il donne des leçons au petit Guidobaldo; il en deviendra le médecin, plus tard et sera enfin évêque de Fossombrone. Le petit garçon est là, lui aussi, tout de perles coiffé, debout, raidi par le respect qu'on doit à ce qu'on ne saurait comprendre. Et là aussi, le duc a voulu voir figurer ses principaux conseillers : les Ubaldini père et fils et Odasio. Leurs longues figures apparaissent derrière leurs lectrins respectifs, le dos au mur, faisant tapisserie, avec cet air neutre et résigné qui décèle les auditeurs d'une conférence.

Bien qu'effacé, décoloré, réduit à l'état de fantôme, ce panneau de Juste de Gand, aujourd'hui à Windsor, est une scène tellement révélatrice d'un caractère que nul texte ne la vaudrait. D'ordinaire, le geste d'un portrait ne révèle pas grand chose, étant posé par l'artiste ou imposé par l'usage. Les mains jointes des donateurs au xv[e] siècle ou tenant des roses au xviii[e], ne nous disent rien de l'individu. Mais quand, à plusieurs reprises, des artistes différents voient le même modèle dans une action inhabituelle aux portraits de leur temps, on peut dire : ce trait n'est pas de l'artiste, mais du modèle. Il y a, là, un indice signalétique. Nous voyons alors nécessairement ce que fut l'homme

représenté, ou du moins ce qu'il voulut être. Or il est évident que le grand Condottière a voulu laisser le souvenir d'un lettré, d'un étudiant, d'un dévot. Ses effigies, aujourd'hui dispersées dans toute l'Europe, font pressentir aux visiteurs des musées de Londres, de Windsor, de Berlin, de Rome, de Florence, de Milan, ce qu'on éprouve intensément en son palais ducal, quand on pénètre dans son *studiolo :* le culte de la vie pensive et recueillie. On se le figure planant sur son peuple du haut de sa loggia, interpellant les moissonneurs sur les pentes de la colline, fouillant de son œil unique l'horizon, jusqu'aux confins éthérés de son petit royaume, puis, après avoir aspiré largement l'air de l'Adriatique et des Apennins, réintégrant sa niche studieuse, et au long des heures de silence et de paix, cherchant à entrer en communication avec les ombres immortelles qu'il y a lui-même appelées.

***

Mais cela ne fut jamais ou ne fut qu'à de rares minutes. Son palais était à peine achevé quand la mort l'arrêta. Certaines parties ne l'étaient pas. Certaines ne l'ont jamais été. Pas davantage, la cathédrale qui s'élevait, là, tout contre, ni le cortile qu'il faisait construire là-bas à son palais de Gubbio, en imitation de celui, tout battant neuf, d'Urbino, ni les palais de Cagli, de Castel Durante, de Fossombrone. C'est le sort commun à toutes ces entreprises de la Renaissance. Ce que nous voyons de complet, d'achevé, de plein, est l'œuvre de plusieurs générations, le plus souvent abandonnée, reprise, bouleversée, selon des humeurs diverses et parfois contradictoires. Les fondateurs ne l'ont jamais vu. Les palais ou les églises que nous ne connaissons qu'en ruines ne leur sont apparus qu'en ébauche et souvent même ce que nous prenons pour des ruines n'est que de l'inachevé.

Hommes de peu de réflexion, ils se jetaient dans la bâtisse, dans la guerre, dans la vengeance, dans l'amour, sans mesurer le temps, l'espace, les chances, le péril. Ils construisaient sans se demander : aurai-je le temps de finir? Ils détruisaient sans se dire : puis-je remplacer? Ils mettaient à la voile pour des pays supposés, munis de cartes imaginaires, imprévoyants du retour. Les papes ceignant la tiare, vieillards, précipitaient leurs proches dans des entreprises gigantesques, comme s'ils

avaient l'Éternité devant eux. Les parvenus obligés de défendre la couronne à peine posée sur leur tête, jetaient les fondations d'un royaume, alors qu'il eût fallu s'assurer un bastion. Ils appelaient les peintres, les statuaires, les stuqueurs, les ornemanistes pour décorer ce que les maçons n'avaient pas fini de bâtir. Dix ans après, l'oncle Pape était mort, la dynastie renversée, la prébende tarie, le palais désert, l'église à mi-hauteur; il pleuvait dans la basilique. Peu importe! « L'à quoi bon? » leur était inconnu. Les exemples innombrables de catastrophes, d'échecs, d'avortements ne les arrêtaient pas. Ils ne voyaient ni la veille ni le lendemain. Mais ils vidaient la minute présente de tout son contenu, pressés de se marier, pressés de marier leurs enfants, pressés d'élever leurs tombeaux, pressés de tirer vengeance, pressés de tirer race.

Les vieilles églises de Toscane ou d'Ombrie ruineuses et inachevées : telles sont les destinées de ces hommes, — celles du moins qu'on n'a pas rafistolées au XIXe siècle, — avec leurs façades dépourvues de revêtements, ou leurs anciens revêtements déchirés, leurs moignons de pierre tendus pour soutenir l'aile qui ne viendra jamais, leurs marbres jaunis et ébréchés, leurs bronzes patinés par les mains, leurs tombes usées par les pieds, et malgré tout rayonnantes d'une beauté qui transperce les cœurs. Elles ont été conçues avec un tel sens de la grandeur que leurs lignes interrompues en fait, mais prolongées par notre imagination, atteignent l'infini. L'Italie est une enfant prodigue, géniale et téméraire qui, sans s'assurer le nécessaire, a ébloui le monde de son superflu.

Si nous voulons évoquer ses grands mécènes, ne les imaginons donc pas jouissant de leurs œuvres, satisfaits, à l'abri, oisifs. Ce sont leurs successeurs, les seigneurs secondaires et parfois dégénérés qui firent cela. Eux, ils vécurent dans des espèces de chantiers ouverts à tous les vents, parmi des échafaudages et des charretiers, des décombres, des entrepôts de travertin ou de Carrare, *opera del duomo* ou *del palazzo*, mis au pillage, toutes les fois qu'on avait besoin de matériaux pour un travail plus urgent, et « publiques rapines ». Ils sont morts en plein rêve inachevé. Le duc d'Urbino, bâtisseur ou mécène, c'est Alphand, c'est Garnier, c'est Haussmann, debout sur le bord des éboulis, pilonnant des fondations, dictant des mesures, résolvant des problèmes, le rouleau de plans à la main, comme son bâton

de capitaine général. De certaines parties de cette œuvre il a bien pu jouir, en leur première et fraîche nouveauté, mais le palais ducal, tel qu'il l'aurait voulu avec ses dépendances, ses murs couverts de marbres, ses décorations complètes, ses tableaux mis en place, sa cathédrale, il ne l'a jamais vu.

Et nous, non plus, nous ne le voyons pas. Il est vidé de tous ses trésors. Sa bibliothèque est au Vatican, ses portraits par Piero della Francesca sont à Florence et à Milan, ceux par Juste de Gand à Rome et à Windsor, ses Allégories des sept arts libéraux par Melozzo da Forli sont à Berlin et à Londres, les portraits des philosophes par Juste de Gand ou ses aides sont à Paris et à Rome, ses médaillons ou ses bas-reliefs, ses bustes sont un peu partout, notamment au *Bargello* de Florence, au *Carmine* de Venise et à l'*Ateneo* de Pesaro. Les médaillons, qui remplissaient les pendentifs du *Cortile*, ont disparu. Seule, la *Communion des Apôtres*, de Juste de Gand, la *Flagellation* et une *Madone* de Piero della Francesca sont restés à Urbino, avec deux ou trois médaillons ou bas-reliefs de pierre et avec les portes et les cheminées monumentales que les Barbares n'ont pu ravir (1).

Qu'est-il donc arrivé? Oh! rien que de banal. Un jour, le légat du pape Urbain VIII passe à Urbino : il rafle les vingt-huit portraits de philosophes et celui du « Liseur » et les voilà à la galerie Barberini à Rome. Plus tard, un partage de succession en distrait la moitié, qui s'en va dans la famille Sciarra Colonna. Là, un collectionneur voit ces quatorze têtes, les achète et on les revend au Louvre, pêle-mêle, par-dessus le marché avec presque toute la galerie Campana. Une autre fois, Napoléon, ou son sous-ordre, veut enrichir la capitale de la Lombardie : il faut que le tableau des *Zoccolanti* parte pour Milan. En 1815, la France rend une partie de ses prises, mais Milan garde la sienne, qui est maintenant à la Brera, salle XXIII, faisant cortège au *Sposalizio*. Longtemps après, un amateur trouve, chez un paysan de Florence, une table à manger qui lui paraît avoir été un panneau peint et contenir des figures. On nettoie, on frotte, on voit sortir un seigneur en robe qui a été rouge, dans un palais, en face d'un docteur. On restaure, on

(1) Les autres œuvres d'art qu'on voit maintenant au palais ducal d'Urbino, transformé, depuis 1912, en « Musée national des Marches » sont très intéressantes, mais postérieures ou étrangères à la vie du duc d'Urbino.

vernit, on vend le tout à la reine Victoria et le duc auditeur est exilé à Windsor Castle, dans la *Zuccarelli Room*.

Chacun déplore de ne pas voir en place ce qu'a pris le voisin, mais nul ne songe à restituer ce qu'il a pris lui-même. Que faudrait-il pourtant, si l'on voulait rendre la vie à ce grand palais désert ? Y remettre les œuvres qui l'ont animé. Il y aurait un double intérêt : pittoresque et d'enseignement. Il serait beau de voir ce que Raphaël a vu avant de peindre, dans le cadre que Bramante a parcouru avant de bâtir. Ce n'est pas cela qui a fait Raphaël, ce n'est pas ceci qui a fait Bramante. Les grands artistes se font tout seuls et rien ne saurait les produire, ni les empêcher. Ce n'est pas à ces rencontres fortuites de Juste de Gand, de Piero della Francesca, de Melozzo da Forli que Raphaël dut son génie, mais c'est à elles peut-être qu'il dut sa précocité. Et nous qui ne sommes ni Raphaël, ni Bramante, qui ne portons pas un monde nouveau en nous, mais qui pouvons étendre les bornes du nôtre jusqu'au leur et prolonger ainsi, en deçà d'elle-même, notre existence éphémère, c'est à ces rencontres naturelles et vivantes que nous le devons, — et non aux réunions artificielles et froides des musées.

Que nous disent, à Windsor, ces graves personnages anonymes qui n'ont joué aucun rôle dans l'histoire des trois royaumes, ni dans son Art ? A Berlin et à la *National Gallery*, ces muses dépaysées devant leurs amants inconnus ? A la *Brera*, ces anges et ces saints formant le cercle autour d'un condottière ? A *Barberini*, ce portrait d'un prince des Apennins peint par un maître de la gilde d'Anvers, qui n'ouvrent, ni l'un ni l'autre, de vue sur Rome ou sur les Barberini ? Au Louvre, enfin, ces effigies de philosophes ? A peine si l'on s'informe d'eux... Et si l'on s'en est informé, que nous disent-ils ? Ensemble, ils composaient une symphonie ; séparés, le son qu'ils rendent est inintelligible et monotone. Veut-on en juger ? Qu'on lise l'inscription qui court au-dessus des sept Arts libéraux, à la *National Gallery* et à Berlin. On a lu à Londres : *dux urbini montis feritri ac* ; il faut aller à Berlin pour lire la suite : *durantis comes ser* ; puis retourner à Londres pour poursuivre : *ieclesie gonfalonierus* ; enfin revenir à Berlin pour trouver la date : MCCCCLXXVI. Ce n'est pas seulement là une anomalie matérielle, c'est le signe d'une chose grave : la dispersion des âmes que l'art avait unies.

Pourquoi ne pas les réunir ? Ce n'est pas impossible à faire

puisqu'on l'a déjà fait : les tapisseries qui étaient à Vienne, l'aigle lutrin qui était parti sont revenus. Rome et Florence sont assez riches et elles contiendront toujours assez de trésors pour nous attirer. Que ne remet-on à Urbino les deux portraits célèbres du duc Federigo et de la duchesse Battista Sforza par Piero della Francesca? Les Uffizi y perdraient sans doute,mais l'Italie y gagnerait. Quant au Louvre, s'il rendait ses portraits de philosophes, qui donc s'en apercevrait?

Ces trusts gigantesques et de plus en plus avides que sont les musées, combles, débordants et quémandeurs de crédits nouveaux pour y loger encore plus d'inféconds richesses, desquelles on ne jouit plus parce qu'on en est accablé, perdraient-ils de leur prestige en s'allégeant de tout ce bagage inutile ? Et si les figures, dont le cadre tient encore quelque part et s'ouvre sur le vide, s'en retournaient le remplir? Il restera toujours assez de tableaux de chevalet, ou de morceaux de sculpture, sans rôle défini, ni mission déterminée, sans lien avec aucun pays, ni aucun être, ou dont le lien est perdu, œuvres vivantes encore, mais dépaysées, frappées d'amnésie, comme ces blessés qui, après une grande secousse psychique, ne se souviennent plus de leur nom, ni du lieu où ils sont nés... C'est pour celles-là que sont faits ces maisons de retraite ou ces hospices : les Musées. Pour les autres, ne peut-on les voir réunies et ressuscitées en ce monde sans attendre « le jour où la Terre et les Eaux rendront leurs morts » ?

ROBERT DE LA SIZERANNE.

(A suivre.)

SUR LES BANCS DE FLANDRE

III (1)

MINES ALLEMANDES

LA FIN DU « BRANLEBAS »

Les hachures d'une pluie tenace unissent le ciel encrassé à la mer obscure que gonfle la houle de sud-est. Tout horizon est aboli. Dans la nuit du 28 au 29 septembre 1915, la région des bancs de Flandre est plus sinistre encore que de coutume.

Sur la passerelle du *Branlebas* peuplée d'ombres immobiles, la lampe discrète du compas, seule lumière permise, projette son cercle pâle sur les traits du gabier Carrel, de quart à la barre, attentif à tenir le bateau en route. L'homme du *chadburn* (2) sommeille à moitié. Seuls résonnent le crépitement de la pluie et le gémissement de la brise dont les risées apportent le grondement des canons du front.

Minuit moins cinq : c'est l'heure du changement de quart.

— Me voici, lieutenant, je prends la suite, fait le premier-maître pilote qui se profile, enveloppé dans son ciré, en haut de l'échelle d'accès.

— Je vous la transmets volontiers, maître pilote, répond l'enseigne Lehagre. Voici la situation. Ligne de file derrière l'*Obusier* que vous apercevriez à 200 mètres sur l'avant, si le temps était moins poisseux, mais qui veut bien, heureusement,

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 mars.

(2) Le *chadburn* est un appareil à cadrans, aiguilles et sonneries, qui sert à transmettre les ordres aux machines. Sur les torpilleurs, il est doublé d'un tube acoustique.

nous montrer sa ratière. Depuis vingt minutes, il nous emmène au sud-ouest et nous arrivons presque à la bouée de Nieuport, limite sud de notre circuit.

— Lieutenant, l'*Obusier* signale « blanc-vert », interrompt le quartier-maître timonier Tanguy.

— Bien, fait l'enseigne, nous allons virer de bord. La barre à droite quinze.

Pendant que, docilement, le *Branlebas* obéit à son gouvernail pour exécuter le signal « blanc-vert », lequel veut dire que le navire de tête vient sur la droite, l'enseigne continue :

— Nous voici, comme vous voyez, à un mille dans l'est de la bouée en question. Nous allons faire du nord-est pendant une demi-heure environ, puis de nouveau du sud-ouest jusqu'à la bouée et ainsi de suite, aller et retour, tant que l'*Obusier* voudra. Mais nous voici en route. Dressez la barre. Gouvernez sur la ratière de l'*Obusier*.

— Quelle allure, lieutenant ? interroge le maître pilote.

— Cent tours qui devraient faire dix nœuds et qui n'en font que huit, car nous avons deux nœuds de courant sur le nez en ce moment. Les babordais sont aux postes de combat. Le projecteur est paré à allumer. Le point et la route sont portés sur la carte. La T. S. F. a signalé vers neuf heures un champ de mines quelque part dans le nord-ouest du banc Ruytingen, donc en zone anglaise. Le flot est établi, la mer sera pleine vers deux heures et demie du matin.

— Deux heures trente-sept, interrompt le commandant Wackernie, qui semble endormi sur son pliant, mais garde comme toujours en alerte ses yeux, ses oreilles et son cerveau.

Ayant ainsi terminé la remise rituelle du service, Lehagre s'accroche aux rambardes pour étaler les coups de roulis et gagne l'arrière le long du pont obscur, glissant et hérissé d'obstacles qui semblent, à bord des torpilleurs encombrés, se multiplier la nuit comme par miracle. Un coup d'œil en passant aux gens de quart à l'arrière. Au canon de 47 millimètres tribord, le vieux quartier-maître fusilier réserviste Lamer murmure un « bonsoir lieutenant » respectueux. A bâbord, près de la pièce symétrique, le canonnier Corbin, adossé à la cheminée, sifflote entre ses dents.

Un champ de mines trouvé aujourd'hui au Ruytingen, un

autre signalé hier à la Bassure de Baas et deux avant-hier au Vergoyer et près du West-Hinder. Vraiment, sur les bancs de Flandre, le repos qui suit le quart est tout à fait analogue à celui que l'on goûte sur le front dans les secteurs où sévit la guerre de sapes. A chaque minute, le bain glacé menace et la saison d'été vient de finir durant laquelle il aurait pu offrir quelque agrément avant la noyade finale. Bah! On est fait à ce danger-là comme aux autres. Si nombreuses que soient les mines, l'eau libre occupe infiniment plus de place que ces machines infernales lesquelles sont mouillées à 50 mètres d'intervalle au moins, sinon l'explosion de l'une d'elles entraînerait, « par influence », l'éclatement de tout le champ. Combien de fois a-t-on navigué en long, en large et en travers en des lieux que, deux ou trois heures plus tard, les dragueurs déclaraient contaminés! Et puis, à Dieu vat! D'ailleurs, cette nuit, nos torpilleurs ont briqué la même route depuis le coucher du soleil. Cinq fois ils sont revenus mettre le nez sur la bouée de Nieuport. Sûr et certain l'eau est propre par là.

Pour qui arrive de la passerelle, tout ruisselant de pluie, le minuscule carré, sur quoi s'ouvrent les cabines des officiers, paraît un enclos très confortable quand le bateau n'est pas trop secoué. Lehagre ne s'y attarde guère. Deux pas à faire et le voilà dans son home étroit qu'une mince cloison d'acier sépare de la chaufferie arrière (1) où ronronne un ventilateur, accompagnant en mineur une mélopée bretonne qui semble venir de très loin. Dans une cabine voisine dort l'enseigne Le Franc, qui doit prendre le quart à quatre heures du matin. Aucune vibration d'hélices. On jurerait que tout le navire s'est assoupi.

Dans quelques instants, les deux torpilleurs vont virer de bord pour redescendre vers la bouée de Nieuport.

Droit devant eux, entre deux eaux, une mine allemande est immobile, gros cylindre à couvercle en calotte sphérique d'où sortent quatre antennes... Elle est là depuis la veille... Elle attend... On la croirait là pour marquer le point où les deux bateaux doivent tourner... Cinq fois déjà, cette nuit, ils l'ont presque frôlée, sans savoir... Comment sauraient-ils? A

(1) Les torpilleurs du type *Branlebas* ont deux chaufferies placées l'une à l'avant, l'autre à l'arrière du compartiment des machines, ils ont donc deux chaudières, et, partant, deux cheminées.

cette heure de la marée, 3 mètres d'eau la couvrent. L'*Obusier* et le *Branlebas* calent 3 m. 15 !

Minuit 28. — Pour la sixième fois, ils approchent. La mine n'est plus qu'à trois cents mètres sur leur avant et un peu sur leur droite. Ils sont sauvés s'ils l'évitent encore cette fois, car, dans une heure, quand ils reviendront, la mer sera assez haute pour que les antennes défilent sous leurs quilles sans les toucher (1).

Voici l'*Obusier*... Il laisse l'engin à une soixantaine de mètres par tribord... Le *Branlebas* suit. Passera-t-il? La mer est grande, la mine est petite et le *Branlebas* n'encombre que six mètres en largeur.

Oui, mais il est long de 60 mètres...

Qu'importe sa longueur, direz-vous? Il ne marche pas en travers comme un crabe... Ma foi, presque. N'oubliez pas le courant. En cet instant, il porte en travers à 3 nœuds. Chaque fois qu'à 10 nœuds le *Branlebas* fait 10 mètres en avant, il est, en même temps, dépalé de 3 mètres sur tribord. Les deux forces combinées, hélices et courant, ont une résultante qui entraîne le bateau obliquement sur la mine. Et, reliée par un orin en fil d'acier à son lourd « crapaud » posé sur le fond, la mine se moque des courants et ne bouge pas plus qu'un navire à l'ancre.

Est-ce la vie? Est-ce la mort? Le *Branlebas* va arriver au point dangereux... Il y est... Son étrave défile à quelque 20 mètres de la marmite cornue, que la lame de sillage fait osciller doucement. Bon Dieu! comme il dérive vite, ce bateau! Son centre pare quand même la mine, à dix mètres à peine...

La chaufferie arrière, le carré des officiers, le carré du commandant ont évité les antennes. Et voici les hélices... Prise dans leur remous, la mine tourne sur elle-même comme une toupie... Le gouvernail la double, terriblement près... sans toucher.

Du poste des maîtres, à l'extrême arrière du navire, sortent de paisibles ronflements. Recrus de fatigue, ils dorment, ces

(1) Le plus léger frôlement suffit. Les antennes de la mine sont en plomb et contiennent un tube de verre plein de bichromate de potasse. Le moindre choc déforme le plomb et casse le tube. Le liquide tombe alors dans un vase placé dessous et qui contient deux électrodes, zinc et charbon. L'arrivée du bichromate transforme l'ensemble en une pile, laquelle envoie son courant dans une amorce électrique au fulminate noyée dans les 140 kilos de tolite que forment la charge explosive. Et tout saute, sans raté possible.

braves gens... côte à côte, bien au chaud, dans leurs hamacs qui les délivrent des roulis et des tangages.

La mine est à leur aplomb... Passe ou manque?

Coup de tonnerre. Trombe d'eau. Pluie de mitraille.

L'arrière soulevé par l'explosion, le *Branlebas*, reins cassés, demeure courbé en deux. Au niveau de la chaufferie arrière, le pont est plié comme une feuille de plomb.

Du panneau des officiers sortent les deux enseignes. Le Franc, la face sanglante, rassemble ses hommes dans la nuit. Sa voix couvre le bruit de la vapeur qui sort de la chaufferie en hurlant. A travers une ferraille indescriptible, l'officier entraîne son monde :

— Au poste des maîtres, vivement!

Les tôles déchirées coupent les habits et les chairs. Vite! Vite! « Oh! attention, lieutenant, il y a un trou... » Ce trou est tout ce qui reste du tube de lancement. Le réservoir d'air comprimé de la torpille qu'il contenait a éclaté, émiettant tout. Maintenant l'enseigne regarde une crevasse large comme la main, d'où sort une lueur bizarre. Là fut le panneau de descente au poste des maîtres. L'explosion de la mine l'a étranglé, ne laissant que cette fissure sinistre sur quoi l'enseigne est penché. Il appelle. Pas de réponse... Rien que le gargouillement de l'eau qui entre par une brèche invisible. Et sur cette eau flambe du phosphure de calcium, projeté hors de l'armoire du maître torpilleur, éclairant d'une lumière funèbre la crypte de tôle froissée où sont couchés le premier maître Luguern, les seconds-maîtres Fleury, Guingamp, Elhard et Kervella, tous morts...

Aux vivants à présent. Le Franc va mettre à l'eau la baleinière pour porter une remorque à l'*Obusier*. Pas besoin d'une aussière bien longue, écoutez :

— Wackernie, je vais vous envoyer un bout pour vous déhaler jusqu'au banc Smal. Là, on se débrouillera à basse mer. Pas de projecteur, n'est-ce pas, nous serions poivrés tout de suite par les batteries.

Ainsi parle le capitaine de frégate Yvon, commandant l'*Obusier*. Il a amené son navire tout près des camarades en péril, là où une mine vient de sauter, où d'autres mines, sûrement, dressent leurs antennes... N'importe. Seul compte le devoir sacré, le sauvetage. Yvon ne périra que huit

ans plus tard, en novembre 1923, sur le dirigeable *Dixmude*.

La passerelle du *Branlebas :* Wackernie est là, il dirige la lutte. Il a stoppé les machines, afin de garder la vapeur pour les turbines d'épuisement. Une ombre se présente, dégageant une âcre odeur de toile brûlée, c'est le second-maître mécanicien Guyomard qui sort de l'enfer qu'est la chaufferie arrière.

— Commandant, il n'y a plus personne en bas. J'ai forcé le quartier-maître Le Run à remonter. La chaufferie est noyée.

— Bien mon ami, répond Wackernie de sa voix lente et grave. Et toi, Bourdillon, quelles nouvelles de la chaufferie avant ?

Elle doit être intacte, pense Wackernie, l'explosion s'est produite à plus de 40 mètres d'elle...

— Pas fameuses, commandant, répond le mécanicien, la secousse a bousillé les grilles de la chaudière. Les feux ont dégringolé dans les cendriers. La pression tombe...

C'est la fin, sans sursis. Wackernie reste calme :

— Lehagre, dit-il à l'enseigne, faites embarquer les blessés dans la baleinière de l'*Obusier* et faites mettre des flotteurs sur les grenades.

A l'arrière, les sifflements de la vapeur ont brusquement cessé, la chaudière est vide.

— Y a-t-il des blessés par ici, demande l'enseigne?

— Moi, lieutenant, répond le quartier-maître Lamer, mais ne vous en faites pas, je partirai avec les autres.

— Qu'est-ce que tu as ?

— Le bras cassé, je crois. J'ai été lancé en l'air par la secousse et je suis mal retombé.

Une voix descend du youyou qui, suspendu à ses bossoirs, domine la scène de trois mètres :

— Tu aurais dû tomber comme j'ai fait, Lamer...

— C'est toi, Corbin, dit Lehagre, étonné de voir le canonnier du 47 ainsi perché. Qui t'a dit de monter là-haut?

— Personne, lieutenant, j'y suis bien arrivé tout seul et ma foi, comme on ne tardera pas à avoir besoin du youyou, j'ai fait parer les garants et je l'ai vidé.

La gerbe de l'explosion a, en effet, lancé Corbin vers le ciel et est retombée en même temps que lui dans l'embarcation.

— Lieutenant, reprend Lamer, je crois bien qu'il y a quelqu'un dans le cagibi de la T. S. F. Pas moyen d'ouvrir la porte, elle est coincée.

Des coups de poing dans la porte :

— Ho ! Qui est là-dedans ?

— C'est moi, quartier-maître T. S. F. Boulou. Je ne peux pas sortir.

— On va t'ouvrir. Tu n'as pas de mal?

— Pas trop. J'ai reçu seulement le condensateur sur le genou, le reste du fourbi électrique sur la figure et le linge du second dans les reins.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Eh bien ! oui. Quand tout a sauté, mon plancher est dégringolé en bas et, par le trou, tout ce qu'il y avait dans l'armoire de M. Le Franc est monté chez moi.

On délivre le quartier-maître, et tout l'arrière déjà submergé est évacué. Maintenant, il faut forcer les hommes à descendre dans les embarcations de l'*Obusier* qui dansent sur la houle le long du *Branlebas* agonisant. Tous ces gars magnifiques ne craignent qu'une chose : quitter leur navire trop tôt, sans être sûrs qu'il va couler...

Et lorsque, précédé de ses deux enseignes, le commandant Wackernie quitte son bord le dernier, à l'instant où la moitié du *Branlebas* qui émerge encore, se couche sur tribord pour descendre au cimetière des bancs de Flandre, le quartier-maître timonier Tanguy et le gabier Carrel partent dans le même youyou que leur chef, en disant fièrement :

— Nous étions de quart sur la passerelle, nous avons le droit de débarquer après tous les autres, avec le commandant.

LA MAISON CATULLE

1915. — Bruges est la grande base navale allemande de Belgique. Le vice-amiral von Schroeder, gouverneur et commandant en chef de la marine des Flandres, réside au palais du gouvernement, sur la grande place de la Venise du nord.

La Venise du nord ! Ah ! les Allemands en ont fait quelque chose de joli ! Ils l'ont déshonorée avec les abris blindés bâtis pour leurs sous-marins, lesquels ont dû fuir Ostende et Zeebrugge intenables sous les obus anglais. Figurez-vous huit colonnades portant autant de toits en béton armé épais de trois mètres. Sous-marins et équipages peuvent dormir à l'aise là-dessous.

Les officiers, eux, habitent la maison Catulle, à toucher les

docks. Dans les trois belles caves voûtées, ils ont installé un « refuge des travailleurs fatigués ». Nul n'y pénètre sans montrer patte sanglante de sous-marinier. On y boit chaque nuit et jusqu'à l'aurore, pour noyer le souvenir de certains canots trouvés à la dérive, avec des cadavres de femmes et d'enfants. Des amateurs ont peint sur les parois des obus et des torpilles ressemblant vaguement aux hommes d'État de l'Entente et aussi, sans doute pour que nul n'ignore l'emploi du souterrain, des singes buvant du champagne. Çà et là éclatent, en grosses lettres, des devises pas très neuves : « La vie est courte et la mort dure très longtemps... » ; « Bois tant que tu es de ce monde, car demain tu peux mourir »... et d'autres encore.

Lorsqu'à l'aube les ordonnances des officiers ramassent, parmi le verre brisé, les corps des ivrognes, l'atmosphère de ce trou sans aération rappelle celle d'un sous-marin en plongée depuis vingt heures avec un équipage en proie au mal de mer et à toutes ses conséquences.

Des fresques du plus haut goût montrent, dansant avec des mines, les commandants disparus. Cinq déjà pour les sous-marins des Flandres. Et, s'il existe à Wilhelmshaven, base des sous-marins de la mer du Nord, un Panthéon du même genre, ses murs devraient porter, en ce 1er octobre 1915, l'image de quinze commandants qui ne reviendront plus (1)... Qu'importe! Buvons quand même. Dieu punira l'Angleterre.

L'intervention divine se fait attendre. Le blocus des côtes anglaises et de la Manche entière, fièrement proclamé le 4 février dernier, a fait fiasco.

La soirée commence par les toasts rituels. Au Kaiser. Au fameux Schwieger, commandant l'*U 20* qui coula la *Lusitania*. Aux mânes du célèbre Weddigen, lequel ayant, avec l'*U 9*, fait coup triple sur le *Cressy*, le *Hogue* et l'*Aboukir*, fut, à bord de l'*U 29*, proprement envoyé au fond par un coup d'éperon du *Dreadnought*.

(1) Pohle, de l'*U 15*, éperonné par le *Birmingham;* von Schwemitz, de l'*U 13*, disparu ; Stoff, de l'*U 8*, et Hennig, de l'*U 18*, capturés; Hansen, de l'*U 41*, et Wegener, de l'*U 27*, tous deux coulés par le bateau-piège *Baralong;* Lepsius, de l'*U 6*, Furbringer, de l'*U 40*, et Schulthess, de l'*U 23*, tous trois torpillés par des sous-marins anglais; von Berckheim, de l'*U 28*, disparu; Hammerle, de l'*U 14*, coupé en deux par le chalutier *Hawk*; Graeff, de l'*U 36*, coulé par un bateau-piège; Kratzsch, de l'*U 18*, tué par un obus; Wilcker, de l'*U 37*, coulé par la *Sainte-Jehanne;* Weddigen, de l'*U 29*, éperonné par le *Dreadnought*.

La pression monte vite, bien que les sous-marins traversent une période fâcheuse. Ils ont reçu, le 20 septembre, il y a juste dix jours, l'ordre de cesser d'attaquer le commerce anglais dans la mer du Nord et devant les Flandres. Simplement parce que, un mois plus tôt, le torpillage de l'*Arabic*, dans la mer d'Irlande, a noyé trois citoyens américains. Du coup, les *UB*, lanceurs de torpilles et d'obus, sont au rancart. Seuls les *UC* mouilleurs de mines prennent la mer, et sont sur les dents.

— Cinq tournées, oui, cinq dans le seul septembre, hurle le commandant de l'*UC 6*. On exagère et ces messieurs des *UB* finiront par user, de leurs échines, les coussins du sieur Catulle, tandis que nous trimons pour eux.

— Fichez-nous la paix, les mineurs, intervient Steinecker, commandant d'un *UB*, vous faites vraiment trop de remous avec vos expéditions à la papa. Une seule de nos croisières en vaut dix des vôtres. Nous autres, les *UB*, nous nous battons pour de bon, en montrant nos périscopes. Nous risquons l'abordage, l'obus et la grenade. J'appelle ça la guerre et j'appelle promenade hygiénique l'affaire qui consiste à semer tranquillement des mines quand il n'y a personne dans les environs, et à se défiler après. Tel est le travail des glorieux *UC*. Et j'offre une bouteille de Liebfraumilch à qui prouvera le contraire.

— Mon cher camarade, riposte le commandant de l'*UC 6*, les portraits qui ornent ce boudoir vous répondront mieux que moi. Deux *UC* perdus pour un seul *UB* donnent, plus exactement que vos affirmations, la proportion des risques.

De fait, au mur sont dessinées les effigies des lieutenants de vaisseau Mey, de l'*UC 2*, disparu dès sa première croisière, et Werner, de l'*UC 1*, dont on est sans nouvelles depuis quatre mois. Seul Gross, de l'*UB 4*, représente les sous-marins rivaux.

— Parfait, raille Steinecker, avec des statistiques fondées sur d'aussi nombreux exemples, nous conclurons que les grands *U* n'en font pas plus que vous, puisque je ne vois ici que les traits de Lemmer dont l'*U 5* sauta, comme vous le savez, sur une mine, et de Suchodoletz dont les Anglais ont, devant Douvres, coupé en deux l'*U 11*.

— Assez ! A la porte ! braillent des convives qui aimeraient mieux parler d'événements plus réjouissants.

La discussion tourne court, d'autant mieux qu'une voix, dominant le tumulte, glapit :

— Messieurs, prenez vos tablettes et écrivez. Je veux vous donner l'adresse d'une jeune personne aimable.

— Bravo! Un hoch pour Schmettger!

— Voici, messieurs. C'est une Anglaise assez corpulente, qui porte crinoline d'acier. Elle se tient nuit et jour à la disposition de tous, à main gauche en sortant de la rue qui passe entre le Fairy Bank et le Sandettié. Très exactement par 51 degrés 20 minutes nord et 2 degrés 7 minutes est. N'hésitez pas à lui demander le chemin du Pas de Calais; les Anglais l'ont placée là tout exprès pour qu'elle vous l'indique. Je propose l'envoi d'une adresse de remerciements à l'amiral Bacon qui a mouillé la grosse 2501 pour nous guider.

Rires énormes. Décidément, ces Anglais sont impayables. Les voilà qui ont mouillé une belle bouée en treillage d'acier juste à l'orée d'une passe difficile. Du coup, les rivalités entre sous-marins sont oubliées. Chacun en raconte une bien bonne à propos du fameux barrage de filets du Pas de Calais tellement gênant pour tout le monde que les Anglais ont dû le jalonner de bouées lumineuses qui servent surtout aux Allemands.

— Messieurs, reprend Schmettger rentré le jour même, les bouées sont encore là, mais les sales temps d'équinoxe ont balayé un bon tiers des filets. Dans un mois il n'en restera plus rien. J'ai pris hier le croquis. Qui veut le voir?

— Donne-le-moi tout de suite, demande le lieutenant de vaisseau von Pustow, j'appareille cette nuit à deux heures pour aller miner la passe du Ruytingen dans le sud du Dyck occidental. Je connais l'endroit, on y a les Français sur le dos jour et nuit.

— As-tu reçu le plan de la dernière ponte anglaise? demande Schmettger.

— Oui, mais les mines anglaises ne m'inquiètent pas. Les nôtres sont plus gênantes, surtout celles que les chalutiers de Nieuport ont collé n'importe où dans le West-Diep. Bon travail, à tout prendre, puisque notre agent de Dunkerque a écrit que le *Branlebas*, un des Français qui ont coulé le *G 137* il y a six semaines, vient de sauter sur une des lessiveuses de Nieuport. Quant aux marmites anglaises, je m'en moque. Elles cassent leurs orins et filent en dérive dès qu'il y a pour dix pfennigs de mauvais temps. As-tu vu celle qu'on a démontée à l'atelier?

Comme mécanisme, c'est à se tordre. Et, tu sais, quand elles sont en surface, elle ne peuvent plus exploser.

— Convention de La Haye, mon cher.

— Parfaitement. Ces messieurs de l'amirauté britannique en sont encore là.

Ils rient, ces officiers, à l'idée qu'une nation loyale respecte les accords internationaux. D'ailleurs, les diplomates n'ont rien à dire. Les mines allemandes possèdent, elles aussi, un mécanisme qui les rend inoffensives en surface. Seulement, les mouilleurs de mines enlèvent ce mécanisme-là avant d'appareiller et les mines en dérive sautent comme les autres. Aucun inconvénient, puisque le pavillon allemand est rayé de la surface des mers. D'ailleurs, la convention de La Haye fixe aussi les limites au delà desquelles les belligérants n'ont pas le droit de miner. Ainsi la navigation neutre est-elle protégée. Pour les gens de Berlin, ce paragraphe est lettre morte et l'on trouve des mines allemandes partout...

Je n'ai jamais compris pourquoi l'explosion d'indignation soulevée par le massacre des navires marchands de toutes nations s'est limitée aux agissements des sous-marins. Je n'ai jamais ouï dire qu'une mine ait fait la différence entre un paquebot et un cuirassé ou ait avisé quiconque d'avoir à évacuer son bâtiment avant de sauter en l'air.

Le lieutenant de vaisseau von Pustow pourrait, sans grande exagération, ajouter que les engins anglais sont aussi peu dangereux en immersion qu'en surface. Ils sont complètement ratés. En fait, l'amirauté britannique n'avait pas préparé sérieusement la guerre de mines. Elle souhaitait voir l'ennemi sortir des ports pour livrer bataille et ne tenait pas à l'enfermer derrière des barrières explosives. La guerre a prouvé qu'elle eût mieux fait de ne pas attendre 1917 pour copier les mines allemandes. C'étaient de sérieux engins. On en a ramassé quelques-unes, coulées depuis trois ans, vrais blocs informes d'algues et de coquillages, lesquelles ont bel et bien sauté à la figure des malheureux qui les maniaient sans précaution, les croyant mortes.

Deux heures du matin. — Dans la cave-aux-ivrognes, la séance continue, morne à présent et coupée de hoquets... Elle durera jusqu'au lever du jour.

COMMENT VIENNENT LES MINES

A la même heure, dans le canal Bruges-Zeebrugge, l'*UC* de von Pustow se glisse. Il faut être en mer avant l'aurore à cause des avions. Assis sur le rebord du kiosque, ses bottes de mer appuyées aux échelons de la descente qui mène au poste central de manœuvre, le lieutenant de vaisseau cause avec le pilote du canal. L'air frais a remis d'aplomb l'officier. Autour de lui, la plaine est si basse que le sous-marin a l'air de naviguer dessus. La faucille déjà haute de la lune en son dernier quartier argente les façades des maisons belges peintes au lait de chaux. Le ciel est presque dégagé. La visibilité sera bonne sur les bancs de Flandre. Trop bonne même, les sous-marins préfèrent un éclairage plus discret.

Voici la grande écluse de la sortie. Le sous-marin la franchit sans bruit, comme si les deux portes, que surmontent des toits à l'épreuve des bombes, s'ouvraient d'elles-mêmes à sa vue. On sent là, comme partout, la main de fer qui étreint le pays, et que les éclusiers flamands pittoresques, égrillards et jamais pressés, ont cédé la place à des gens du Reich. A l'orée du canal, on distingue sur chaque rive les gros canons pointés vers la mer. L'un d'eux, culbuté par le dernier bombardement anglais, gît sur le sol comme une bête morte. Vers l'est comme vers l'ouest serpente le long du rivage une ligne d'un noir profond. C'est la tranchée qui court de Nieuport à la Hollande, protégée par les réseaux barbelés et creusée là pour arrêter le débarquement allié dont la menace hante les jours et les nuits des chefs allemands.

L'*UC* sort du canal. Droit devant lui, le gigantesque môle courbe de Zeebrugge barre la moitié de l'horizon. Un nuage passant sur la lune efface tous les détails de la muraille cyclopéenne qui semble déserte et nue. Pourtant un millier d'hommes sont là... Sous des abris bétonnés des veilleurs guettent, la main sur les commutateurs des projecteurs braqués sur la mer. La gare des voyageurs est devenue base d'hydravions. Le mur surélevé, qui surplombe la chaussée du môle et la protège contre l'assaut des grandes lames, cache des casernes et des poudrières. A l'abri de l'énorme jetée sont accostés des torpilleurs sous pression et des dragueurs de mines.

L'*UC* vient sur tribord, évite les barrages flottants ou immergés, et le voici à toucher le phare qui marque l'extrémité nord-est du môle, à toucher la batterie de canons de 15 centimètres toujours chargés, à toucher les tubes lance-torpilles cachés dans des niches de la maçonnerie... Et comme à chacun de ses passages, von Pustow a un sourire de fierté en songeant à la force allemande. Il se prend à souhaiter qu'un jour quelque ennemi, navire de surface ou sous-marin, essaie de forcer l'entrée de Zeebrugge. Ah! les bateaux des Flandres peuvent dormir tranquilles.

Le voilà au large, en route en surface, au Diesel. Les vents, ce soir, sont au conseil. Hésitante, la brise oscille entre le nord-est et le sud-est, rabotant la mer de ses risées. Le baromètre baisse; gare au changement de marée : le mauvais temps est dans l'air...

Voyons la carte : 40 milles en ligne droite pour arriver sur les lieux de ponte, donc, à peu près six heures et demie de route en surface. Mais, sur les bancs de Flandre, la ligne droite vous mène directement au sec... Et puis il y a les courants. Avec leur vitesse de paralytique (1), les sous-marins doivent louvoyer dans la marée comme un voilier qui remonte le vent.

Pour l'instant, tout va bien. Le courant pousse l'*UC* et l'aube du 1er octobre le trouve dans les environs du bateau-feu West-Hinder, qui marque une des entrées dans les chenaux des bancs de Flandre. La brise est tombée, mais on sent comme une menace qui plane sur le calme huileux. Von Pustow, jumelle aux yeux, fouille l'horizon sur son avant. Aucun navire en vue. Mais là-bas, très loin, la danse a commencé. Des rideaux noirs, sous lesquels la mer blanchit, marquent le passage des grains. Et voici qu'une brise presque tiède caresse la mer et la face de l'officier. Les nuages bas remontent cette brise-là, tandis que les plus élevés, annonciateurs échevelés du gros temps, chassent en sens contraire comme si l'air était pris dans un tourbillon d'axe horizontal.

Mais voici des avions, points noirs dans le ciel. En 20 secondes, l'*UC* plonge. Quand il fait surface une heure plus tard, l'arrivée de la bourrasque a chassé les patrouilleurs aériens. Les nuées basses et les plus hautes sont maintenant confondues en une seule voûte de plomb. De petites vagues

(1) Les *UC* filent pratiquement 5 nœuds en surface et 3 nœuds en plongée. Et la vitesse des courants des bancs de Flandre dépasse parfois 3 nœuds

feuillettent la mer, brisant et se poursuivant, tandis qu'autour du sous-marin les rouleaux blancs d'écume se bousculent et se battent, comme si chacun d'eux voulait être le premier à sauter sur la coque. Les embruns giflent le commandant allemand à demi sorti de son kiosque. Quelques instants plus tard, le bateau commence de piquer du nez dans les lames courtes et frisées que soulève le suroît fraîchissant. Il faut refermer le panneau. Dans combien de temps pourra-t-on respirer?

L'*UC* incline sa route vers l'ouest, mais bientôt les tangages deviennent durs. Les 80 chevaux du Diesel s'essoufflent, sans que le bateau gagne grand terrain. Le courant de flot est dans toute sa force. Inutile de brûler du combustible pour rien. L'heure est venue de s'asseoir sur le fond pour attendre une embellie ou la venue du jusant. Tout doucement, l'*UC* se pose sur le sable gris. Le séjour au fond est détente précieuse, on s'y sent très loin de la guerre... tant qu'on n'entend pas quelque chaîne de dragueur vous racler les côtes.

Les parois intérieures du sous-marin transpirent. Sur leur émail blanc éblouissant, la condensation des haleines se dépose en gouttelettes qui coulent ou tombent en pluie sur la tôle huileuse du plancher creusé de stries pour éviter les chutes. Le bateau roule doucement sous l'action de la houle de fond. A 20 mètres plus haut, les grandes lames font un bruit pareil à celui du ressac sur une plage de galets. Leur passage fait osciller les aiguilles des manomètres de profondeur. A l'extrême avant, un homme veille les bruits d'hélices, les autres matelots lisent ou dorment. La consigne est d'éviter les gestes et les mots inutiles, pour économiser l'oxygène que brûleraient très vite les travaux et les discours. Un ventilateur bourdonne en brassant l'air, afin empêcher l'acide carbonique de rester stagnant autour des têtes. Dans le poste central, l'enseigne Weitzsch, second du bord, ronfle, étendu sur trois pliants juxtaposés. Muni de la carte, des *Instructions nautiques*, et de l'*Annuaire des marées*, le commandant travaille avec le pilote.

Il veut pouvoir, en rentrant au port, marquer avec précision sur la carte les régions qu'il aura contaminées. Ainsi les camarades ne risqueront point de se faire sauter sur les mines destinées aux Français ou aux Anglais. Pour être sûr de sa position, le mieux sera d'opérer en surface, donc pendant la nuit et, si on peut, à l'instant où le courant s'annule.

Toutes les manœuvres sont délicates sur les bancs de Flandre où les fonds terriblement tourmentés sont sillonnés par les courants les plus vicieux qui soient. Figurez-vous que les courants de la mer du Nord sont, à tout instant, opposés à ceux de la Manche et que la bande d'eau qui marque leur rencontre erre sans répit entre la ligne North-Foreland-Dunkerque et la ligne Dungeness-Étaples. Le rythme de cette promenade est lié à celui des marées. Il faut être rudement habitué à ces parages pour s'y reconnaître. Les pêcheurs boulonnais, eux, déclarent que rien n'est plus commode que ce caprice du flot. Quand ils sont pris par la brume quelque part en mer du Nord, ils piquent tranquillement vers l'ouest, certains que leur route finira par couper la zone de rencontre des courants. Ils la reconnaissent aux poissons morts et aux bois flottés de la région, lesquels forcément finissent par y aboutir. Les pêcheurs suivent alors cette rangée de débris et savent aussitôt, selon l'heure de la marée, s'ils arriveront à Calais, à Gravelines, à Gris-Nez, à Boulogne ou au Touquet. La sonde fait le reste. Ces gens-là savent où ils sont, même lorsque le brouillard empêche les gens de la passerelle de voir ceux du gaillard. L'*UC*, lui, voudrait bien mouiller ses mines au moment où la ligne des poissons morts passe devant Gravelines.

L'heure du jusant est venue. Le courant porte à l'ouest. Les ballasts vidés, l'*UC* fait surface.

C'est la tourmente. Il vente grand frais du sud-ouest, brise contraire au courant. Quand la brise se bat avec le courant, la mer entre en furieuse dans la bataille. Von Pustow a gravi l'échelle du kiosque. Sortant de la grande clarté électrique d'en bas, il lui semble que la nuit s'est faite. Des nuages d'encre se ruent vers le nord-est, si bas qu'on jurerait que leur noire chevauchée va se mêler à la houle qui assaille le sous-marin. Chargée de sable et de vase arrachés du fond, la mer est couleur de boue. Comme un sanglier trouant une haie, l'*UC* passe à travers les vagues qui chargent à vitesse de train rapide, essayant d'arracher tout ce qui fait saillie sur la coque. En bas les hommes, secoués comme dés dans un cornet, se cramponnent comme ils peuvent. Les roulis désordonnés chavirent l'acide des accumulateurs. Impossible de continuer en surface contre cette mer-là.

Avant de replonger, le commandant essaie en vain d'aper-

cevoir quelque repère pour rectifier son point. Mais lorsque, entre les déferlements de deux lames, le vent furieux sèche les hublots du kiosque, les vitres restent couvertes d'une croûte de vase jaune impénétrable. Et le temps est à tel point bouché que le diamètre de l'horizon n'atteint pas deux milles.

Du bas de l'échelle, monte un hurlement :

— Alerte! Abordage!...

C'est la voix du pilote. Il était au périscope et pouvait mieux voir que son chef.

— 18 mètres. Assiette quinze. Moteur à toute vitesse. Qu'est-que c'est, Müller?

— Un mât et une cheminée, commandant, droit sur nous, à nous toucher. La houle m'a caché le reste.

La houle n'a pas besoin d'être bien grosse pour cacher dans ses creux le *Dieu-Patrie*, l'*Annonciation* et le *Jésus-Maria*. Je vous assure que, comme patrouilleurs, on ne peut trouver plus petit. Pourtant les voilà, en sentinelle triple, dans le vestibule du Pas de Calais, au point le plus dangereux des bancs de Flandre. Péril de mer et péril de guerre y sont à leur plus haut point. Car ces bateaux-là gardent l'entrée des passes que prennent les sous-marins qui vont vers la Manche : passe d'entre Out-Ratel et Cliff d'Islande et passe d'entre Cliff d'Islande et West-Hinder que voudrait embouquer von Pustow.

La forme de ces trois enfants perdus rappelle celle des chalutiers, mais, avec leurs 20 mètres de long, ils sont à peine plus gros que des chaloupes de cuirassés. On les appelle « cordiers » parce que leur métier du temps de paix est de pêcher en trainant, à tribord et à bâbord, une corde de 500 mètres, le long de laquelle sont branchées, par centaines, de petites lignes munies d'hameçons. Ils ont naturellement des équipages boulonnais. Leur chef de division est le commandant du Vignaux et leur chef de groupe, « l'amiral des cordiers », est l'enseigne de vaisseau Pruneyre, lieutenant au long cours mobilisé, brave et dur à la peine autant que ses hommes.

Je vous garantis que les cordiers laissent passer peu de sous-marins sans les forcer à plonger en catastrophe, même les jours où, comme aujourd'hui, le patron est amarré à sa passerelle, l'homme de barre à son compas et le canonnier à sa pièce...

Ils ont vu les grandes lames briser sur la coque de l'*UC* comme sur un récif. Ils chargent pour éperonner, machines

à toute vitesse. Mais, vous savez, la « toute vitesse » d'un cordier, ce n'est pas grand chose...

Von Pustow les cherche avec son périscope. Mais comment voulez-vous voir quoi que ce soit avec ce roulis du diable? Accroché aux manettes, car ses pieds glissent sur la tôle, l'officier tourne en tous sens le gros cylindre de vision. Renvoyée par les prismes jusqu'à l'oculaire, la lumière que reçoit l'objectif dessine sur son orbite un monocle de lueur blême. Rien en vue sur l'avant... Rien à tribord... Rien à bâbord...

— Commandant, les ballasts sont pleins.

— Eh bien! plongez, bande de ralentis, qu'attendez-vous?

Ah! les voici : par tribord devant... On voit leurs mâts et leurs fumées que le vent rabat devant eux, les masquant aux trois quarts d'un voile gris. Quelle route font-ils? Difficile de se rendre compte. Pourtant ils sont très près... trop près!

— Commandant, le bateau ne veut pas plonger.

Oh! sacrebleu! La houle synchrone (1)! Von Pustow, d'un coup de reins brutal, renvoie le périscope dans son puits et crie :

— Sur l'avant tout le monde!

Les deux hommes des barres de plongée restent dans le poste central près du commandant. Tous les autres se ruent le long de la coursive. Talonnés par le pilote et par l'enseigne Weitzsch, ils se poussent, s'entassent, s'écrasent à l'extrême avant. Une tonne de lest humain est ainsi déplacée.

Tel le fléau d'une balance dont on chargerait l'un des plateaux, le sous-marin s'incline vers le fond. Apiquage si brutal qu'il a l'air de vouloir se mâter verticalement en laissant l'arrière accroché dans la houle... 20 degrés... 25... 28... Il s'arrête. Va-t-il enfin plonger?

Livide, von Pustow tend la face vers le manomètre central de profondeur. Regardez. L'aiguille tremblote en instant, puis démarre doucement d'abord et comme à regret. Soudain,

(1) Par gros temps, la plongée est parfois difficile à prendre. A chaque type de sous-marin correspond une houle, que les sous-mariniers français appellent ironiquement « la houle sympathique », et dont la longueur, la période et le creux sont tels qu'elle agit de manière à tenir le sous-marin collé à la surface, même quand il a annulé sa flottabilité en remplissant tous ses ballasts. Pour décoller, il faut venir en travers à la lame si on en a le temps, ou bien s'alourdir en introduisant dans les ballasts beaucoup plus d'eau qu'il n'en faut pour faire couler le bateau en eau calme, ou bien encore charger l'avant seulement comme va faire von Pustow.

l'inertie du navire vaincue, elle s'emballe et saute en cinq secondes au chiffre 15 mètres. A la seconde suivante elle passe 18. Le sous-marin coule comme un caillou. Attention, Dieu de Spandau! il n'y a pas 25 mètres d'eau par ici...

— Demi-vitesse le moteur. Chassez le ballast avant. Dressez le bateau.

Les barres sont mises à contre. L'enseigne Weitzsch a déjà ramené les hommes à leurs postes. D'un coup de reins brusque, l'*UC* se remet horizontal, mais trop tard... Il descend toujours... L'aiguille dépasse 20 mètres. Et von Pustow n'ose vider tous les ballasts, car il remonterait comme un bouchon, sous le nez des cordiers, lesquels ne peuvent être loin; moins de vingt secondes ont fui depuis que le pilote allemand les a aperçus.

— Stoppez le moteur. Tenez-vous bien...

L'aiguille marque 24 mètres, s'arrête...

... Choc effrayant... L'*UC* rebondit aussitôt, tandis que son avant se cabre comme un cheval fou... Coup de roulis sur bâbord et nuit noire. La secousse a ouvert tous les circuits... Les lampes, tout de suite rallumées, montrent l'aiguille épileptique qui bondit de 20 à 22 mètres et retombe au moment où l'arrière cogne à son tour contre le fond... Cette fois le bateau se couche sur tribord comme s'il allait faire le tour... Enfin troisième choc suivi d'une longue glissade. Immobilité. Stupeur!

Tac, tac, tac, tac, fait, dans le silence, l'enregistreur d'immersion dont la plume a dessiné la chute terrible et les montagnes russes de l'arrivée et trace à présent, sur le cylindre quadrillé, une ligne apaisée qui monte en pente très douce à mesure que baisse la marée et sur laquelle le passage des crêtes et des creux de la houle s'inscrit en légers festons.

Les hommes sont essoufflés comme après une course éperdue et leurs torses nus ruissellent. Leurs efforts durant les derniers instants ont vicié l'air autant qu'un séjour de douze heures en plongée ordinaire. Sûrement, une allumette refuserait de brûler dans cette atmosphère-là.

— En avant le barbotage (1) et repos pour tout le monde sauf pour le second.

(1) On régénère l'atmosphère en faisant barboter l'air, qui passe dans les ventilateurs, dans une dissolution de potasse ou de soude qui absorbe l'acide carbonique. Un autre barbotage dans une dissolution de permanganate de potasse ou d'azotate d'argent débarrasse l'air de l'hydrogène arsénié qui se forme lors de la décharge des accumulateurs.

Il faut bien que quelqu'un aille voir si rien n'est cassé.

Là-haut, la tempête hurle. Le *Jésus-Maria*, seul cordier muni de la T. S. F., essaie de dire à tous que la section de garde a forcé de plonger un Boche de petite espèce qui faisait route à l'ouest.

Dix-huit heures durant, l'*UC* reste au fond, caché. Et voici le matin du 3 octobre qu'un jour gris sale éclaire. La mer, jaunie par la tempête de la veille, est marbrée çà et là de rayures vertes d'eau propre apportées par le courant. Le ciel noir qu'une bande argentée borde au levant semble une draperie mortuaire. La brise a molli, le temps est maniable, l'horizon dégagé et désert. Sur l'eau la silhouette allongée de l'*UC* roule doucement. Il fait route en surface et ventile à outrance. Bientôt le West-Hinder est doublé et le bateau-feu Ruytingen, but à atteindre, est en vue au loin, environné de patrouilleurs dont les fumées courent vite. Il faut plonger, mais peu importe, l'*UC* est maintenant sûr d'arriver à temps pour mouiller ses mines la nuit prochaine. Le voici dans le nord du banc de Bergues, où l'on trouve partout une trentaine de mètres d'eau pour s'ébattre à l'aise dans le plan vertical.

Et ce sont, de nouveau, les heures interminables de la marche en immersion et en aveugles, car l'*UC* navigue trop bas pour avoir la vue. Toute circulation défendue, les matelots s'assoupissent, bercés par le ronflement du moteur de l'hélice qui entraîne paresseusement le bateau. Par des mouvements délicats de leurs grands volants de bronze, les hommes des gouvernails horizontaux tiennent la profondeur sous le regard de l'officier de quart. A la barre de direction, le timonier, l'œil au compas, corrige les embardées dues au remous. Hors du poste central et tout le long du fuseau violemment éclairé, règne un calme de tombe.

Frrr... Frrr... Frrr... Un bruit d'hélice? Non, c'est quelque chose qui gratte la coque à l'extérieur. Une caresse bizarre, intermittente, peu appuyée... qui a quand même réveillé tout le monde. Les hommes sont debout, mains en conques aux oreilles tendues... Le frôlement est à tribord. Frrr... Frrr... Frrr...

— Demi-vitesse, ordonne von Pustow.

Le moteur n'a plus qu'un murmure très doux. Le long du bord, la chose à présent grince sans arrêt. Un fil d'acier

tendu racle la coque... Ce fil est un orin qu'une mine raidit comme un ballon captif tirant sur son câble. Et cette mine défile au-dessus des gens qui écoutent. Le grincement approche du centre, la mine est tout près du kiosque... Va-t-elle passer dessus ou cogner dedans et sauter ?

— 25 mètres, dit à mi-voix le commandant, comme s'il risquait, en parlant trop haut, de faire exploser l'engin.

A 25 mètres on ne risque rien. On passera franchement sous le champ de mines, anglais sûrement. Les orins peuvent gratter tant qu'ils voudront. Mais on parle à l'avant. Qu'y a-t-il encore ?

— Des chocs à tribord, commandant.

— Stoppez le moteur. Barres à zéro partout.

Bang! Bang! Bang! Trois coups très nets métal contre métal. Comme un ballon de fer qui heurterait, rebondirait, heurterait encore. Cette fois, c'est la mine elle-même et non l'orin; à vingt-cinq mètres comme à vingt mètres, la mort frappe à la porte... Bang! Elle cogne maintenant par le travers du milieu et vers le plafond. Par bonheur les mines anglaises ne sautent pas toujours... Que va faire celle-ci? Bang! Dieu, qu'elle est longue à gagner l'arrière! Ce choc a été moins fort. Attendons... Plus rien. On est paré.

— En avant, le plus doucement possible. Immersion, 30 mètres. Gouvernez 10 degrés plus à droite.

Finira-t-on par sortir de ces eaux empoisonnées? Pas tout de suite. Encore des chocs... Et pas moyen de remonter pour passer au-dessus du champ. On entend les hélices de patrouilleurs. Ils sont là-haut toute une bande qu'on a sûrement envoyés en barrage pour forcer les sous-marins à plonger en plein dans les marmites. Le champ est arrangé selon toutes les règles. Les mines sont trop basses pour gêner les bateaux de surface, mais à partir de 10 mètres de fond, elles sont à la fois étagées et semées en quinconce. On est obligé de taper dedans. Mais cette fois encore, les mines anglaises ratent...

L'*UC* s'en tire et lorsque, tous bruits d'hélices éteints, il risque un coup de périscope, dans le sud pointe vers le ciel la jolie flèche de Petit-Fort-Philippe et, plus à gauche, ce sont les clochers carrés des Huttes et de Saint-Georges. Et voici le bateau-feu Ruytingen tout près. Le sous-marin n'a plus qu'à se poser sur le fond pour attendre l'obscurité.

La nuit est tombée sur le Pas de Calais. Jusqu'à une heure

du matin, des torpilleurs français ont exploré la passe de Gravelines, puis ont filé du côté des avant-postes, vers le Fairy Bank et le West-Hinder, dans l'est du Cliff d'Islande et des bancs de Nieuport. Seuls les bateaux-feux sont à présent visibles au large de Gravelines.

Une heure et demie. Pas un souffle sur l'eau. Très haut dans le ciel, une petite brise d'est entraîne lentement des nuages qui masquent et démasquent la lune. Si le gardien du bateau-feu Ruytingen fait bonne veille, il doit apercevoir, dans le sud à lui, tantôt silhouette noire, tantôt sillage de diamants. Car le sous-marin en demi-plongée brasse, avec son pont au ras de l'eau, les gemmes d'une phosphorescence extraordinaire qui flamboie sur la moire sombre de la mer aux instants où la lune se cache.

Sur la passerelle, von Pustow surveille lui-même la route. Le moment d'agir est venu. L'*UC* est dans la passe. Sur son arrière, le Ruytingen, deux fois par minute, poignarde la nuit d'un éclair rouge sang. L'entrée du port de Gravelines est à cinq milles à peine. Son phare, en ligne avec le feu flottant du Dyck, donne l'alignement du chenal, à droite et à gauche duquel le sous-marin va zigzaguer, cependant que, de son ventre gris, une par une les mines tomberont.

3 h. 14. Von Pustow se penche sur le porte-voix :

— Dans une minute, Weitzsch.

— Paré, commandant.

A 3 h. 15 la première mine est au fond, à 3 h. 25 la neuvième. Un coup de levier donné toutes les quatre-vingts secondes a libéré chacune d'elles (1). Maintenant l'*UC* double le bateau-feu du Dyck et met le cap à l'est. Plein d'astuce, von Pustow va poser ses trois derniers engins dans le chenal qui mène à Dunkerque, voie encombrée par le trafic côtier et par les cargos anglais portant le ravitaillement de l'armée britannique.

Avec un champ de mines ainsi dispersé, les dragueurs auront du travail.

(1) Les 12 mines de l'*UC* sont réparties dans 6 puits en tôle épaisse. Chaque puits contient 2 mines superposées et séparées par des butoirs de retenue qu'on manœuvre de l'intérieur du bâtiment en les rabattant l'un après l'autre, à la cadence fixée par le commandant suivant la distance qu'il veut laisser entre les mines. Les *UC* postérieurs à l'*UC 15*, dits *UC* améliorés, portaient 18 mines en 6 puits de 3. Plus tard les Allemands ont construit des grands submersibles mouilleurs de mines, emportant sur des étagères 36 mines qu'on pouvait mouiller à l'aide de tubes placés à l'arrière.

A 4 heures, la douzième mine est au fond. Mais un des chiens de garde de Dunkerque, le torpilleur *320* a aperçu, trop tard pour l'éperonner, la forme noire qui plongeait, travail terminé.

LES DRAGUEURS CHERCHENT

« Torpilleur 320 à T. S. F. Dunkerque, tous écoutez : Allo Allo Allo 5103 0210 0410 0430. »

« Allo » veut dire « sous-marin vu » ; les chiffres donnent la latitude, la longitude, la date et l'heure.

Dans l'instant, les grands postes côtiers répètent le signal à toute puissance. Alerte à Dunkerque, à Calais, à Boulogne. Alerte sur la côte et alerte à la mer. Alerte à Douvres, à Harwich et à Londres. Embargo sur les navires marchands. La mer est malsaine de Gris-Nez à Nieuport...

L'Allemand a-t-il semé des mines? Veut-il lancer des torpilles? On ne sait. On va lui faire la vie dure. Plus de gibier! Mais des chasseurs pour lui et des dragueurs pour ses mines. Quatre dragueurs, on est pauvre en 1915... Quatre : *Europe, Alexandrine, Maris-Stella, Blanc-Nez.*

Ce sont navires de du Vignaux. Ils calent 4m,50. Juste 1m,50 de trop, car les mines se tiennent à 3 mètres sous la basse mer. Donc, sous peine de mort, ils ne draguent que trois heures avant le plein de l'eau et trois heures après. Le reste du temps, ils patrouillent comme les autres. Pour eux, le dragage est un supplément, une diversion à la faction éternelle qu'ils montent ce matin devant le Riden de Calais (1), *Europe* et *Alexandrine*, près de la bouée rouge, *Maris-Stella* et *Blanc-Nez* devant la bouée noire.

Europe! Europe! Europe! La T. S. F. de Dunkerque vous appelle. Venez vite. Le trafic est arrêté. Les navires sont bloqués par dizaines. Quels? Ceux de Londres, de Folkestone, des Dunes, de bien d'autres ports gorgés d'obus pour l'armée anglaise. Pour un convoi manquant, dix batteries du front vont rester muselées. Et à Dunkerque, dans le bassin Freycinet et sur la rade extérieure, un tas de cargos vides veulent repartir

(1) Le Riden de Calais est un amas de sable et de coquilles brisées situé à 3 milles au large de Calais. La mer y déferle terriblement et les têtes dangereuses se déplacent à chaque grand coup de vent.

pour l'Angleterre. Tous attendent que soit nettoyé le chenal ouest où le sous-marin a passé cette nuit. Allons, au travail, *Europe*, *Alexandrine*, *Maris-Stella* et *Blanc-Nez !*

Deux torpilleurs de défense sont déjà au large. Ils accompagneront les dragueurs pour fusiller les mines qui viendront en surface, orin coupé.

L'*Europe* rassemble son troupeau. Dukers est sur sa passerelle, il a reçu le sans-fil d'alerte. Dukers, chef des douze chalutiers du Nord-Est, commandant l'*Europe* et les dragueurs, est un lieutenant de vaisseau que rien n'émeut. Il étonne ses gars de Boulogne, parce qu'il voit toujours avant eux les mines qui font surface. On dirait qu'il aime jouer avec les grosses boules cornues. Durant les quatre années de guerre il poursuivra ce jeu-là. Il draguera en Méditerranée, il draguera dans le golfe de Gascogne où l'*Anjou* sautera sous ses pieds en 1917 devant Saint-Jean-de-Luz, puis on le reverra sur les bancs de Flandre avec *Europe*, *Alexandrine*, *Maris-Stella* et *Blanc-Nez*.

Ces quatre-là voient du métier, dirait Kipling. Certains jours on les rencontre s'acheminant vers Gravelines sur la pointe des pieds avec le pavillon jaune de quarantaine lequel dit aux voisins : « Écartez-vous, j'ai la peste à bord... » La peste ou pis encore. Ces jours-là, les cisailles ont refusé le service, ou bien les Allemands ont mis des orins plus durs que de coutume. Alors, chacun des chalutiers remorque, coincées dans les brins de drague (1), un paquet de mines qu'il va échouer sur les petits fonds pour les faire exploser à marée basse. L'*Europe* en a, un jour, ramené d'un seul coup une grappe de huit... L'*Europe* ne craint rien... l'*Alexandrine*, la *Maris-Stella* et le *Blanc-Nez* pas davantage.

(1) Il est temps d'expliquer le principe du dragage. D'un treuil placé à l'arrière de chaque dragueur part un câble d'acier appelé remorque lequel, à une cinquantaine de mètres du bord, se divise en deux « brins de drague » divergents longs de 200 mètres. L'ensemble dessine un Y couché. Chacun des brins porte, de distance en distance, 8 cisailles chargées de couper les orins des mines. La difficulté du problème consistait à faire naviguer les brins de drague bien écartés l'un de l'autre et, en même temps, à une immersion invariable durant l'opération et aussi proche que possible de la hauteur du fond dans la région à nettoyer. Ceci, afin de ne laisser échapper aucune mine dans la zone où passe le dragueur. On obtient ces résultats en amarrant, au point de divergence des brins, un plateau de plongée en tôle pesant 125 kilogs, lequel, tenu obliquement, fait soc de charrue dans l'eau et force l'ensemble à plonger à la profondeur voulue. On

Douze milles à courir pour rallier l'endroit suspect. La mer sera pleine à 8 h. 20 ce matin et à 9 heures ce soir du 4 octobre. On arrivera à temps pour travailler pendant six heures ce matin, mais la soirée sera perdue, car il fera nuit au moment propice. Rien à faire dans l'obscurité, car on ne peut voir les mines qui font surface. Mais voici encore la T. S. F. : « *Europe! Europe! Europe!* l'*Obusier* a trouvé une mine dans le West-Diep. » Très bien. Il s'agit donc de nettoyer deux régions en même temps. *Europe* et *Alexandrine* devant Nieuport, *Maris-Stella* et *Blanc-Nez* au Dyck.

L'*Europe* est rouillée comme vieille ferraille. La peinture est rare et plus rare encore le temps pour peindre. Sur le gaillard d'avant le veilleur, en suroît, ciré et sabots-bottes, piétine des glènes de filin pas très bien lovées et s'abrite des embruns derrière un vieux bout de toile amarré au bossoir de l'ancre. A toucher le gaillard le canon de 47 millimètres est perché sur une plate-forme en bois à qui ses rambardes en filin tenues par des madriers donnent un faux air de ring trop petit, où le pointeur et le chargeur en suroît, ciré et sabots-bottes eux aussi, représenteraient les boxeurs. Le grand panneau franchi de ce qui fut la cale à poisson, voici la passerelle où sabots-bottes, cirés et suroîts chaussent, enveloppent et coiffent le commandant, le patron et l'homme de barre. Enfin, c'est la cheminée et, sur l'arrière, passé l'écoutille de la machine, d'autres hommes pareillement accoutrés s'affairent parmi les câbles, les cisailles et les prismes de la drague,

amarre en outre, à l'extrémité libre de chaque brin, un prisme de divergence en bois pesant 180 kilos, lequel de par son angle d'ouverture (90°), de par son inclinaison (qui dépend du point d'attache du brin), et grâce à un petit gouvernail fixe qu'il porte, tend à s'écarter de la route suivie par le dragueur, tend à s'enfoncer et maintient bien raides le brin de drague et la remorque. Chaque prisme est accroché à un filin que porte un « cochon », gros flotteur en forme de torpille. Du chalutier, on ne voit que la remorque qui s'enfonce dans l'eau et, à 250 mètres environ sur l'arrière, les deux cochons qui suivent à tribord et à bâbord du sillage du bâtiment. L'écartement des brins de drague est tel que les cochons naviguent à 200 mètres l'un de l'autre, ces 200 mètres représentant la largeur nettoyée à chaque circuit du dragueur. Quand l'orin d'une mine rencontre l'un des brins de drague, il glisse le long de ce brin jusqu'à venir s'engager dans la mâchoire ouverte de la plus proche cisaille. Celle-ci se ferme automatiquement et coupe l'orin. La mine libérée bondit alors en surface où les torpilleurs d'escorte la coulent à coups de fusil ou à coups de canon. La réalisation de ce train de plongée en angle rigide, qui a fait l'admiration des Anglais, est due à l'amiral Ronarc'h, le plus marin de tous les marins de France.

pagaye grisâtre où éclatent, violemment peints au minium, les deux flotteurs de drague, autrement dit les « cochons » qui ont l'air de deux grosses torpilles rouges. Les trois autres dragueurs sont pareils. Qui a vu l'*Europe* connaît l'*Alexandrine*, la *Maris-Stella* et le *Blanc-Nez*.

5 h. 30 du matin. — L'aube se glisse sur la passe ouest de Dunkerque, gorge étroite qu'enserrent les parois invisibles du banc Snouw et les hauts fonds qui bordent la côte devant Mardyck, vallée dans laquelle ont dû germer les étranges graines semées par l'ennemi. En ce moment sans doute le courant de flot incline vers l'est les orins, tiges filiformes qui portent les gros bulbes mortels, comme la brise courbe les hautes graminées des dunes de Flandre. Mais voici venir les moissonneurs *Europe*, *Alexandrine*, *Maris-Stella* et *Blanc-Nez*.

Les deux premiers continuent vers l'est, vers le West-Diep. Et, tandis que *Maris-Stella* commence de balayer le chenal où le *320* a vu l'Allemand deux heures plus tôt, *Blanc-Nez* se met en devoir de draguer la passe du Ruytingen. Le soleil frais levé perce les nuages gris d'une flèche presque horizontale. La brise d'est achève de réveiller la mer qui s'ébroue en vagues que la lumière crête de rose. Les chalutiers sont en plein travail. Ceintures de sauvetage capelées, les hommes veillent dur. Que verra-t-on d'abord? Sera-ce le coup de couteau rapide d'un périscope qui crève la surface et disparaît? Sera-ce, après qu'une cisaille aura coupé son invisible orin, une grosse mine verte qui sautera lourdement hors de l'eau et retombera dans un éclaboussement pataud? Tendue et vibrante, la remorque de drague plonge à 10 mètres du couronnement, tandis qu'à 200 mètres plus loin, les deux cochons rouges que traîne le chalutier, par des câbles invisibles, ont l'air de le poursuivre tenacement sans gagner un pouce sur lui.

Recherche vaine. Les veilleurs de passerelle, les veilleurs de l'arrière regardent quand même ardemment, sans se lasser. Les heures sont lentes et vides. Patiemment, les chalutiers ratissent dans l'axe, puis à droite, puis à gauche, les chenaux qu'on croit contaminés. Dix fois ils suivent et coupent et recoupent les routes que l'Allemand a sillonnées cette nuit. La mer n'avoue pas... Décidément le sous-marin qu'a vu le *320* n'était pas mouilleur de mines... Pourtant je vous l'ai montré

à l'ouvrage cette nuit. Il a bien laissé tomber neuf marmites dans la passe du Ruytingen que le *Blanc-Nez* vient de racler jusqu'à l'os, et trois dans la passe ouest de Dunkerque où, cinq heures durant, la *Maris-Stella* vient de traîner sa drague. Alors ?

Alors, honnêtement, on peut proclamer saines ces régions-là. L'embargo est levé. Les commerçants mouillés en grande rade de Dunkerque appareillent et défilent à l'aplomb des trois mines du chenal ouest. Puis, le feu flottant du Dyck doublé, quelques navires poursuivent leur route le long de la côte française, tandis que les autres, ceux d'Angleterre, embouquent la passe aux neuf mines, la passe du Ruytingen.

Cependant que, dans le West-Diep, du banc Smal au banc Trapaeger, du Trapaeger au Breedt oriental, Dukers drague et redrague en vain sous la voûte sifflante et parmi les gerbes des obus allemands tirés par les batteries de côte.

Midi. — La mer a baissé, on rentre les dragues. La *Maris-Stella* rallie Boulogne. Le *Blanc-Nez* demeure en faction, bientôt rejoint par l'*Alose*, ex-*Titania* d'Aberdeen, 172 tonnes, 34 mètres de long, 6 mètres de large, 3 m. 35 de pied dans l'eau, laquelle a pour capitaine le maître de manœuvre Édouard Loisel et, pour second, le patron Ringot mobilisé comme second maître manœuvrier.

Alose... Loisel... deux noms déjà entendus. Rappelez-vous : l'*Alose* était amatelotée avec le *Saint-Pierre* dont le capitaine était aussi un Loisel. Tous deux remorquaient une drague anglaise prêtée par l'Amirauté. Depuis que le *Saint-Pierre* est coulé, l'*Alose* ne drague plus et des pêcheurs superstitieux prétendent que cet amatelotage rompu par la mort ne vaut rien pour les vivants...

Toute la journée du 4 octobre, le *Blanc-Nez* et l'*Alose* font leur patrouille monotone. Pas un incident. Pas même un périscope sur quoi on aimerait tant charger. A la marée du soir des convois marchands passent, toujours indemnes.

Pourtant les mines sont là...

PAUL CHACK.

(A suivre.)

LES PURITAINS DU DÉSERT

III (1)

TERRA PATRIA

LES SIÈCLES MZABITES

Presque chaque matin, pour mieux me pénétrer d'essence mzabite, je retournais à la mosquée, l'antique mosquée, que l'azur enveloppe toute, et qu'emplit une pénombre de caverne. Dans ce demi-jour, entre ces murs grossiers, l'âme d'un peuple s'entretient.

On m'avait dit dans un bureau d'Alger :

— Surtout voyez les tolba : tâchez de savoir ce qu'ils font, ce qu'ils pensent. Leur action reste occulte, nous avons besoin de les connaître.

Qu'est-ce que j'aurais pu découvrir ? Dans l'angle obscur, derrière le double rang de piliers, je voyais le pâle groupe de clercs, tapis sur le sol, oscillant tous ensemble à l'hypnotisante cadence de l'antienne, qui, en carême, ne cesse ni le jour ni la nuit. Chaque fois, je retrouvais là l'homme à mine creuse qui, le premier jour, nous avait dit quelques mots. Généralement accroupi sous son pilier, il ne le quittait que pour des besognes de ménage, balayant le sol avec un fagot de brindilles, ou bien remplissant des écuelles d'eau ou de dattes pour le repas des récitants, — que d'autres, surgis de je ne sais quel trou d'ombre, allaient aussitôt remplacer. Mais, discrètement, nous partions au moment de cette *nouba*.

C'est le seul habitant de la mosquée qui ait jamais paru

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 mars.

s'apercevoir de notre présence. D'autres passaient à nous frôler, sans détourner les yeux. Celui-ci avait pour nous un hochement de tête, mais je n'en pus rien tirer de plus que le premier jour. Il avait l'air assez rustique. Était-ce un taleb? Plutôt, j'imaginais quelque frère mineur, comme ceux qui, dans nos couvents, font office de portiers, de sonneurs. Mais on ne peut dire. Chez ces religieux, la règle de pauvreté ne laisse guère distinguer les derniers des premiers. Ceux-là même qui sont des douze, membres du conseil secret, seigneurs spirituels de la cité, s'acquittent aussi de fonctions subalternes, — moueddens, laveurs des morts, veillant à l'entretien des nattes, à la préparation des repas. Chacun ne possède rien qu'un paillasson, un plateau de bois, une galette d'orge pour la journée. Comme les moines de saint François, comme les Bikkhous bouddhistes, ils peuvent passer vraiment pour des pauvres.

C'est surtout par les brochures, études, notes, traductions écrites, accumulées depuis quarante ans par nos officiers, nos interprètes, que j'ai pu savoir quelque chose de ces tolba. A Laghouat, à Djelfa, au Figuig même, où l'un de nos administrateurs a servi au Mzab, on m'avait obligeamment communiqué maint document, la plupart simplement dactylographiés, écrits surtout pour l'instruction de nos agents par leurs prédécesseurs. J'avais aussi commencé de m'initier aux enquêtes de Motilynski et de Masqueray, qui approchèrent les clercs majeurs en un temps où il importait moins à ceux-ci de nous cacher leur rôle et leur pouvoir.

Au bordj de Ghardaïa, où beaucoup de ces ouvrages furent conçus, écrits, et par des hommes pareils au jeune chef dont j'étais l'hôte, il me fut permis de continuer mes lectures. Elles s'animaient là d'une vie singulière; la réalité s'y prolongeait, que, chaque soir, je venais de quitter pour revenir au fort. Les faibles images qu'éveille une monographie se coloraient au souvenir des visions de la journée. Et puis, la secrète suggestion qu'exerce toujours le lieu présent... Par ma fenêtre, je ne voyais que les hautes clôtures, le carré de ciel frémissant d'étoiles. Mais l'étrange pays mzabite dont parlait la page écrite ou imprimée était là, derrière ces murs. Je n'avais qu'à traverser la cour, aller jusqu'à la poterne, pour voir Ghardaïa, Melika, Beni-Sgen, se lever comme des fumées pâles, dans le bleu constellé de la nuit.

Le lendemain, quand je revenais aux ruelles, aux jardins,

à la haute mosquée ténébreuse, tout s'approfondissait du sentiment laissé par ces lectures. Sans elles, ce que mes yeux voyaient, — figures, gestes, décors, — n'eût été que de la minute présente. Par elles, tout émergeait d'un passé dont commençaient à m'apparaître les profondes, brumeuses perspectives.

C'est ce passé qui a fait ce peuple, assurant son type et sa physionomie distincte. Dans les villes du Tell, où ses hommes vont chercher fortune, on les reconnaît comme, en Pologne, l'israélite au milieu des chrétiens, comme, en Syrie, le maronite au milieu des musulmans. Rien d'ethnique, pourtant, en ces figures dont j'admirais, au marché, l'aspect de sagesse paisible. Probablement, le fond est ce que dit leur langue : berbère, avec un faible élément arabe. Aux premiers siècles de l'Hégire, la secte s'étendit à presque toutes les races de l'Ifrikya. Par les durées de la vie commune en lieu clos, sous l'empire des mêmes disciplines, des mêmes traditions, un type s'est formé. L'histoire des Mzabites nous vérifie ce que Renan disait à propos des Juifs : Si l'on prenait au hasard un millier de personnes sur le boulevard, qu'on les déportât dans une île déserte et qu'on les laissât se multiplier librement, au bout d'un temps donné, on aurait la race du Boulevard.

C'est une dissidence religieuse qui décida l'isolement de ceux-ci. Au VIIe siècle de notre ère, en Syrie, un parti de Purs, détaché du trop facile Otsman, et entêté de la sourate qui commande la destruction des rebelles par le sabre, se retourna contre son chef, Ali, quatrième khalife, qui, victorieux d'un compétiteur, venait de lui accorder l'aman. Dès lors, ayant dit non aux deux partis qui se disputaient la succession du Prophète, ces puritains furent à part dans l'Islam. Ils s'appelèrent kharadjites, qui veut dire : sortis, séparés. C'est l'un d'eux qui, d'un coup d'épée, fendit la tête d'Ali, comme celui-ci, à Médine, quittait la mosquée. Aujourd'hui encore, pour le musulman régulier, le Mzabite reste « le meurtrier de notre seigneur Ali » (1).

(1) Les Kharadjites s'appellent aussi Ouahbites, du nom d'un de leurs premiers chefs, Abdallah-ben-Ouahb. Plus tard, un conflit de pouvoir entre deux cousins, Abdallah-ben-Abadh et Abdallah-ben-Sofar, coupa la secte en deux. Les Beni-Mzab sont issus du parti qui suivit le premier de ces deux concurrents. On les nomme donc aussi Abadhites, par opposition aux Sofrites.

Sur cette histoire des Mzabites, voir surtout Masqueray : *Formation des cités chez les populations sédentaires de l'Algérie.*

Ainsi nulle différence de dogme entraînant un changement de loi, et puis, de nouvelles formes d'âme et de société. Le Koran demeurait l'absolu, gouvernant les vies et les pensées. Simplement, un groupe était né, tout de suite rejeté sur lui-même par l'hostilité ambiante, de plus en plus conscient de son être singulier. Pour façonner son caractère à part dans l'humanité musulmane, il n'y avait que sa foi plus ardente, sa soumission plus stricte aux commandements du Livre; — sans doute, aussi, la rigoureuse armature, l'ordre plus serré que les nécessités de défense imposèrent, de bonne heure, à une société dont la religion exaltait tous les impératifs.

Malgré les persécutions, les désastres, le peuple kharadjite dura, musulman entre les mulsumans, rigoureusement organisé par ses imans et ses clercs, défendu par ses guerriers puritains et fanatisés, les « dévoués » qui avaient « vendu leur vie à Dieu ». Son grand principe, c'est encore sa fidélité à sa religion, à ses règles, à ses mœurs, à ses morts, à toute sa propre forme, sacrée parce qu'elle est l'œuvre de ces morts et le passé cristallisé. On s'en aperçoit vite au Mzab. A Berrian, à Ghardaïa, j'avais vu se poser tout de suite le double thème du cimetière et de la haute mosquée. Il revient partout dans le paysage de la Pentapole.

Plusieurs fois, la secte essaima : dans l'Oman, dans l'Inde, en Afrique. A Zanzibar, les tolba de Ghardaïa ont encore des frères. Différents ou pareils? — on voudrait le savoir, quand on songe d'abord, aux durées écoulées depuis la séparation, et puis, chez ces Kharadjites, à l'empire et la fixité de la coutume, si puissante à modeler les âmes et les visages.

Dans l'Ifrikya, au VIII[e] siècle, ces missionnaires réussirent vite. Aux Berbères autochtones ils prêchèrent la résistance à l'atroce conquérant arabe, enseignant l'Islam comme une religion de paix, et le Koran comme la bonne nouvelle des opprimés. Ils possédèrent Kairouan ; puis, rejoints, battus par les orthodoxes, il s'enfoncèrent dans le Maghreb. Qu'était-ce, au juste, que ce royaume qu'ils fondèrent dans l'Oranie, au versant saharien de l'Atlas? Masqueray a pu voir, vers 1875, après de longues négociations, les chroniques gardées par les tolba. Il parle de rois monastiques, de rois saints, qui rendaient la justice, humblement assis sur la terre. L'un d'eux, Mohammed, fut d'une piété si édifiante qu'on eût pris, dit un texte, la porte de sa maison pour celle d'une mosquée. Alentour,

les uns priaient, les autres lisaient le Koran, ou bien s'instruisaient dans les sciences profanes. Masqueray le compare à saint Louis. Profonde identité de la religion sous la diversité des noms et des doctrines. En lisant ces extraits du Kitab-n-Nil, je croyais feuilleter à nouveau le Mahavansa, la chronique des princes de Kandy, à Ceylan. Là-bas, sous les grands cocotiers de l'Équateur, aux temps bien plus reculés des premières ferveurs bouddhistes, c'étaient, chez ces rois cinghalais, les mêmes exemples de sainteté donnés à leurs peuples, le même dévotieux bourdonnement d'oraisons et de litanies.

Cette Tiaret, capitale du royaume kharadjite, en Oranie, était ville sainte ; ses rois, reconnus chefs de la religion par les frères lointains d'Orient et de Zanzibar. Par tout l'Islam, elle fut célèbre au IXe siècle, pour sa richesse, le rayonnement de son commerce, la beauté de ses jardins, surtout pour sa mosquée cathédrale, ses bibliothèques et medersas, pour le nombre et la science de ses docteurs, pour leurs conciles, leurs discussions de scolastique et de théologie, ardentes au point de finir en guerres intestines. De ces temps glorieux le souvenir dure encore. Depuis mille ans, elle est détruite ; on ne sait pas reconnaître la place qu'elle occupait sur les flancs du Qezza, mais dans les rues de Ghardaïa, de Beni-Sgen, on en parle encore. Son histoire est écrite sur des palimpsestes jalousement gardés par les clercs. Son nom reste chargé de prestige. Tiaret, c'est la patrie perdue, la Sion où le peuple choisi connut sa gloire, reflet de la gloire de Dieu. Les Mzabites disent : Tiaret ! comme les Juifs de l'exil disent toujours : Jérusalem !

En 921, elle allait tomber aux mains d'un irrésistible Alide. Sur l'ordre de leur iman, les Kharadjites encore une fois « sortirent ». Ils prirent le chemin du désert. Exode d'une nation dont le principe n'est pas son attache à une certaine terre, mais la volonté de persister dans sa foi, dans sa loi, dans tout son parti pris d'exclusion religieuse. Ainsi avait fait Israël, au commencement de l'histoire. Ainsi firent les Mormons, il y a moins d'un siècle, au pays de la civilisation la plus moderne. Les Abadhites se donnaient le nom d'Élus, comme, avant eux, les Juifs ; de Saints, comme plus tard les Mormons. Dans les trois cas, il s'agissait, pour un peuple constitué par une intransigeante idée religieuse, convaincu de son caractère et de sa mis-

sion prédestinés, de s'isoler pour demeurer lui-même et ce qu'il s'attestait : « la famille de Dieu ».

Combien étaient-ils, ces Purs, qui prirent la route du Sud, traversant six cents kilomètres du pays sans eau que leurs caravanes connaissaient déjà bien, pour ne s'arrêter qu'aux palmiers d'Ouargla ? Nous ne savons, ni ce que fut le détail de leur histoire dans l'oasis. Mais leur civilisation était belle, et d'origine antique, à en juger par les ruines d'une grande ville, Sedrata, que les Mzabites se rappellent comme Tiaret, et les vestiges d'une mosquée, — arcades, colonnes, chapiteaux, décor ciselé dont les thèmes parlent d'un « art roman d'Algérie », antérieur à l'influence orientale.

Dans cette retraite, n'apercevant, du haut de leur minaret, que le rose anneau du désert, par delà les nappes de leurs palmes, ils ont pu, quelque temps, se croire à l'abri. Mais Ouargla, si l'on y vient par Touggourt, est sur la ligne de l'oued Rhir, vieille route du Sahara, jalonnée d'oasis. Au début du XII[e] siècle, une mahalla d'Arabes atteignit jusque-là, et Sedrata, emportée, fut détruite à son tour.

C'est alors que la secte, cherchant un refuge inaccessible, se tourna vers le Mzab, au cœur de ce dédale de ravins qu'on appelle « le Filet », sorte de piège tendu contre l'intrus par les djinns du Sahara, au milieu des grandes solitudes. Cachés au fond de l'oued, où l'eau n'apparaît qu'à des intervalles de plusieurs années, quelle tentation présenteraient-ils à un conquérant?

Toute puissance de la foi qui tient l'absolu ! Tout s'y soumet. Chez ces Abadhites, la religion l'emportait sur l'instinct le plus profond de la vie. Leur mobile était l'inverse de celui qui, d'ordinaire, commande les déplacements des peuples. A l'encontre des lois de la nature et de l'histoire, leur migration cherchait un lieu qui n'eût rien à offrir à l'homme. Au creux de l'oued Mzab, à peine y avait-il, çà et là, quelque aride traînée de terre. Peut-être, pourtant, quelques points d'eau, quelques rudes abris de nomades. Quand on sait de quel sol s'accommodent le Chaambi et le Targui, cela ne paraît pas impossible, et des noms de lieu, de sonorité étrangère à la langue des Mzabites, semblent indiquer que, dans l'oued, d'autres, avant eux, avaient posé des tentes, — peut-être ces Harratins qui passent aujourd'hui pour les vrais autochtones du Sahara. On peut croire aussi qu'ils avaient préparé d'avance leur refuge. En tout cas, avec

l'admirable instinct du puisatier, qu'ont tous les Sahariens, ils savaient que l'eau coule sous terre. Jusqu'à soixante et quatre-vingts mètres de profondeur, ils creusèrent des puits, autant de puits qu'il en fallait pour amener, outre à outre, l'eau qui suscite une oasis. Ajoutant à ce labeur de termites un travail de castors, construisant à travers l'oued les digues, les barrages, qui retiennent l'apport d'une crue, multipliant les réseaux de conduites et de rigoles, ils fécondèrent le ravin stérile, et des peuples de palmes s'étendirent.

Au cours du XII[e] siècle, leurs cinq villes surgirent successivement, d'aval en amont. Chacune, cherchant l'eau souterraine, en interceptait une partie aux cités précédentes. De là cet aspect atrophié que présentent les plus anciennes, El-Ateuf, Bou-Noura, dans l'est de la Pentapole. Et de là, sans doute, la prééminence de Ghardaïa, l'occidentale, plus grande et populeuse que l'ensemble des quatre autres, et dont la palmeraie, à trois quarts de lieues de son rempart, prend aujourd'hui les proportions d'une forêt.

En moins de soixante ans, les cinq établissements étaient posés, chacun l'œuvre d'un essaim, suivant la coutume de l'espèce. En ce premier siècle, la population dut croître vite, grossie de nomades qu'attiraient les puits et les cultures, et de Kharadjites demeurés dans les oasis ou l'Atlas, et prompts à rallier le gros de la secte en cette retraite inexpugnable (1).

***

Dans ce monde, tout procédait de la religion. Chaque cité naissait dans la prière et le rite sacrificiel, voulue, conçue, organisée par un cheikh entouré de sa halga, la secrète assemblée cléricale qui, jusqu'à nos jours, en chaque ville mzabite, est demeurée souveraine.

L'ordre suivi dans la construction de la ville dit assez le principe de la communauté. On cherchait une butte rocheuse, une acropole. Au sommet, on dressait la bâtisse essentielle : le minaret négroïde, dont les quatre faces penchées tendent vers le même point du ciel, figurant peut-être l'essor des âmes. Alentour, la mosquée-donjon, avec salles et cours de prières,

(1) Sur l'histoire, la construction, le plan de la ville et de la maison mzabites, voir surtout MM. J. Brunhes : *les Oasis du Souf et du Mzab comme types d'établissements humains*, et Marcel Mercier : *la Civilisation urbaine du Mzab.*

de conseil, d'école, d'ablutions, avec magasins pour l'approvisionnement de la ville en cas de siège, tout cela réuni par d'obscurs boyaux, arcades, escaliers, enfermé en une seule et rude carapace de brique et de chaux, que des contreforts appuient à la roche. Au-dessous, le quartier des clercs, des religieux, leurs muets logis dominant toutes les terrasses des laïques, du simple peuple abadhite. Plus bas, les rues réservées à la plèbe, aux métèques, — Juifs, Arabes agrégés, affranchis, mercenaires ; — et, mêlés à ce réseau, les artères du commerce. Tout en bas, enfin, et contre le rempart, les abattoirs, le souk de la viande, le Grand Souk, où s'amasse, le jour du marché, un flot impur de nomades et de bêtes.

Ainsi descendait, rayon à rayon, la cité mzabite : une suite de zones étagées, la plus haute, suspendue à la mosquée unique, en recevant toute l'émanation, la religieuse *aura*, qui va se dégradant, se perdant, à mesure qu'elle se diffuse en coulant vers les cercles de plus en plus élargis de la base. Et c'est dans le même sens que la ville, au cours des temps, continuait de croître, gagnant peu à peu le pied du monticule, et laissant, sous forme de rues concentriques, la trace de ses enceintes successives.

Depuis le XIIe siècle jusqu'à l'arrivée des Français, ce monde n'a pas changé. Ne pas changer, répéter la vie des ancêtres, à la même place qu'eux, qui ont tout créé, les puits, les digues, les jardins, la cité, la patrie, et dont on garde avec dévotion tous les ossements, c'est, au Mzab, le premier commandement de la vie sociale. Toujours les mêmes ruelles en pente, qui, par en haut, finissent sur le rocher ; toujours les mêmes petits logis accolés, aux chambres étroites, au décor ciselé de soleils, étoiles, croissants, — les vieux signes de magie, dont les fouilles de Carthage et de Ninive nous ont rendu les prototypes. Toujours, là-haut, l'antique et demi sauvage mosquée, d'où la ville est issue, où se perpétue l'idée qui assembla son peuple. Toujours, aussi, pour les travaux quotidiens de la vie, les vieux instruments de pierre, de terre et de bois, les meules, les métiers à tisser, les puits, les seghias, les outres dont usaient les aïeux. Et, pour assurer cette fixité des choses, la fixité des institutions, — les primitives tribus (*qebilat*), familles (*hachaïr*), demeurées vivantes, distinctes, nommant à l'élection les magis-

trats (*kebar*, *mqöddemin*), nommant aussi le conseil des anciens (*imokranen*) ; toute autorité soumise à celle des hauts tolba, les douze qu'on ne voit pas, ceux qu'on appelait autrefois « les Pâles », qui autorisent ou annulent, au nom des ancêtres et de la religion, les arrêts du conseil, et, si pâles, en effet, dans l'ombre ecclésiastique, incarnent immuablement l'âme du passé. Une démocratie théocratique.

* * *

Mais ce monde ne se suffisait pas. Cultiver les dattiers, les orges, en un lieu où l'eau même de la boisson s'achète, contraindre quelques lieues carrées du désert à produire la subsistance de trente mille humains, c'est une entreprise plus paradoxale que celle de Louis XIV amenant les eaux à Versailles. Ils y ont réussi, en ajoutant ou substituant de plus en plus à leur labeur celui d'esclaves, multipliant les bêtes pour le travail des puits. Que de bouches à nourrir ! L'industrie qui tire d'un tel sol un fruit hors de proportion avec cette dépense devenait un luxe.

D'où cet autre paradoxe : ce peuple, qui s'était retiré dans cette vallée du Cédron pour être seul avec son Dieu, il lui fallait s'enrichir au dehors. Nécessité pour presque tous les hommes d'émigrer, d'aller besogner, trafiquer dans les grandes cités du nord. Comme les Juifs, que leur histoire rappelle si souvent, il se trouva qu'ils avaient le génie du commerce. De bonne heure, les Mzabites s'en allèrent butiner les champs lointains du Tell et du Sahel.

Les hommes seulement : défense aux femmes de quitter la patrie. On m'en cite une que son mari, l'autre jour, tenta, la nuit, d'emmener. Ils furent rattrapés, elle, ramenée, condamnée par les clercs à la prison de la mosquée, l'homme menacé d'excommunication. L'instinct de la ruche leur dit que si les femmes aussi s'éloignaient, c'en serait vite fait de la loi de la ruche, et puis de la ruche elle-même. N'était-ce pas un triomphe extraordinaire de sa loi, de son esprit que les Beni-Mzab, à l'étranger, dans les villes populeuses où l'Islam est différent, y restassent fidèles? Vous les avez vus, ces *Moutchous*, à Oran, Blidah, Constantine, à Alger, dans la rue de la Lyre, où les plus modernes magasins leur appartiennent. Prudents, avisés, ce sont de prospères commerçants. Ils ont chez eux la lumière électrique, des radiateurs ; les étoffes de Lyon, de Roubaix couvrent leurs

rayons. Ils parlent un français presque sans accent, lisent *l'Écho* ou *le Progrès;* ils prennent le chemin de fer, le tramway, coudoient dans la rue le Malékite infidèle et le chien de Roumi. Et cependant la loi du Mzab les possède, comme la loi juive a possédé tant de Juifs, maintenant le type des âmes et des physionomies. Entre eux et la terre sacrée des ancêtres, le lien spirituel persiste. A l'autorité des lointains tolba, qui « dirigent secrètement les affaires du siècle », chaque Beni-Mzab demeure soumis. Se dérober à leur loi serait s'excommunier soi-même, se retrancher du groupe dont chacun tient son être, sa forme, dont il reste, au loin, la chose, comme l'abeille, hors de la ruche, reste une parcelle de l'essaim. Là-bas sont ses lieux saints, son foyer, ses morts. Aussi bien, pour que s'entretiennent en lui l'âme et l'idée mzabites, c'est la loi mzabite qu'il reprenne tous les deux ans le chemin de la patrie dans le désert.

Au Mzab, tout Mzabite, chargé de sa récolte, revient vieillir. Ces grandes villes modernes, où ils voient, apprennent la civilisation, sont les Babylones de leur exil. Dans la rue de Bône ou d'Alger où le trolley grince, dans leurs magasins où tinte la sonnerie du téléphone, ils rêvent de leurs étroits logis de Ghardaïa ou de Beni-Sgen, dont l'archaïque serrure est de bois, de leurs silencieuses venelles, du long minaret, en haut de la ville pointue, surtout du verger saharien, avant-goût des jardins célestes, où l'eau fraîche, hissée du puits, ruisselle sous les feuillages. Et le souvenir des cimetières les possède aussi, des grands champs lapidés où chacun de leurs pères, depuis l'entrée dans la terre sainte, a gardé sa tombe; où les tribus, les clans, réunis autour des clercs pour les prières et la lecture du Livre, attestent aux morts leur continuité et celle de la cité.

Depuis le haut Moyen-âge, l'espèce est ainsi fixée avec ses mœurs, ses instincts, ses impératifs propres, dont le principal est de ne pas varier. Au cœur du désert immuable, dans le fossé profond dont les parois ignorent les saisons, ils ont résisté à toutes les forces de changement. Des deux grands principes antagonistes qui gouvernent les formes de la vie : la répétition, qui assure la durée et la généralité du type; la variation qui, s'accumulant, prépare un type nouveau, le premier seul les régit. Ni les grands mouvements, ni les influences du dehors n'ont pu les atteindre. Ils ont échappé aux conquérants arabes : la main du Turc n'a point pesé sur eux. Ils sont demeurés

Berbères, kharadjites, musulmans de la première époque.

En 1852, quand les Français eurent passé l'Atlas, battu, à Laghouat, le chérif d'Ouargla, commencé de tenir le seuil de la plaine, ils comprirent quelle nouvelle force les menaçait. Ils négocièrent, acceptant notre protection pour éviter un sort pareil à celui des Zibans, réservant leur autonomie et leur droit à la solitude.

Ce régime dura trente ans, mais sous leurs pâles, immobiles dehors, les nids mzabites peuvent être d'ardents guêpiers. Disputes, batailles, guerres sanglantes de cité à cité, de tribu à tribu, de fraction à fraction. Un jour, les chefs d'un parti, attirés dans un biblique banquet de réconciliation, furent massacrés par leurs hôtes. Des vendettas suivirent. Comme, de part et d'autre, elles menaçaient de s'éterniser, les Français, impatients du désordre, intervinrent. En 1882, ils proclamèrent l'annexion.

Depuis ce temps, entre la haute mosquée, où siègent les clercs majeurs, gouverneurs spirituels de Ghardaïa, et le haut bordj où commande un capitaine français, le tête-à-tête est silencieusement établi. L'officier, qui nomme un kaïd, et autorise l'élection de la *djamaa*, ne connaît pas le conseil occulte des clercs ; les clercs ne reconnaissent ni le capitaine, ni l'annexion. A la France, qui entend imposer aux Beni-Mzab ses écoles, ses hôpitaux, son service militaire, son fisc, l'invisible halga répond par un ordre muet de refus. Entre l'autorité des tolba qui parlent à voix basse, et l'autorité de l'officier qui parle haut, le vieux duel du cléricalisme et de l'anticléricalisme est engagé, et la question de l'enseignement laïque obligatoire se pose justement comme en Bretagne. L'école officielle française, interdite par le conseil ecclésiatique, ne compte pour élèves que de petits Israélites et Arabes agrégés. Et pourtant les Abadhites envoient très bien leurs enfants apprendre le français chez les Pères blancs et les Sœurs, d'abord parce que des musulmans comprennent l'infidèle qui professe une religion, et ne conçoivent pas celui qui semble sans Dieu, et puis parce que les Pères et les Sœurs ne représentent rien du Maghzen nouveau qui prétend s'imposer. Surtout, à l'école officielle, on craint que les garçons, dont on se garde bien de déclarer les naissances, ne soient recensés pour la conscription. Plutôt que d'y exposer un fils, on l'éloigne. Il s'en va chez des parents, dans le Tell. Étranger aux tribus, fractions dont l'autorité locale tient le compte, il échappe à ses contrôles.

Au service militaire, l'opposition est déclarée. Jusqu'ici, l'autorité a réclamé doucement ; on se contenterait de quelques douzaines d'hommes. Il ne s'agit que du principe. Mais c'est le principe qu'ils repoussent. Si l'autorité militaire les presse, ils lui envoient une demi-douzaine de Harratins, descendants d'esclaves, quelques Mdabih, descendants de mercenaires, généralement choisis parmi les borgnes, les boiteux. Pas un homme de la religion. Récemment, nous avons parlé plus net. Alors, s'affirmant protégés, non sujets, ils ont porté le litige devant le conseil d'État, qui vient de leur donner tort. Il faut bien que nous insistions. Comment requérir de tous les peuples d'Algérie le service militaire, si celui-ci en est exempt? Mais cette exigence détache de nous des Mzabites qui s'étaient ralliés à notre régime.

Ici l'opposition est évidente, mais ceux qui la commandent sont invisibles. Devant le pire danger qui, depuis huit siècles, ait menacé l'idée mzabite, devant l'étranger installé dans la vieille retraite choisie par les aïeux, l'âme de ce peuple, éprise de solitude parce que jalouse de sa tradition, s'est repliée dans sa cellule initiale, qui est la mosquée. Dans son ombre et son silence, les mystérieux tolba mènent la lutte. On dit qu'ils parlent d'un nouvel exode. Où iraient-ils ? La France tient tout le Sahara ; ses yeux y sont partout.

Les Mzabites distinguent dans leur histoire trois états, ou moments principaux de la secte. Ils parlent de « l'état de gloire », qu'ils ont connu à Tiaret; ils parlent de « l'état de résistance ». Aujourd'hui, comme au lendemain de la chute de Tiaret, et de leur première fuite au désert, ils disent qu'ils sont « à l'état de secret »...

TERRA PATRIA

Mais, de ces courses dans la jaune vallée du Mzab, plutôt que l'image des jardins, je rapportais le souvenir des cimetières. Quelque piste que l'on suive, qu'on aille vers la palmeraie de l'ouest, ou vers Melika, Beni-Sgen et Bou-Noura, on en voit toujours qui s'étendent.

Des cimetières bien différents de ceux qu'on aime, aux pays musulmans, pour le grave décor d'oliviers et de cyprès, où les femmes s'assemblent, le vendredi, parmi les herbes, les fleurs,

autour des blanches stèles, en théories de figures blanc-voilées.

Ceux-ci tiennent du désert. Jonchées de cailloux, comme celles qui, naturellement, s'étendent un peu partout, au long du Mzab. Mais un mur bas enferme cette pierraille, et le lit, un peu houleux, en est singulièrement épais. Sur chaque tombe, entre deux petits cippes triangulaires, elle fut amoncelée, disposée de façon à répéter à peu près la forme d'un corps. Mais, en général, le champ des morts est si vieux que tout se mêle, se confond en un vague lapia.

A distance, rien ne le signale, que, çà et là, quelque grossière koubba, toujours du style pyramidant, cornu, qui semble correspondre à quelque trait singulier de l'âme mzabite. Et puis, quelque chose de bien inattendu, quand on approche pour la première fois ; un étonnant semis de poteries : gargoulettes, jarres, amphores posées dans tous les sens. Et pas une pièce qui ne soit écornée, crevée. On croit voir, démoli par le canon, l'un de ces tumulus de décombres qu'entassèrent les générations, à l'entrée d'une ville maugrébine.

Qu'est-ce que cela peut vouloir dire? On m'a donné bien des réponses. La plus fréquente est que ces vases mutilés servent de témoins sur la tombe, de repères pour les familles. Leurs formes se ramenant toutes à quelques types, leurs blessures différentes aideraient à reconnaître la place de chaque mort. C'est l'explication que me proposait le kaïd d'El-Ateuf, un soir que, revenant de sa lointaine ville, nous passions devant une de ces nécropoles.

— Tu vois, ajoutait-il, la pierre de la chehada ne porte pas d'inscription. Le mort n'a pas de nom devant Dieu ; il est entré nu dans la vie, et nu il doit en sortir.

Pour une fois, j'avais la sentence qu'il fallait pour répondre à cette sagesse. Jadis, dans un cimetière de Damas, un Arabe m'avait dit : « L'homme naît en fermant les poings pour prendre et tenir. Il meurt, les paumes ouvertes, pour rendre et abandonner... » D'autres disent prosaïquement que des vaisselles intactes tenteraient les nomades qui errent là-haut, sur le plateau, — des étrangers, des hommes qui ne sont pas de la fraternité mzabite, à qui les tombes du Mzab n'opposent donc pas l'interdiction du *horm*, du tabou, du sacré. Mais pourquoi des vaisselles?

A cette question, une troisième et plus subtile opinion donne

un commencement de réponse. Ces poteries, a dit un docteur, appartiennent aux morts. Il convient qu'elles soient mortes comme eux, que, visiblement, elles soient hors de l'usage des vivants.

En somme, personne ne sait : simplement le rite est immémorial, et, par là, plus impératif. Pourtant ce taleb doit approcher de la vérité, qui voit, dans ces bouteilles, les choses des morts. Nous serions là devant un mobilier funéraire comme en présentent presque toutes les sépultures primitives. Pratiquant toujours ce culte des Mânes, des ancêtres, qui a précédé les religions des dieux surhumains, et, partout, y mêle encore ses survivances, ce peuple archaïque en aurait conservé le rite principal. D'une vie pâle, mais analogue à celle qu'il menait sur la terre, le défunt n'a pas cessé de vivre dans sa tombe, il y connaît la faim, la soif. Le devoir des vivants est de le satisfaire. Ces idées ont généralement fini par disparaître, mais longtemps les gestes qu'elles commandaient ont subsisté. Hier encore, dans bien des fermes de Basse-Bretagne, ils s'accompagnaient de croyance : la nuit du deux novembre, on dressait une table pour les défunts.

Ces ruineux cimetières du Mzab, j'en découvrais toujours de nouveaux. Combien y en a-t-il autour de la seule Ghardaïa ? Je me rappelle surtout celui de Cheikh Ammi-Saïd, couvrant de ses fauves traînées, derrière des palmiers jaillis du sable, tout le nord-est de la ville. Ce Cheikh Ammi-Saïd fut le premier lettré qui vint instruire les Beni-Mzab, quand, les travaux d'établissement terminés, ils purent enfin revenir aux sempiternelles études islamiques de jurisprudence et de théologie. Sa légende n'est pas oubliée. Quand il voulut partir de Ouargla pour sa mission, il ne put soulever de terre son burnous devenu trop lourd, et son père dut le lui mettre sur le dos. Symbole de sa lourde charge.

Son tombeau est toujours là, et, sous les pierres, alentour, dorment tous ceux qu'il enseignait.

Et j'en revois d'autres, de ces terrains de mort, qu'on imaginerait sans dates, anonymes, tant ils sont anciens, délabrés, effrités, tant ils font naturellement partie du désert. Mais tous ont leurs noms : cimetière de Sidi Sliman, au nord-ouest de la ville, des Beni Merzoug au Sud, et combien encore dont je ne saurais plus nommer le Cheikh protecteur ! — et, de tous, la tra-

dition dit à peu près l'époque. On en montre un dont le tombeau principal est celui de la première femme qui vint rejoindre les fondateurs de Ghardaïa ; un autre, où dorment les ancêtres qui furent tués au XIIe siècle, lors de l'exode de Ouargla ; un troisième, où gisent les restes d'aïeux plus anciens encore, les émigrés de Tiaret, dont les os furent pieusement apportés de la grande oasis, et qui, depuis, comme tous les morts du Mzab jusqu'à nos jours, ont gardé leur place à jamais sacrée.

Ainsi, autour de chaque cité de la Pentapole, s'étendent, côte à côte, toutes ses générations, couvrant son territoire de leurs jonchées, nous en figurant tous les siècles, — une succession dans le temps, qui nous apparaît ici projetée, étalée dans l'espace, puisque tous ces morts, réunis dans le présent, devenus contemporains, nous apparaissent à la fois. Déconcertante vision, qui change les habitudes de l'esprit. On peut l'avoir, à Paris, sous terre, dans les catacombes où l'on chemine entre des talus d'ossements recueillis dans les cimetières d'autrefois, chaque rangée figurant une époque : crânes de 1830, de 1793, du temps de Louis XIV, de la Renaissance, aujourd'hui juxtaposés, où vinrent se répéter de siècle en siècle, dans la chair périssable, les traits du visage parisien.

Cette vision, on la retrouve ici partout. Sur le rocher même, aux flancs de l'immense fosse où ce monde s'est reclus, de longues taches, vaguement striées, des sortes d'excoriations signifient encore des alignements serrés de sépultures. Mais celles-là ne sont pas souterraines : chaque dépouille y fut couchée à fleur de roc, sous un couvercle de pierres plates, qui généralement s'est effondré, laissant les os se répandre parmi les cailloux, s'émietter au feu du soleil.

Ces tristes champs n'ont jamais cessé de grandir. Si, malgré l'approche de l'Europe, les idées persistaient, qui dirigèrent la civilisation du Mzab, ils continueraient indéfiniment de s'étendre, monteraient aux deux pentes de calcaire jusqu'à déborder de la grande cuve. Car, si le nombre des vivants, toujours en train de sortir de la vie, ne se multiplie guère d'un siècle à l'autre, celui des morts, qui ne sortent pas de la mort, ne cesse pas de croître ; et, chez les Beni-Mzab, la petite mesure de terrain que chacun occupe est sienne à jamais. Ainsi, peu à peu, hors des jardins et des villes, c'est tout le pays qu'ils envahissent. Nulle terre qui, si visiblement, soit celle des pères, — *terra patria*, —

la patrie qu'ils ont faite, qu'ils couvrent et sanctifient de leurs os, où ils comptent plus que les hommes d'aujourd'hui. C'est ici qu'il faut venir pour connaître par les yeux qu'un peuple se compose surtout de ses morts.

Et, comme ces jaunes semis nous présentent toutes les époques de la cité, ils nous en répètent l'immémoriale structure. Nous voyons les siècles, et nous voyons les tribus, les fractions (*kabilat*, *hachaïr*), chacune à sa place dans sa clôture distincte, comme, à la ville, elle a son quartier distinct. Et, généralement, tout rayonne autour d'une très vieille koubba. Parfois, ce n'est qu'un cône, ou bien, entourant une coupole grossière, une agglomération de cônes. Plus souvent, c'est un pâle édicule, à peu près cubique, à quadruple pointe. On dirait une tente maghzen, une tente de chef, dont quatre piquets, par-dessous, soulèveraient les coins. En effet, là repose l'ancêtre qui donna son nom au clan et au cimetière, souvent le héros militaire et religieux qui, aux temps lointains de l'exode, amena jusqu'au Mzab une famille ou une halga, fonda la ville, et y aggloméra son essaim.

A côté de ces tombeaux des pères, se lèvent des *mçallas*, — plates-formes pour la prière. Et ces vieilles cités des morts ont aussi leurs mosquées, si humbles, si primitives, parmi les traînées de pierres et de décombres. Car le lieu n'est pas abandonné, comme on l'imaginerait tout d'abord devant tant de ruines. Chaque jour, des veuves, des enfants le visitent, viennent s'y recueillir auprès d'un vague tertre pierreux. De pieuses gens apportent de nouveaux cailloux, des palmes, des cierges à telle *koubba* miraculeuse, par exemple, dans le cimetière Taoulalet, au neigeux tombeau de l'Ève mzabite, où toute prière est exaucée. Mais surtout, et voilà le trait archaïque, on tient des assemblées, à dates fixes, dans ces nécropoles; et, parfois, c'est une grande foule, toute la population d'un clan, autour d'un cercle de tolba venus de la grande mosquée. Un religieux dit la *fatiha*, que tous écoutent immobiles, dans la posture rituelle, assis sur leurs talons, les paupières modestement baissées, les mains jointes en coupe devant eux. Ou bien, bourdonnante récitation de sourates par tout le chapitre, cependant que les clercs mineurs distribuent aux fidèles un de ces religieux repas auxquels pourvoient des *habous*, des fondations très anciennes. Dattes, galettes de pain, couscouss, beurre, quartiers de moutons, que le peuple, répandu à terre, mange en silence au milieu de ses morts d'hier et de jadis.

Un tel rite est plus vieux que tout l'Islam, et comme il est clair ! Communion des frères avec les frères, avec l'ancêtre dont la tribu ou la fraction porte le nom, avec tous ceux qui sont issus de lui, et dont les assistants descendent. Mystère social, accompli dans le cimetière du clan, au murmure des paroles sacrées que prononcent les chefs religieux. Les individus séparés s'assemblent. En eux, l'âme antique du groupe vient encore une fois se reformer, faite, ils en ont l'obscur sentiment, de ces âmes défuntes et toujours vivantes qui, hors de la terre, viennent se mêler aux leurs pour les diriger et que la communauté d'aujourd'hui ne diffère pas de celle d'autrefois. Car c'est cela que l'on demande aux morts, et les tolba le savent, qui, pour juger si la tradition autorise telle décision de la *djamaa* laïque, s'en vont délibérer au cimetière. A Ghardaïa, hier encore, le conseil de la ville s'associait l'invisible conseil des mânes, puisque, pour délibérer, dans le souk, au cœur de la vie actuelle, les élus des familles siégeaient sur des pierres venues des tombeaux.

Au fond, ce qui se traduit là, c'est le vouloir profond d'un peuple qui tend, comme une espèce vivante, à persister dans son principe et sa forme. Vouloir plus impérieux dans les sociétés antiques où la loi civile, confondue à la religion, participe de son absolu. Mais il n'a pas cessé de nourrir notre idée de patrie. Dans les sociétés de structure moderne, comme dans celles d'autrefois, l'essentiel, ce qu'il importe avant tout de défendre, ce n'est pas l'ensemble des vivants, puisque les individus y sacrifieront leur vie s'il le faut. C'est une certaine façon générale d'être, de vivre, de penser, telle conception de l'idéal, telle religion, telle langue, telles traditions et disciplines nationales que nous tenons de tous nos ancêtres, — et de là le caractère sacré de la terre où ils dorment. Et ce même impératif, venu du fond vital de l'être, a excité aussi de grands élans nationaux de conquête. Guerres de religion, guerres de culture, guerres de civilisation, guerres de simple extension géographique : pour chaque peuple, au moment où son idée propre le possédait, il s'agissait toujours de propager un type, le sien, d'en accroître sur la terre les nombres et le domaine.

ANDRÉ CHEVRILLON.

(A suivre.)

NOTRE RENAISSANCE NAVALE

Le président Coolidge vient d'adresser au monde un nouveau message conviant les peuples au désarmement naval. Les États-Unis d'Amérique se plaisent à ces manifestations dont on ne saurait nier l'inspiration généreuse, mais qui viennent troubler l'équilibre diplomatique de nos vieilles nations d'Europe. En l'espèce, l'appel du président Coolidge traverse l'Atlantique au moment où la marine française fait un effort remarquable pour retrouver son rang de grande puissance. Cette idée de désarmement nous atteint en plein essor. Dans une succession d'articles que nous avons donnés à la *Revue*, nous nous sommes élevés, à maintes reprises, contre le dangereux affaiblissement de nos forces navales. Le 15 août 1921, nous poussions le cri d'alarme en dénonçant « notre détresse navale ». Nous n'avions pas de peine à monter que la marine française, riche en patrimoine moral, manquait d'instruments de combat. Le 1er octobre 1922, nous tracions un programme de rénovation et récemment encore, le 15 mai 1926, nous posions le dilemme suivant : « Notre pays doit choisir entre sa flotte et ses arsenaux... » Il a choisi. Après l'éclipse presque totale des années qui suivirent l'armistice, la marine française renaît. Quel chemin parcouru depuis le 15 août 1921 ! A dater de ce jour, l'État-major général a poursuivi, avec méthode et ténacité, un plan de reconstitution de nos forces légères et sous-marines qui nous paraît le mieux convenir à la position spéciale de notre pays. Mais, avant d'exposer ce qui a été fait, il n'est pas inutile de définir les objectifs navals de la France.

Dans l'exposé des motifs qui précède le projet de loi connu sous le nom de statut naval (1), lequel fixe la composition réglementaire de nos escadres, il est dit que, quelles que puissent être l'évolution et les nécessités de notre politique extérieure dans l'avenir, « la flotte minimum devra toujours être déterminée par la double condition : de garantir la liberté de nos communications maritimes essentielles, particulièrement avec l'Afrique du Nord, et d'assurer la protection de nos frontières maritimes, métropolitaines et coloniales, en liaison avec les éléments spécialement affectés à leur défense permanente ». Le maintien de nos communications avec l'Algérie-Tunisie et la côte occidentale d'Afrique, le pouvoir de repousser toute invasion par mer de la métropole et de son empire africain constituent en effet pour nous des nécessités que personne ne discute plus.

Une circonstance rend particulièrement difficile la réalisation de ce double objectif; la France étant à cheval sur deux mers, est obligée de faire front à la fois en Méditerranée et dans l'Atlantique. D'une part, elle est obligée de compter avec les forces maritimes laissées à l'Allemagne par le traité de Versailles; d'autre part, la politique séculaire de notre pays a toujours consisté à maintenir une marge de supériorité navale entre lui et les nations riveraines de la Méditerranée. La grande injustice du pacte de Washington, contre laquelle nous ne cesserons jamais de nous élever, a consisté à méconnaître cette dualité de nos fonctions navales; car il ne faut pas espérer que la concentration de nos forces puisse se faire sans danger par le détroit de Gibraltar. Quels que soient les événements qui viendraient à se dérouler, nous serions toujours contraints d'entretenir des escadres de surveillance sur l'une ou l'autre des deux mers. Ainsi qu'on peut s'en rendre compte, la stratégie française est essentiellement défensive et conservatrice. Elle ne vise, à aucun degré, à la maîtrise de la mer, ni à une hégémonie quelconque. Elle ne tend nullement vers un impérialisme colonial consistant à étendre les bornes lointaines de notre domaine d'outre-mer. La France n'a qu'une ambition : maintenir intact ce domaine et surtout défendre ses foyers.

Nul n'ignore que, par suite de l'infériorité de notre natalité, nous devons faire appel, pour notre mobilisation, à tous

(1) Voir l'intéressant rapport de M. Robaglia, député de Paris.

les éléments dispersés de notre vaste patrie. D'ores et déjà, sur 670 000 hommes qui composent l'armée française, on compte 180 000 sujets indigènes. Force nous est donc de rassembler ces coloniaux sur les points du globe où leur présence sera nécessaire et spécialement sur le Rhin. Pour assurer ces transports de troupes, il faut que nos communications maritimes soient garanties. Il est bien évident que ces communications seraient faciles, si nous avions l'Angleterre avec nous, ainsi qu'il est raisonnable de le supposer. Nous devons songer toutefois à ce qui adviendrait en cas de neutralité de la Grande-Bretagne; il nous faudrait alors assurer par nos propres moyens la liberté de la route Marseille-Alger et Dakar-Bordeaux

Cette nécessité implique le maintien en Méditerranée d'une force au moins équivalente à celle de la puissance méditerranéenne la plus forte, et, dans l'Atlantique, d'une escadre très notablement supérieure aux flottes présumées de l'Allemagne. D'après l'article 180 du traité de paix, elles peuvent comprendre 6 cuirassés de 10 000 tonnes, 6 croiseurs légers, 12 contre-torpilleurs de 800 tonnes, et 12 petits torpilleurs. Rien n'empêchera le Reich de transformer ses cuirassés en croiseurs rapides de 10 000 tonnes, ce qui, en d'autres termes, amènerait un prélèvement sur notre tonnage global de 108 000 tonnes, pour avoir une équivalence avec le tonnage allemand. Or, il est indispensable de réserver une marge de supériorité de 50 p. 100 pour protéger les lignes de communication de Dakar à Bordeaux et nos frontières de la mer du Nord. Nous aurions donc à distraire près de 160 000 tonnes de notre tonnage en bâtiments de surface, pour les opposer éventuellement à l'Allemagne. En prenant comme base le chiffre de 390 000 tonnes de bâtiments légers prévues au projet de loi sur le statut naval, il ne nous resterait donc plus, pour cette catégorie de navires, que 230 000 tonnes à répartir, soit en Méditerranée, soit sur les grandes routes lointaines. Comme il est indispensable que nous maintenions au moins 100 000 tonnes pour ce dernier service, on voit que le total des croiseurs et torpilleurs disponibles sur la voie stratégique, Marseille-Alger, se réduit à un minimum au-dessous duquel il serait impossible de descendre. Première conclusion qui s'impose, les 390 000 tonnes de bâtiments légers prévus à l'article premier du projet de loi correspondent à peine aux objectifs que se propose le statut naval !

Nous devons laisser, et pour cause, toute discussion concernant les cuirassés et les navires porte-avions. Alors même que leur tonnage serait au-dessous de la tâche qu'ils auraient à assumer, le nombre de ces navires est limité par des accords internationaux et nous ne pouvons songer, pour le moment, à en inscrire un plus important dans notre législation. Mais que dire des sous-marins? Par suite de la nécessité où nous sommes de répartir ces navires sur trois plans d'opérations, nous ne pourrons nulle part en armer un nombre assez élevé pour assurer notre supériorité. Les 96 000 tonnes de sous-marins que nous prévoyons dans le projet de loi sur le statut naval nous permettront à peine, en faisant état des croiseurs sous-marins de 2500 à 3000 tonnes, de constituer une flottille de 75 unités, ce qui est peu de chose, eu égard aux objectifs navals que nous venons d'exposer.

Mais on ne saurait borner les hypothèses à l'examen problématique d'une guerre de revanche franco-allemande. D'autres éventualités redoutables peuvent se présenter. Que sera le conflit de l'avenir? Peut-on espérer qu'il se localisera sur un point du globe? N'est-il pas à craindre plutôt que l'incendie gagne de proche en proche tous les pays du monde et qu'il embrase tous les continents? La guerre future sera surtout, quoi qu'il arrive, une guerre de mouvement et de concentration de forces. Les routes maritimes seront les chemins naturels par où s'écouleront tous les transports de troupes et de matériel qui devront être rassemblés sur des points limités. Envisagée sous cet angle spécial, la grande conflagration qui, nous l'espérons, ne se produira jamais, mais dont nous devons néanmoins envisager la possibilité, prendrait la forme d'un choc de races. Il n'est pas difficile de prévoir, dans ce cas, le rôle que les colonies françaises, et spécialement la marine, auraient à jouer. Ce rôle consisterait à souder les tronçons épars de la patrie française par des liens réguliers et indissolubles, à défendre les grandes routes maritimes au profit de la France et de ses alliés, enfin, à agir sur les lignes de communication de l'adversaire, en détruisant ses convois. Il est incontestable, en effet, que cette nécessité s'impose d'autant plus que les communications entre continents se développent.

La nature de l'empire colonial français l'a prédestiné à une mission de ce genre. Nous avons en effet des territoires campés

sur toutes les grandes routes du monde. Ne parlons pas seulement de la Méditerranée, dont nous fermons la partie occidentale par le quatrilatère Bizerte, Ajaccio, Toulon, Oran. Mais nous sommes également bien placés sur le chemin de l'Extrême-Orient par Casablanca, Dakar, Diégo-Suarez, Saïgon, Camerang. Nous avons également des points d'appui dans les Antilles avec Fort-de France, et dans le Pacifique, où des nuages se lèvent, avec la Calédonie, Tahiti, Rapa. Leur utilisation par nos éléments de combat, flotte de haute mer, flotte sous-marine, aéronautique, permettrait à la France de jouer un rôle important. Parmi les perspectives qui nous apparaissent comme les plus troublantes, il faut également imaginer la naissance d'un péril asiatique qui, sous couleur de communisme, cherche une fois de plus à jeter le monde barbare contre les nations civilisées. Cette nouvelle invasion ne viendrait point seulement, comme celle des Huns, par les grandes voies terrestres qui ont, de tout temps, conduit les hordes des steppes glacées vers les riantes provinces de la Gaule ; elle emprunterait aussi, comme les Normands, les routes de la mer, routes septentrionales, routes tropicales. Donc, pour arrêter cette menace, y couper court à tout jamais, il faut l'appui de nos vaisseaux. Une alliance étroite de la France et de l'Angleterre, les principales intéressées et les plus menacées, s'impose dès maintenant. Elles doivent s'unir, par la communauté de leurs aspirations et l'identité de leurs moyens, pour veiller à la défense de leur patrimoine lointain si chèrement payé par le sacrifice de leurs soldats. Nos amis anglais devraient réfléchir que nous envisageons de bien faibles moyens, eu égard à la tâche redoutable d'empêcher les craquements de se produire parmi ces tribus encore mal évoluées que nous essayons de retenir définitivement à la pratique des peuples civilisés. Le ministre de la Marine définissait dernièrement ce nouvel aspect du monde, dans une formule particulièrement expressive, en disant que, depuis la guerre, la politique internationale avait cessé d'être continentale pour devenir « océanique ».

***

C'est en tenant compte de ces considérations qu'ont été établis nos programmes. Voyons comment ils ont été réalisés.

Une loi du 18 avril 1922 (1) a autorisé la pose du premier

(1) Rappelons que notre article sur la « détresse navale » date du 15 août 1921.

rivet d'un plan cohérent de construction, qui devait se poursuivre sur plusieurs années. Cette loi ordonnait l'amorce d'une première tranche de ce vaste dessein; elle prévoyait l'achèvement de trois croiseurs de 8 000 tonnes, 6 contre-torpilleurs de 2 500 tonnes, 12 torpilleurs de 1 500 tonnes et 12 sous-marins, dont de 6 de 1 150 tonnes et 6 de 600 tonnes. En outre, on décidait l'aménagement d'un cuirassé, dont la construction avait été suspendue, le *Béarn*, en porte-avions.

Deux ans après, une loi du 12 avril 1924 ordonnait la mise en chantier de la deuxième tranche du programme : soit 2 croiseurs, 6 torpilleurs, 2 sous-marins de 1 500 tonnes du type *Redoutable*. Cette fois-là, le tonnage de nos croiseurs jugé insuffisant était porté de 8 à 10 000 tonnes, chiffre maximum fixé par la Conférence de Washington. Mais le ministre de la Marine n'entendait pas tomber dans les erreurs d'avant-guerre et laisser des solutions de continuité rompre l'harmonie de notre essor. Dès le 13 juillet 1925, le Parlement était appelé à se prononcer sur la troisième tranche, qui comportait la construction d'un croiseur de 10 000 tonnes, de 3 contre-torpilleurs de 2 700 tonnes, 4 torpilleurs, 9 sous-marins, un mouilleur de mines, un transport d'avions.

Enfin, M. Leygues ne permettait pas aux Chambres de se séparer, sans obtenir d'elles qu'elles votassent, le 4 août 1926, la mise en chantier d'un croiseur de 10 000 tonnes, 3 contre-torpilleurs de 2 700 tonnes, 4 torpilleurs, 7 sous-marins et certains navires auxiliaires. Parallèlement à ces lois de rénovation de la flotte de haute mer, d'autres dispositions législatives réglaient, à un rythme non moins souple, l'entrée en service de la flottille de nos sous-marins de défense des côtes. Savoir : 9, le 30 juin 1923, 4 le 29 avril 1926, et enfin, 4 en 1927, portant à 17 le nombre des sous-marins côtiers à construire. Si l'on prend soin de totaliser les unités prévues aux différents textes que nous venons d'énumérer, on se rend compte que l'exécution des constructions neuves actuellement en cours porte sur un total de 7 croiseurs, dont 3 de 8 000 tonnes type *Duguay-Trouin* et 4 de 10 000 tonnes, *Duquesne* et *Suffren*, 12 contre-torpilleurs de 2 500 à 3 000 tonnes, 6 *Jaguar* et 6 *Guépard*, 26 torpilleurs de 1 500 tonnes, 12 *Bourrasque* et 14 *l'Adroit*, et 47 sous-marins. Non seulement les idées du département n'ont pas varié au cours de ces cinq années sur l'orientation à donner

à la composition de nos forces navales, mais la caractéristique même des unités qui composent ces forces n'a, pour ainsi dire, pas changé. Les conceptions de notre état-major concordent d'ailleurs avec les plans que nous avons exposés dans la *Revue* du 1er octobre 1922. Ces conceptions représentent actuellement 125 000 tonnes de tonnage-Washington pour les bâtiments de surface et 35 000 tonnes pour les sous-marins. Quant aux mises en chantier de navires de 1922 à 1925, elles équivalent à 57 000 tonnes de croiseurs, 12 250 tonnes de contre-torpilleurs, 32 520 tonnes de torpilleurs, 8 280 tonnes de sous-marins (1).

On voit par l'énumération qui précède que les idées directrices actuelles consistent à laisser simplement de côté la construction des bâtiments de ligne pour porter exclusivement l'effort sur les bâtiments légers de surface et les sous-marins, sans préjudice de l'aviation. Et cependant notre flotte cuirassée comprend, en tout et pour tout, 6 cuirassés antérieurs à 1915, dont 3 seulement sont armés de pièces de 34 centimètres. Que sont ces pygmées auprès des *capital-ships* géants de la Grande-Bretagne et des États-Unis? Notre seule consolation de n'en point construire est de penser que l'Allemagne n'en aura jamais et que l'Italie en possède un de moins que nous. Cet abandon systématique du bâtiment de ligne a ému certains milieux maritimes qui mènent campagne pour substituer à la mise en chantier de certains croiseurs de 10 000 tonnes les unités de ligne auxquelles nous avons droit, d'après les accords mêmes de Washington.

Ces promoteurs du *capital-ship* estiment que la sécurité de nos communications maritimes ne peut être assurée sans ces navires à grands moyens d'action, capables de balayer la Méditerranée des forces légères ennemies, de donner appui à nos propres forces légères, de les soutenir dans la destruction des sous-marins et enfin de coopérer avec nos alliés en leur apportant l'ossature solide d'une flotte de combat sur laquelle ils pourront se reposer. Cette opinion est partagée par tous ceux qui voudraient que la voix de l'artillerie lourde mêlât son concert à celle de l'artillerie moyenne, seule permise sur les croiseurs légers. On fait remarquer, en outre, que contraire-

(1) Signalons, pour ces derniers navires, l'intervention si efficace du président de la Commission de la marine au Sénat, M. de Kerguezec.

ment à ce que l'on croit en général, le coût du tonnage lourd de *capital-ship* est inférieur à celui des navires légers de surface. De même l'armement des *capital-ships* à tonnage égal a un rendement budgétaire supérieur. Un *capital-ship* de 30 000 tonnes exige en effet un équipage et des approvisionnements moins élevés que trois croiseurs de 10000 tonnes. Dernière considération mise en avant par les partisans du *capital-ship* : il importe de ne pas laisser trop longtemps nos chantiers dépourvus de commandes de gros navires, afin de ne pas leur faire perdre l'expérience nécessaire à la mise en œuvre de ces unités, à la production des blindages, et, généralement, à la solution de tous les problèmes scientifiques que pose le bâtiment de ligne, véritable synthèse de la science militaire navale, offensive et défensive.

Nous pensons, en effet, que, tant en raison de leur endurance à la mer, que de leur endurance aux coups, et surtout par le fait de leurs qualités offensives, dues à leurs grosses pièces, les croiseurs de bataille doivent avoir leur place dans les rangs de nos escadres. Eux seuls sont, en effet, capables de nettoyer la mer, et de constituer une barrière efficace devant nos convois. Il serait donc souhaitable qu'on en construisît dès maintenant. Mais nos possibilités financières ne sont pas indéfinies. L'Amirauté française a pensé qu'il fallait courir au plus pressé. C'est pour cela qu'elle s'est arrêtée aux types de navires qui lui ont paru les plus urgents à construire. Certes, il ne faudrait pas oublier que les principes fondamentaux de la doctrine navale commandent la présence du bâtiment de ligne dans une escadre. Celle-ci ne peut agir sans être pourvue de tous les éléments de combat qui réalisent cette « liaison des armes » que préconisent tous nos critiques navals. En attendant, nous partageons l'avis de l'état-major général; il faut d'abord reconstituer la flotte légère sous-marine et aérienne.



Les résultats obtenus sur ce point ne devaient pas manquer de frapper les étrangers. Voici ce qu'une revue technique, *The Engineer*, écrivait le 10 septembre : « Sans hâte, sans arrêt, les progrès de la reconstitution de la marine française se poursuivent avec constance. La pratique qui a consisté à

donner à la France une force navale si justement nommée une *flotte d'échantillons* a été abandonnée. Au lieu de cela, nous assistons aujourd'hui à la multiplication de bâtiments construits en série. Fait plus remarquable encore, faisant contraste avec la politique antérieure, c'est la mise en chantier année par année du tonnage prévu par un programme de constructions à longue échéance. » En présence de cette résurrection de nos forces de combat, les marins étrangers reconnaissent la supériorité de nos méthodes. La flotte française, considérée il y a moins de cinq ans comme inexistante dans le monde, réapparaît sur les mers avec tout le prestige d'une marine moderne qui sait allier à la perfection de son matériel les remarquables traditions de son personnel et de ses états-majors.

Car le succès de notre programme naval ne tient pas seulement à l'esprit de suite de ceux qui l'ont élaboré. L'entrée en ligne des unités de ce programme constitue en outre un succès technique remarquable, aussi bien pour la section technique qui a tracé les plans de ces vaisseaux que pour les ingénieurs de l'industrie privée et des arsenaux qui en ont réalisé la construction. Après quelques retards inhérents à la mise en train des ateliers désorganisés par une trop longue période d'inactivité, les navires de la première tranche du programme entrent en scène. Ceux de la seconde tranche, qui ont profité de l'expérience précédente, rattrapent le temps perdu et talonnent leurs aînés. Dans l'ensemble, l'exécution des quatre tranches du programme se poursuit avec une grande régularité. Dans peu de temps, cette belle flotte d'unités légères sera tout entière armée. On ne s'avise guère aujourd'hui d'en critiquer la composition. Si l'on peut reprocher aux contre-torpilleurs d'avoir un armement peu puissant, cet inconvénient est composé par la supériorité de leurs qualités nautiques. Les essais de tous les navires se sont effectués brillamment ; la vitesse, qui est l'élément essentiel de leur valeur militaire, s'est révélée supérieure aux prévisions ; certain navire, comme le *Tigre*, qui a donné plus de trente-six nœuds, se classe comme le navire le plus rapide du monde. Nous avons sous les yeux la lettre d'un officier supérieur, qui vient d'effectuer, avec l'amiral Pirot, la croisière de l'Atlantique. « Plus je vais, dit-il, plus s'impose à moi la certitude que nos croiseurs (on a pu déjà, en Baltique, juger les autres unités) sont réellement des chefs-d'œuvre de

l'architecture navale; les formes de carène sont admirables. Machines et chaufferies sont parfaitement agencées et la consommation de mazout est très modérée. Les qualités de tenue à la mer sont remarquables : nos croiseurs ne font pas la moindre fumée aux allures de vingt et vingt-deux nœuds. Les grandes traditions de nos célèbres constructeurs, les Sané, les Dupuy-de-Lôme, sont retrouvées. Il est vraiment extraordinaire qu'après une période de plus de dix ans de stagnation ou d'arrêt dans les constructions navales, nos chantiers aient produit des unités qui sont des modèles. »

Au cours de cette croisière de la Baltique, à laquelle notre correspondant fait allusion, les marins scandinaves ont fait à nos contre-torpilleurs, torpilleurs et sous-marins, une réception triomphale, tant ils ont admiré la parfaite tenue de ces unités. *The Engineer* a consacré à nos différents types de navires des pages élogieuses. Parlant des croiseurs, il écrit : « Il n'est pas difficile d'imaginer les circonstances dans lesquelles ces bâtiments seraient d'une grande valeur. » Et plus loin : « En développant sa nouvelle flottille de torpilleurs, la France a évité son erreur ancienne de construire des bâtiments formidables seulement dans les eaux calmes. Ces contre-torpilleurs de construction robuste, aux francs bords élevés et aux puissantes machines, seront en état d'attaquer par tous les temps, et leur armement de canons de 130 millimètres à tir très rapide les rendrait de dangereux antagonistes, même pour un petit croiseur. » Enfin *The Engineer* porte sur nos sous-marins le jugement suivant : « Les ingénieurs français, dont l'expérience et l'esprit d'invention sont proverbiaux, ont attaché une importance spéciale à l'endurance des machines et, à en juger d'après les croisières prolongées faites par quelques-uns des bâtiments nouveaux, les sous-marins français d'après la guerre sont pourvus d'appareils parfaitement dignes de confiance; leur puissance offensive a été accrue par l'adoption de la torpille de 550 millimètres, une arme plus formidable que la torpille du modèle britannique. » Et le journal anglais, envisageant le principal objectif de la marine française, qui est de garantir l'immunité des routes de mer franco-africaines en toutes circonstances, conclut : « Le but de la politique navale française est en voie d'être atteint. »

***

Il est d'ailleurs facile d'apprécier les résultats obtenus dans la reconstitution de notre flotte sous le double rapport quantitatif et qualitatif, en comparant ces résultats aux programmes réalisés par les autres puissances. Nous nous excusons de cette longue énumération de chiffres, mais ils projettent une lueur sur les graves problèmes qui agitent le monde. Voici la statistique des lancements de navires (croiseurs, torpilleurs, sous-marins) du 1er janvier 1920 au 1er janvier 1927; sans tenir compte des capital-ships et des porte-avions : Japon, 116 navires dont 52 sous-marins; États-Unis, 81 navires (35 sous-marins); France, 44 navires (16 sous-marins); Italie, 26 navires (un sous-marin); Angleterre, 18 navires (5 sous-marins). Toutefois, ces chiffres seraient sans signification s'ils n'étaient rapprochés du tonnage global, savoir : Japon, 216000 tonnes (163200 de navires de surface et 52900 de sous-marins); États-Unis, 156000 tonnes (124800 de surface, 31200 de sous-marins); Angleterre, 98700 tonnes (90100 de surface et 8600 de sous-marins); France : 98500 tonnes (84500 de surface, 14000 de sous-marins); Italie, 31085 tonnes (30130 de surface, 775 de sous-marins). Cette statistique appelle des commentaires extrêmement intéressants. On voit tout d'abord que dans la reconstitution du tonnage de ses forces légères (inexistantes en 1920), la France arrive tout près de l'Angleterre et elle a construit deux fois plus de sous-marins.

Son effort total en tonnage est équivalent à celui de la Grande-Bretagne (1); mais, en fait, il est supérieur, la France ayant construit un plus grand nombre d'unités que sa voisine. Quant à l'Italie, nous la dépassons franchement, rattrapant ainsi vis-à-vis d'elle tout le temps perdu. Mais le tableau qui précède inspire de sérieuses réflexions quand on constate la surenchère navale des États-Unis et du Japon. Le ciel se couvre dans le Pacifique. Alors, que dire de l'appel du président Coolidge en faveur du désarmement, puisque c'est l'Amérique qui donne le branle? Il signifie tout simplement que les armements du Japon, 216000 tonnes, inquiètent les États-Unis. Ceux-ci ont obligé le Japon à accepter à Washington une proportion de *capital-ships*

(1) Sans tenir compte naturellement des cuirassés sur lesquels porte principalement l'effort anglais et dont nous ne construisons aucune unité.

inférieure (3 contre 5) : le Japon se venge en portant son effort vers la constitution de forces légères et surtout sous-marines (52 900 contre 31 200 aux États-Unis). C'est, en petit, l'histoire de la France injustement jugulée à Washington et qui se trouve dans la nécessité de se forger des armes de défense.

Si nous étudions la composition du programme, nous voyons que les différents types d'unités se répartissent de la façon suivante : *Croiseurs* : Japon, 18 — États-Unis, 10 — Angleterre, 9 — France, 5 — Italie, 1. *Contre-torpilleurs* : France, 6 — Italie, 3 — Angleterre, 2 — États-Unis et Japon, 0. *Torpilleurs* : Japon, 46 — États-Unis, 36 — Italie, 21 — France, 17 — Angleterre, 2. *Sous-marins* : Japon, 52 — États-Unis, 35 — France, 16 — Angleterre, 5 — Italie, 1. Les nations n'ont pas conçu leur programme de la même façon. Nous sommes les seuls à peu près à construire des contre-torpilleurs de 2 500 tonnes; mais ce sont là de véritables petits croiseurs. Bien que critiqués, ils répondent à une idée tactique conforme à notre mobilisation. Le Japon et la France ont spécialement porté leur effort sur les sous-marins; l'Italie sur les torpilleurs; quant à la Grande-Bretagne, si elle ne construit pas de ces navires, c'est qu'elle en possède des flottilles imposantes.

Puisque nous sommes fixés sur le nombre et le tonnage global des bâtiments, étudions leurs caractéristiques. Dans le tonnage individuel des unités, la plupart des nations se sont attachées à lancer des croiseurs de grand tonnage, se rapprochant du tonnage maximum de 10 000 tonnes fixé à Washington. Le Japon fait exception à cette règle : il construit 18 croiseurs, variant de 3100 à 7100 tonnes. Les 10 croiseurs des États-Unis ont 7 500 tonnes. Le tonnage de nos torpilleurs, 1 500 tonnes, dépasse celui de toutes les autres puissances, qui varie entre 900 et 1 400 tonnes, chiffre le plus élevé (Japon). Les 36 torpilleurs des États-Unis ont 1 200 tonnes. Ainsi, nous « surclassons » tous les torpilleurs étrangers par le tonnage et l'endurance. Quant aux sous-marins, avec nos types de 1150 tonnes et de 600 tonnes, nous nous tenons dans une juste mesure; les étrangers, notamment l'Angleterre, s'attachant à des tonnages plus forts. Sous le rapport de la vitesse, nous n'avons rien à envier à personne. Nos croiseurs filent 33 nœuds. La vitesse annoncée par l'Angleterre est de 32 nœuds. Si les croiseurs du Japon et des États-Unis semblent un peu plus rapides, c'est qu'ils sont

plus petits. Nos contre-torpilleurs donnent 35,5 nœuds en moyenne; certains ont dépassé 36 nœuds, un record! Enfin, nos torpilleurs de 33 nœuds, un peu inférieurs comme vitesse aux autres par mer calme, les dépasseraient par clapotis.

Voyons l'artillerie : on peut reprocher à trois de nos croiseurs de 8000 tonnes de n'avoir que des pièces de 155 millimètres; mais nos nouvelles unités possèdent 8 canons de 203 millimètres, comme celles de l'Angleterre et du Japon. Dans l'ensemble, l'armement de nos croiseurs vaut celui des autres; il leur est même supérieur pour l'armement en torpilles (12 tubes). Nos contre-torpilleurs, qui possèdent 5 canons de 130 ou de 138 millimètres et deux de 75 millimètres, sont plus puissants que n'importe quelle autre unité de cette catégorie. Nos torpilleurs, avec 4 pièces de 130 millimètres, une pièce de 75 millimètres et 6 tubes lance-torpille, sont les mieux armés des torpilleurs à flot, les étrangers n'ayant à bord que des pièces de 120 millimètres. Parlons maintenant de nos sous-marins : avec leur vitesse respective de 16 nœuds et de 14 nœuds et leurs 10 tubes ou 7 tubes lance-torpille, ils valent ceux qui ont été lancés par les autres marines.

En définitive, lorsqu'on jette un coup d'œil sur les programmes navals mondiaux, on est heureux de reconnaître l'effort de notre pays et surtout la supériorité de la composition et des caractéristiques des unités de son programme; unités qui ont tenu toutes leurs promesses et même ont été au delà de ce qu'on en attendait. Dans ses plans, notre état-major s'est surtout attaché à obtenir des navires qu'ils s'affirmassent vis-à-vis des types similaires des autres Puissances, par la tenue à la mer. Ils sont susceptibles de donner leur vitesse par mauvais temps, ce que l'expérience des essais a révélé. En outre, nous avons été, pour l'artillerie de nos torpilleurs, à la limite du calibre des munitions pouvant se manipuler à bras, afin d'augmenter la vitesse du tir ; la *vitesse*, voilà l'élément le plus précieux de notre programme naval, qu'il s'agisse de la vitesse de route effective, dans toutes les circonstances de mer, qu'il s'agisse du tir d'artillerie. Ce sont là des constatations dont peut se montrer fière notre industrie des constructions navales : industrie de la coque, des machines auxiliaires, et surtout des appareils de propulsion (turbines, moteurs à combustion interne, chaudières, etc...). Il n'est pas sans intérêt de le

proclamer au moment où nos chantiers sont sollicités pour la commande d'unités, émanant de nombreux États.

***

L'entrée en ligne d'unités nouvelles, douées de qualités nautiques et militaires supérieures, tel est le facteur primordial de toute renaissance maritime; ce n'est pas le seul. Encore faut-il entraîner ces navires, les préparer au combat, et les remettre aux mains de chefs ou de marins dignes de les utiliser. Cette nécessité n'a point été perdue de vue par le Département. A peine les navires de la première tranche étaient-ils terminés que le ministre de la Marine leur faisait entreprendre ces croisières lointaines, auxquelles nous avons fait allusion. Les bâtiments du nouveau programme étaient admirablement appropriés à ce rôle de liaison pacifique entre la métropole et nos colonies. Ils se présentaient comme d'admirables messagers de l'industrie et de la marine françaises auprès des nations étrangères. En outre, ces longues navigations devaient mettre le matériel à l'épreuve et amariner équipages et officiers en les adaptant à la conduite de ces instruments tout nouveaux, d'une technique très poussée.

Une division légère, sous les ordres du capitaine de vaisseau de Pontevez, division composée des contre-torpilleurs *Jaguar* et *Chacal*, du torpilleur *Simoun*, des sous-marins *Souffleur* et *Marsouin*, montrait pendant six semaines nos couleurs dans la Baltique. Quelques mois après, une escadre légère, portant le pavillon de l'amiral Pirot et comprenant, avec les deux croiseurs de 8000 tonnes, *La Motte-Picquet* et *Duguay-Trouin*, des torpilleurs et des sous-marins, accomplissait une longue croisière dans l'Atlantique sud en relâchant notamment à Casablanca, Dakar et Konakri. Entre temps, les services de l'aviation navale, complètement réorganisés, montraient, par des raids d'endurance remarquables, que nos appareils sont au point et susceptibles de parcourir en toute sécurité les immenses étendues qui nous séparent de nos possessions d'outre-mer. Parlerons-nous de la croisière effectuée en Méditerranée orientale dans le courant de septembre par l'escadrille 6 E-I, composée de trois hydravions Goliath F-65, qui a parcouru 6000 kilomètres sans incident ? Citerons-nous la magnifique performance du lieutenant de vaisseau Bernard qui, à bord d'un

hydravion de 420 CV, a relié l'étang de Berre à Majunga en passant par le Niger et en revenant par la vallée du Nil ? Et plus récemment encore le raid du capitaine de corvette Guilbaud, qui vient d'arriver à Marseille le 9 mars, après avoir effectué sur le même itinéraire un vol de 22 920 kilomètres!

C'est une loi militaire presque immuable que le moral et la tenue du personnel varie en raison directe de la valeur du matériel qui lui est confié. A cet égard, un grand découragement s'était emparé du corps des officiers de vaisseau en présence de la décadence de nos unités de combat et de la vétusté des navires qu'ils étaient appelés à commander. L'entrée en ligne de ces divisions modernes a métamorphosé l'état d'esprit des états-majors et des équipages. Elle leur a rendu confiance en eux-mêmes et inculqué le désir de perfectionner leurs connaissances techniques. Les croisières ont eu un autre effet. C'est de faire revivre le goût du métier, dont l'attrait aventureux séduit les jeunes vocations. L'idéal d'un marin n'a jamais été d'assurer le service du canot-major entre un vieux ponton et les darses d'un arsenal maritime. Pour redonner au personnel toute la fierté et toute l'ardeur de servir, parlez-nous d'un croiseur de 34 nœuds, d'un contre-torpilleur qui brave la tempête ou d'un sous-marin de 1 500 tonnes ! De toutes parts, nous recevons le témoignage d'une modification heureuse dans le moral du personnel, qui redevient aussi excellent qu'au temps où, sous l'impulsion de chefs énergiques, les marins de France étaient considérés comme les premiers.

Nous savons gré au département de la Marine d'avoir su améliorer la situation matérielle de ces marins, officiers et officiers mariniers. Leur carrière implique beaucoup de renoncement, et, par suite des séparations nécessaires, elle les entraîne à des dépenses particulières. Il est juste que l'État leur tienne compte des sacrifices qu'ils consentent en embarquant sur nos navires. Il ne faut pas hésiter à conjurer la crise de recrutement en améliorant les soldes du personnel et en lui permettant, par des traitements appropriés, de bien représenter la France à l'étranger. Pour l'École navale, la modification des programmes d'entrée permettra aux jeunes candidats de s'y présenter dans des conditions plus faciles, avec suffisamment d'avance, par rapport aux autres grandes écoles du gouvernement. Tout ce plan de reconstitution des cadres du personnel

naval se poursuit parallèlement à l'entrée en service des nouvelles unités ; il est nécessaire en effet que les effectifs soient suffisants au point de vue numérique, comme sous le rapport de la compétence technique.

Que dire de la gestion financière? Nous avons ici même évoqué, le 15 mai 1926, la nécessité de tenir compte, dans la présentation des budgets du Département, des soucis monétaires de notre pays; nous avons dénoncé le gaspillage des arsenaux et des services à terre, en demandant qu'il soit mis un terme à ces dépenses abusives. Le ministre est entré dans cette voie. Par un décret du 10 septembre 1926, Rochefort, dont l'inutilité n'était plus à démontrer, a été purement et simplement supprimé. L'arsenal a été remis par la marine à l'administration des domaines. Lorient a perdu sa préfecture maritime, et le service des réparations de navires. Ces réformes ne sont pas aussi radicales que nous l'eussions désiré. C'est un premier pas vers la concentration des ressources du département de la marine sur les points limités où son action doit s'exercer; nous nous contentons de constater la nouvelle orientation du ministre vers la suppression des établissements inutiles et nous enregistrons les économies résultant de ce décret du 10 septembre, estimées au 31 décembre 1927 à près de 50 millions. Il est d'autant plus agréable d'en souligner les effets, qu'une victoire sur la féodalité électorale est plus difficile à gagner qu'une bataille sur mer.

***

A ceux qui seraient tentés de nous accuser d'impérialisme devant l'énumération de nos forces navales en service ou en achèvement, il nous serait facile de répondre que, pendant plus de sept années, la France a renoncé à toute idée de construire des navires; même actuellement, elle ne met point sur cale les cuirassés que le pacte de Washington l'autorise à construire. D'autres mettaient à profit ce *naval Holiday* pour reconstituer leurs escadres qui sont actuellement beaucoup plus fortes que les nôtres. Pour ne parler que de l'Italie, qui, en 1914, possédait une flotte moitié moins nombreuse, elle avait réussi, avant l'entrée en ligne de notre première tranche, à se créer une marine supérieure à la nôtre. Cette situation, aujourd'hui retournée à notre profit, ne pouvait subsister

sans danger pour notre sécurité nationale. Ce rétablissement « sur la patte de l'ancre », comme diraient les marins pour en exprimer l'urgence, est d'autant plus surprenant que nous revenons de plus bas. Le monde était habitué à compter avec une redoutable armée, héritière des héros de la Marne et de Verdun, mais on pensait que la marine française était en pleine décadence, qu'elle se mourait, qu'elle était morte! Or, elle revit. Elle est là ! prête à jouer son rôle primordial dans le système de mobilisation générale du pays. Ignorer que nous devons concentrer par les routes maritimes nos forces d'outre-mer dispersées sur de nombreux théâtres d'opération, serait méconnaître les bases mêmes sur lesquelles repose la défense de la patrie. En vue de cette concentration, nous avons besoin de navires marchands pour transporter nos troupes. Nous en possédons trois millions et demi de tonnes. Mais ces bâtiments, véritables chemins de fer qui marchent, doivent être protégés tout le long de leur hasardeux parcours. Telle est la fonction de nos unités légères de surface, patrouilleurs et sous-marins. Exploiter la route Marseille-Alger, ou Bordeaux-Dakar, est une nécessité qui s'impose pour nous au même titre que l'usage de la voie ferrée, qui relie ces deux points à Strasbourg ou à Metz. C'est parce que cette éventualité d'une mobilisation maritime est une question de vie ou de mort pour elle que la France demande à examiner le problème du désarmement dans son ensemble, et qu'elle rejette l'offre du président Coolidge d'étudier séparément le désarmement naval. Nous nous en remettons à la Société des nations du soin de trouver la solution de cette grave question, en tenant compte de ce que nous avons appelé notre « potentiel » de guerre, c'est-à-dire la mise en action de toutes les forces dont dispose la nation armée et, par là, nous entendons viser aussi bien le domaine métropolitain qu'extra-continental de la République.

La première conférence de Washington nous a, d'ailleurs, laissé beaucoup d'amertume. Nous y avons acquis la certitude que nos amis des États-Unis d'Amérique n'envisageaient pas comme il convenait les répercussions des armements navals sur notre plan général de mobilisation. A aucun prix, la France ne peut admettre une limitation de ses forces légères de surface qui ne tiendrait pas compte de l'importance de son empire colonial, de l'existence de ses deux fronts de mer, et surtout de la servi-

tude du passage de ses régiments coloniaux par la voie maritime. Tant qu'il existera à flot des *capital-ships*, la France ne consentira pas davantage à la suppression du sous-marin, cette « arme du pauvre », la seule que l'on puisse opposer aux desseins impérialistes du *capital-ship*, instrument de riche, symbole des pays à change élevé, qui n'allie pas sans raison l'expression de « capital » à celle de navire.

S'il est jamais question de limiter nos forces légères, sous-marines ou aériennes, nous insisterons pour que l'on prenne comme critérium de cette limitation, l'étendue des rivages métropolitains et coloniaux des Puissances intéressées, ainsi que l'importance des convois à acheminer par la voie de mer, en déterminant cette importance par une formule qui serait obtenue par le coefficient de la population métropolitaine, par rapport à la population d'outre-mer, en fonction de leur distance réciproque. Il nous est possible de citer à l'appui de notre thèse des chiffres particulièrement suggestifs, en comparant les lignes de communication maritime des différentes nations, et les longueurs respectives de leurs côtes métropolitaines et coloniales additionnées. Voici ces deux statistiques. Pour les lignes de communication : Grande-Bretagne, 113 000 kilomètres; France, 58 000 kilomètres; États-Unis, 32 000 kilomètres; Japon, 10 000 kilomètres; Italie, 7 800 kilomètres. Pour l'étendue des côtes, y compris celles des colonies : Angleterre, 62 000 kilomètres; États-Unis, 26 000 kilomètres; France, 18 000 kilomètres; Japon, 11 000 kilomètres; Italie, 8 600 kilomètres. Ajoutons que les colonies françaises ont une superficie de 11 millions de kilomètres carrés et 52 millions d'habitants. N'est-il pas naturel que l'on prenne en considération les deux facteurs que nous venons de rapprocher, lorsqu'il s'agit de déterminer la fixation des forces navales des puissances maritimes? Il serait encore beaucoup plus exact de rechercher ce que nous appellerions les *tonnes-kilomètres* (c'est-à-dire le degré d'activité des convois navals) à faire passer en cas de guerre, pour apprécier quelle doit être l'importance réciproque des marines mondiales. Ce chiffre-là, nous ne pouvons le donner exactement sans dévoiler les secrets de notre mobilisation, mais il est facile de s'en faire une idée en prenant comme base les documents que nous connaissons déjà, c'est-à-dire l'étendue des lignes de communication que nous devons jalonner de nos

croiseurs, patrouilleurs, avions, sous-marins, et la population des colonies par rapport à celle de la métropole, compte tenu des cadres constitutifs de notre armée coloniale d'après les lois qui règlent le service militaire de nos sujets d'outre-mer. Si l'on fait état de ces calculs qui, seuls, nous paraissent logiques, on peut être assuré que nous aurons le premier rang après l'Angleterre, sur le palmarès de Washington. Mais nous refuserons le présent d'Artaxerxès d'un désarmement naval, uniquement fondé sur la capacité financière, essentiellement variable, des États. On ne mesure pas au poids de l'or ni au cours du change la vie d'un peuple.

Le nôtre est pacifique. Nous avons trop souffert pour désirer le retour de la guerre; mais il n'existe aucune race qui ait au même titre que nous l'instinct de sa conservation et le sens de son intérêt vital. Ceci permet de comprendre le magnifique élan de la nation vers ce programme naval que nous venons d'analyser. Réfléchissons, pour ne pas en exagérer la portée, qu'il y a cinq ans à peine que nous nous sommes mis à l'œuvre; nous ne sommes qu'au début d'une ère nouvelle ; elle doit s'affirmer dans les années qui vont suivre. Nous devons persévérer dans nos programmes d'expansion maritime, en poursuivre sans défaillance l'exécution, adapter nos moyens de ravitaillement aux exigences des nouvelles unités, perfectionner nos plans de navires, tout en restant dans le cadre de nos précédentes constructions, développer l'expérience de nos équipages en les faisant naviguer et achever la tâche ingrate de suppression des services à terre inutiles. On ne saurait trop féliciter le pays pour l'effort qu'il accomplit dans une période de dépression financière aussi grave que celle que nous traversons.

Parlant au gala de la mer de la Ligue maritime et coloniale, M. Georges Leygues concluait, après un discours couvert d'applaudissements : « Matériel naval moderne, doté de tous les progrès de la science; équipages et états-majors d'élite, le pays les aura à bref délai. Il aura la marine de sa politique. » Acceptons-en l'augure de la bouche même de celui en qui il n'est que juste de voir le principal artisan de cette « renaissance navale ».

RENÉ LA BRUYÈRE.

LE LIVRE DE RAISON

XII[1]

VIEILLE MÉTAIRIE

Je fais comme tout le monde. Bâtissant une nouvelle métairie, à un jet de pierre de l'ancienne, toujours debout au reste, mais ne répondant plus aux besoins des gens ni aux aises des animaux, je la bâtis en « comprimés », blocs de cailloux et de ciment, et en briques à neuf trous, de second choix. Celles-ci, parce qu'elles coûtent moins cher, moins fines de cuisson et jolies d'aspect et que, plus saisies, plus étreintes par la flamme, noircies parfois, elles gagnent en solidité à ce coup de feu et résistent mieux aux intempéries. De même, j'établirai partout un sol bétonné. Je le préfère aujourd'hui aux carreaux dont je voulais user, ayant reconnu qu'il se lave aussi bien et se raccorde, après un choc, au lieu de se remplacer comme eux. De plus, il ne suinte point les jours d'humidité. Peu de mortier, borné aux lits d'assemblage et aux joints; peu de bois, et du léger, enduit de carbonyle, pour le rendre imputrescible, qui ne charge point les fondements. Tous matériaux modernes en un mot, montés des assises au faîtage, dans l'espoir d'une assiette ferme, d'une distribution commode, d'une salubrité générale.

Le lieu se nomme Piche-Hère : ce qui veut dire ruisselle abondamment (on prononce le mot avec aspiration.) Il est sis dans deux communes, plus dans l'une que dans l'autre, celle de Perchède, sur un relief dominant au loin d'autres terres.

(1) Voyez la *Revue* du 1er décembre 1296.

d'autres toits, et, vers l'est, un horizon fuyant de landes rases. Les métayers qui l'habitent, les Lartigolles, de père en fils, depuis deux cent vingt ans bientôt, ne quitteront pas sans regret la vieille maison. Arrivés là, au lendemain de sa construction, ils l'ont emplie pour ainsi dire de leur souffle, y ayant tant de fois reçu la vie et rendu l'âme. Moi-même, je ne la désaffecterai pas, je ne l'abattrai pas par endroits sans mélancolie, sans cette ombre de tristesse qui m'envahit toujours à toucher au passé. C'est pourquoi je voudrais ensevelir celui-ci, l'embaumer de souvenirs comme une chose chère, en contant l'humble histoire d'une de ces demeures de la glèbe...

I. — LE SITE

Elle fit partie d'un ensemble local aujourd'hui disparu. D'un pays d'abord; d'une communauté de coutumes et de mœurs, de vie ensuite, symbolisée par la paroisse. Le pays, couvert de forêts de chênes noirs opulents, d'où lui vint son nom d'Armagnac noir ou le Nègre, de futaies de hêtres dont l'ombre froide anémiait à leurs pieds toute végétation inférieure, et, mêlés à eux, d'aulnes au bois sanglant et de saules aux feuilles pâles; parsemé d'étangs naturels ou ménagés dans les vals par une population friande de poisson; occupé pour un tiers au moins par des landes touffues qui fumaient sous la pluie; non encore drainé par les routes, par les chemins de grande et de petite communication qui le sillonnent à présent, ni asséché par la multitude de cultures établies depuis sur les bois et les landes défrichés; soumis dès le commencement au régime des vents d'ouest : le pays regorgeait d'eau et suintait d'humidité jusqu'au cœur du printemps, essuyée, dissipée seulement par des étés torrides, aussi précoces que prolongés. Joignez une nature de sol mi argileux et marneux, où les nappes souterraines stagnaient, provoquant une évaporation de la surface intense. Et, à travers cette masse compacte imbibée, peu de pierre, jalousement et parcimonieusement exploitée. Toutes conditions d'ambiance atmosphérique et de structure terrestre à retenir : on verra pourquoi.

Pour le milieu social et moral, il tenait tout dans la paroisse. Hors d'elle, alors, ce n'était qu'isolement. Assez déjà, avec l'église en vue, certains jours de la mauvaise saison,

traversés seulement des gémissements du vent ou du cri triste et subit d'un oiseau migrateur, quand les sentes inondées ne livraient plus passage qu'aux bêtes maraudeuses, enhardies par l'absence de l'homme, la solitude était étroite dans ces campagnes... La paroisse, la commune marquée par le clocher, était le centre unique de vie. Autour du campanile, dans quelques maisons basses, logeaient les artisans : maçon, menuisier, charpentier, maréchal-ferrant, et le marchand d'épices, et le plus utile de tous, le tisserand. Ils travaillaient chez eux, à l'atelier, ils travaillaient chez le client, sauf le dernier, croisant en chemin le sabotier qui venait chausser à domicile, façonner sur le pied, et prenait en à-compte du prix convenu le pain et le vin consommés, la chandelle brûlée ou le lit occupé. Les maisons donnaient sur la petite place, devant le porche. Elle était le point de rendez-vous. Là les affaires se traitaient, les marchés se tenaient, les fêtes se donnaient, religieuses ou profanes, et se jouait ce jeu ce quilles de neuf dont Rabelais s'émerveilla. Bien mieux, le porche, clos de partout, à la porte d'entrée massive, éclairé par des prises de jour en forme de meurtrières, servait de local municipal. On y débattait les intérêts de la commune. Prud'hommes, experts, jurés y hochaient la tête, y opinaient du bonnet, ou se perdaient, de dimanche en dimanche, dans le règlement des litiges apportés. On y voyait s'arrêter, sac à l'épaule, à époques fixes, le colporteur offrant tous objets de ménage ou personnels non fournis par la terre, et faire halte quelques heures. Il y couchait sur des bottes de paille. Les gamins couraient à la hâte, comme des lièvres, et l'annonçaient de métairie en métairie... En conséquence de ces conseils, de ces visites, le porche comprenait une cheminée. Dressée dans un angle, à l'abri de l'air de la porte, elle gagnait la toiture, environnée de bancs : âtre hospitalier s'il en fût, entretenu de combustible par les soins de chacun. Autour, les hommes de sens, les colporteurs venaient donc s'asseoir, tout en écoulant leurs marchandises, tout en réglant les affaires publiques.

Bien entendu, l'hiver, le dimanche, le feu pétillait pour tout venant, poussé jusqu'à l'heure de la messe, accueillant femmes et enfants rougis par la bise. Ils quittaient leurs lourds sabots et tendaient leurs pieds engourdis à la flamme.

Mais, quand la cheminée flambait le plus, c'était la nuit de

Noël. Elle ne s'éteignait qu'avec la dernière étoile. On sonnait à cette époque du crépuscule à minuit, de moment en moment, pour appeler incessamment gens et bêtes à la naissance de l'Enfant-Dieu, comme au soir miraculeux de Bethléem, et le carillonneur avait besoin de se tenir alerte. Il alimentait le foyer, sans lui permettre de baisser d'une étincelle; il courait des landiers à la corde, de la corde aux landiers, bourrant ici et tirant là, et mêlant les crépitements du feu au chant martelé de la cloche... Il tisonnait aussi pour autre chose : pour griller les marrons. C'était de tradition ce soir-là. Cela faisait passer la veillée. Chaque métairie, à tour de rôle, d'année en année, lui en envoyait sa provision dans un sac, y joignant encore une dame-jeanne de vin nouveau pour les arroser (on ne peut manger sans boire), glissée parmi les couches brunes des châtaignes. Et, armé d'une poêle à longue queue, le carillonneur les faisait sauter, sauter sur la flamme, dans les intervalles de sa musique aérienne, au milieu d'une troupe d'enfants accourus qui lui tenaient compagnie, croquaient avec lui les fruits éclatés, les fruits brûlants, et trinquaient comme des hommes... Il buvait peut-être plus qu'il ne sonnait... Les dévotes le chuchotaient... A la vérité, la cloche marquait parfois du retard, à moins qu'elle ne carillonnât avec intempérance, comme échauffée aussi par quelque coup de vin.

Au delà du groupe des maisons, terminant le hameau, dans une courte échappée, s'élevait le manoir du châtelain. Car château serait beaucoup dire. C'était à l'ordinaire un long rez-de-chaussée flanqué à droite et à gauche de ses communs, soudés parfois à lui et formant cour, un corps de bâtiment monté de quelques marches, avec une porte double au marteau pesant et de hautes croisées battues de volets pleins. Quand un étage l'exhaussait, la demeure s'ornait d'une tourelle, portant girouette à l'un des angles de la cour, où un escalier de pierre à une seule tige, en colimaçon, montait. Il desservait l'étage. Dans l'un et l'autre cas, l'aspect de l'habitation était rude, bâtie de moellons bruts de toute taille, rares dans le pays, d'une extraction et d'un transport difficiles. Et, comme l'apparence, les bruits, les pas, les voix, les cris qui en sortaient donnaient une impression de rusticité, animés du va-et-vient du travail agricole ou d'un départ pour la chasse. Là, près de ses métayers, avec eux, comme eux, le maître vivait de sa

terre. Il ne la quittait point presque de l'année, occupé incessamment d'elle. Il partageait la bonne et la mauvaise fortune avec ses gens, la mauvaise surtout, le logis s'ouvrant charitablement à toute misère de l'âme ou du corps. Rien, là, des rapports de vilain à seigneur, mots distants, sinon agressifs, qui auraient juré dans ce monde rural, où les fils du châtelain et ceux du métayer traversaient la haie pour se rejoindre, comme des oiseaux.

Le maître se montrait jaloux seulement de sa pêche et de sa chasse. Pêcher, chasser, étaient ses grandes distractions, il y tenait. Son seul luxe se portait sur son chenil. Il possédait chiens pour plume et chiens pour poil : ceux-ci, venus parfois de loin, des pays de vautraits, car il poursuivait aussi le grand poil, le sanglier et le loup. Ce dernier n'était pas rare en ce temps-là. On l'entendait hurler dans les rafales, les nuits d'hiver; on trouvait, le matin, ses ongles aigus marqués sur le sol au seuil des étables ou des bergeries... Le maître surveillait attentivement ses viviers, où s'engrassait le poisson de choix des étangs environnants, et ses réserves dont il connaissait le peuplement à une couvée près. Même il défendait ses pigeons. Ceux-ci, demi-sauvages, toujours à tire-d'ailes, s'abattant partout pour picorer et ne rentrant souvent que le soir; ils étendaient leurs déprédations, et chacun de les guetter et de les pourchasser avec furie. Mais ils lui semblaient gibier surpris, quand il les tirait attardés dans ses bois, pour les rôtir, et ils lui faisaient prendre patience jusqu'au retour des grands ramiers migrateurs qui hantaient un moment ses futaies.

Au delà enfin du manoir, visibles au bout des perspectives des environs, les métairies, les brasseries, les toits des petits possédants occupaient les hauteurs, avec leurs terres rassemblées autour, celles-ci par pièces vastes, celles-là ramassées comme à la main, dans le vol du chapon, également cernées par les masses végétales. C'était tout l'horizon... Spacieux du reste, construit de lignes de collines parallèles, de plaines bossuées, de mamelons, où se voyaient des gorges, des sortes de berceaux d'une intimité fraîche, et les bois déployés en tous sens, pleins de miroitements d'ombre et de lumière à la belle saison, quand le soleil reprenait l'empire et jetait ses rayons sans se retenir...

Le Piche-Hère entra à son heure dans ce cycle rural. On

chercha tout de suite un emplacement sur un relief couronné d'un groupe de chênes, proche d'une source. Assez modéré pour que l'établissement et la distribution des cultures se fît aisément, pour que l'accès n'en fût point pénible aux hommes chargés, aux bêtes attelées; mais assez accusé pour que l'écoulement des eaux, leur ruissellément naturel au moment des pluies s'opérât. Cela, d'une nécessité absolue, on le comprend, sur cette argile qui gardait l'eau et l'exsudait aussitôt saturée. Les terres basses étaient toujours noyées; de là, le nombre considérable d'étangs. L'emplacement encore devait être de mesure, présenter une certaine étendue plate où élever les bâtisses, ménager l'aire, monter les paillers, orienter le jardin vers le sud-ouest, le côté du firmament où le soleil circule le plus longtemps, enfin tracer l'allée d'accès de la métairie. Celle-ci demandait beaucoup de soins, étant l'unique moyen d'assurer les charrois, les transports, et de communiquer avec l'extérieur.

Souvent elle se prolongeait, allait s'amorcer au chemin communal qui desservait un quartier du pays, un lot de métairies enfoncées dans les terres. Au Piche-Hère, elle comptait deux cents mètres. Taillée au bord de la pente, d'un côté, pour qu'elle s'essuyât par là, elle fut, de l'autre, et pour la même raison, bordée d'un fossé dont la terre extraite forma le tertre dressé tout du long. Ainsi, gardée des suintements du sol voisin, elle n'avait qu'à se décharger de son humidité propre, de la pluie reçue. De plus, pour que son assèchement fût rapide, on la couvrit d'une couche de terre de lande, blanche, légère, que les averses dament au lieu de l'entraîner, qui s'essuie vite, au premier coup de soleil, au premier souffle de vent, et devient d'une grande fermeté.

L'allée aboutissait à l'aire. Désherbée, nivelée, celle-ci s'étendait jusqu'aux chênes, groupe intangible. Elle aussi recevait une épaisse couche de terre de lande. On la bombait légèrement, toujours pour l'écoulement de l'eau, et, comme elle représentait le centre du bien futur, où le pain serait battu, durant la canicule, au fléau, afin d'en protéger la surface égalisée, on y étendait une couche de « thuie » fine l'hiver, et l'été, on la glaçait pour ainsi dire avec de la bouse de vache diluée. Rien n'y mordait, ni l'ongle des bêtes, ni le pied des gens dans leurs sabots ferrés.

Le souci d'un lieu élevé répondait encore à un besoin moral. Les voyages étaient inconnus aux petites gens. Les relations de voisinage formaient toute la vie sociale. On voulait être vu, on voulait voir. A travers l'espace, de métairies en métairies souvent éloignées, à défaut du geste et de la voix, les regards maintenaient le contact : cette sensation de présence humaine plus nécessaire qu'ailleurs dans l'isolement de la campagne. Dès le jour, on se cherchait des yeux, non pour s'observer, mais pour se reconnaître, se retrouver après la nuit et prendre part ensemble au réveil de toutes choses. Les mêmes soins sollicitaient hommes et femmes. Les attelages partaient aux mêmes heures pour les labours; les moissonneurs battaient leurs faux, les vendangeurs fouillaient les vignes. Comme une ombre compacte, là-bas, les troupeaux de bœufs roux ou noirs envahissaient les guérets. Chacun entrait à son tour dans le mouvement quotidien, récréé, et puis encouragé par l'accomplissement de la tâche commune, réconforté dans ses fatigues en les voyant partagées. On se sentait heureux d'être si près les uns les autres, d'habitudes, de labeur et d'espoir. En même temps, on en recevait l'assurance d'une aide, d'un secours immédiat. C'était de tradition immémoriale. Venue de ces temps tourmentés sans doute où l'on s'appelait à la rescousse par un feu d'herbe allumé tout à coup, où la situation de chaque enclos, sur sa hauteur, permettait une rapide mise en défense. Ici et là, il existe encore des levées de pierres entassées... Oui, que la fumée tardât à monter du toit voisin, un bouvier à poindre sur le renflement en face, abandonnant le sillon commencé, on s'interrogeait, on s'inquiétait, on accourait... Dans la maladie, l'accident, le malheur, dans la mort, on ne sait quel pressentiment avertissait le voisinage; il n'était point besoin de signes. Jusque dans les traverses matérielles, on trouvait recours : un outil perdu, un animal égaré, une récolte détruite, comme si tout, en ce temps d'amitié plus vive, était à la garde de tous... Enfin, en vieillissant, on aimait à considérer de ces hauteurs l'horizon de toute sa vie, sur lequel on s'était élevé, sous lequel on allait descendre.

Restons encore un peu sur le plateau, et dans l'abord immédiat. Il y avait, au-dessus, les chênes, en bas, la source. Ces arbres siégaient là depuis longtemps. Ils avaient déjà toute leur

crue. Leur état présent le prouve. Quelques-uns ne vivent plus que par l'écorce. Ils comptent des siècles. Ils n'étaient point là par hasard, par bonne fortune. L'endroit n'eût pas été choisi dénudé d'eux. Le chêne, ici, est le génie du lieu. Point de foyer gascon sans qu'il s'enracine auprès. Il y a une raison double à cela : sentimentale et pratique. L'âme du terroir rêve et agit. Le chêne assied notre foyer sur terre, je l'expliquerai ; il le situe et le marque sous le ciel. Il est le point de ralliement au milieu des choses qui passent, le jalon vivant planté sur le coin familier, le coin d'asile et de repos. Où qu'ils soient allés, d'aussi loin qu'ils rentrent, les hommes de chez nous le cherchent du regard ; en débouchant à l'horizon, ils franchissent en esprit la claire-voie, et ils heurtent le seuil paternel d'un poing joyeux. Ils ne s'égarent plus sur le chemin de la vie. Ils savent que de père en fils cet arbre n'a cessé de leur prodiguer ses bienfaits avec l'ombre et la paix qu'il verse, et que chacun à son tour, homme ou bête, est venu souffler ou dormir, ou finir sous les branches massives, respirer un peu de cet air immortel dont se nourrissent et reverdissent les rameaux. Ils savent qu'il est le témoin des grandes joies domestiques. Les jeunes couples aiment à s'attarder parmi les fûts, sous la lune amie, tout perdus dans le premier amour, et l'enfantelet, debout à peine, trébuche avec bonheur contre les racines, soulevées dans la lutte éternelle entreprise pour s'affermir. Ils savent qu'à travers la masse étagée, certains soirs pathétiques d'automne, où les feuilles se détachent à la fois de la cime et pleuvent en se froissant les unes les autres, glissent des figures, de chers fantômes impalpables, qui viennent voir si on les reconnaît évoqués par ce bruissement d'adieu, comme autrefois au bruit de leurs pas, quand ils vivaient, êtres tangibles de chair et de sang...

C'est pourquoi on dressait autour des vieux troncs un banc de terre gazonnée, que la fraîcheur du feuillage entretenait verdoyant, où l'on allait respirer, songer ou se recueillir, rire ou pleurer : l'homme soucieux de l'avenir, la mère veuve d'un fils, la fiancée hantée du bien-aimé, l'enfant enchanté d'un jouet.

Venait ensuite le côté pratique. Les chênes fournissaient un abri saisonnier pour les bêtes et les outils ; et pour les porcs et les dindons, à un moment donné, un aliment. L'abri de leurs voûtes superposées contre les averses de rayons et d'eau, dont

les attelages non disjoints, mais dételés, profitent, entre les chars à charger, ou, l'été, pendant le casse-croûte de l'après-midi; dont les poules usent à toute heure, après s'être creusé des trous dans l'arène molle, où se blottir et glousser, assoupies; dont le chien même a cure, quand il veille, les nuits de canicule, étendu dessous, la tête sur les pattes, trouvant trop chaud le pailler qu'il occupe à l'ordinaire... Et il ne faudrait pas connaître les gens de la terre pour douter que chars, tombereaux, rouleaux et socs ne soient plus souvent dételés là que sous le hangar... Un pli, pris une fois aux champs, l'est pour toujours. Celui-ci se prend à la moisson. On vide le hangar d'instruments pour l'emplir de blé... Le battage tarde; les outils ont l'air bien sous l'arbre; l'habitude vient de les y voir; on les y laisse : et voilà le pli, avec son excuse...

J'ai parlé d'aliment. Il est, à la vérité, de complément, quoique substantiel. C'est le gland. Dès qu'il tombe avec ce bruit mat, lourd, étouffé qui caractérise sa chute, les dindons descendent du perchoir et les porcs grognent d'aise dans leur loge. Tous le dévorent également. Ceux-ci avec une gloutonnerie telle qu'ils se couchent parfois pour digérer, s'en étant repus au delà de toute faim; ceux-là, en se promenant, de ce pas sacerdotal qu'ils ont, et, donnant de ci de là des coups de bec pour achever de fendre la peau cornée du fruit, éclatée en tombant, et savourer la graine compacte. Mais s'il résiste, aussi bien ils l'avalent entier.

Reste la source. Elle était si abondante que les gens des environs l'avaient appelée Piche-Hère, nom qui s'étendit au lieu même. Il était tout désigné lorsque l'on y bâtit. Si l'on ne connaît ce pays « peu fixé », disent nos paysans, peu équilibré, où des mois torrides qui sèchent tout succèdent souvent à d'interminables pluies, on ne peut concevoir ce qu'est pour nous une eau pure, fraîche, constante, de quoi s'abreuver, se laver, soi et son linge. Car la source nourrit toujours un lavoir à sa suite. Donc celle-ci fut tout de suite visitée. Les Lartigolles s'y rendirent en famille. Il s'agissait d'établir un lavoir dans le sens du courant, où le flot entrât et sortît librement par des conduits de hêtre imputrescible, immergé; il s'agissait de nettoyer la fontaine de sa vase. Ils décidèrent de remettre à plus tard le lavoir, mais de nettoyer la source. C'est un soin annuel indispensable.

Il y a pour cela un jour consacré, mieux un matin. Sa limpidité, sa salubrité en dépend. Plus tôt dans l'année, plus tard dans le jour, elle reste irrémédiablement trouble. Ce matin est celui de la Saint-Jean, avant le lever du soleil... La vertu de l'Annonciateur, qui se dressait dans le silence du désert dès la pointe d'aube, et criait vers les quatre horizons pour dissiper la nuit, l'ombre immatérielle enveloppant les âmes, n'opère qu'à ce moment précis, quand la lumière se révèle au fond du firmament...

Les Lartigolles se mirent à la tâche, vite, vite. Ils épuisèrent le bassin à grands coups de pelle de bois, le vidèrent de sa vase, relevèrent les bords, et puis rendirent à l'eau sa course... Et quand le soleil émergea, le flot déjà montait, cristallin et scintillant comme une nappe de rosée ; et les hommes, ravis, lièrent des fleurs des champs en croix sur l'arbre proche, en signe d'alliance avec le saint.

II. — LA BATISSE

La maison, en Armagnac, était bâtie sur pilotis. Je m'explique. Les fondations étaient faites de grandes pierres debout, reliées entre elles par des moëllons grossièrement maçonnés. On n'employait que de la chaux grasse. Ces assises s'élevaient d'un mètre environ au-dessus de terre, d'une hauteur de trois ou quatre marches pour l'habitat des hommes, d'un peu moins pour les étables et les granges. Mais les seuils de celles-ci affleuraient presque le sol, afin qu'on pût entrer de plain-pied dans la grange avec les chars, et de même les bras chargés dans l'étable, qu'on pût en vider les litières, afin, surtout, d'assurer sans accidents le va-et-vient des animaux, des nourrissons qui trébuchent partout dans leur hâte de bondir dehors, et des vaches pleines qui redoutent les faux-pas. Les pierres des coins étaient particulièrement massives. Elles portaient les piliers d'angle. Ceux-ci, carrés, puissants, hauts de trois mètres, étaient tout de suite provisoirement épaulés, pour attendre le reste de l'armature. Elle aboutissait toute à eux. On les liait, en bas, par d'épais madriers, appelés seuils, posés à plat sur les pierres debout, dont les tenons s'enchâssaient dans leurs mortaises ; en haut, par d'autres pièces semblables, mais moins importantes, emboîtées de même,

nommées entre-toises. Cela sur les quatre faces. Après quoi on chevillait, et, l'armature assujettie, on enlevait les appuis.

Qu'on le remarque : on n'usait que de bois, sauf le peu de pierre des fondations. Dès l'emplacement de la maison arrêté, une équipe, mi-charpentiers, mi-scieurs de long, se mettait à la besogne. Ils abattaient un pan de garenne, où les fûts avaient le plus de crue, et préparaient là toutes les pièces nécessaires. On n'employait que du chêne franc, le plus pur, le plus sain, le plus dru ; jamais de tauzin, soit que l'on craignît de le trouver gelé, soit que l'on reculât devant la croyance répandue : « maison bâtie de tauzin ne compte plus ses morts » ; enfin on chevillait toujours avec de l'acacia. Ce bois, sec, prend l'aspect et la dureté de la corne lisse. Il n'est pas d'exemple qu'un tenon chevillé d'acacia ait lâché.

Suivons. Les cadres assis, on disposait poteaux de milieu et potelets. Ces derniers couraient obliquement, à partir du poteau médian, de vingt en vingt centimètres, et en sens inverse. A gauche, ils se dirigeaient de droite à gauche ; à droite, de gauche à droite. Entre les potelets on ménageait encore des étrésillons, obliques aussi, de bas en haut. Ainsi, le lien de la construction et son équilibre se trouvaient ramenés au centre même, assurés sur lui. Souci constant dans ce type d'habitation. Tous les anciens devis sont minutieusement étudiés sur ce point. Armature extérieure, et intérieure, celle des cloisons, étaient établies de même, et aussi les plafonds-planchers sur la maison d'habitation. Au-dessus des étables et des granges, on se contentait de jeter des poutrelles espacées, sur les poutres médianes, et, sur elles, on étendait les croûtes des troncs sciés en long, tant bien que mal ajustées, et posées le côté de l'écorce en haut. La destination des unes et des autres expliquait cette façon. On engrange les grains et les légumes d'hiver dans le grenier, au-dessus de la maison, et le foin sur les étables et granges. Le foin se tasse et remplit les intervalles sans couler. Que l'on remarque encore ceci : il n'y a point de fer. On n'en verra que pour clouer les lattes-feuilles sur la charpente, et, plus tard, à l'intérieur, sous forme de brides, à usage de fermeture.

Une même charpente régnait dans toute l'étendue des bâtiments, de modèle courant, avec sablières, décharges, chevrons, lattes-feuilles ; les lattes-feuilles, du seul bois qui ne fût point de chêne. Elles venaient de perches de châtaignier fendues dans

toute leur longueur, et simplement pelées. Épaisses d'un doigt, aussi larges que la main, elles étaient inégales et ondulaient comme le haut brin lui-même dont on avait suivi le fil. Elles passaient pour inusables, on n'en voyait pas la fin. La charpente était à deux pentes, et partant les toits, comportant pignon aussi bien sur les granges que sur la maison. Un seul cordon faîtier courait sur chaque toit, simplifiant la coupe et supprimant les cheneaux. De là, ni rencontre d'eau ni engorgement. On se servait de la tuile à canal, la tuile à l'arc rouge des monuments romains. Elle offrait à la pluie comme un écoulement naturel, sur des lits également encaissés et inclinés, par la multitude de ses conduits rectilignes. Il n'y avait point risque de faire eau.

Ce résultat tenait aussi à l'orientation. Il faut en parler. J'ai signalé la violence et la fréquence des averses d'ouest. Avec des toits sous le vent, rien n'aurait empêché le refoulement d'eau. C'est pourquoi on orientait les toits du sud au nord, pente d'un côté, pente de l'autre, avec le cordon faîtier d'est à ouest. Ils essuyaient en écharpe les averses. Pour la face ouest des constructions, laissée en l'air, laissée nue, on la couvrait d'une croupe très accusée, descendant jusqu'à un mètre du sol. Et là-dessus, les lattes-feuilles redressées à la plane, on imbriquait de petites tuiles rondes à crochet, achetées dans le Béarn voisin. De couleur plus terne que la tuile à canal, elles prenaient figure de loin, et mouillées, d'écailles rugueuses, qui remuaient et tintaient sous les coups de la rafale. Enfin, on appelait la nature même à la rescousse contre les intempéries. On plantait le long de la croupe une haie dense de lauriers, de ces arbustes en faisceaux dits du triomphateur. Ils partaient, ils prenaient du jet dans cette terre profonde, et nul gros temps ne parvenait à rompre ce rempart végétal, ces rameaux sombres aux grains immortels.

L'immense squelette articulé, couvert, se trouvait en même temps distribué. Il l'était déjà, dès la futaie, au fur et à mesure du débit des arbres. Le plus petit tenon avait sa destination. Les bâtiments se suivaient sur la même ligne, en partant du sud, se commandaient les uns les autres. Il y avait d'abord une grange étroite, puis la maison d'habitation, surélevée, puis une cour intérieure, les étables, la grande grange, très vaste, enfin le poulailler monté sur les loges à cochon, qui terminaient le

tout. Il donnait plein nord. Trois portails étaient prévus à l'est : un pour chaque grange, un pour la cour. Et des ouvertures réparties à toutes les expositions, sauf vers l'ouest. On réservait deux portes à la maison, à la cuisine : la première s'ouvrant sur la petite grange, la seconde sur la cour. Là aussi donnaient celles des étables et bergerie. Et, pour desservir grenier et fénières, on avait aménagé deux hautes pénétrations sous les pignons, où accéder par une forte échelle... Mais, je reviens d'un mot sur la cour intérieure, qui deviendra cour à fumier. Je n'ai vu que chez nous un semblable espace clos de toutes parts, au milieu de bâtiments. Non averti, en longeant les façades, on n'eût point soupçonné son existence. C'était certainement un souvenir laissé par les Arabes qui, après Poitiers, s'arrêtèrent en grand nombre ici, en deçà des Pyrénées, et se fondirent dans la race; qui nous ont marqué de tant de traits indélébiles dans l'âme et la chair; le souvenir des enceintes domestiques qu'ils dressaient eux-mêmes sur le dessin des murs de leur première patrie, où ils célébraient d'image en image le charme capiteux des blanches filles de la Gaule.

Au fond de la cour, à l'ouest, un passage couvert, flanqué d'un auvent, s'étendait de la maison aux étables. Le passage permettait le service, à l'abri, des bêtes à corne et à laine; l'auvent protégeait un cadre à compartiments, munis de volets, glissant, encastré dans la cloison extérieure, où les bœufs venaient passer la tête pour se faire pâturer à la main à l'aube et à l'entrée de la nuit. Cette ouverture donnait dans la cuisine; on l'appelait : « l'ariest ». A peine les cornes passées, on les attachait à des chevilles, et le bouvier pâturait ses animaux. Il leur donnait de la paille et des fourrages verts, ou des feuilles et des cimes de maïs par poignées mesurées, ou des légumineuses partagées au couteau. Cette suralimentation quotidienne, dosée sur le travail fourni ou prévu, les maintenait en embonpoint et en muscle, sans les fatiguer, prêts à toute besogne, en les refaisant incessamment et opportunément. Les bouviers aujourd'hui se sont déchargés de ce soin.

Mais j'achève la construction. Pas plus pour le remplissage que pour l'ossature, on n'use de pierre, de brique quelconque, dans la vieille métairie. Murs et cloisons en sont de torchis, terre grasse mêlée de paille. On la pressait, on la pétrissait de potelet en potelet, entre les étrésillons. Les paysans appellent ce

torchis : mortier « d'agasse », de pie... Cet oiseau, qui niche le plus haut possible, qui recherche la cime maigre des peupliers, a besoin de bâtir un nid à toute épreuve, flagellé qu'il est l'hiver par les intempéries, et le fait de terre compacte armée de brindilles qui durcit, se polit à la pluie au lieu de couler, et résiste à tout. Le nid se balance impunément comme une coupe de marbre brut... Comme les murs et cloisons, le plancher-plafond du grenier était aussi de torchis. On rapprochait seulement les étrésillons pour offrir plus de prise à la glaise. Sèche, elle prenait la même consistance que dans le nid de pie. Rien ne passait à travers du dehors, même un filet d'air, « ce qui est si fin », et on pouvait charger le plancher, rien n'y fléchissait. Pour finir, on polissait partout à la taloche. On eût dit un revêtement de ciment ferré.

Le sol était également de terre battue, mais plus légère, de lande, comme celle étendue sur l'aire. Il régnait dans toute la maison, cuisine, chambres, fournil. On déchargeait la terre à coups de tombereau, sur une épaisseur d'un mètre au moins, car elle devait se tasser. On l'étalait à la pique, mouillée d'abord, trempée d'eau, à l'état de boue. Et puis on la laissait dégorger, s'essuyer; ni trop ni trop peu; jusqu'au point de fermeté voulu, que l'on mesurait à ceci : il fallait qu'elle supportât le poids du pied et cependant qu'elle en retînt l'empreinte : juste comme une sente des bois garde le vestige errant d'une bête sauvage, l'ongle à peine marqué... Après quoi on damait fortement et on nivelait. Elle durcissait vite. Il ne s'en élevait jamais de poussière, ni sous les pas, ni sous le balai. Et c'était sain au possible, exempt d'humidité, aucune moiteur du fond n'arrivant à la pénétrer; c'était chaud du rayonnement du foyer, assez pour que l'on pût y marcher pieds nus l'hiver.

On le voit, un souci constant de s'adapter à l'ambiance, de se limiter aux ressources sous la main se manifeste dans tous les détails. L'homme n'est jamais à court d'ingéniosité. Il a affaire à un fond humide, imbibé d'eau des mois entiers : il bâtit sur pilotis, et se garantit de son contact, de son exsudation par un matelas de terre imperméable; à un fond inconsistant qui, en se noyant, se dilate, et se contracte en séchant, se plisse et bouge : et il élève une demeure dont l'assemblage et l'indépendance à la fois des parties, des masses et des pièces, comme l'élasticité de la matière employée parent à cette instabilité,

permettent à la construction de suivre ce plissement, de jouer avec le sol sans accident. Jamais la vieille maison ne connaîtra de lézarde. Bien mieux, équilibrée sur son centre, elle tendra toujours à se redresser; elle reprendra son aplomb, au point que ses pignons, après deux ou trois siècles traversés, n'ont pas dévié d'une ligne... Je ne répondrais pas que celle que je bâtis, avec ses assises bétonnées, ses blocs jointés, ses soutiens intérieurs de briques et ses ligatures de fer supporte aussi bien l'épreuve, exposée qu'elle est à pencher et à glisser par son poids même, à se fendre par la rigidité des matériaux...

Il n'y a point de pierre : l'homme prend de la terre et du bois; point ou peu de communications, ou difficiles : il s'arrête à la futaie proche où il abat, taille et scie; à la veine grasse voisine où il pioche. Mais l'esprit intervient; et il transforme pour ainsi dire la matière originelle par l'état où il l'amène, la place qu'il lui assigne, l'emploi qu'il lui destine, faisant tout servir à ses fins, jusqu'à l'eau et jusqu'à l'air conviés à aider à façonner et à pétrir, à comprimer. Après l'arbre utilisé mort, l'arbre utilisé vivant : souvenez-vous des lauriers du triomphateur; après l'air, la lumière appelée à fixer l'orientation. Si le sens du vent détermine l'exposition des toitures, la direction de la lumière marque celle du logis des gens, des bêtes et des choses. Les gens logeront au sud, du côté le plus chaud du ciel; les animaux de même, portes de l'étable ouvertes au midi; les choses seront au nord, dans la grande grange, à la fois chai, cellier et réserve; les choses qui paraissent inertes, mais se retirent en elles-mêmes ou enflent, comme les tonneaux; les choses qui se travaillent, se dépouillent et s'emmagasinent, ont besoin de lentes fermentations ou au contraire risquent de s'échauffer à une autre exposition : le vin, les grains en épis, les légumineuses en couches, et les graines de semences qui attendent là, dans la pénombre, le moment de reprendre leur vie active de végétal, aux premières pulsations de la sève universelle... Car, le peu de soleil matinal qui arrive par le portail à l'est, n'est ménagé que pour sécher et épurer l'atmosphère intérieure, réceptive de buées, en y plongeant ses faisceaux étincelants...Ainsi, de prévisions domestiques en humbles soins agricoles les anciens de nos anciens s'esseyaient petit à petit sur leur morceau d'argile...

Les Lartigolles venaient voir souvent où en était le Piche-Hère. Dans la semaine, l'un ou l'autre s'échappait du travail et

jetait un coup d'œil. Ils arrivaient tous, le dimanche, après la « messe première ». Ils flânaient, examinant, approuvant, critiquant, satisfaits en somme, et puis ils regagnaient Dazéma pour le dîner, la métairie où ils travaillaient. Elle était sise au fond de la commune voisine de Toujouze, par delà deux lignes de collines; et comme un gros ruisseau sans nom serpentait au pied de la dernière, il fallait faire un long détour pour trouver le gué. Cela prenait pour eux figure de voyage. Dazéma appartenait au même maître. Comme ils s'y étaient multipliés, avec cette générosité de sève des familles d'autrefois, comme une pépinière, ils y manquaient de place, et il avait été entendu qu'on leur bâtirait une métairie où ils émigreraient en partie. On comptait quatorze têtes : le père, la mère, un oncle, une tante, célibataires, deux jeunes ménages, celui du fils aîné et du cadet, et puis un troisième garçon, et trois filles, enfin deux enfants. Toute une tribu rurale. Passeraient au Piche-Hère le père et la mère, l'oncle, le ménage du cadet, leur enfant, et deux sœurs. L'aîné prendrait la suite à Dazéma, comme chef de famille. Depuis trois ans, en vue de l'émigration, tandis que l'on défrichait autour du Piche-Hère, on accumulait à Dazéma des réserves en bétail et en outils pour peupler le bien futur. L'exode entraînerait gens, bêtes et choses...

Quand les charpentiers eurent planté leur bouquet sur la bâtisse achevée, chanté et trinqué autour, au moment de déterminer la place et la dimension des pièces de la maison, celles du fournil dans la grange d'entrée, les Lartigolles accoururent pour donner leur avis. Jusqu'aux petits qui suivirent. C'était cependant dans la semaine; mais moisson faite; et ils avaient pris un jour pour souffler après le labeur exténuant de la coupe à la faucille... Ils voulurent la cuisine au milieu. Au reste, les deux portes la situaient déjà, l'une, s'ouvrant de côté sur la grange, l'autre sur la cour. Ils firent ménager une fenêtre double sur le même pan de mur. Entre les deux, la cheminée. Une vaste, une profonde cheminée, de manteau très élevé, assez haut pour que l'on pût passer dessous. Il ne fallait point démentir le dicton. On disait à l'enfant qui atteignait à sa hauteur : « tu es bon à marier ». A droite et à gauche de la cuisine, les chambres. Deux avec croisées à l'est; une, prenant jour au nord, sous le passage couvert, une sur la grange, le peu d'air et de clarté qui y étaient épars. Elles se réchauffaient toutes par

la cuisine. L'hiver on ouvrait les portes et la grande flamme allait palpiter jusqu'au fond des pièces. La chambre sacrifiée était celle de la grange. Il y en avait toujours une ou deux partout. On les donnait aux gens âgés. Ici, au père et à l'oncle, qui logeaient ensemble. Non par manque de respect ou dureté de cœur, mais pour une raison profonde, venue de la conscience des services rendus à la famille et à la terre. On réservait les meilleures chambres à ceux qui besognaient le plus. Ils avaient droit à respirer plus largement après s'être dépensés plus rudement, à jouir même de la vue de ce ciel qui les accablait si souvent de sa pesanteur. Le jeune ménage et les deux sœurs, qui ne le cédaient en rien aux hommes, habiteraient donc les pièces à l'est. Et les jeunes filles, déjà, pensaient au pot de basilic, la fleur de nom royal, qui germerait sur la fenêtre inondée d'aurore.

Un mot sur les portes et fenêtres. Les portes, massives, roulant sur des gonds et des pentures rugueuses comme des écorces, n'avaient rien de particulier, sinon qu'elles étaient cloutées. Pour les fenêtres, on n'y voyait point de carreaux. Elles étaient faites sur un tiers, en bas, d'un panneau plein, et pour le reste d'un treillis vertical de baguettes rondes à un demi-doigt l'une de l'autre. L'air et le jour passaient par là. Des volets pleins, au dehors, se fixaient par un crochet. On les plaçait très haut, plus haut que le manteau de la cheminée, afin qu'elles ventilassent les pièces au-dessus de la tête des gens, car on s'éclairait de chandelles de résine qui fumaient abondamment. Elle aspiraient cette âcre fumée. On eût pu relever encore, dans cette disposition de baguettes, un souvenir de l'Orient, de ces moucharabiehs que sa jalousie multiplie... Ni portes ni fenêtres n'avaient de serrures ou de loquets. On les fermait le jour avec une cheville de bois enfoncée dans le cadre, la nuit, par une barre carrée passée dans des brides de fer. Les clous, les crochets, les brides étaient le seul fer utilisé. Cette fermeture de nuit donnait une grande sécurité. En ce temps où les armes à feu étaient rares chez le paysan, où, en cas de surprise, il fallait repousser rôdeurs, voleurs, sinon pis, à bout de bras, on s'estimait heureux de se fier à la solidité de ses clôtures.

On était arrivé au mois de septembre, mois peu chargé, où, vers la fin, les premières grandes pluies intermittentes

commencent. Il convenait de profiter de ces loisirs et de cette abondance d'eau coutumière.

Restait, en effet, à creuser le fossé-abreuvoir, aussi indispensable aux bêtes que la fontaine aux hommes. Il fallait le prévoir quasi inépuisable. Nous n'avons plus idée des étés de ce temps. Les anciens du moins l'affirment, qui le tenaient des leurs, à travers quatre générations seulement. C'était une montée et une durée de flamme inouïe. Elle se manifestait de bonne heure. Quelle qu'en fût la date, on « mettait le pantalon blanc » à Pâques, le pantalon de fil, et on ne le quittait qu'à la Toussaint. Les cigales criaient de chaleur jusqu'après la lune levée; on s'étonnait de ne point voir les grands blés mûrs et les landes roussies s'allumer, sous un ciel vibrant d'une vapeur de feu... Les jours de canicule, les pauvres bœufs consumés de sueur auraient tari un fleuve... Les Lartigolles se hâtèrent. Ils choisirent non loin un coin propice, dans une veine d'argile, derrière un relief, à l'abri du grand vent et du grand soleil qui dessèchent également, et ils ouvrirent une tranchée bien plus profonde que hauteur d'homme, et large et longue comme un chemin. Et ils en taillèrent les bords en pente, pour éviter l'éboulement, et ils les encadrèrent de madriers de rebut afin de les protéger des pieds des animaux pressés de boire, après avoir ménagé un pas d'accès, et ils plantèrent de place en place des piquets, tuteurs d'arbres futurs. Ceux-ci seraient des aulnes, familiers des fonds humides. Ils tamisent les rayons, entretiennent la fraîcheur; ils limitent l'évaporation de la nappe. Quand l'eau baissait malgré tout, le chien même rôdait autour, inquiet.

Ils « galopèrent » enfin jusqu'à la source, en bas, pour faire la même chose du même coup de pioche et de pelle, pour creuser et tailler le lavoir remis à plus tard, le matin de la Saint-Jean, de peur de manquer l'heure du Précurseur. Oh! un lavoir de quelques pas seulement en long et en large. Même, avant de s'en aller, d'en terminer, à la prière des femmes, ils élevèrent au bord de la source une petite colonne de la terre, où elles poseraient leur cruche avant de la charger. Elles coupent ainsi en deux leur effort, prennent un temps, tout en roulant la serviette qu'elles placent entre leur tête et la cruche.

Pour tout ceci, bien entendu, ils avaient appelé à la rescousse les voisins, descendus de leurs mamelons, outils à

l'épaule, conviés à charge de revanche. Et ils attendirent la Saint-Martin, époque fixée pour l'exode.

III. — L'EXODE

Lorsque le départ de Dazéma fut décidé entre Justin Lartigolles et son maître, le vieux métayer ne se fit point une idée exacte de cette séparation. Il y avait encore à passer trois ans, et son esprit ne devançait pas le temps de si loin. Il prévoyait au plus d'une saison, d'une récolte à l'autre, assez pour la préparer. On agita d'abord lequel des deux, du père ou du fils aîné, irait exploiter le Piche-Hère. Lartigolles penchait pour son fils... Lui, venu tout enfant à Dazéma, y ayant vieilli, s'était petit à petit comme incorporé à cette terre, et il ne pensait pas qu'il pût la quitter jamais, sinon pour le voyage que l'on fait seul sans rien voir ni rien entendre désormais. De plus, il se sentait peu enclin à recommencer sa vie de laboureur en s'attelant à un jeune bien, défriché, certes, mais inculte, qu'il fallait brasser fortement, dont il ne connaîtrait les aptitudes comme les défaillances qu'à la longue, où les premières années seraient jalouses, inégales de rendement avec les mêmes soins et les mêmes peines... Il disait : « Je suis trop vieux pour espérer si longtemps. » Mais le maître insistait. « Vous apporterez les vivres de la première année. Ce qui vous suffisait accumulé dans une métairie, vous suffira, partagé, dans les deux ; et nous sèmerons en même temps qu'ici. — Mais le vin, mais le foin, répliquait Lartigolles, cela vient lentement, le vin surtout, si long à prendre pied. — Vous ai-je jamais laissé pâtir ? — Jamais. — Faites-moi donc confiance. » Et, voyant le vieil homme ébranlé, il ajouta : « Vous aurez ces bras jeunes, ces bras forts avec votre cadet, vos filles ; sans compter celui qui doit venir « en gendre ». Mais, ces bras ne sont rien sans une tête qui a du sens, de l'expérience, et l'habitude de calculer, jusqu'au tracé d'un fossé, seule capable de distribuer les assolements, de discerner la qualité ou le défaut du fond, de régler la mise en œuvre d'un sol neuf au mieux des intérêts communs. Cette tête est là, sur vos épaules. » Lartigolles réfléchit un instant, et répondit : « Admettons. » Ce fut entendu.

Il n'y songea plus, même lors des visites et des travaux du

Piche-Ilère. Cependant, quand il fit la tournée de ses voisins futurs pour les prier de l'aider à déménager, et fixa le jour, un regret obscur, une inquiétude de ce départ l'envahit. Ils avaient assez d'attelages, ils étaient assez nombreux pour déménager seuls en quelques jours, mais il voyait un double avantage à cette corvée : aller plus vite, et trouver l'occasion de remercier ces voisins par un plantureux repas de tous les coups de main déjà donnés. Au retour de sa tournée, il dit à sa femme, Jeannine : « Femme, vous pouvez vous préparer à grande tablée, ils viennent dix : tous, des garçons qui n'oublient pas leurs couteaux. » Jeannine dit : « Ce sera fait comme vous voulez. » La veille du départ, après avoir désigné toutes les bêtes qu'il amenait, partagé blé, vin, maïs, les provisions de ménage, jusqu'au bois particulièrement sec qui sert à faire fondre la graisse, compté les meubles de chaque émigrant, il sortit avec son fils aîné.

Il voulait lui faire ses dernières recommandations. Après, il n'interviendrait plus dans ses affaires. Ils entrèrent dans le bien, ils passèrent sans s'arrêter devant les emblavures fraîches, et gagnèrent l'assolement de l'année qui allait venir. Toute la terre, un immense relief bombé, descendait en pente douce vers un étang, et des bois en contre-bas la flanquaient à droite et à gauche. Alors, il parla. « Je me suis tu devant les autres pièces, la culture en planches y suffit. Ici, non. Il faut travailler en travers, et mettre en billons. Le sol est charrié par les pluies. C'est long, mais nécessaire. Ne plains pas ta peine. Et entretiens les fossés de drainage. Cette eau est bonne pour l'étang, non pour le fond. Enfin, le long des bois, bien qu'ils soient enfoncés, surveille la lisière de tauzins ; ne laisse pas empiéter les arbres. Tu sais comme ils font. Un gland tombe, et puis un autre, un peu plus loin : et, si on recule une fois, ils sont maîtres. » Ils remontèrent vers la vigne. « C'est tout à sabler, du sable gras de la lande. Amende par tiers, si tu peux. Mais ne force point pour cela ta vigne. Sept à huit raisins bien lourds, c'est assez pour notre pique-poult. » Les prés couraient sous eux, sinueux comme le vallon même. « Prends garde aux joncs. L'herbe serait facilement aigre. Mets de la cendre. Et cure bien les rigoles d'épuisement. » Et ils regagnèrent lentement la maison pour le dîner.

En chemin, il dit encore : « Pour les bêtes, veille à la

régularité de la nourriture. Les mêmes rations aux mêmes heures. La pâture à la main fera le reste durant les mois durs. Ni excès de repos, ni excès de travail. Et ménage la jeunesse, et aussi les vaches pleines ou nourrissant. Enfin, n'accouple que des animaux de pied égal ou de poids semblable. Autrement, le plus vite et le plus fort se fatiguent tour à tour. » Ils allaient passer la porte, il acheva : « Je t'ai déjà appris tout cela. J'ai voulu te le répéter en partant. Tu t'en souviendras en pensant à moi. Je te souhaite bonne chance... Maintenant, je ne suis plus d'ici... »

Dans l'après-midi, il sortit de nouveau, seul. Il avait à prendre congé de ses voisins proches, ses contemporains, les métayers de Roquade et de Mamousse, à trinquer une dernière fois avec eux. Partout, le vin tiré, ce furent les mêmes réflexions. « Eh! bien, tu pars? — Le maître le veut. — Il a raison. Le fils est trop jeune pour commencer une terre. On dit que tu as une belle métairie. — J'étais habitué à celle-ci. — Tu as du regret? — Beaucoup. — Tu viendras ; on ira te voir. — Oh! on vient, on va quand on peut ; quelquefois quand on veut... — Et tu amènes? — La femme, bien entendu, le cadet et la sienne, l'oncle, deux filles et l'enfant. » A ce dernier mot, sa figure se détendit. C'était jusque-là son seul petit-fils. L'aîné avait une fille... Il se rassérénait en pensant qu'il gardait avec lui le petit homme, l'espoir de la race. Et puis, ici et là, il se leva, après avoir trinqué et vidé son verre, et rentra à Dazéma.

Il fit un long détour. Les souvenirs se levaient sous ses pas. Ceux de son enfance, quand il trottait à travers champs, derrière ses parents, emmitouflé l'hiver, demi nu l'été, ses petits bras chargés de menues choses, suivant sa force; ceux de son adolescence, quand il tint l'aiguillon devant les bœufs, mania la charrue, apprit à « tourmenter la terre ». De ce jour, une grande amitié pour elle ne cessa de l'emplir... Et puis les joies intimes de l'homme, du fiancé, de l'époux et du père, goûtées dans ce coin de monde, qui n'auraient pas été aussi vives ailleurs. Et les tristesses aussi, quand il perdit ses anciens... L'allée d'arrivée qu'il avait agrandie pour les noces se trouva prête pour les funérailles. Seulement, pour celles-ci, la haie d'aubépine du tertre était toute en fleurs, comme une multitude de petits bouquets blancs et roses, alors que tout était nu pour celles-là,

faites avant le carême... L'étang à son tour sollicitait sa mémoire, témoin de tant de pêches, dont il mangeait, dont il faisait des présents au curé, à son maître ; et de même les bois, semés de ses pièges contre les petits carnassiers... Ces champs, ces vignes, ces prés enfin, enfantés pour ainsi dire par ses mains, sortis de lui, non seulement de ses sueurs, mais encore de son esprit. Il les avait façonnés à son idée, à force de temps et de volonté. Les belles récoltes de maintenant étaient son ouvrage au moins autant que celui du soleil. Il tenait à sa terre comme à une créature humaine... D'autant plus qu'il avait appréhendé de l'abandonner une fois... L'année de la grande grêle, qui lui prit tout sur pied, au lendemain de la floraion, le pain, le vin et le reste ; où, pour comble de malheur, ses plus beaux animaux furent mordus par le chien même qui les gardait. Devenu enragé, après quelques jours de tristesse et de mutisme, épargnant les gens, il se jeta sur les bêtes, et s'enfuit, écumant. Il fallut les abattre. Sans le maître qui lui avança la vie d'une année et refit le cheptel, il eût été acculé à se placer, à gagner son pain chez les autres. Car, s'endetter, il n'y pensa même pas ; la dette est comme une mauvaise graine, elle se resème toute seule... Il se souvenait de tout... Ainsi les choses vous assiègent lorsqu'elles sentent qu'on va les quitter... A la grâce de Dieu : c'était sa destinée... Peut-être il aurait assez de vie pour mettre au point ce Piche-Hère, pour voir son petit-fils, Jacot, l'aiguillon à la main... Alors, tout de même, il finirait en paix.

Les voisins furent là, à sept heures : dix hommes, dix attelages, dix chars ; avec ceux de la maison, il y avait de quoi emporter une ville. Ils arrivèrent, annoncés par les rires, les cris, les coups de sifflet. Tout était prêt : les grains en sacs, le vin en fûts, le linge en ballots, frais lavé, les meubles approchés des portes, les volailles par paires, les pattes liées. Mais d'abord on déjeuna, sur le pouce ; un fort déjeuner, des œufs, du jambon, et des rasades. Ils étaient partis au jour, ils travailleraient ferme, ils ne remangeraient que là-bas, la besogne terminée. A dix heures, ce fut fait, chargé. Un autre coup de vin, et en route... Hâ, Bouet, hâ, Marty ; allons, les bœufs ! Le soleil était de la partie. Pour son dernier été, celui de la Saint-Martin, il s'en donnait de flamber, blanc et or, irradiant dans un ciel de cristal bleu...

Les hommes qui s'étaient couverts en partant à l'aube, furent obligés de se dévêtir. « Ah ! le coquin, il pique ! » Et des groupes se formèrent pour deviser et jouir ensemble de la pure chaleur, tandis que les chars prenaient entre eux de la distance, suivant l'allure ou la force des attelages. On cria au métayer : « Eh ! vieux Justin, parlez un peu ; vous allez étouffer... autrement. » Il se laissa gagner à la gaieté commune. Quand on aborda le gué du ruisseau, au pied de la colline, les intervalles s'accrurent, les bœufs n'entrant pas tous aussi délibérément dans l'eau, et déjà les premiers roulaient sur le revers opposé que les derniers entraient dans le ruisseau. On aurait dit un de ces convois d'émigrants à travers une solitude vierge, comme on en voit dans les gravures, gravissant de longues pentes, escortés pas à pas dans l'herbe haute par les chercheurs de foyer.

Jeannine et ses filles étaient déjà au Piche-Hère. Parties dès le déjeuner servi, de leur pied fin, ce pied étroit qu'elles ont ici, elles avaient dépêché le chemin. Elles trouvèrent les proches voisines venues pour aider au ménage. La grande tablée annoncée n'était point un vain mot, ni la chère plantureuse, à quoi ces gens auraient droit, tout mis en place. A marcher dès la pointe du jour, à remuer les sacs, à rouler les barriques, à transporter à dos ou sur les poings des meubles de bois plein, on acquerrait un estomac comme un abîme. Il y tomberait des pierres sans dommage ; songez, ces mottes onctueuses rôties, faites de quartiers de poularde ou de dindon... Les voisines n'attendaient qu'un mot pour s'ébranler. Le premier char serait chargé des victuailles et des ustensiles de cuisine. Elles le videraient aussitôt, à la course, et, pour la première fois, le feu pétillerait au Piche-Hère. Minute d'attente. Si la flamme jaillissait d'un bond, à lécher le toit, on respirerait d'aise devant l'ardent présage, signe de jours lumineux pour la métairie.

L'après-midi était avancé quand les chars débouchèrent. Les grands chênes servirent tout de suite d'abri. Opulents, d'un vert d'airain, ils n'avaient point encore perdu une feuille, comme immortels. Les bœufs, débarrassés du joug en un tournemain, furent poussés dessous, attachés aux troncs, et on s'empressa à la besogne. Tandis que les barriques roulaient sourdement dans la grange, on entendait les grains sonner au

grenier, déversés du haut des épaules, et le porc, déchargé à pleins bras, se perdre en cris retentissants, comme si on le saignait, et le premier coq lâché jeter son coup de clairon pour prendre possession du sol. On entendait des garçons, debout sur une charrette, aiguillonner de lazzis les filles en leur passant les ballots, les grosses toiles écrues du ménage et de la literie, et le linge fin de corps, féminin surtout, reconnaissable à sa douceur au toucher. Les filles haussaient les épaules : « On a bien le temps vraiment à ces sottises ! » On entendait déjà, par la porte de la cuisine, un bruit alléchant de fricassée, légumes qui roussissaient pour la soupe, ou le son limpide d'une poêle heurtée en l'empoignant.

Les chars se vidaient. On vit passer les bancs de la table de la cuisine, les escabeaux du coin du feu, le coffre à sel que l'on pousse sous le manteau de la cheminée, où les enfants s'assoient en brochette, l'armoire-vaisselier, en deux parties, le bas muni de portes, de tiroirs et de planches pour le linge, le haut fait d'étagères, où les assiettes et les plats s'égouttent posés verticalement sur de la paille, et dont les traverses, encochées, reçoivent les fourchettes et les cuillers de buis, patinées par l'usage. On vit la vaisselle, depuis l'écuelle, les pots et les casseroles de tout acabit jusqu'aux vastes terrines avec ou sans bec, le tout de terre grise de Samadet, dans les Landes, rugueuse au dehors, vernie au dedans; de quoi étaient aussi pétris les cruches, les quarts qui remplaçaient les verres, les pichets, les carafes et les bouteilles : décorés quelquefois de fleurs rouges ou bleues ; poterie où les ragoûts mijotaient comme nulle part ailleurs, où le vin, l'été, se gardait frais comme eau de roche. Et puis vinrent les quelques ustensiles en métal, les poêles à longue queue, afin que l'on pût les manier de loin, au milieu des gens assis devant le feu ; les louches, et les deux chaudrons traditionnels, celui pour la graisse, celui pour la confiture ; et puis la planche à pain, aussitôt clouée au plafond ; le cadre triangulaire, appendu au mur, où l'on fichait les fuseaux : car les femmes filaient, alors, les mois d'hiver ; et les tiges de fer, ouvertes au bout comme deux doigts, pour y brûler les chandelles de résine ; et les lourds landiers, qui allèrent remplacer dans le foyer les pierres glissées sous les bûches. Celui de droite était particulier. Il portait au haut de la tige une coupe de fer au lieu de pomme. Cette coupe servait de bol ou d'assiette pour

la jeune femme qui allaitait. Elle mangeait là, tandis qu'elle nourrissait son enfant ou le réchauffait à la flamme... Enfin, on transporta la table.

Elle était le meuble vénéré, quasi sacré. Elle avait les pieds de chêne joints en croix, le dessus de hêtre. Ce bois se nettoie plus facilement. Un tiroir triangulaire, avec volets, courait tout le long sous elle. Chaque volet marquait une place. Elle était relativement petite, parce que les hommes seuls s'y asseyaient habituellement, pour les repas du midi et du soir. Le déjeuner, le goûter se prenaient debout, sur le pouce, ou assis sur les escabeaux, l'assiette au genou. Le père y régnait plus encore qu'aux champs. Il en tenait le haut bout; ses fils, ses frères, ses valets de chaque côté à la suite, sous les yeux. Il les servait tous, faisant la part de chacun, et la lui envoyant, assez copieuse toujours pour que le plus robuste appétit s'en contentât. Le vin était consommé librement. Le repas achevé, on serrait ce qui restait devant soi, dans le tiroir. Cela servait à corser déjeuner ou goûter. On restait longtemps à table : on s'y reposait en s'y refaisant. Quand survenaient les événements de famille, joyeux ou tristes, naissances, mariages, décès, que tout le monde mangeait alors ensemble, on la doublait d'autres tables, et aussitôt la nappe enlevée on l'isolait de nouveau. De cette participation constante à l'existence elle acquérait ce prix dont j'ai parlé. Elle savait vraiment la vie, et l'amour et la mort. Elle voyait autour d'elle, au cours du temps, se creuser les vides dans les générations, et se combler ensuite; les blanches épousées, ravies de leur premier abandon, succéder aux femmes en deuil, ou les jeunes mères palpitantes encore du mystère accompli dans leur sein... Ah! que ces humbles choses sont chargées d'humanité!...

On se hâta encore pour le reste, car la nuit venait. C'est-à-dire les chaises épaisses à siège de bois; les armoires à portes doubles, en haut et en bas, à pointes de diamant, une par ménage ou par couple d'hommes et de femmes, où l'on rangeait le linge de corps et les coiffures; les grands coffres au couvercle bombé pour les vêtements étendus de leur long; et pieusement ceux du mariage qui ne servaient plus qu'une fois, à la mort; enfin, les lits. Ceux-ci étaient toujours à deux, et bas. Les quatre pieds et les dossiers montaient également très haut. Ils supportaient le ciel de lit. Des tringles de fer en faisaient

le tour, où des anneaux couraient avec leurs rideaux, des rideaux souples à carreaux rouges et blancs ou blancs et bleus. Quand on déchargea les lits, tous les anneaux tintèrent. Musique familière qu'ils rendaient, la nuit, pour peu que l'on se retournât sous les draps... J'allais oublier le pétrin et le tamis, où le blé se transformait en aliment.

Tout fut achevé à la nuit faite. Une nuit limpide qui promettait d'être douce plus qu'au printemps, envahie sans bruit par une haleine tiède venue d'Espagne, qui avait traversé les monts sans se refroidir. La lune, au plein, émergeait à l'horizon comme un lis immense... Quelqu'un cria : « Et les bœufs? » On les détacha, on les fit boire, on les rattacha sous les chênes, une ample bottelée sous le mufle. Car on avait décidé qu'ils passeraient là cette nuit douce. Ceux de la maison gagnèrent la table. On entra dans la cuisine.

On bâillait de faim, les hommes surtout, sans se retenir. La résine pétillait avec une âcre odeur. On gourmanda les cuisinières. Mais, à peine avait-on lavé ses mains, Lartigolles frappa sur la table : « A la soupe! » Tout le monde s'assit. En ce jour de solennité familiale, d'installation de foyer, tout le monde mangeait ensemble. Seules, Jeannine et deux voisines restèrent debout pour servir : « Nous avons goûté à tout. » La soupe arriva dans des soupières portées à deux mains, pain trempé dans du bouillon de poule. On y piocha; et l'on but un coup de vin dans l'assiette chaude. Cela ouvre en le tonifiant l'estomac. Et puis vinrent, lentement servis, laissant couler le temps entre chaque plat : les poules de la soupe avec leur farce; du salmis de canard; un premier rôti de chapons, reconnaissables à leur embonpoint et à leur manque de crête; un second rôti de dindons; pas de légumes, jamais; des vols-au-vent emplis de sauces aux champignons; enfin de la pâtisserie. Celle-ci d'un type unique : le pâté d'Armagnac, massif, fait à la graisse d'oie, garni de prunes du pays, croustillant et onctueux à la fois, et merveilleusement digestif. Et là-dessus des rasades, à flots.

Depuis longtemps une grosse joie régnait. Elle éclata à l'apparition du « brûlot ». Il s'avançait dans une terrine à bec. Il y avait là-dedans des litres d'eau-de-vie et, au milieu, un monceau d'éclats de pain de sucre qui pointaient au-dessus de la liqueur, comme des fragments de rocs écroulés dans un lac...

Des vivats l'accueillirent. Un des convives saisit un brandon et y mit le feu. Une flamme jaillit. Elle serpentait de l'eau-de-vie au sucre et retournait. On ne sait qui commanda : « Soufflez les chandelles ! » Ce fut fait. Lartigolles, pour une fois, était débordé. La flamme maintenant montait du liquide entier, toujours mouvante. Elle procédait par palpitations égales qui teignaient de bleu les gens, les choses et les murs. Elle les frappait par en-dessous, leur donnant des aspects irréels, où les ombres s'accusaient jusqu'à vieillir les jeunes visages. Alors, dans la pénombre ardente, on cria : « Faites passer le baiser. » On le fit passer. Un voisin embrassa sa voisine, et celle-ci, le sien, et le baiser sonore et copieux courut de joue en joue... On ralluma les chandelles, et on versa la liqueur fumante dans les quarts, par le bec de la terrine.

On perça la nuit. Les hommes faits se groupèrent pour jouer aux cartes, à la quadrette. Les jeunes gens, sans égard pour eux, se mirent à chanter. Une chanson flotte toujours ici sur les lèvres. Un grand garçon surtout qui se leva de table. Il chanta d'une voix nasale à timbre de ténor, en traînant sur les notes, en enflant les sons comme dans une mélopée. C'était un air de pâtre abandonné... On le laissa d'abord chanter seul. Mais ensuite, de place en place, on reprit en chœur le dernier vers des couplets, en guise de refrain. On le reprit doucement, en sourdine, sur le bord de la bouche. On aurait dit une rumeur lointaine de vent qui venait accompagner par la fenêtre, avec je ne sais quoi d'indiciblement sauvage et nostalgique...

Les femmes s'étaient assises autour du feu. Les voisines apprenaient aux nouvelles arrivées la chronique des environs. A mots prudents et réticents, insinuants et perfides, à mots chuchotés, comme un murmure de prière... Le feu projetait de longues langues qui allaient lécher le toit. Ce feu qui ne devait jamais s'éteindre, retrouvé chaque matin couvant sous la cendre, image de la vie successive de cette poignée d'hommes dans ce coin du monde...

Au jour, après avoir bu encore et mangé un morceau, les bouviers coururent accoupler et atteler, et, un à un, prirent le chemin du retour. Les Lartigolles de Dazéma partirent les derniers. Ceux qui restaient les regardaient s'apprêter. Ils partirent après de courts adieux, avec cette sobriété de gestes sentimentaux propre à nos paysans.

Tout le monde disparu, Lartigolles dit à sa fille, Mariette : « Habille-toi, et va chercher le curé pour cet après-midi. Il est prévenu. » Jeannine ajouta : « Et dis-lui qu'il n'oublie pas d'emporter le panier. »

IV. — LA BÉNÉDICTION

En ce temps, on avait recours à Dieu. Le vieux métayer voulait faire bénir sa maison avant de l'habiter. C'est pourquoi il avait prié le curé de venir. On passa la matinée au Piche-Hère à tout mettre à sa place définitive, à balayer le dedans et le dehors, afin que l'abord même fût net sous les pas du desservant.

Et puis chacun revêtit les habits du dimanche, et le dîner terminé, Lartigolles se porta au bout de son allée pour attendre le prêtre. Il tardait à paraître. Enfin on le vit. Il allait lentement, étant âgé, tandis que l'enfant de chœur battait la route, la quittait et revenait à lui comme un jeune chien. L'enfant tenait à la main un léger panier où se trouvait, enfoui, le bénitier. Le goupillon y tintait aux secousses de la marche. Le prêtre portait surplis et étole pliés sous le bras. Lartigolles lui tira un grand coup de béret. « Eh ! salut, monsieur le Curé ; bien merci de venir nous bénir : les hommes, les animaux, la maison. Nous ne sommes rien par nous seuls. — Bonjour, Lartigolles. Vous avez raison. L'eau bénite, c'est une éternelle rosée. »

Ils gagnèrent la métairie. Le prêtre salua tout le monde à son tour, passa surplis et étole, et s'apprêta pour la bénédiction. Le bénitier sortit du panier. Les hommes se découvrirent, les femmes s'agenouillèrent en se signant. Ils formaient un groupe au milieu de l'aire, en face de la cour intérieure. Les bâtiments se déployaient à droite et à gauche. Le soleil avait tourné à l'ouest, et baignait de ses rayons cette scène domestique. Nul bruit. Aucune de ces rumeurs éparses des champs, pas même l'aboi d'un chien ou l'appel d'un laboureur à un autre, et les bœufs dans l'étable ruminaient couchés...

Le prêtre dit :

« Dieu, Père tout-puissant, nous te supplions pour cette maison, pour ceux qui l'habitent, pour les choses qui s'y trouvent.

« Nous te demandons de vouloir bien la bénir, la sanctifier, la combler de tous les biens.

« Seigneur, donne-leur toute l'abondance de la rosée du ciel, toute la substance de vie de la graisse de la terre.

« Et, par un effet de ta miséricorde, réalise tous leurs désirs et tous leurs vœux. »

Le prêtre, à chaque verset, étendait le bras d'un geste large, jetait l'eau sainte comme s'il eût voulu bénir aussi l'espace, et l'enfant répondait : « Ainsi soit-il », d'une voix tardive, à chaque chute finale. La curiosité, devant cette métairie neuve et tout ce qu'elle devait contenir d'inattendu, l'emportait sur sa piété. Les répons cependant tombaient juste ; sans doute par habitude. L'officiant acheva :

« Comme jadis tu daignas bénir et sanctifier la maison d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Et, fais qu'entre ces murs, les anges de ta lumière séjournent et que, par le Christ Jésus, ils la gardent, et tous ceux qui y vivent, dans la chasteté, la bonté, la vertu, le bonheur. »

Comme la maison d'Abraham... Il y avait des milliers et des milliers d'années, le Seigneur, désireux de visiter le patriarche, de bénir ses tentes errantes, et de lui révéler la naissance d'un fils, père futur d'un peuple immense, car Sarah sa femme était stérile, descendit un jour dans le pays de Chanaan où son serviteur faisait paître et où il l'avait conduit. Le texte auguste servit de même dans la bouche du Tout-Puissant et dans celle de l'humble prêtre. L'efficacité n'en devait point tarder. Abraham put voir, dans le présent, s'accroître sans mesure ses richesses, et, dans l'avenir, avec l'œil de la foi, la race née de son fils Isaac se multiplier à l'infini, comme les étoiles du ciel et les sables de la mer.

La bénédiction achevée, le curé entra dans la maison. Il s'assit, il causa, il demanda l'âge et le nom de ses nouveaux paroissiens, il s'enquit de leurs liens de parenté, et les félicita sur ce foyer si peuplé. Et puis il se leva. Jeannine en même temps que lui. « Un moment, monsieur le Curé, je vais vous chercher votre pâté. » Le prêtre fit un mouvement de refus à la fois et de remerciement. « Si, si, il a été fait pour vous, avec les plus belles prunes. » Et elle le glissa, enveloppé d'un linge blanc, dans le panier. Elle tendit le panier à l'enfant de chœur. « Il faudra seulement le réchauffer. » Le curé opina de la tête. Il savait. « Et toi, gamin, prends garde de le briser. » Le prêtre dit : « J'y veillerai. » Ils sortirent. Lartigolles les

accompagna jusqu'au bout de l'allée, à la place même où il les avait reçus ; et un autre grand coup de béret...

Lartigolles rentra plus content chez lui. Comme la vertu du Saint sur la source, celle de Dieu était maintenant sur la métairie. Le mauvais sort s'en trouvait écarté. Il finit la journée en passant la visite détaillée de la maison qu'il n'avait encore que parcourue. Et puis, la nuit approchant, il ne se tint pas de faire un tour d'arrivée sur son nouveau bien, comme il avait fait un tour d'adieu sur les terres de Dazéma. Celles du Piche-Hère s'étendaient à la suite, en un immense rectangle, orienté du sud au nord. On les voyait toutes de la maison. Elles montaient en pente douce jusqu'à former, au fond, une ligne de crête. Il entra dans son bien. Chemin faisant, il observait. Il côtoya une pièce trempée d'humidité déjà, soit par l'effet du serein qui tombait, soit par le passage souterrain d'une source, et il se dit : « Elle est bien mouillée ; il faudra la bomber fortement » ; et, plus outre, en entendant sonner le sol sous ses pieds, un sol sec semé de cailloux ferrugineux, il se dit : « Ceci demande bonne graisse ». Ce qui signifiait fumier complet.

Quand il arriva sur la crête, l'ombre gagnait rapidement. Dans les bois, elle avait l'air de courir. Il ne restait plus trace de soleil. Alors, au loin, de place en place, autour de lui, des lumières s'allumèrent, des points fixes comme des planètes. C'étaient les métairies voisines qui s'éclairaient. Il connut ainsi leur position exacte dans l'espace, et il les compta des yeux en les nommant. Cassoutermy, Taillemagre, Lartigue, au nord-ouest ; à l'ouest, le Bédat, et en revenant Flaqué ; et vers l'est, la Hargue, et le Galand du côté des Pyrénées, toutes plongées dans les ténèbres. Il les avait bien touchées l'une après l'autre en allant prier ses nouveaux voisins, mais venu par le plus court, par les sentiers et souvent les bas-fonds, rien n'avait suscité en lui l'image de ce cercle de toits autour du Piche-Hère. Il fallait monter où il était pour le savoir, et le voir surtout s'allumer sous la nuit. Il contempla ces demeures pareilles à la sienne, et sentit qu'il allait s'attacher à ces biens adoptés, tant le cœur de l'homme a besoin de battre jusqu'à la fin. Il se retourna, et porta ses regards sur le Piche-Hère. Rien encore n'y brillait. Au delà, l'horizon était obscur. Le ciel et la terre se touchaient.

JOSEPH DE PESQUIDOUX.

QUESTIONS ÉCONOMIQUES

STABILITÉ DE FAIT
ET
STABILISATION LÉGALE

Il n'y a pas, il ne peut y avoir de débat, entre gens sérieux, sur l'opportunité générale de restituer à notre monnaie une valeur stable. La monnaie est l'unité de mesure et de représentation de l'infinie variété des choses négociables. Dès qu'elle-même varie par rapport à l'étalon universellement admis, qui est l'or, elle perd son caractère de monnaie proprement dite, pour devenir un simple titre de crédit plus ou moins garanti, plus ou moins recherché et, par conséquent, soumis aux spéculations du premier venu.

Observation élémentaire, qu'il faut rappeler, pour que les esprits consentent à examiner le seul problème qui est en cause et qui consiste, non à choisir entre des doctrines, mais à résoudre pratiquement un ensemble de difficultés immédiates ou prochaines.

Quand la valeur d'une monnaie est instable, il importe simplement de savoir comment on la rendra stable, à quel niveau par rapport à l'or, moyennant quelles garanties et dans quelles circonstances, financières, économiques et politiques, plus ou moins propices. Circonstances, garanties et niveau de la stabilisation sont en grande partie solidaires. D'une juste appréciation par l'homme d'État de l'équilibre éventuel entre ces éléments de solidarité dépend le succès de la tentative.

On oublie, en effet, trop souvent que si la stabilité moné-

taire est un but absolument préférable à l'instabilité, l'ensemble des actes que l'on appelle « opération de stabilisation » ne constitue qu'une tentative pour atteindre ce but. L'échec cause d'ordinaire des troubles et des pertes beaucoup plus graves que n'eût fait l'instabilité relative qui existait auparavant. La première stabilisation qui fut tentée en Belgique, nous en a fourni un exemple tout proche. La nécessité d'une stabilisation éventuelle étant mise hors de conteste, stabiliser à la légère peut devenir plus dangereux que de ne pas stabiliser. On compare souvent l'art financier à l'art militaire : un général qui ne livrerait jamais bataille serait un piètre général, mais le plus fâcheux des généraux est celui qui se fait battre.

Cela dit, considérons l'état présent de la monnaie française.

***

Le franc est en état de « stabilité de fait » par rapport à l'or, à un niveau voisin de 25 pour un dollar et de 125 pour une livre sterling.

Peut-être convient-il d'abord de définir la stabilité de fait. La stabilité de fait, telle qu'elle existe en France depuis trois mois, est un régime de convertibilité effective, mais restreinte, du billet, sans garantie proclamée de durée ni de taux.

On étonne de nombreuses gens en leur disant que la stabilité de fait traduit un retour effectif à la convertibilité du billet de banque. Pourtant, il ne peut subsister aucun doute à cet égard. Du moment que la Banque de France assure l'échange de devises ou d'or contre francs à un taux fixe, elle assure du même coup à tous les Français que les règlements autorisent à acheter ou à vendre des devises, les avantages de la convertibilité. N'importe quel Français, autorisé à acheter des devises, peut, dans la mesure de cette autorisation, convertir ses billets de banque français en or ou en monnaies échangeables contre de l'or, à un cours prévu d'avance.

Toutefois, la convertibilité demeure restreinte et n'est pas garantie par la loi.

Elle est restreinte par les règlements concernant l'importation et l'exportation des capitaux, l'achat, la vente et le transfert des devises ou de l'or. Tout Français, régulièrement détenteur de livres sterling, peut les échanger contre un montant prévu de francs, et réciproquement, si la commission de contrôle

lui permet de vendre des francs. Mais l'État reste maître de lui accorder ou de lui refuser le droit de faire cette opération.

A vrai dire, tous les Français bénéficient du retour, même restreint, à la convertibilité, puisque la convertibilité, ainsi pratiquée, est suffisante pour stabiliser le change et, par conséquent, pour fixer le rapport entre les valeurs-or ou réelles et le papier-monnaie.

Nous touchons ici la première différence entre la « stabilité de fait » et la « stabilisation légale ». Cette dernière comporterait, en définitive, la libre convertibilité du billet de banque pour tous les porteurs, et, par conséquent, la suppression préalable du contrôle réglementaire des mouvements de capitaux.

Mais la vraie différence est ailleurs. Elle est dans l'absence ou l'existence d'une garantie légale quant au taux et à la durée de la convertibilité.

Sous un régime de stabilité de fait, la Banque de France achète et vend des devises ou de l'or à un taux qu'elle fixe elle-même. Elle reste libre de déplacer ce taux dans un sens ou dans l'autre. Même si le vendeur ou l'acheteur de devises et le contractant quelconque savent que la Banque s'efforcera de maintenir un taux déterminé pendant le plus long temps possible, ils n'ont aucune assurance que ce choix est définitif ni que la Banque et l'État y engageront tout leur crédit.

***

On s'habitue vite au calme, on oublie les longues périodes d'inquiétude et les crises de panique. On oublie qu'à certaines heures, des Français, las de craindre, invoquèrent la catastrophe comme une délivrance. On oublie le désespoir des « épargnants », la déchéance des « bourgeois », la détresse des vieillards contraints de chercher un gagne-pain ; on oublie les privations que tant de familles durent s'imposer; on oublie la terrible et secrète pauvreté qui assassinait lentement ou démoralisait les petites gens. On oublie cette espèce de terreur dans laquelle vivaient les présidents du Conseil et les ministres des Finances, devant les soubresauts du « change », terreur si déprimante que, pour y échapper, ils imploraient le secours de l'étranger. On oublie les projets révolutionnaires que le découragement eût fait accepter. On oublie la tyrannie insolente des spéculateurs...

De tout cela nous sommes à peu près guéris. Gardons-nous à présent de juger notre bonheur trop médiocre, de mépriser les résultats du « redressement » et de méconnaître les avantages de la stabilité de fait. La stabilité de fait, comme elle nous semblait lointaine et difficile à atteindre, l'an dernier!

Est-ce à dire que nous puissions croire superflus les bienfaits nouveaux que nous apporterait une stabilisation légale?

La stabilité de fait permet à chacun de travailler sans risque trop brutal. Mais elle n'autorise personne à bâtir pour un long avenir. Elle est un répit ou une convalescence, elle n'est pas la santé. Elle laisse subsister, en nous et chez ceux qui nous observent, la crainte d'une rechute. Nous sommes comme l'ancien malade à qui l'on défend les travaux fatigants et les courses trop pénibles. Nous nous promenons dans les limites d'une consigne sévère et d'un jardin fermé.

Une heureuse stabilisation légale lèverait la consigne et ouvrirait le jardin. Chacun pourrait prévoir et entreprendre de grandes ou de petites choses à la mesure de son imagination, de son audace et de ses moyens personnels. Chacun irait là où il voudrait et comme il voudrait. Cette liberté même, par les mouvements qu'elle exigerait, si nous les supportions, nous rendrait plus de forces qu'aucun remède de pharmacie.

En effet, le grand défaut de la stabilité de fait, c'est qu'elle maintient le marché monétaire français dans l'état d'un marché isolé, d'un marché à souffle court, qui respire mal et qui risque de s'intoxiquer de nouveau lui-même. La compensation des crédits de l'intérieur à l'extérieur, le mouvement et la répartition des capitaux, le jeu naturel des opérations d'un pays à l'autre, l'afflux et le retrait libres des disponibilités, l'influence du taux de l'escompte, tout ce qui fait ou corrige, en temps normal, l'équilibre d'un marché monétaire, est gêné à la fois par les restrictions réglementaires et par l'absence de garanties permanentes.

Ainsi naît un conflit plus ou moins avoué entre le convalescent et le médecin. Donnerons-nous tort au médecin?

La stabilité est, par définition, un état d'équilibre. La stabilisation consiste à rétablir et à fixer l'équilibre. Le succès de l'opération dépend, non de sa consécration légale, mais de l'accomplissement préalable ou simultané d'un ensemble de conditions réelles. Ces conditions ont été définies maintes fois.

Tout le débat entre les partisans du maintien provisoire de la « stabilité de fait » et les partisans de la « stabilisation légale » immédiate, porte sur la question de savoir si elles sont d'ores et déjà réalisées ou promptement réalisables.

***

On s'accorde d'ordinaire à reconnaître que le premier équilibre à garantir est celui des recettes et des dépenses du budget.

A vrai dire, pour un État qui a fait ses preuves de bonne gestion, qui a toujours respecté ses engagements et dont rien ne menace le statut social, il n'existe pas de rapport rigoureux entre l'équilibre du budget et la valeur de la monnaie ou le change. Cet État se procure très aisément, par le crédit, de quoi combler un déficit temporaire de ses recettes normales. Le budget de l'Angleterre n'est pas très strict. Celui de l'Espagne trahit un déficit continu. En France, l'expérience que nous avons subie depuis sept ou huit ans, déconcerterait certains préjugés : tandis qu'en 1921, le franc fut à peu près stable, malgré un déficit de 10 milliards, le même franc, de 1924 à 1926, ne cessa de tomber en dépit d'un effort méritoire, de la part des gouvernements, pour réaliser l'équilibre budgétaire. C'est que, sans parler des tendances de la politique générale, le caractère même ou l'excès de la fiscalité peut provoquer un exode de capitaux, qui fait s'effondrer le cours de la monnaie.

Il n'en reste pas moins que, précisément dans les États qui ont subi des phénomènes de panique et dont le crédit fut atteint en profondeur, l'équilibre budgétaire est une base indispensable pour la restauration de ce crédit. L'avènement d'un cabinet d'union nationale, en juillet 1926, n'eût pas suffi à sauver le franc, si M. Poincaré n'avait affirmé son dessein d'obtenir aussitôt une pleine garantie fiscale pour les opérations de la Trésorerie.

Aujourd'hui, les recettes couvrent largement les dépenses du budget. Mais, pour qu'une stabilisation légale, conçue en vue de la durée, puisse réussir, il faut que l'équilibre budgétaire apparaisse également comme durable. De toutes les conditions techniques d'une stabilisation, celle-là est, à notre avis, la plus délicate à réaliser en France.

L'équilibre budgétaire peut être détruit par l'excès des charges, par les votes du Parlement, par l'insuffisance du

système fiscal, par l'évanouissement de la matière imposable, enfin par l'évasion du contribuable. Sur ces différents points l'épreuve a bien commencé. Mais nous n'en sommes qu'au commencement.

Au niveau de vingt centimes-or pour un franc-papier, les dépenses de l'État et l'amortissement de la dette représentent une charge de neuf ou dix milliards de francs-or, à peu près le double de la charge que le contribuable français supportait avant la guerre. Sans doute la France a recouvré les riches départements d'Alsace et de Lorraine. Sans doute elle a accru et perfectionné son outillage industriel. Mais elle a épuisé une partie de ses réserves. Les pertes d'hommes qu'elle a subies ont affaibli, pour quelque temps, ses capacités de travail, d'entreprise et d'invention. Voici précisément la période où ce déficit humain deviendra le plus sensible... D'ailleurs nous doutons que le chiffre des dépenses de l'État soit définitivement arrêté. Les nécessités de la Défense nationale, le rajustement probable des traitements et salaires au coût de la vie, etc. exigeront de nouveaux crédits. En tout cas, la charge de dix milliards de francs-or nous paraît la charge limite. Avant de consacrer le montant de cette charge par une stabilisation légale du franc-papier au cours de 125 pour une livre, il conviendra d'avoir éprouvé l'adhésion des contribuables et du Parlement. Faute de quoi, le mécontentement public menacerait bientôt le coupon de la rente et le taux de stabilisation.

Le consentement des impôts appartient en propre au Parlement, comme le vote des dépenses. C'est dire que la stabilité budgétaire, condition de la stabilité monétaire, implique, d'abord, une continuité au moins relative des tendances parlementaires. Nous marquerons plus loin les conclusions politiques à tirer des rapports étroits qui existent entre le sort de la monnaie et la conduite du Parlement. Bornons-nous à indiquer dès à présent qu'à notre avis, pour garantir le succès de la stabilisation légale, il importerait de fixer les grandes lignes d'un programme budgétaire couvrant deux ou trois exercices. Or un tel programme n'est concevable que si les capacités contributives de la nation et le rendement du système fiscal ont été mis à l'épreuve.

L'aménagement des impôts actuels correspond à un rythme économique et social qui fut le rythme de la période d'inflation. Non seulement le produit de ces impôts risque de fléchir

en période de stabilité monétaire, mais certains impôts peuvent devenir insupportables à telle ou telle catégorie de citoyens, par suite du changement général des conditions de vie, et provoquer soit un recul de l'esprit d'entreprise, soit un nouvel exode de capitaux.

***

Auprès des difficultés fiscales et budgétaires, qui sont permanentes et liées à l'évolution même de notre régime politique, les autres difficultés que l'on oppose à une stabilisation légale, apparaissent surtout comme des difficultés de circonstances.

Nous ne partageons pas les craintes que l'on exprime parfois touchant le risque d'un déséquilibre éventuel de la « balance commerciale ». Sans doute, la balance des paiements d'un pays à l'autre règle, par définition, le cours du change. Sans doute, aussi, une stabilisation monétaire, en supprimant la « prime de change » qui favorisait l'achat des marchandises françaises par l'étranger, réduira le volume des affaires d'exportation. Il en pourra résulter, pendant quelque temps, un excédent des importations sur les exportations et, par conséquent, un excédent de créances commerciales au profit de l'étranger. Mais, dans la balance générale des paiements, la balance des échanges proprement commerciaux ne représente qu'une donnée, dont les fluctuations sont souvent compensées par d'autres mouvements de capitaux.

La balance commerciale de la France, avant la guerre, était déficitaire d'environ un milliard de francs-or, sans que le prestige de notre monnaie en souffrît le moins du monde : le revenu des capitaux français, placés à l'étranger, compensait largement le déficit commercial. Au contraire, en 1926, la chute rapide du franc coïncida avec une amélioration très sensible de la balance commerciale : l'excédent de nos exportations de marchandises ne pouvait compenser les pertes résultant de l'évasion massive des capitaux.

Un des objets de la stabilisation légale serait de fournir à l'Institut d'émission les moyens de parer au déficit temporaire de la balance commerciale. En mettant les choses au pis et en supposant que ce déficit revînt au niveau où il était avant la guerre, — un milliard de francs-or ou cinq milliards de francs-papier, — personne ne peut douter que la Banque de

France y ferait face très aisément. Il n'y aurait de risque que si la balance générale des comptes ne corrigeait pas le déséquilibre de la balance proprement commerciale. Or, ce risque n'existe guère quand la stabilisation est entourée des garanties voulues. Après toute stabilisation, on constate un afflux de capitaux étrangers sur le marché national, afflux provoqué par la nouvelle sécurité qui leur est offerte et par l'attrait d'un taux d'intérêt plus élevé que sur leur marché d'origine. Ce phénomène classique, que l'on observe, par exemple, en Belgique, corrige amplement les écarts de la balance commerciale, pourvu que des incidents d'ordre politique ne détournent pas les capitaux d'entrer ou ne provoque pas leur fuite. L'afflux des crédits, une fois la stabilisation faite, exercerait une influence si favorable sur notre balance générale des paiements qu'elle compenserait même, croyons-nous, les inconvénients souvent dénoncés d'un taux de stabilisation trop élevé.

*
* *

Le même afflux de capitaux qui garantirait l'équilibre de la balance des paiements, assurerait la stabilité de la dette flottante. Tous les faits d'ordre monétaire que nous avons observés en Europe, depuis la guerre, ont établi cette double loi : que les mouvements de la dette flottante, dans un État, traduisent l'orientation des capitaux et que cette orientation dépend surtout de motifs de nature psychologique. C'est le fameux rythme de la « confiance ». Après la démonstration pratique qu'en a donnée M. Poincaré, démonstration devant laquelle s'inclinent les financiers du monde entier, personne ne saurait douter de la puissance des facteurs psychologiques en matière monétaire.

Si la stabilité des directions gouvernementales était à peu près garantie, la stabilisation monétaire ne serait donc pas gênée par l'existence d'une dette flottante qui paraît énorme. La stabilisation légale, en offrant une prime aux valeurs à revenu fixe, provoque la hausse des rentes, et, par conséquent, favorise la transformation des titres à court terme en titres à long terme ou en titres perpétuels. C'est dire qu'une consolidation volontaire de la dette flottante s'opérerait peu à peu, dans la mesure où les titres de la dette flottante représentent des capitaux d'épargne et de placement.

En général, on a exagéré l'importance des mouvements auxquels peut donner lieu la dette flottante. De fait, aux heures les plus critiques, le total des demandes de remboursement de bons ne dépassa jamais cinq ou six milliards de francs, soit environ 10 pour 100. Ces retraits parurent alors très inquiétants, parce que le déficit du budget avait laissé la Trésorerie à découvert et que celle-ci se heurtait constamment au « plafond » des avances que pouvait lui consentir la Banque de France. Aujourd'hui, la situation est bien différente. Les réserves ou les « marges » dont disposent le Trésor et la Caisse d'amortissement doivent représenter plus de six milliards de francs, c'est-à-dire une somme égale ou supérieure au montant des retraits de bons que l'on enregistra pendant la crise de panique.

Nous est-il permis, pour cela, de considérer comme négligeable le problème de la dette flottante? Certes non. Une stabilisation légale, conçue en vue de la durée, doit tenir compte des pires éventualités et, par conséquent, d'un retour possible de la « crise de confiance ». Il serait donc imprudent de procéder à une stabilisation légale, tant que la dette flottante n'aura pas été mieux aménagée ou consolidée dans une plus large mesure. Nous trouvons là un des plus forts arguments en faveur du maintien provisoire de la simple « stabilité de fait ».

C'est une question de savoir dans quelle mesure il importe de consolider la dette flottante pour que la stabilisation de la monnaie joue en toute sécurité. Question difficile, — question de tact, pourrait-on dire, plutôt que de principe, — qui intéresse à la fois le contrôle du marché monétaire par l'Institut d'émission, l'équilibre de la Trésorerie de l'État, la « liquidité » de la circulation et même le progrès économique, s'il est vrai que la diffusion des bons constitue à peu près le seul moyen d'empêcher la thésaurisation des billets par les petites gens, notamment dans les campagnes. Compte tenu des différents aspects de la question, nous estimons qu'il faudrait réduire de moitié le montant de la dette flottante et le ramener aux environs de 20 milliards de francs-papier (4 milliards de francs-or) pour que la stabilisation légale pût être opérée sans risque et maintenue contre des « assauts » passagers.

Ce résultat est encore bien éloigné!

Pour l'atteindre, on a le choix entre trois méthodes, que

l'on pourrait, d'ailleurs, combiner à un moment donné. La première est celle de la consolidation progressive et volontaire, que M. Poincaré a employée jusqu'à présent avec un succès remarquable : elle n'a de chance de se développer que dans une période de calme politique et de déflation des prix. La deuxième méthode est celle de la consolidation forcée. La consolidation forcée peut intervenir, comme en Belgique et en Italie, dans une période d'inquiétude, pour sauver le Trésor. Alors il faut procéder à une stabilisation immédiate qui attire les crédits étrangers et soulage l'économie nationale, comme l'a fait M. Francqui en Belgique, sans quoi l'on paralyse les affaires, comme cela est arrivé en Italie. Mais la consolidation forcée peut intervenir aussi, dans une période de calme, comme le complément partiel d'un long effort de consolidation volontaire. Enfin un troisième moyen, pour écarter le risque des retraits massifs de bons, serait d'autoriser la Caisse d'amortissement à contracter un large emprunt de réserve à l'étranger.

***

Nous n'insisterons pas sur deux aspects tout à fait techniques de l'opération de stabilisation : l'un qui est relatif à la réévaluation de l'encaisse de la Banque de France, l'autre à l'amortissement des avances de la Banque à l'État. Bornons-nous à noter, en prenant comme base les éléments actuels, que la couverture du billet de banque serait à peu près suffisante pour une stabilisation à 125 la livre et largement suffisante pour une stabilisation à 150 la livre. Mais ces calculs n'intéressent qu'accessoirement le débat entre les partisans d'une « stabilité de fait » plus ou moins prolongée et ceux d'une stabilisation immédiate.

Il en va tout autrement de la question de savoir si, une fois faite la stabilisation légale, la Banque de France pourrait supporter avec ses seules ressources la charge de défendre le taux de stabilisation ou si elle aurait besoin de crédits extérieurs. Cette question en soulève une autre : celle de savoir s'il convient ou non de ratifier les accords de Londres et de Washington relatifs aux dettes de guerre.

A cet égard, les tendances de l'esprit public sont encore confuses. Les partisans de la stabilisation immédiate prétendent

d'ordinaire que l'on ne peut opérer la stabilisation sans crédits extérieurs et, par conséquent, sans que les accords aient été ratifiés. Mais comme, pratiquement, la ratification immédiate des accords par le Parlement est impossible, la hâte des « stabilisateurs » semble tout à fait théorique. D'autre part, les adversaires de la stabilisation immédiate sont aussi, en grand nombre, des adversaires de la ratification des accords. Ils supposent donc que la France est capable de stabiliser sa monnaie par ses propres moyens. Mais, en même temps, ils demandent que la stabilisation soit faite, après une revalorisation *maxima*, au taux le plus difficile et le plus coûteux à défendre. C'est braver tous les risques à la fois.

Essayons de nous mettre d'accord avec la logique.

Des crédits extérieurs ne sont pas absolument nécessaires pour stabiliser le franc, en ce sens que la stabilisation peut être faite et durer sans que la Banque de France ait besoin, pour défendre le taux de convertibilité, de vendre des devises ou de l'or que lui auraient prêté les banques étrangères. En période de calme politique et d'activité des affaires, les ressources propres de l'Institut d'émission lui permettraient de supporter aisément les charges d'une stabilisation. Mais ce qui semble nécessaire, pour parer aux risques des périodes de crise politique ou économique, c'est que la Banque de France ne soit pas isolée des détenteurs du crédit international et entretienne notamment avec la Federal Reserve Bank des États-Unis des relations suivies. Il en est de la stabilisation comme de n'importe quelle entreprise : un industriel peut bien édifier et faire prospérer une entreprise par ses seules ressources et son seul travail, mais il se rendrait lui-même d'autant plus vulnérable que ses adversaires ou concurrents le sauraient privé de tout appui d'autrui.

Le danger de l'isolement croît à mesure que la position à défendre devient plus difficile. Stabiliser le franc à 125 la livre serait plus difficile que de le stabiliser à 150, parce que la charge de la dette et des impôts serait plus lourde dans le premier cas que dans le deuxième. En revanche, un État qui a prouvé sa volonté de « redressement » par une revalorisation de sa monnaie, obtient des conditions de crédit plus favorables qu'un État dont les finances périclitent. Il y a donc un équilibre à trouver entre la position de prestige, qui procure les crédits

extérieurs à bon compte, et la position de prudence, qui permet de ne pas s'en servir.

S'il semble peu sage de tenter une stabilisation du franc avant que la Banque de France ait obtenu au moins l'appui moral de la Federal Reserve Bank, appui qui dépend de la ratification par notre Parlement de l'accord Mellon-Bérenger, on ne doit pas en conclure qu'il serait impossible pour la France, de trouver des crédits ailleurs qu'aux États-Unis. En fait, aucun embargo ne résiste indéfiniment à l'attrait de l'intérêt. La seule question est de savoir si la France paierait moins cher les crédits qu'elle obtiendrait directement des États-Unis que ceux que lui offriraient d'autres pays.

Le règlement des dettes de guerre intéresse aussi bien le principe même de la stabilisation. La stabilisation comporte nécessairement une balance exacte de l'actif et du passif. Or, tant que les échéances de la dette extérieure ne sont pas fixées, on ne saurait prévoir rigoureusement les charges du passif.

* * *

Affermissement des bases de l'équilibre budgétaire, que mettent en péril tantôt les vices d'une fiscalité improvisée, tantôt les atteintes de la démagogie; sauvegarde de la balance générale des comptes, qui n'est jamais troublée gravement que par l'exode des capitaux, autrement dit par des menaces contre l'épargne; consolidation partielle de la dette flottante, que seule rend possible, sans désordre, la confiance du public envers l'État; règlement de la dette extérieure contre toute duperie et contre toute surenchère : telles sont les garanties générales qu'exige une stabilisation sérieuse.

Ces garanties dépendent, en grande partie, de la politique. La stabilisation du franc comporte un problème politique d'importance essentielle, que nous devons examiner brièvement, au regard de la seule raison. Problème double, concernant la durée et la nature de l'orientation politique à choisir.

La stabilisation monétaire n'est pas une opération simple que l'on réussit dans une journée ou dans une semaine, après quoi chacun reprend toutes ses libertés. Il y faut une préparation directe et minutieuse qui peut durer plusieurs mois. En Belgique, les préparatifs de M. Francqui durèrent trois ou quatre mois. Il y faut, aussi bien, le moment venu d'agir au

grand jour, des pouvoirs gouvernementaux de caractère exceptionnel pour parer aux à-coups. Il y faut, enfin, une fois évités les risques immédiats, un contrôle attentif et prolongé des réactions en sens divers. Après trois années de contrainte, l'Allemagne sort à peine de sa crise d'assainissement. L'Angleterre expie, depuis cinq ou six ans, son héroïsme monétaire. Si riche et si souple que soit la constitution économique de la France, si différent des autres que soit son tempérament, nous pensons qu'elle aurait besoin d'un délai de deux ans au moins pour préparer, exécuter et asseoir définitivement une opération de stabilisation.

Deux ans, la moitié d'une législature! Or, un an seulement nous sépare du terme de la présente législature... Et qui oserait garantir le résultat des prochaines élections? La plus grande gêne, pour une stabilisation légale du franc, c'est le calendrier électoral.

Certes, n'importe quel ministre des Finances, disposant des ressources actuelles du Trésor et du concours de la Banque de France, peut tenter une stabilisation brusquée. Il lui serait loisible, en stabilisant le franc au plus bas, par exemple à 160 pour une livre sterling, de provoquer un retour éphémère de prospérité artificielle et de s'assurer, pendant six mois, la faveur populaire. Nous admettons même qu'une stabilisation brusquée aurait des chances de réussir. Reste à savoir si ces chances de réussite compensent les risques d'une nouvelle *razzia* de l'épargne française, en cas d'échec.

Dans un pays comme le nôtre, où l'on préfère trop souvent les improvisations héroïques aux efforts de longue haleine, il sera difficile, une fois la stabilisation faite, de maintenir l'opinion publique en état de vigilance. Six mois avant les élections, comment les députés résisteraient-ils à la pression d'une démagogie qu'on aurait délivrée de l'obsession du risque?

Sans doute, il ne faut pas demander l'impossible. Il serait aussi dangereux de représenter la stabilisation monétaire comme excluant le jeu normal de la politique que de la représenter comme compatible avec tous les excès de cette même politique. C'est une question de mesure et d'accommodement réciproque. On n'exige pas des passagers d'un navire qu'ils ne parlent ni ne bougent; mais on exige d'eux qu'ils fassent confiance au pilote pendant la traversée et qu'ils ne le troublent

ni de leurs gestes ni de leurs cris. La stabilisation est une « traversée ». Il ne faut s'y engager qu'avec la garantie d'une certaine discipline.

Voilà pour la durée de l'orientation politique. Ajoutons quelques mots sur la nature de cette orientation.

Le papier-monnaie est le signe élémentaire du crédit. Le crédit correspond à l'essence même du régime capitaliste. Tout ce qui met en cause le régime capitaliste, atteint le crédit et affaiblit la valeur du papier-monnaie. Le décri du papier-monnaie n'a pas toujours pour cause la crainte du socialisme, mais quand cette crainte existe, elle entraîne toujours la fuite des capitaux, le déséquilibre de la balance des comptes et, par conséquent, la dépréciation du signe monétaire.

Ce fait psychologique est indépendant de l'attitude personnelle des socialistes et même de l'application de telle ou telle mesure inspirée des principes du socialisme. Un ou plusieurs ministres socialistes peuvent participer au gouvernement, comme en Belgique, sans provoquer la fuite des capitaux. De même, l'application par le cabinet Poincaré d'une taxe révolutionnaire, comme la taxe sur la première mutation des immeubles, n'a pas effrayé les capitalistes. Ce qui effraie ces derniers, c'est l'éventualité, même imprécise, d'une intervention systématique du socialisme dans les affaires de l'État.

La stabilisation monétaire reste possible, même quand des ministres socialistes détiennent une fraction du gouvernement et même quand le gouvernement applique des mesures partielles d'inspiration socialiste. Elle devient impossible, dès que le socialisme exerce une influence dominante sur la conduite de l'État.

Nous ne croyons pas que la stabilisation légale du franc rencontrerait de graves difficultés d'ordre technique. Mais nous croyons qu'il est encore malaisé d'en établir les bases politiques, sans lesquelles elle croulerait d'un moment à l'autre. Puisse la « stabilité de fait » permettre au bon sens des partis d'y travailler!

LUCIEN ROMIER.

REVUE LITTÉRAIRE

LE TRAGIQUE ET LE COMIQUE DANS LA JEUNE LITTÉRATURE

Il y a toujours de la gaîté dans les romans de M. Pierre Benoit. Les histoires qu'il conte sont cependant souvent terribles. Mais il met un tel entrain à nous les dire, il sait si bien combiner un récit, il a tant de sûreté et de bonne humeur qu'il laisse au lecteur une impression de divertissement. Il a beau nous faire part d'aventures qui devraient nous inspirer de noires réflexions, son art est de nous les faire craindre et de nous les épargner. On ne se dit pas après l'avoir lu que l'univers est mal fait. On le trouve même assez curieux, parfois comique. M. Pierre Benoit s'amuse visiblement des jeux extraordinaires que forment ici-bas les passions humaines, les ambitions, les affaires d'État et les hasards. C'est une bonne philosophie pour un conteur.

Le dernier livre de M. Pierre Benoit, qui a pour titre *le Roi lépreux*, ne risque pas de diminuer sa réputation d'auteur fantaisiste et rieur (1). C'est, d'un bout à l'autre, une mystification très ordonnée. Le lecteur candide attendra le dernier chapitre pour s'apercevoir qu'il a été subtilement égaré, et il n'en tiendra pas rigueur à M. Pierre Benoit, qui met tant de franchise dans ses malices. L'espèce des lecteurs candides, d'ailleurs, devient rare et tend à disparaître. Le public en général se doutera, dès les premiers chapitres, que l'écri-

(1) Pierre Benoit : *le Roi lépreux* (Albin Michel); — François Mauriac : *Thérèse Desqueyroux* (Grasset); — F. de Bondy : *les Douces flèches* (Grasset); — J. Ramel-Cals : *la belle Captive* (Éditions de France); — Léon Lafage : *Bottier-Lampeigne* (Grasset); — J. Kessel : *Cœurs purs* (Nouvelle Revue française); — P. J. Jouve : *le Monde désert* (Nouvelle Revue française); — M. Constantin Weyer : *Cinq éclats de silex* (éditions Rieder).

vain joue à cache-cache avec lui: il sera charmé de sa propre perspicacité. Tout est arrangé pour que nous soyons trompés, mais tout est arrangé aussi pour que nous devinions que nous allons être trompés. M. Pierre Benoit connaît à fond son métier. Il use des sept cordes de sa lyre: au besoin, il ajoute quelques ficelles. C'est un prestidigitateur qui, au cours de l'opération, nous laisse voir avec gentillesse comment il va réussir son tour, et il le réussit avec une dextérité qui ne se dément jamais. En toute occasion, il a tant de cordialité joviale, qu'en vérité, on ne saurait lui en vouloir de rien.

Je ne vous dirai pas que *le Roi lépreux* est le roman le plus profond de M. Pierre Benoit. L'auteur de *Diadumène* a des éléments poétiques dans l'esprit; il montre sa puissance psychologique quand il parle de *Mlle de La Ferté;* il nous confie ses préoccupations politiques quand il raconte l'histoire de *la Châtelaine du Liban ;* il est historien et sociologue quand il étudie le sionisme dans *le Puits de Jacob.* On pourrait bien soutenir qu'il est archéologue à sa façon dans *le Roi lépreux.* Il vaut mieux dire que son dernier livre est un pur amusement. On écrit, disaient les Anciens, pour prouver, pour enseigner ou pour raconter. M. Pierre Benoit écrit délibérément pour raconter: c'est son plaisir et c'est le nôtre. Son succès tient pour une grande part à cet heureux parti pris. Il n'a pas cherché à être un auteur à considérations; il nous débite son histoire, il la débite bien. Et si, par surcroît, son récit nous suggère quelque chose, s'il a un air de beauté, c'est tant mieux ; il ne semble jamais s'y être efforcé, ni même nous demander de nous en apercevoir.

Écoutez donc, sans chercher plus loin, le jeune et brillant Raphaël faire des confidences à son ami Gaspard qu'il vient de retrouver. La scène se passe dans une belle villa de Nice. Raphaël n'attend pas avant plusieurs heures sa femme, qui est à Monte Carlo avec une amie. Le moment est propice pour évoquer les souvenirs de jeunesse. Gaspard, honnête érudit et professeur, entend avec un peu d'effarement l'histoire de son camarade. Il avait laissé Raphaël au Quartier latin, pourvu d'une licence, fort amoureux d'une jeune fille de Lyon nommée Annette, très préoccupé à fléchir son futur et redoutable beau-père. Quelques années ont passé. La barbarie du futur beau-père a condamné Raphaël à l'exil. Il est allé diriger l'École d'Extrême-Orient, il a conservé les ruines d'Angkor, il a appris l'histoire de l'art grâce à une Américaine, Maxence, aussi jolie qu'érudite ; il a même fait la connaissance d'une prétendue princesse de Birmanie, Apsara, élevée à Montparnasse,

devenue danseuse cambodgienne, et occupée à conspirer pour retrouver le trône. Raphaël est naturellement chevaleresque : il ne peut refuser à Apsara de faire passer en contrebande des caisses mystérieuses, qu'elle dit pleines de munitions. Il use de ses pouvoirs officiels pour protéger ces convois suspects. Maxence, Apsara, les caisses, tout le quitte. Resté seul, il s'ennuierait bien, s'il n'était soudain obligé par une révocation opportune de s'en aller lui-même. Tout le monde se retrouve un peu plus tard à Marseille... Gaspard ébloui attend encore le mot de l'énigme, quand Raphaël annonce le retour de sa femme et de son amie : c'est Maxence et Apsara ; tous les trois sont marchands d'antiquités.

Mais Annette? Mais la princesse de Birmanie? Mais les caisses de munitions? Illusions, fantaisies, songes d'un soir indo-chinois. Tout se mêle, et tout se relie par des rapports inattendus. Les récits de M. Pierre Benoit sont comme des rondes où des personnages bigarrés se donnent la main. L'Amour joue avec la Brocante, l'Archéologie avec la Contrebande, l'Administration avec l'étudiante de Montparnasse, et la Jeunesse fait des farces à tout le monde. Ce sont là les ironies du destin qui ravissent un romancier. Pour que M. Pierre Benoit fût tout à fait content, il fallait que le paisible Gaspard épousât Apsara et devînt à son tour marchand d'objets d'art à l'enseigne du Roi Lépreux, ce qui forme une conclusion heureuse et confortable.

On remarque chez M. Pierre Benoit une tendance à donner finalement une compensation à ceux de ses personnages, que le sort n'a pas très bien traités. Ce n'est pas, je le crains, pure bonté de sa part, les compensations étant généralement mitigées, et contestables. Dans *Micheline et l'Amour*, Lucien Huvelot, dont le personnage est dû à M. Pierre Benoit, épouse après une vie un peu sacrifiée une jeune femme du nom de Lespinasse, qui n'est pas de tout repos. Gaspard de même, après une existence laborieuse, épousera Apsara, et un magasin de la rue La Boétie. C'est le dévergondage de la vertu. Ces solutions où il y a à la fois un peu de folie, et un peu de profit, agréent à l'auteur quand elles sont adoptées par des personnages que l'on pouvait croire moyens, sagement réservés et même désintéressés. La complexité de la nature hmmaine invite à ces contradictions et à ces surprises : il y a sans doute chez M. Pierre Benoit un peintre clairvoyant, et un moraliste sans illusion.

Au mérite de son savoir-faire, M. Pierre Benoit joint celui de son originalité. Il est un de nos rares écrivains dont l'œuvre soit apparem-

ment dépourvue de tristesse. La gaîté est devenue exceptionnelle dans la littérature. Anatole France prétendait que le rire et les grâces légères avaient péri dans notre pays depuis la Révolution. C'est beaucoup dire : mais il est vrai qu'il n'y a plus beaucoup de goût pour le comique. Et tout en lisant M. Pierre Benoit, qui a de la complaisance pour la drôlerie, je me demandais pourquoi les écrivains de sa complexion sont aujourd'hui peu nombreux.

Il faut peut-être, pour se rire à l'aise de la nature humaine, une liberté d'esprit, un équilibre, une candeur et des certitudes que notre époque a perdus. Toutes les grandes doctrines philosophiques et religieuses ont été pessimistes, et c'est à l'ombre de ce pessimisme que sont nées non seulement les plus hautes morales, mais aussi les plus franches satires, et tout un gai savoir. Une conception admise de l'univers, de la société et de l'État, laisse à la fois toute latitude à ceux qui ont le goût de la méditation et à ceux qui ont le goût de la fantaisie. L'histoire montre que les époques de controverse éperdue, de prétendue hardiesse intellectuelle, et d'espérances en des temps meilleurs, n'ont pas été les plus réellement libres ni les plus éprises de comique. Le XVIIe siècle a été beaucoup plus audacieux, pour juger du fond des affaires humaines que le XVIIIe siècle. Ni Bossuet, ni La Rochefoucauld, ni Molière n'avaient d'illusions sur la nature humaine. Quelle aisance aussi à rappeler les vérités les plus difficiles dans les *Oraisons*, quel sans-gêne supérieur à peindre l'homme tel qu'il apparaît, dans les *Maximes*, quelle mâle gaîté dans les *Comédies* ! Ce siècle de discipline, de jansénisme et d'absolutisme fut aussi celui d'un réalisme magnifique, courageux et perspicace. Nous avons désormais trop de soucis. Nous avons surtout trop de doutes. Dans le désarroi des sociétés politiques et des individus, les hommes renoncent à se moquer d'eux-mêmes, car s'ils n'attachaient pas une importance excessive à ce qu'ils sont, que leur resterait-il ?

Ce qui a diminué dans notre littérature, c'est ce qu'on pourrait nommer le sens de la destinée. Il est le résultat d'une longue culture, ou d'anciennes traditions morales. On le retrouve souvent dans la littérature anglo-saxonne, fortement pénétrée encore de puritanisme. On le retrouve chez les poètes qui maintiennent et transmettent rassemblées dans les rythmes le souvenir d'antiques sagesses. Mais on le cherche en vain dans beaucoup de livres récents, qui manifestent un individualisme forcené, une orgueilleuse raison, un sens propre intraitable. Quand les hommes se croient profondément la mesure de toutes choses, ils commencent par en éprouver une stupé-

fiante fierté, et ils finissent par une mélancolie pathétique. Entre les deux, il n'y a pas de place pour la gaîté, ni pour le goût du comique.

Lorsque M. Pierre Benoit sera très vieux et qu'il écrira ses *Mémoires*, il nous dira quelle est sa philosophie, et par quelle grâce il a gardé, dans une époque raisonneuse et pédante, le secret de ne pas s'en faire accroire. J'imagine qu'ayant étudié dans sa jeunesse, et ayant ensuite voyagé, il s'est aperçu que les annales du genre humain étaient remplies d'histoires extraordinaires, d'ailleurs toujours les mêmes. C'est une grande prétention que de vouloir vivre des temps exceptionnels. La connaissance du passé rend modeste et, en outre, elle est rassurante. Les livres prouvent que tous les peuples ont passé par d'effroyables épreuves et, qu'en somme, la maladie et la mort, la faim et l'amour composent à peu près seuls toutes les aventures. La faculté d'en prendre conscience ne serait pas un bienfait, si elle ne permettait de transformer les réflexions en rêveries, qui forment les poèmes, ou en fantaisies, dont se composent les comédies. M. Pierre Benoit, qu'il en ait ou non conscience, est tout à fait dans les traditions de nos conteurs. Il aurait écrit, il y a plusieurs siècles, des fabliaux; ensuite, il aurait composé des romans de cape et d'épée; de nos jours, il nous dit des aventures qui se passent aux quatre coins du monde, et qui sont arrangées à la manière d'un romancier français.

A ces commentaires historiques il faut ajouter une remarque toute personnelle à l'auteur, et pour laquelle il n'est pas d'explication. M. Pierre Benoit est né avec un caractère enjoué : aussi la nature le dispose. Nous ne manquons pas d'ironistes, ni d'écrivains pleins d'humour : mais ils sont trop sensibles pour ne connaître ou pour n'exprimer que l'amusement. M. Henri Duvernois a écrit un grand nombre de contes charmants, où il y a un sens comique des situations, une caricature légère des mœurs, un mélange de tendresse et de blague qui donne à ses livres un ton très personnel. Mais si on y réfléchit, beaucoup de ses récits sont déchirants. M. André Birabaud, qui est le cadet de M. Duvernois, et qui est bien de son école, a aussi des idées fort divertissantes, et il a composé de brèves histoires, dans une langue un peu facile, pénétrantes souvent et faites pour nous divertir. Mais, comme M. Henri Duvernois, il a une mélancolie qui est toute proche de son rire. Même chez un auteur très maître de son art, et qui ne laissait paraître de ses émotions que ce qu'il voulait, comme ce regretté et exquis Louis Codet, dont on vient de réimprimer *César Capéran*, une sensibilité limpide passe à travers tout le récit, et l'esprit est la parure d'une sorte de poésie dis-

crète. M. Pierre Benoit, lui, ne nous confie rien de ses impressions.

C'est ce qui donne à ses récits, même dramatiques, quelque chose de rassurant et de solide. Chez lui, l'ardeur, la véhémence spontanée, la puissance de vie emporte tout. Raisonneur et voluptueux, il n'est aucunement sentimental. Les pires aventures de ses livres éveillent chez le lecteur plus de curiosité que d'émoi et provoquent plus d'intérêt intellectuel que de battements de cœur. Il y a on ne sait quoi de mirifique dans ses personnages. Ils n'ont pas d'embarras qui angoissent; ils ne paraissent avoir aucun ennui matériel; ils trouveraient des bureaux de banque jusque dans le désert; ils ont des désespoirs qui les laissent d'aplomb et résolus; ils sont beaux joueurs; ils savent perdre et payer. Leur société n'a rien de déprimant : nettement définis, ils représentent chacun un exemplaire d'humanité et s'acceptent tels qu'ils sont.

On ne retrouve cette sérénité authentique chez presque personne. Quand un ironiste, comme M. de Bondy, nous peint avec beaucoup de talent dans *les Douces Flèches* les ridicules mondains et des complications de tendresse un peu amères, il y a chez lui à la fois l'amusement d'un homme qui a beaucoup d'esprit et la réaction naturelle à un moraliste qui sait la bizarrerie de ce qu'il raconte. Quand un historien vigoureux, comme M. Jacques Bainville, écrit dans *Jaco et Lori* un conte philosophique, il est tout animé d'une ardeur satirique, et il souffre plus qu'il ne rit des erreurs commises par tant d'hommes qui auraient pu être bienfaisants à son pays. Peut-être est-ce chez un essayiste comme M. André Maurois, que l'humour demeure le plus proche du pur divertissement intellectuel, et encore convient-il d'ajouter que M. André Maurois a une culture anglaise très profonde.

De ces trois formes de jeux de l'intelligence, ironie, satire, humour, c'est la satire qui est la plus conforme à nos traditions, et c'est celle qu'on reconnaît dans un certain nombre de livres récemment parus. Elle est légère, enjouée et moqueuse, dans le *Radjah de Mazulipatam* où M. Francis de Miomandre nous conte l'histoire d'un jeune oriental si bien installé à Montmartre qu'il oublie le trône, et que les délégations envoyées pour le ramener finissent par lui tenir compagnie. Elle est plus caricaturale, dans le *Bottier-Lampeigne* de M. Léon Lafage où l'auteur peint un politicien occupé à se débattre parmi les électeurs, les fonctionnaires et les artistes, et pour qui tout finit par des discours. Elle est à peine indiquée, et tempérée par une

humaine tendresse, dans les tableaux de province si finement dessinés qu'a réunis Mme J. Ramel-Cals sous le titre de *Petites villes*, et dans cette fantaisie romanesque du même auteur, à la fois impitoyable et indulgente, qui a pour titre *la Belle Captive*. L'humour paraît encore ici et là, et convient à notre époque parce que le sentiment y tient autant de place que le comique. Mais l'ironie, sous toutes ses formes, depuis la plus souriante jusqu'à la plus ample et jusqu'au sarcasme, est devenue aussi rare que le comique. C'était une tournure d'esprit jadis fréquente chez des écrivains français, de tradition catholique et aristocratique. On lit dans le récent ouvrage de M. Louis Bertrand que sainte Thérèse avait le sens de l'ironie, qui est exceptionnel chez les femmes. Les lyriques en sont absolument dépourvus, et il faut qu'il en soit ainsi pour qu'ils supportent les lieux communs dans la splendeur du verbe. Les hommes d'action et les conquérants ne le sont pas moins. Les prophètes de même. Mais on a vu des rois, de grands ministres et des princes de l'Église n'en pas manquer, parce qu'elle était chez eux une forme de la connaissance, laquelle suppose que l'esprit, prenant la dimension exacte des êtres et des choses, évite les regrets trop amers comme les vives espérances. C'est pourquoi, je pense, elle est pour le moment en exil, et depuis Marcel Proust qui la pratique avec délices, elle est, sauf quelques exceptions, absente de la littérature la plus récente.

* * *

Nos richesses sont de l'ordre pathétique. En tête de son dernier livre, M. François Mauriac a inscrit ces mots de Baudelaire : « Seigneur, ayez pitié, ayez pitié des fous et des folles ! O créateur ! peut-il exister des monstres aux yeux de celui-ci seul qui sait pourquoi ils existent, comment ils se sont faits, et comment ils auraient pu ne pas se faire. » Ainsi, dès le seuil, le lecteur est averti qu'il entre dans une sombre histoire. Pour nous mieux aguerrir, M. François Mauriac a composé une petite préface où il nous peint son héroïne comme une créature odieuse, un cœur enfoui et tout mêlé à un corps de boue.

J'ai le regret de dire que M. François Mauriac n'exagère pas : Thérèse Desqueyroux est en effet un monstre, et un monstre particulièrement triste, parce qu'à aucun moment elle ne donne l'impression de le faire exprès. Elle a imaginé de se débarrasser de son mari en lui donnant du poison. Comment cette idée lui est venue, comment elle s'impose peu à peu à son esprit, comment elle devient acte, c'est ce que le livre apprend avec une sûreté sèche d'analyse et une

force dépouillée. Découvert à temps, le crime de Thérèse n'aura pas de suite. La famille intervient pour empêcher un scandale, et obtient un non-lieu. Après quoi, elle s'occupe elle-même avec férocité de la punition de Thérèse, qui est d'abord séquestrée et qui finit par se séparer de son mari. On cherche en vain pourquoi elle a voulu le tuer, pourquoi elle continue de vivre avec lui. On s'explique mieux qu'elle le quitte, non sans se demander pourquoi elle ne l'a pas fait plus tôt.

Ce livre a la qualité, la densité de tout ce que fait M. François Mauriac. Il a de l'accent. Il est peut-être plus sobre, plus sec que ses précédents ouvrages, qui avaient, en même temps que de la puissance, une sorte de sève abondante. Le sujet exigeait ce raccourci et cette nudité. Et c'est exactement ce qu'on pourrait lui reprocher. Thérèse manque singulièrement d'âme. Elle est mauvaise, mais ce n'est pas une passionnée. Elle a plutôt une idée fixe qu'une volonté. C'est un cas psychologique assez simple, et en somme qui relève de la pathologie. Le mari est si ennuyeux, et l'entourage si mesquin, que Thérèse pouvait avoir le légitime désir de s'éloigner. Ce n'était pas une raison pour recourir à l'arsenic, qui complique dangereusement les rapports de famille. Aussi n'y recourt-elle que parce qu'elle est née empoisonneuse. L'auteur a mis tout son art à nous expliquer la puissance attractive d'une idée criminelle chez un être humain instable, tourmenté, presque candide, possédé.

M. François Mauriac semble être parti d'une idée dramatique qu'il n'a pas suivie jusqu'au bout. C'était un terrible roman que de montrer une femme à qui la seule présence d'autres êtres est intolérable. C'était un sujet d'autant plus sombre que ces autres êtres sont, non pas agressifs, volontairement nuisibles, mais irrémédiablement médiocres, et hostiles à l'existence d'une créature faite autrement qu'eux. Il semble bien que c'est à quoi M. François Mauriac a pensé dans la première partie du livre qui est la plus remarquable. Thérèse, hors du Palais de justice, mêlée de nouveau à la vie dont elle a voulu s'évader, retrouvant celui qu'elle a voulu supprimer plutôt que de le supporter, cherchant à se comprendre et à se justifier, tout cela formait un début très vivant et très émouvant. A la fin, il y a une page profonde où, avant de quitter son mari, Thérèse essaie de lui dire pourquoi elle a agi, et il ne le croit pas, tant les raisons qu'elle donne paraissent disproportionnées avec l'acte. Mais entre ces deux scènes capitales, Thérèse ne semble pas vivre : elle a l'air dominé par une force étrangère, et plus malade que coupable moralement.

Sa maladie sans doute est pitoyable, mais spéciale et sa faute, conçue, méditée, voulue, aurait été plus dramatique. Au fond, M. François Mauriac a créé une Thérèse redoutable certes, mais soumise à l'inspiration du mal plutôt que criminelle.

De là la couleur un peu particulière du livre, le plan inaccoutumé où vivent les personnages. M. Desqueyroux lui-même, cause et victime de cette pénible aventure, se montre en face des événements d'une incompréhension totale. La femme agit, sans que nous nous rendions compte de ses pensées. Les phénomènes dont nous suivons le récit ont le même caractère qu'une maladie, un orage ou un incendie. Dans sa préface, M. François Mauriac dit qu'il a souhaité que la douleur ramenât Thérèse à Dieu et qu'elle fût digne du nom de Sainte-Locuste. « Mais, ajoute-t-il, plusieurs qui croient à la chute et au rachat de nos âmes tourmentées eussent crié au sacrilège. » Il me paraît qu'une fois créée, telle qu'il l'avait imaginée, Thérèse avait peu de chance de revenir à Dieu par la souffrance. Elle n'a pas l'air de souffrir beaucoup, du moins de son crime. Elle n'a pas l'air d'avoir une vie intérieure qui puisse la conduire à la conscience de ce qu'elle a fait et au repentir. M. François Mauriac aurait été obligé de nous la montrer soudain transformée, une autre, une autre qu'elle n'est pas, qu'elle ne peut pas devenir. Ce sera peut-être le sujet d'un roman qui fera la suite de *Thérèse Desqueyroux*.

Quoi qu'écrive M. François Mauriac, il a de la vigueur et de l'âpreté. Des livres, comme *le Baiser au Lépreux* ou comme *le Désert de l'Amour* étaient beaucoup plus vastes et beaucoup plus riches que *Thérèse Desqueyroux*. On discerne à peu près comment il a été amené à restreindre son sujet. M. François Mauriac est d'une génération où l'on s'occupe beaucoup des problèmes physiologiques, et où les théories freudiennes ont exercé quelque ravage. Les antiques problèmes de la chair, la notion traditionnelle du péché et du mal ont paru à beaucoup de jeunes écrivains un peu renouvelés par les considérations scientifiques. Il n'est pas sûr qu'ils aient raison. Aucun problème assurément n'est interdit au romancier. Mais il reste cependant que la littérature a pour objet l'étude de l'esprit humain, et que tout le pathétique d'une œuvre tient à ce qui passe dans le cœur des personnages. La tragédie classique a un monstre illustre, Néron ; il ne retient notre attention que par les mouvements de son âme, si l'on peut dire. Par sa formation personnelle, par ses traditions, par ses croyances, par ce qu'il a y en lui d'inquiet et de véhément, M. François Mauriac a tout ce qu'il faut pour écrire des drames

psychologiques puissants et il en a écrit : *Thérèse Desqueyroux* a quelque chose d'une étude clinique, curieuse d'ailleurs, qui nous laisse un peu incertains de ce que nous devons penser, sauf sur les malédictions qui peuvent frapper les enfants d'Adam.

M. J. Kessel, qui a peint lui aussi des êtres aussi étranges que *Thérèse Desqueyroux*, a trouvé, pour les nommer, des mots inattendus qui servent de titre à son dernier volume. Ils les appelle *Cœurs purs*. Qu'on ne se récrie pas sans entendre l'auteur. Il s'explique, et même il s'explique fort bien. « Un instinct, écrit M. Kessel, s'il est net de tout alliage, a toujours quelque chose de fort, de vierge, qui force l'admiration. Il a en lui cette pureté des animaux et des plantes que ne peuvent acquérir nos sentiments les plus raffinés. » Suivent trois nouvelles, fort dramatiques et bien écrites : l'une nous montre Mary de Cork engageant son fils dans un parricide, l'autre a pour héros un égorgeur, la troisième nous peint un déclassé douteux : cœurs purs.

Outre leur mérite artistique, ces nouvelles de M. Kessel ont pour celui qui étudie les tendances de la littérature contemporaine un intérêt particulier. Elles nous permettent de voir, par un exemple fort remarquable, l'aspect particulier du tragique d'aujourd'hui. Comme M. François Mauriac, M. Kessel présente des êtres absolument instinctifs, agissant par impulsion, violents, neufs, et qui n'interposent entre leurs actes et leur élan aucune notion morale. L'influence des écrivains slaves est ici très sensible. On en trouverait une preuve supplémentaire dans le curieux livre de M. Pierre Jean Jouve, *le Monde désert*, qui n'est pas le meilleur de l'auteur, mais où éclatent les désaccords qui constituent les caractères. Le tragique des livres récents vient presque tout entier des surprises que les personnages éprouvent sur eux-mêmes et de l'instabilité de leur caractère. Chacun se considère comme un monde inconnu à son propre esprit, un monde agité par des forces élémentaires et puissantes, dont on peut tout attendre, le meilleur et le pire. Chacun est le témoin stupéfait, parfois douloureux, souvent affolé du déroulement de son être. Tout peut arriver, surtout l'imprévu ; la personnalité n'a plus d'armature ; l'existence n'a plus d'unité. Dans un petit livre intitulé *la Suite dans les Idées*, M. Drieu la Rochelle nous a donné une description hardie de ces dispositions.

Les souvenirs de la guerre, le spectacle des bouleversements accomplis dans le monde, expliquent l'état d'esprit des nouveaux venus. Ils ont constaté que la civilisation était un mince vernis

appliqué sur la barbarie essentielle de l'univers et qu'il suffisait de quelques occasions pour que l'animalité reparût. De là une attention très vive pour toutes les manifestations de l'instinct, les notations de tout ce qui peut passer dans une tête humaine, l'analyse de mouvements de sensibilité violents, souvent contradictoires. A cette étude d'histoire naturelle pas de conclusion : c'est une description. Par là les jeunes écrivains se placent à un point de vue tout à fait différent de leurs aînés. Ils rejoignent des dispositions qui se trouvaient jadis chez les romantiques et chez les naturalistes. Les premiers avaient une admiration emphatique pour « la force qui va » ; les seconds étaient penchés sur ce que Zola a nommé la bête humaine. Mais en général, dans la période qui s'est écoulée entre les deux guerres, et plus particulièrement entre 1889 et 1914, la littérature s'est occupée d'étudier, avec les lois de l'esprit, les disciplines traditionnelles, le perfectionnement de la société. Toute l'œuvre de M. Paul Bourget depuis *le Disciple* est remplie par l'analyse des passions de l'individu, et même des passions exceptionnelles, si l'on songe que le titre donné à un de ses recueils est *Anomalies*. Mais tout l'effort de sa pensée est de montrer en quoi consistent les égarements et de ramener à la connaisance des règles qui dirigent la vie morale. Le livre émouvant qu'il vient de faire paraître est intitulé *Nos actes nous suivent*, et c'est là toute une doctrine. On ne trouve rien d'analogue dans les romans les plus dramatiques des jeunes.



Il y a probablement eu une contradiction trop violente entre les idées qui étaient l'héritage du XIXe siècle et les événements qui ont marqué le début du XXe : la jeune génération en est restée déconcertée. Même pour ceux qui n'acceptaient pas les conclusions, qui avaient des doutes ou qui élevaient des objections, la philosophie générale régnante en France avait malgré tout donné certaines habitudes d'esprit. Il était entendu que nous entrions dans l'ère de la raison souveraine : la croyance au progrès flottait dans l'air; la nature humaine passait pour bonne; l'amélioration de l'univers n'était qu'une affaire de temps; la royauté de l'homme sur la terre était assurée par la science, et le développement des démocraties promettait aux peuples une existence peut-être dépourvue d'idéal, mais confortable. Les événements ont tout remis en question.

Cette incertitude, touchant les lois de l'esprit et de la vie, la conception du monde et la notion même des sociétés et des civilisa-

tions, a détourné de la gaieté et du comique. Et c'est elle aussi qui a donné aux idées dramatiques leur nuance moderne. Le tragique en tous temps et dans toutes les littératures est lié au sentiment de la fatalité, et c'est ce que l'on constaterait facilement d'Eschyle et de Sophocle jusqu'à Racine. Fatalité venue des dieux, fatalité venue des passions humaines, fatalité qui oppose les désirs et les devoirs, les individus et l'intérêt collectif, mais qui toujours implique des volontés et des consciences, l'idée du bien et du mal, la conception d'une vie supérieure de l'âme. Celle qui domine les personnages des livres récents est brutale, incohérente, et souvent insensée. Elle n'a pas de rythme. Elle est comme ces forces obscures, que les mythologies faisaient naître antérieurement aux lois : de là sa triste grandeur, et la qualité originale du pathétique qu'elle provoque.

Partie de cette confusion, il est inévitable que la littérature découvre de nouveau les vérités d'expérience qui, en d'autres temps, ont été admises et ont servi de fond substantiel à tout essai de règle. En lisant le recueil de M. Constantin Weyer, intitulé *Cinq éclats de silex*, on s'aperçoit que l'étude de la nature et des hommes ramène peu à peu à des constatations essentielles. L'auteur raconte avec beaucoup de vivacité et de force quelques histoires du Canada, quelques spectacles vus dans les forêts. C'est un petit livre vigoureux et coloré, c'est aussi un petit livre plein de philosophie, où l'auteur, oubliant tout ce que la vie ordinaire a d'artificiel, s'efforce de voir les choses telles qu'elles sont. Docile aux enseignements de la nuit canadienne, il écrit après avoir constaté la mâle dureté des conseils qu'elle prodigue : « Et pourtant elle me sauva de l'anarchie, parce que je me sens tout petit, au milieu d'une nature égoïste, féroce, et forte d'un million de forces et que je vois bien que l'homme, avec si peu d'armes naturelles, a besoin de l'homme. Par un détour inattendu, c'est encore vers une discipline que me ramène l'ivresse d'être libre ». Ainsi les arbres, les plantes, les bêtes et les astres conduisent le voyageur à cette humaine sagesse, que les écrivains, reflétant leur époque, perdent et retrouvent tout le long des siècles.

ANDRÉ CHAUMEIX.

REVUE DRAMATIQUE

GYMNASE. — *Le Venin*, pièce en trois actes de M. H. Bernstein

Le Venin fait partie de la série inaugurée par *la Galerie des Glaces* et continuée par *Félix*. C'est la nouvelle manière de l'auteur. M. Bernstein, qui a des dons de dramaturge vigoureux, nous avait donné naguère de grosses machines fortement charpentées, où s'agitaient en des gestes violents des personnages d'un dessin sommaire et vus par le dehors. Ce n'était pas de qualité très relevée, cela ressemblait à des mélodrames sans bonne humeur, mais on ne s'ennuyait pas. Il a changé de méthode. Les bonshommes qu'il met en scène sont sensiblement les mêmes qu'autrefois : seulement, l'envie lui est venue de nous montrer ce que renferment leurs âmes, si j'ose m'exprimer ainsi. Ce n'est pas très joli. « Le dehors te fait peur : si tu voyais dedans ! » Nous allons voir ce qu'il y a au dedans d'un romancier à la mode.

Le matin, dans une villa des environs de Pau. Gabriel Pécaud est nerveux : il attend une lettre, un télégramme, une réponse à ses télégrammes et à ses lettres, s'impatiente, gourmande les domestiques, accuse le jardinier, vitupère le facteur, rejette le plateau de son petit déjeuner, et casse un cendrier. Sa femme, Gisèle, assiste, en témoin désolé, à cet accès de nervosité, dont elle sait trop bien la cause. Elle est au courant de la liaison de son mari avec une dame Massart, divorcée et divorcée à cause de lui, qui, depuis quatre ans, est sa maîtresse. A cette liaison orageuse et devenue intolérable, les deux amants ont résolu de mettre un terme par la séparation. Il s'est enfui à Pau, tandis qu'elle se réfugiait à Saint-Moritz (Engadine). A peine a-t-il été loin d'elle, il a été pris d'une envie

folle de la revoir. Il est arrivé à ce paroxysme du désir qui devient un impérieux besoin. Tour à tour, il la supplie ou il lui ordonne, il lui enjoint ou il l'adjure de revenir; les dépêches succèdent aux dépêches : le télégraphe est débordé et la maison est devenue un enfer. Tant et si bien que, pour en finir, l'épouse lassée et résignée donne à son mari le conseil d'aller rejoindre sa maîtresse. Gabriel proteste qu'il n'en fera rien... et se hâte de boucler sa valise. Il n'aura, d'ailleurs, pas à pousser plus loin que Paris, où Françoise Massart, cédant à ses instances, s'est décidée à rentrer.

Nous n'avons jusqu'ici qu'un premier crayon de Gabriel Pécaud. On nous dit qu'il a un beau talent d'écrivain; cela se peut : nous n'avons pas lu ses livres; nous ne voyons que l'homme, et ce que nous voyons en lui, c'est le type, combien de fois remis à la scène, de l'homme de plaisir, au tempérament exigeant, dominé par ses sens, capricieux, violent et surtout monstrueusement égoïste. Il prétend aimer sa malheureuse femme, et il l'aime en effet, à sa manière qui comporte de la tromper sans scrupule et de la bafouer sans vergogne. Au second acte, nous ferons plus ample connaissance avec le personnage; et ce second acte sera toute la pièce.

Il pourrait s'intituler : dialogue entre deux coucheries. Mollement étendu sur le divan de la réconciliation, Gabriel Pécaud, l'estomac creusé, boit et mange. Tout en mangeant et buvant, il questionne Françoise sur le séjour en Engadine. On a dû la courtiser, la serrer de près. Qui était là? Qui voyait-elle? Qui entrait dans sa chambre? Françoise, gamine, en manière de gentillesse, lui jette à la figure le mot qu'on prête à Cambronne et que ce guerrier désavouait énergiquement. Lui, de plus belle, continue, pousse l'interrogatoire, questionne, questionne, à la manière dont on torture : des noms, des détails, des précisions, l'entière confession ! C'est l'idée fixe, la hantise, l'obsession. Cet Argentin? ce jeune Anglais? et l'excursion à la Maloja? Que s'est-il passé sur la Maloja? Qu'elle avoue, si même il n'y a rien à avouer, mais qu'elle avoue donc! Et des injures et des menaces. La voix s'irrite, le ton s'exaspère, la fièvre monte : c'est l'accès... Nous, cependant, devant cette insistance harcelante et lancinante, dans l'énervement de ce dialogue saccadé et haletant, nous éprouvons le malaise très spécial que cause le voisinage de la démence. Car nous n'en pouvons plus douter : nous avons affaire à un fou.

Un fou dangereux... Françoise ayant quitté la chambre, il la suit, et nous la voyons revenir gémissant et se tamponnant l'œil avec son

mouchoir... Jusqu'ici, dans le théâtre de M. Bernstein, les hommes se battaient entre eux : maintenant, ils battent les femmes... Soulagé par la petite vivacité qui vient de lui détendre les nerfs, l'irrésistible séducteur se refait aimable et gentil. Et les amants se reprennent.

Quand enfin se termine cet acte interminable, on respire! Enfin, on échappe à l'obsédant cauchemar ! On vient de sentir passer un vent de délire, peser sur soi la tyrannie des pires servitudes de la chair. On a vu s'étaler au jour cru de la scène ce qui se cache de plus trouble aux régions obscures de l'instinct, affleurer l'affreux relent qui monte des bas-fonds de la sensualité masculine.

La pièce, à vrai dire, est finie. Un troisième et dernier acte nous ramène dans la villa béarnaise. Gabriel Pécaud, revenu au bercail, est de très bonne humeur. Gisèle lui fait bon visage, et il est délivré de Françoise, laquelle s'est remariée avec son mari Tout lui réussit. Il y a du soleil et du plaisir dans l'air. Rien n'est charmant comme les débuts d'une aventure, et notre Don Juan est au début d'une liaison nouvelle. Il flirte avec une aimable jeune femme, Hèlène de Clerjol, que Gisèle a invitée, non sans un secret dessein. Tel est en effet l'expédient auquel, en désespoir de cause, elle s'est arrêtée afin d'assurer la paix du ménage : c'est d'accepter la situation et, pendant les absences de son volage époux, de garder la maison et de filer la laine. Elle attend une maternité prochaine et l'espère suivie de plusieurs autres : cela l'occupera, pendant que Gabriel volera vers de nouvelles amours, qu'au besoin elle lui facilitera. Elle fera des enfants, il fera la fête. Il a choisi la meilleure part et elle ne lui sera pas retirée.

C'est ce que lui clame, de façon un peu inattendue, un personnage à qui nous n'avions jusqu'ici prêté nulle attention, une manière de secrétaire, qui tout à coup se révèle en vomissant contre son patron et ami un torrent d'invectives haineuses. Sous ses dehors effacés et placides, Olivier de Burtangis remâchait sa rancune de raté et son envie : la poche à fiel vient de crever. Cet incident fournit à Pécaud l'occasion de s'expliquer sur la façon dont il envisage le train du monde. Il fait de l'humanité deux parts : les uns, les malchanceux, à qui tout est refusé, jusqu'aux miettes du festin, et les autres. Pour ces autres, dont il est, toutes les jouissances, et aussi toutes les tortures, celles qu'ils infligent à autrui et celles qu'ils s'infligent à eux-mêmes. Elles aussi, ces tortures sont un privilège, réservé aux élus de la passion, et sans quoi on ne peut faire

de bonne littérature. Car, pour bien travailler, il faut se mal conduire. Ainsi, jadis, en ont décidé les romantiques.

Parmi les personnages du *Venin*, un seul, Gisèle, par sa souffrance, appelle notre sympathie et pourrait, par sa résignation, nous intéresser. Mais telle est l'atmosphère de ce théâtre : pour peu qu'un sentiment pur s'y égare, aussitôt il s'y gâte. A veiller sur les divertissements de son mari, accueillir et renseigner ses maîtresses, ce n'est pas assez de dire que cette complaisante épouse exagère. La résignation a une limite, la dignité. Il y a tout de même des métiers qu'une honnête femme ne fait pas.

La manière actuelle de M. Bernstein est au théâtre, ce que fut naguère au roman le naturalisme d'Émile Zola. Comme dans ces romans, aujourd'hui si oubliés, dont la presse d'alors fit si grand bruit, mêmes partis pris et même formule d'art. La même psychologie rudimentaire qui ramène le sentiment à l'instinct, à la sensualité qui rend le mâle méchant et le pousse à frapper. Des malades, des déséquilibrés, des maniaques. Une rancœur, un dégoût de soi-même et des autres. Et, — ce qui achève l'analogie avec ce genre de littérature brutale, épaisse et bornée, — de toute cette pièce monotone, sans répit et sans air, une impression se dégage, qui, par-dessus toutes les autres, domine et s'impose de tout son poids, celle d'un lourd ennui.

M. Boyer joue aussi bien que possible le rôle si extraordinairement désobligeant de Gabriel Pécaud. M. Marcel André, à qui est confiée la tâche pareillement ingrate de personnifier le secrétaire envieux, s'en tire à son honneur. Mme Yvonne de Bray a trouvé, pour traduire le martyre de Françoise, des accents douloureux. Mme Yolande Laffon est une Hélène des plus gracieuses. Mais le grand succès est allé à Mlle Gaby Morlay. Elle est une exquise Gisèle : elle met dans le rôle une émotion contenue, une justesse et une délicatesse d'accent qui nous ont ravis, et dans son jeu une sobriété qui est le dernier mot de l'art.

RENÉ DOUMIC.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Depuis l'entrée de l'Allemagne dans la Société des nations, les sessions du Conseil ne sont plus guère occupées que des revendications du Reich et de ses offensives contre les traités de paix. Les bolchévistes de Russie reprochaient naguère à la Société des nations d'être une institution britannique; on croirait aujourd'hui, à regarder son ordre du jour, qu'elle n'a d'autre objet que les affaires allemandes. Il est très naturel que, cette fois, à son tour, le premier délégué germanique, M. Stresemann, occupât le fauteuil de la présidence; ce qui l'est moins c'est qu'il se soit, sans soulever aucune protestation, servi de la langue allemande. Pourquoi, à une prochaine session, le Président ne parlerait-il pas japonais? Il est paradoxal que, cherchant à acclimater, autour de la Société des nations, un esprit international, on commence par en faire une tour de Babel et par aggraver, loin de l'atténuer par l'usage de une ou deux langues « véhiculaires », le particularisme linguistique. On parle d'internationalisme. Jamais les nationalismes n'ont été plus nombreux, plus exclusifs, plus jaloux.

Les difficultés que le Conseil avait, cette fois, à trancher ont été, dans « l'atmosphère ouatée » de Genève, résolues sans heurts ni fracas par des compromis honorables; il en arrive ainsi chaque fois que la France et l'Angleterre se sont préalablement mises d'accord. On eut l'impression que la mobilisation des ministres des Affaires étrangères attirés à Genève par la session du Conseil était hors de proportion avec l'importance des problèmes à résoudre. Telles étaient les deux questions intéressant la Sarre et celle des écoles allemandes en Silésie polonaise. M. Stresemann, en présence de l'entente de sir Austen Chamberlain, de M. Scialoja, de M. Briand et de M. Vandervelde, eut le bon goût de ne pas écouter les injonctions des nationalistes et de ne pas se laisser imposer une solution

raisonnable et juste par un vote de majorité. Comme l'écrit M. J. Seydoux, dans le journal *Pax* dont il est devenu le directeur politique, « il a su éviter de tomber dans un piège qui lui eût peut-être fait trouver grâce devant les nationalistes, mais qui eût compromis sa situation internationale ».

De quoi s'agissait-il? D'abord d'une question de personnes. La Commission de gouvernement a été réélue pour un an sans changement. Le président, M. Stephens, a consenti à conserver ses fonctions; si, dans quelques mois, sa santé l'oblige à les abandonner, il sera remplacé sans doute par un autre Canadien proposé par le gouvernement britannique. Le second litige était plus délicat. Le gouvernement français ayant consenti à retirer du territoire de la Sarre les troupes qui y stationnent depuis 1919, il s'agissait « d'assurer, en toutes circonstances, la liberté des transports et du transit sur les voies ferrées du territoire », c'est-à-dire d'assurer la sécurité et les transports des armées alliées sur le Rhin. La Commission de gouvernement avait d'abord, en mai 1926, par 3 voix contre 2, évalué à deux bataillons les effectifs nécessaires; le 8 février dernier, elle réduisait, à l'unanimité moins une abstention, sa demande à 800 hommes, sous la réserve que, en cas de grève ou de menace quelconque, la Commission de réseau aurait la faculté de faire appel à deux bataillons français stationnés en Lorraine. Ces 800 hommes, composés de soldats alliés, en majorité français, porteraient un insigne distinctif spécial. Le gouvernement de Berlin soutenait que, aux termes du traité de Versailles, la Sarre devait être entièrement évacuée ; il n'admettait que la présence d'une force internationale, — et non interalliée, — de quelques centaines d'hommes. La question est venue devant le Conseil sans que les gouvernements aient essayé de concilier préalablement les deux thèses nettement opposées. Le 12 mars, après un long débat, M. Stresemann cédait peu à peu du terrain et, finalement, abandonnait ses positions, en masquant sa retraite par trois réserves de forme que lui accordait la courtoisie de ses collègues ; il se ralliait à l'opinion du Conseil pour voter à l'unanimité les conclusions du rapport de M. Scialoja comportant l'adoption des propositions de la Commission de gouvernement.

Cette passe d'armes a montré, d'une part, l'esprit politique de M. Stresemann, de l'autre, la force des puissances alliées lorsqu'elles maintiennent et concertent leur solidarité. L'issue a soulevé les critiques de la presse radicale anglaise et les colères de la presse nationaliste extrémiste allemande, signe certain qu'elle est équitable et

raisonnable. Les singulières illusions d'une partie de la presse libérale allemande, qui espérait rapporter de Genève toutes les satisfactions qu'elle ambitionne, c'est-à-dire la destruction du traité, se révèlent par des articles pleins d'amertume; elle croit apercevoir un recul dans la politique de rapprochement entre la France et l'Allemagne et s'écrie : « Adieu, Thoiry ! » Elle accuse, non sans quelque raison, de ses déboires, la présence des nationalistes dans le gouvernement et les campagnes indiscrètes et outrancières des journaux, A la session de juin, les Allemands nous annoncent qu'ils poseront la question de l'évacuation de la Rhénanie, en invoquant l'article 231 du traité; mais, jusque-là, il faudra éviter toute intempestive campagne de presse qui « ne pourrait qu'alerter et rallier les forces françaises adverses... Au cours des mois à venir, la meilleure façon de préparer le problème de l'évacuation rhénane consistera non pas à prononcer des paroles vides de sens, mais à pratiquer une politique saine et consciente de ses responsabilités : exécuter loyalement nos derniers engagements en matière de désarmement; essayer loyalement d'améliorer les rapports germano-polonais; enseigner aux nationaux-allemands les devoirs qui incombent à un parti de gouvernement. » C'est la *Gazette de Francfort* qui prend soin de nous avertir ainsi des fins intéressées de la loyauté qu'elle nous promet. Serons-nous, cette fois, bons entendeurs?

Les travaux du Conseil terminés, s'est ouverte, le 21 mars, une session de la commission chargée par la Société des nations de préparer la future conférence pour la limitation et la réduction des armements, sous la présidence de M. le jonkheer Loudon, le très distingué ministre des Pays-Bas à Paris. S'il est un sujet délicat, scabreux et qui exige une parfaite entente entre Londres et Paris, c'est bien celui-là; il s'agit de ne pas décevoir l'opinion publique en n'aboutissant à aucun résultat et, surtout, de ne pas réduire imprudemment les forces des nations d'ordre et de paix en laissant le champ libre aux puissances de destruction et de ruine. Après les sérieux travaux des experts militaires et les débats de la commission consultative, on s'imaginait que l'accord de principe était obtenu et que l'Angleterre, puissance insulaire, admettait en matière d'armements terrestres les réserves et les conditions que les États continentaux, et en particulier la France, considèrent comme indispensables à leur sécurité et à leur rôle dans le monde. Aussi fut-ce avec une surprise pénible que l'on entendit lord Robert Cecil, représentant de la Grande-Bretagne, après un discours assez conci-

liant, déposer un projet qui l'est beaucoup moins, dans lequel il reproduit ses opinions personnelles comme si la commission consultative n'avait jamais travaillé, jamais discuté, comme si aucune considération au monde n'était digne d'entrer en balance avec les chimères d'un lord anglais. La divergence des points de vue, que lord Cecil qualifie de malentendu, est radicale; le représentant de la Grande-Bretagne s'imagine qu'il suffit de limiter à certains chiffres les armements terrestres, navals et aériens pour résoudre le problème, et la trompeuse simplicité de son projet, si elle n'est pas de nature à conduire au résultat, est du moins suffisante pour faire rejeter l'échec sur d'autres que la Grande-Bretagne. Le projet français, que défend M. Paul-Boncour et qui a été préparé avec la collaboration de techniciens éminents, est évidemment moins simple parce qu'il est plus sérieux et que, préparé avec l'intention d'aboutir, il tient compte de tous ces éléments complexes qui constituent la force globale qu'une nation est capable de jeter dans un conflit armé et que les experts français ont si justement appelés le potentiel de guerre.

A la lecture du projet Cecil, on a pu se demander si le noble lord ne s'était pas proposé de « torpiller » toute espèce de projet de réduction des armements tout en évitant d'en assumer la responsabilité; nous ne croyons pas à tant d'astuce. Lord Robert Cecil est un esprit chimérique, un caractère obstiné, un politicien qui, sous des dehors simples, cache une soif ardente de célébrité; il a conçu un projet à effet et il n'en démord pas. C'est son droit; mais c'est le nôtre de nous tourner du côté du cabinet britannique et de le mettre en présence de cette alternative : ou bien lord Robert Cecil agit en plein accord avec son gouvernement, et alors de quelle comédie sommes-nous les dupes? Ou bien il agit de son propre chef, et alors qu'attend le gouvernement pour priver la Société des nations des lumières de ce délégué trop indépendant? De toute façon, le désaccord profond avec la France que ce représentant de l'Angleterre vient d'étaler à Genève a quelque chose de particulièrement déconcertant et démoralisant en si grave matière. Aussi bien n'est-ce pas un anachronisme que de discuter des projets de réduction des armements, à une heure où l'Europe du sud-est retentit de préparatifs militaires et où nous arrive de Chine l'écho du canon?

Ne nous disait-on pas que la vieille politique était morte, que notre âge, instruit par la grande guerre, ne connaîtrait plus les belles complications balkaniques, joie et tourment des diplomates? Nous

voilà revenus aux jours les plus troubles de l'avant-guerre. N'est-ce pas en 1913 que, par deux fois, l'Autriche-Hongrie mobilisa son armée à propos de l'Albanie? N'est-ce pas alors que fut organisée l'indépendance albanaise afin d'éloigner les Serbes de l'Adriatique, et, d'autre part, afin que les rivages orientaux du canal d'Otrante ne dépendissent pas d'une grande puissance? Longtemps l'Italie fut, dans la Triplice, l'alliée de l'Autriche parce qu'on estimait, à Vienne aussi bien qu'à Rome, qu'entre deux puissances qui avaient tant d'objets de rivalité et de raisons de conflit, l'alliance était le seul moyen d'éviter la guerre; mais il était entendu que rien ne devait être changé, si ce n'est d'un commun accord, au statut de l'Adriatique. Les empires s'écroulent, mais l'histoire se recommence. Le royaume yougoslave a repris, par la force des choses et la tyrannie des situations géographiques, les intérêts et la politique de l'Autriche dans l'Adriatique, et il se trouve en opposition avec l'Italie; les circonstances ne laissent guère aux deux puissances riveraines que l'alternative de l'entente ou du conflit. Avec un tact politique très sûr et un sentiment très vif des responsabilités de leurs pays respectifs devant l'Europe, M. Mussolini et M. Nintchitch étaient arrivés à une entente et avaient signé l'accord du 19 janvier 1924 : le différend pour Fiume était réglé à l'amiable et l'indépendance de l'Albanie garantie; ce fut le plus brillant succès diplomatique du *Duce*; il se montrait aussi bon Italien que bon Européen.

Nous avons rappelé, dans la chronique du 1er janvier, comment, durant la guerre, les Italiens, qui avaient formé le projet de s'établir à demeure en Albanie et, notamment, d'organiser une forte base navale à Avlona, avaient fini par évacuer complètement le pays, ne gardant que l'îlot de Saseno qui, en face d'Otrante, commande l'entrée de l'Adriatique. Mais, abandonnant le pays, les Italiens ne pouvaient admettre qu'une autre puissance s'y établit à leur place; ils avaient le plus grand intérêt à ce que l'Albanie fût réellement et pleinement indépendante; une déclaration de la Conférence des ambassadeurs, en date du 9 novembre 1921, reconnaît l'intérêt supérieur de l'Italie « à l'indépendance de l'Albanie » ainsi qu'à « l'intégrité et l'inaliénabilité de ses frontières ». La violation de ces frontières pouvant constituer « une menace pour la sécurité stratégique de l'Italie », les gouvernements de l'Empire britannique, de la France, de l'Italie et du Japon sont convenus de ce qui suit :

I. — Au cas où l'Albanie se trouverait dans l'impossibilité de maintenir son intégrité territoriale, elle aura la liberté d'adresser au

Conseil de la Société des nations une demande d'assistance étrangère.

II. — Les gouvernements de l'Empire britannique, de la France, de l'Italie et du Japon décident, dans le cas susdit, de donner leurs instructions à leurs représentants dans le Conseil de la Société des nations, de recommander que la restauration des frontières territoriales de l'Albanie soit confiée à l'Italie.

III. — En cas de menace contre l'intégrité ou l'indépendance, aussi bien territoriale qu'économique, de l'Albanie, du fait d'une agression étrangère ou de tout autre événement, et au cas où l'Albanie n'aurait pas recours, dans un délai raisonnable, à la faculté prévue à l'article Ier, les gouvernements susdits feront connaître la situation qui en résultera au Conseil de la Société des nations. Au cas où une intervention serait jugée nécessaire par le Conseil, les gouvernements susdits donneront à leurs représentants les instructions prévues à l'article II.

IV. — Au cas où le Conseil de la Société des nations déciderait, à la majorité, qu'une intervention de sa part n'est pas nécessaire, les gouvernements susdits examineront la question à nouveau, s'inspirant du principe contenu dans le préambule de cette déclaration, à savoir que toute modification des frontières de l'Albanie constitue un danger pour la sécurité stratégique de l'Italie.

Ce texte domine tout le conflit diplomatique actuel. Mais, depuis lors, un événement a modifié la situation, c'est le traité de Tirana, du 27 novembre dernier. Entre une grande puissance telle que l'Italie et un petit État à peine constitué comme l'Albanie, un traité d'alliance et de garantie équivaut à l'établissement d'un protectorat. Le traité de Tirana donne à l'Italie la faculté d'intervenir en Albanie, non seulement pour protéger l'indépendance du pays et l'intégrité de ses frontières, mais encore pour y maintenir au pouvoir le gouvernement signataire du dit pacte. Dès lors, l'indépendance de l'Albanie n'est plus qu'une fiction, puisqu'elle n'a même plus la liberté de changer de ministère sans la permission de l'Italie. La déclaration de 1921 prévoit le cas où l'indépendance de l'Albanie serait menacée, mais non celui où elle serait menacée par l'Italie elle-même. Le gouvernement yougoslave, à son tour, est fondé à craindre que cette indépendance ne soit en danger et à chercher les moyens diplomatiques de la garantir. Quant aux Albanais, ils sont en droit de se plaindre du gouvernement d'Ahmed bey Zogou qui, de sa seule autorité, engage gravement tout l'avenir de la nation et il est naturel que ceux à qui déplaît sa politique cherchent à le renverser par un coup d'État, c'est-à-dire de la même manière que lui-même s'est installé au pouvoir en 1925. A cette époque, la presse italienne se plaignit que le gouvernement yougoslave ne fût pas étranger au coup de force qui

substituait au gouvernement de Mgr Fan-Nolli celui d'Ahmed Zogou. Sans doute, depuis lors, le ministre d'Italie à Tirana, qui a des raisons très spéciales, depuis l'affaire mystérieuse du consulat de Zurich, d'être dévoué à M. Mussolini, a-t-il employé des arguments particulièrement convaincants pour rallier Ahmed Zogou aux intérêts de l'Italie.

Le traité de Tirana était le prologue d'où ne pouvait manquer de sortir une crise, évidemment prévue et préparée par le gouvernement italien. Il était naturel que la Yougoslavie cherchât, par une action diplomatique, à assurer l'indépendance de l'Albanie qui est plus nécessaire encore à sa « sécurité stratégique », qu'à celle de l'Italie. La mission économique récente de M. Lazare Marcovitch à Budapest n'est sans doute pas étrangère au dessein de soustraire la Hongrie à l'influence trop exclusive de Rome. De son côté, l'Italie a mené, dans les Balkans et en Europe centrale, une campagne diplomatique pour l'isolement du royaume des Serbes, Croates et Slovènes : l'acte le plus saillant fut la déclaration, qui fit sensation dans les couloirs du palais de la Société des nations, que l'Italie reconnaît à la Roumanie la possession de la Bessarabie. Nous avons expliqué, le 1er février, comment deux États, l'Italie et le Japon, n'avaient pas ratifié la convention signée à Paris le 28 octobre 1920 qui attribue la Bessarabie à la Roumanie. Le brusque revirement de M. Mussolini est significatif; il a pour objet d'abord de donner à l'Angleterre, dans sa lutte contre la Russie bolchéviste, un gage de bonne volonté et de féal dévouement, ensuite et surtout de désagréger la Petite-Entente en créant à la Roumanie une dette de gratitude envers l'Italie. De toute évidence, le gouvernement du *Duce* et celui du royaume yougoslave se comportaient l'un et l'autre comme s'ils prévoyaient un prochain conflit diplomatique, si ce n'est même militaire.

L'occasion d'agir n'allait pas tarder à s'offrir à l'Italie. Le 18 mars il y eut, dans l'Albanie du nord, où dominent des tribus catholiques qui n'ont jamais été serbophiles, un commencement d'insurrection contre le gouvernement de Ahmed Zogou. Les journaux italiens affirment que cette révolte, d'ailleurs avortée, était fomentée par les agents serbes; ils ne le prouvent pas. Le *Giornale d'Italia* a même trouvé moyen d'accuser la France : « Nous avons affirmé et nous répétons aujourd'hui que cette révolte fut préparée et financée par l'état-major yougoslave avec la collaboration de quelques éléments français (*sic*)... La France assiste aussi la Yougoslavie dans sa fébrile préparation militaire ; » elle ménage une entente entre la Yougoslavie

et la Roumanie « afin d'éliminer l'influence de l'Italie à Bucarest ». Ces insinuations, aussi perfides qu'absurdes, ne mériteraient que mépris si la presse italienne était libre; mais elle est étroitement censurée et ne publie rien sans autorisation supérieure. Alors? Nous admettrons, pour n'être pas obligé de hausser le ton, que le gouvernement du *Duce* lui-même est débordé par sa presse. Quoi qu'il en soit, le complot de Scutari, — si complot il y a, — a provoqué les représailles des musulmans partisans de Zogou; deux franciscains albanais, accusés d'être les agents de la Serbie, ont été pendus; ce triste incident a suscité une vive indignation parmi les catholiques d'Italie et l'*Osservatore Romano* a publié une note de protestation.

Les troubles de Scutari furent le mobile ou l'occasion de l'offensive italienne. Une note diplomatique communiquée à Londres, à Paris et à Berlin par les ambassadeurs du *Duce* dénonce comme un péril pour l'indépendance de l'Albanie les préparatifs militaires que, est-il dit, les Serbes, Croates et Slovènes font sur les frontières albanaises et, en même temps, comme un danger pour le gouvernement d'Ahmed Zogou le mécontentement actif d'une partie des Albanais. Si le gouvernement italien était persuadé que l'intégrité ou l'indépendance de l'Albanie se trouvait menacée, son devoir était tracé par la déclaration de 1921 que le traité de Tirana ne saurait annuler ni modifier; c'était d'abord d'inviter le gouvernement albanais à adresser à la Société des nations une demande d'assistance et, s'il négligeait de le faire, de se substituer à lui (article III) pour recourir directement au Conseil de la Société des nations qui aurait à décider si une intervention est nécessaire; si le Conseil se prononçait négativement, l'Italie pourrait en appeler aux signataires de la déclaration de 1921 (article IV). En aucun cas, elle n'a le droit de se faire justice à elle-même; elle ne peut agir, pour défendre les frontières de l'Albanie, si elles étaient menacées, que comme mandataire, selon les modalités prévues par la déclaration de 1921 qu'elle-même a signée. Elle ne peut pas se prévaloir de l'acte de 1921 et, en même temps, le transgresser. Elle n'avait aucune raison, aux termes de la déclaration, pour saisir l'Allemagne, mais elle pouvait s'adresser à M. Stresemann comme président en exercice du Conseil de la Société des nations. L'initiative de l'Italie apparaît donc mal présentée en droit et il reste à savoir si elle est fondée en fait. Un changement de ministère, provoqué par un coup d'État intérieur, même avec l'aide de quelques exilés, n'est pas une menace pour l'indépendance ou l'intégrité de l'Albanie.

La première et la plus grave menace pour l'indépendance de l'Albanie est le traité de Tirana lui-même; il est normal que les Yougoslaves en aient conçu quelque inquiétude et aient cru nécessaire de prendre certaines précautions. Ne parlait-on pas d'un prochain débarquement de troupes italiennes en Albanie? Ne disait-on pas que le chef macédonien Protoguéroff se trouvait en Albanie, que même il était allé en Italie, qu'il était en relations avec le comité irrédentiste albanais du Kossovo (en territoire serbe) et qu'une action révolutionnaire se préparait parmi les Albanais de la Vieille-Serbie avec l'aide de l'Organisation intérieure bulgare de la Macédoine? Il faut admettre équitablement que les Yougoslaves, aussi bien que les Italiens, ont pu être abusés par des bruits vrais, exagérés ou faux. Ce qui est important, c'est que, dès la première heure, le gouvernement de Belgrade, par la voix de M. Minko Peritch, ministre des Affaires étrangères, a tenu le langage le plus pacifique, a protesté de son respect pour l'indépendance albanaise et a déclaré solliciter une enquête conduite par la Société des nations au sujet des préparatifs militaires qui lui sont imputés.

Le conflit paraît en voie d'apaisement depuis que l'Angleterre, apercevant enfin le danger, a donné à Rome des conseils de prudence et de modération. Il est troublant de relever, sur ce terrain semé d'embûches, les traces de l'action britannique. Le traité de Tirana a suivi de près l'entrevue de M. Mussolini avec sir Austen Chamberlain à Livourne, où les projets du *Duce* ont reçu l'approbation générale du chef du Foreign Office. Depuis que, dans l'affaire de Mossoul, après l'entrevue de Rapallo, s'est affirmée l'entente étroite de l'Angleterre avec l'Italie, cette solidarité s'est manifestée en maintes circonstances que le *Daily Telegraph* résumait dernièrement en ces termes : « Quand la France, il y a quelques semaines, hésitait à soutenir l'action britannique à Changhaï, M. Mussolini ordonna au commandant des forces navales italiennes de coopérer immédiatement et sans réserves avec les forces britanniques. De même quand, la semaine dernière, l'Allemagne se montra si peu disposée à encourir le mécontentement soviétique au nom d'une solidarité anglo-allemande et occidentale, Rome s'avança et défia Moscou. M. Mussolini a agi ainsi non seulement pour cimenter l'alliance italo-roumaine, mais aussi pour souligner le fait que, là où la France et l'Allemagne manquent de fidélité envers une cause commune avec la Grande-Bretagne, cette dernière peut être sûre de trouver une associée indomptable dans l'Italie qui, comme elle, est une puissance garante du pacte de Locarno. Immé-

diatement après la menace sino-soviétique, c'est cette initiative qui a constitué le trait dominant des débats de Genève : elle a été regardée comme l'indice d'un changement capital dans le sens et dans les forces du groupement international des nations. » Même si l'on tient compte d'une évidente inaptitude à observer les nuances qui se remarque chez certains rédacteurs du *Daily Telegraph*, il reste que les initiatives dangereuses de l'Italie ne se produisent qu'avec l'approbation de la Grande-Bretagne. En même temps que la note italienne était remise au Foreign Office, le *Times* publiait un article très remarqué où, à l'unisson de la presse italienne, il rejetait sur la Yougoslavie toutes les responsabilités. Hâtons-nous d'ajouter que, les jours suivants, le *Times*, apercevant enfin le danger, changeait de ton, devenait impartial et prodiguait des deux côtés les conseils pacifiques.

La France, de son côté, n'a jamais cessé de recommander à Belgrade le calme et la prudence et le discours de M. Peritch, si ferme et si sage, prouve qu'elle a été entendue. M. Briand, à son tour, a tenu, à la Chambre, un langage qui a rencontré l'approbation même des journaux italiens. Entre l'Italie et la Yougoslavie, le gouvernement français a le devoir d'être impartial et il l'est; quant à l'opinion et à la presse, il serait vraiment excessif de leur faire grief de ne pas pencher du côté d'où leur viennent chaque jour, depuis quelques mois, avec la permission de la censure fasciste, injures, calomnies, suspicions, provocations. L'essentiel est que la paix des Balkans, d'où dépend, — l'expérience ne l'a que trop prouvé, — la paix de l'Europe, soit à l'abri de toute aventure. Le conflit au sujet de l'Albanie paraît en voie de règlement par négociation directe entre Rome et Belgrade. Il est étrange que les termes de la déclaration de 1921 aient été oubliés au point que jusqu'ici la Société des nations n'ait pas été invitée à exercer son action, mais le principal est que l'issue soit favorable.

L'indépendance de l'Albanie est indispensable à l'équilibre et à la paix des Balkans; l'Italie, avec l'assentiment de l'Europe, en est garante, mais il ne s'ensuit pas qu'elle ait le droit de la confisquer à son profit; son action, si elle devient nécessaire, ne doit être exercée qu'en vertu d'un mandat. Certains journaux italiens vont répétant que la France travaille à éliminer des Balkans l'influence italienne; la vérité est que la France cherche amicalement à détourner l'Italie des aventures balkaniques. Si nous avions, à l'égard des Italiens, les sentiments que certains d'entre eux nous prêtent, nous serions les

plus empressés à les pousser dans le guêpier balkanique. L'avenir dira si les vrais amis de l'Italie sont ceux qui l'incitent aux aventures ou ceux qui l'avertissent des périls. M. Minko Peritch a rappelé que l'axiome : « les Balkans aux peuples balkaniques », est la formule même du droit et la garantie de la paix.

Dirons-nous que les Cantonais ont pris Changhaï? Ils y sont entrés sans combat sérieux. L'armée du Chantoung n'a pas opposé de résistance, et la plupart de ses éléments ont fait cause commune avec les troupes nationalistes. Nankin est tombé également au pouvoir des Sudistes. D'autre part, les troupes de Tchang-tso-lin ont mis hors de cause Ou-pei-fou et menacent par le nord Hankeou. Il apparaît de plus en plus que les généraux du Sud et ceux du Nord sont d'accord pour imposer aux étrangers la revision des traités qu'ils qualifient d'inégaux et pour réaliser le programme minimum du nationalisme chinois, comme aussi pour faire respecter les personnes et les biens des étrangers. A Changhaï les généraux de Chang-kai-sek ont jusqu'ici tant bien que mal maintenu l'ordre et empêché leurs troupes de pénétrer dans les « concessions ».

La lutte se dessine de plus en plus entre les chefs militaires et le groupe soviétique qui s'agite autour de M. Chen et de Borodine. Les révolutionnaires s'appuient sur les corporations ouvrières qui, à Changhaï, s'efforcent d'organiser un gouvernement communiste, tandis que les généraux s'appuient sur les classes moyennes et sur les chambres de commerce. Le jour où les chefs du Nord et du Sud s'entendront pour éliminer les éléments révolutionnaires russes et présenter un front national chinois, aucune puissance ne refusera de poursuivre avec eux des négociations qui seront difficiles parce que les Anglais ont, par le mémorandum du 18 décembre, abandonné par avance presque toutes leurs positions de résistance, mais qui cependant aboutiront à un compromis acceptable et à un régime provisoire qui durera. Ce jour-là, le nationalisme chinois, dans ce qu'il a de sain, aura gain de cause sur tous les points qui, dans ses revendications, sont raisonnables et justes. L'entrée à Changhaï de l'armée nationaliste marque une date dans l'histoire de l'Extrême-Orient.

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : RENÉ DOUMIC.

ıir
en-
ıp-
la

rés
sis-
vec
voir
ors
raît
'ac-
qua-
tio-
s et
-sek
eurs

es et
line.
ui, à
iste,
sur
Sud
es et
ra de
que
onné
s qui
gime
ns ce
s ses
aï de
rême-